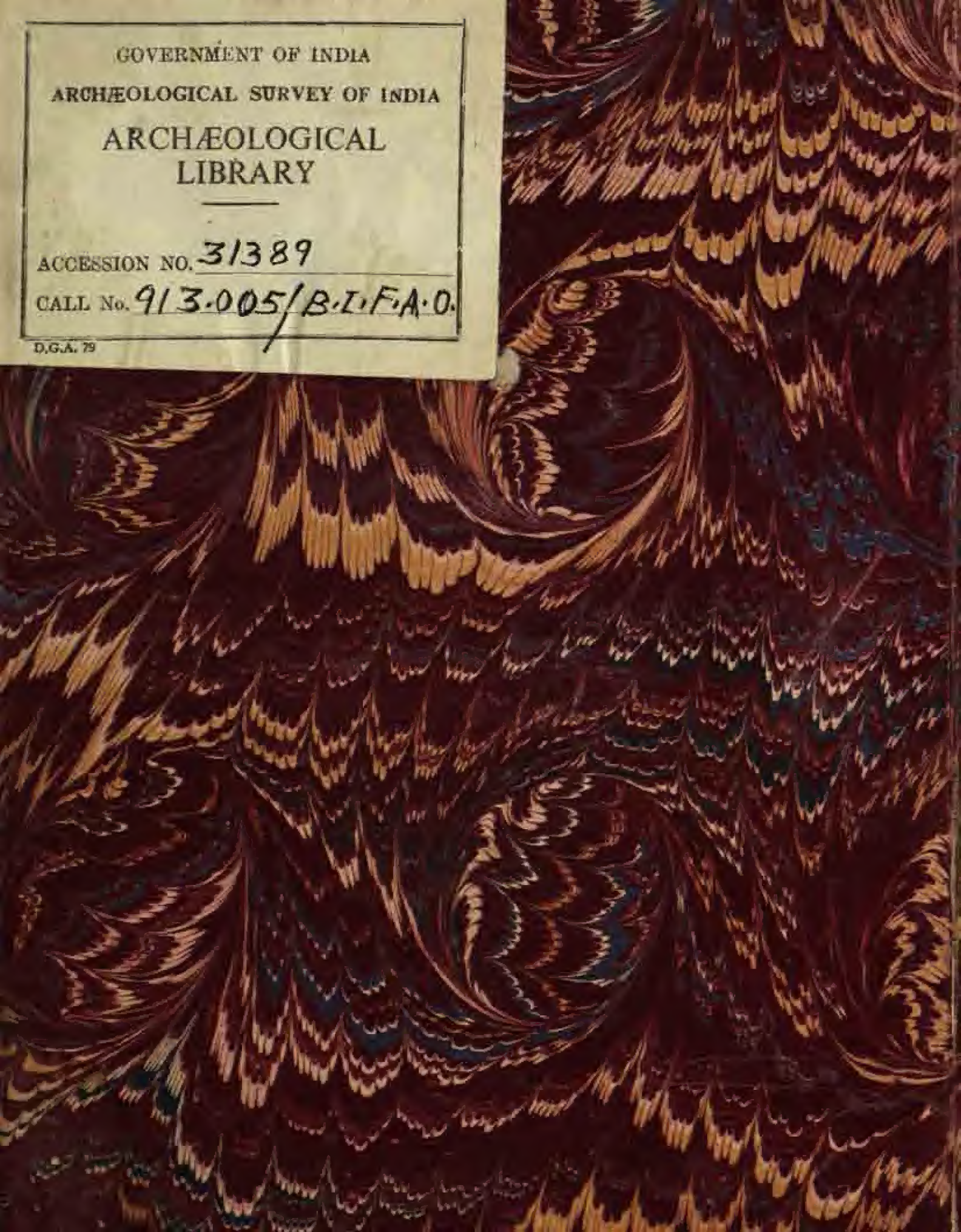


GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 31389

CALL No. 913.005/B.I.F.A.O.

D.G.A. 79





~~A 190~~

80







BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE.

(77-)

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. E. CHASSINAT

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME PREMIER

31389



913.005
B.I.F.A.O.

A190

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1901

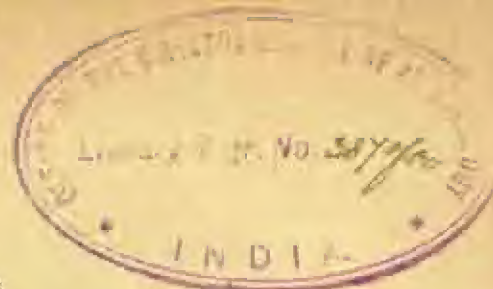
also: **ALPHABETICAL**

[illegible]

Dec. 31 3 34

Date: 17. 5. 51

Call No. 913.005/D.I.F.A.2



UN TEXTE ARABE

TRANSCRIT EN CARACTÈRES COPTES

PAR

M. P. CASANOVA.

La Bibliothèque de l'Université de Cambridge possède un curieux fragment écrit en caractères coptes que Lepage Renouf a signalé en 1889⁽¹⁾. Ce savant avait parfaitement reconnu que le texte en était de langue arabe, et il en publiait deux lignes comme spécimen, et donnait la transcription arabe de quelques mots. Il en avait communiqué une copie à M. Amélineau qui, en 1891⁽²⁾, la publia en entier et en donna une transcription arabe et une traduction mais avec d'importantes lacunes. Cette copie m'ayant paru défectueuse en quelques points, j'écrivis à M. le Chancelier de l'Université de Cambridge pour demander une photographie de ce document. Avec une bonne grâce et une libéralité dont je suis heureux de le remercier très vivement, M. le Chancelier me fit parvenir par l'aimable intermédiaire de M. Jenkinson, Bibliothécaire de l'Université, la photographie qui est ici reproduite (pl. I-II).

L'indication fournie par Lepage Renouf étant assez vague, M. Jenkinson dut faire d'assez longues recherches pour retrouver le document, et je dois lui être spécialement reconnaissant pour la peine qu'il a voulu prendre. D'après ce qu'il m'écrivit, le fragment est catalogué Add. 1886(17), il mesure environ 0 m. 16 c. sur 0 m. 095 mill. Il se compose, comme on peut le voir, de deux folios. L'écriture en est très nette, les mots soigneusement séparés par des points, et il n'y a qu'un très petit nombre de lacunes provenant de la destruction du coin inférieur droit du papier. Dès lors, la transcription arabe est facile à établir.

Pour contrôler l'exactitude de cette transcription, et permettre de rétablir presque à coup sûr les parties détruites, en même temps que pour corriger une ou deux fautes du texte copte, nous possédons la version latine du même récit.

⁽¹⁾ *Proceedings of the Society of biblical archaeology*, vol. XI, p. 115.

Bulletin, 1901.

⁽²⁾ *Recueil de travaux publiés sous la direction de M. Maspero*, vol. XII, p. 63 et sqq.

L'honneur de cette découverte revient à M. Amélineau ⁽¹⁾ qui a reconnu dans la *Patrologie* de Migne un texte presque entièrement semblable, que je reproduirai à côté de la version arabe. Grâce à cette dernière indication j'ai réussi à reconstituer d'une façon certaine le texte arabe, et je crois rendre service aux études coptes en le publiant. La correspondance des caractères coptes et arabes sera établie avec la plus rigoureuse exactitude.

Laissant à de plus compétents le soin d'en tirer les conséquences au point de vue copte, je terminerai par l'étude du texte arabe et des indications qu'il peut fournir.

§ I. TEXTE COPTE.

Premier folio, recto (pl. I).

5 ⁵ΒΕΧΕΘ : ²ΖΑΛΘ : ΘΩ
 ΩΕΙϥ : ΠΕΧ²ΖΑΩΕ : ⁵ΧΟΛ
 ΙΑΥΗ : ΙΕ²ΖΑΛΛΕΜΟ² :
 ΜΕ : ΙΕΗ²ΙΑ² : ΗΕ²Υ²Ο² :
 10 ⁵ΚΕΜΕΗ : ΠΑ²ΖΑ : ΕΘΟΛ²
 ΑΙΗ : ΧΕΗ : ΙΑ²ΜΕΧ : ΕΛ
 ΛΕ² : ΒΕΙΘΟΛΛ²ΚΟ² : ΛΕ
 ΙΕ²ΚΟΛ : ΒΕ²Η : Α²ΖΑΛ :
 ΕΛΕΠΕΗ : ²ΖΗ : ΕΧΕΛΟΥ
 15 ⁵ΕΧΛΕΣΟΗ : ΕΛ²ΛΑΙΑ :
 ΠΕΛ²ΖΙΩΕ : ΧΕΛΕΩ
 ΩΕΙϥ : ΠΑ²ΖΑ : ΕΣΣΑΛΕΘ
 ΕΛΧΕΜΕ²ΖΑ ΧΕΛ : ΑΛΛΕ²
 ΛΙΕ²ΖΑΛΛΕΗ : ΕΛΛϥ
 20 ⁵ΒΕΥΗΜΕ : ΖΟΥ : ΙΕ² ██████████
 ΛΕΜΟ² : ΧΛ ██████████

Premier folio, verso (pl. I).

ΕΗΗΛΥΗ : ΥΕ : ΡΑ²ΚΑΛ
 ΕΩΩΕΙϥ : ΒΕ²ΧΕΗ : ΕΛΛϥ :
 ΕΛΠΕΡ : ²ΖΑΘΘΕ : ΙΕ²ΚΟΥΗ
 ΕΩΩΕΙϥ : ΙΕΠΕΡΕΚ : ²ΖΑ
 ΛΗ² : ΧΕ²ΖΑΛΕΘΟ² :
 ΥΕΛΕΜΗΕ : ΠΕ²Κ² : ΕΩΩΕΙϥ :
 ΗΕΙΕΗ : ΕΛ²ΚΟ : ²ΖΑΖΗ :
 ΖΑΙΕ²ΚΟΥ : ΕΛΕΥ : ΧΑΡ :
 ΕΛ : Λϥ : ΚΑΙΕΛΕ : ΛΟ² :
²ΚΟΥΗ : ΕΗΥ : ΕΙΖΑ : ΕΡ
²ΚΟΛ : ΒΕ²ΧΕΗ²ΖΟΥ : ΙΕ
²ΚΑΘΕΛ : ΥΕ²Υ²Ο² : ²ΚΑ
 ΙΕΛ : ΗΕΙΕΜ²ΧΕΗΗ : ΕΗ
 15 : ΕΛΛΕΗ : ΙΕ²ΚΟΥΗ
 20 ²ΒΕΙΘΟΛΛ²ΚΗ : ΧΕΛ
██████████ : ΖΑΙΕ²ΚΑΘΟ²

⁽¹⁾ *Recueil*... (vol. XII, p. 135, note). Il y a une petite faute d'impression dans la citation de Migne: LXIII au lieu de LXXIII.

Deuxième folio, recto (pl. II).

ΕΑ : ΕΥΧΑΡ : ΕΙΖΑ : ΕΛΕΜ
 ΙΕΜΖΙ : ΖΕΧΙΑΕ : ΚΑΟΕ
 ΛΟΥΖ : ΕΠΗΖΑΟΟΥΖ :
 ΚΕΧΕΗ : ΕΑΠΕΡ : ΜΕΚΛΟΕΑ
 5 ΛΕΖΕ : ΚΕΜΕΗ : ΠΑΣΑ :
 ΖΕΑΕ : ΛΕΜΜΕ : ΟΕΚΛΑ
 ΛΕΜ : ΕΛΛΗΛ : ΧΕΑΛΕ :
 ΨΕΛΕΜΜΕ : ΕΕΠΗΚΑΖ :
 ΕΩΨΕΙΘ : ΨΕΚΕΧΕΑΟΖ :
 10 ΧΕΛΕC : ΖΗΛΑΟΖ : ΨΕ
 ΚΑΛ : ΛΟΖ : ΙΛΕ : ΕΛΕΗ
 ΛΕΜ : ΟΕΜΖΙ : ΚΑΛΛΟΖ
 ΙΕΠΙ : ΕΠΗΛΚ : ΛΕΜ
 ΟΕΘΑΛΚΗ : ΨΕΚΑΛ
 15 ΕΩΨΕΙΘ : ΛΕΜ
 ΛΕΜ : ΟΙΚΑΖ

Deuxième folio, verso (pl. II).

ΛΟΖ : ΜΕΧΕCΑΡ : ΕΙΡΑ
 ΖΑΚ : ΛΙΕΛΛΕ : ΕΘΖΕΠΑΚ :
 ΨΕΠΕΡΙΚ : ΖΑΛΙΖ : ΕΩ
 ΨΕΙΘ : ΚΕΛΕΜΜΕ : ΚΑ
 ΜΟΥ : ΖΑΜΕΛΟΥ : ΕCΕCΑ
 ΛΕΖ : ΕΛΧΕΜΕΖΑ : ΕΘ
 ΛΑΚ : ΕΑ : ΛΘ : ΛΕΙCΕCΕ
 ΡΙΖ : ΚΕΙCΗCΗΜ : ΚΑΛΙΑ
 ΚΕΧΕΗ : ΕΙΖΑ : ΕΩΨΕΙΘ
 ΧΕΛΕC : ΨΙ : ΜΕCΗΕΑΟΖ
 ΙΕΤΖΕΠ : ΜΕΥCΟΖ : ΙΛΕ
 ΠΟΚΡΑ : ΚΕΨΗΜΕΖΟΥ :
 ΧΕΛΕC : ΕΑΡ : ΨΙ : CΕΖΟΥ
 10 11 : ΙΛΕ ΚΕΖΙΑ : ΙΕΡΙΖ :
 12 : ΖΑΖ : ΜΕΜΟΕΑΙ :
 13 : ΚΕ ΨΙΖ : ΧΟΡ

On remarquera : 1° que le copte emploie deux formes assez différentes du *h* 2° que les lettres coples sont tracées avec fermeté et netteté ⁽¹⁾ ; 3° qu'au-dessus d'un grand nombre de caractères coptes des lettres arabes sont écrites d'une encre plus pâle et d'une main assez peu exercée. Le *ζ* y présente une forme assez insolite. Cette lettre est composée d'un demi-cercle et d'un trait oblique qui part de l'extrémité supérieure de ce demi-cercle; or, sur notre fragment, ce trait oblique part du milieu du demi-cercle. Je ne me souviens pas d'avoir vu ailleurs cette particularité. Le *ε* est rarement complètement tracé et se réduit presque toujours à sa partie supérieure, en sorte qu'il simule plutôt le *υ*. Il est impossible de dire si ces lettres arabes sont de la même main que les lettres coptes; de toute façon elles ont été écrites après coup.

(1) Sauf cependant la deuxième lettre de la deuxième ligne, folio I, recto, qui est un *ε* in-

complet. Le copiste n'oublie les deux petits traits horizontaux supérieur et médian.

§ II. TEXTE ARABE PRIMITIF ET TRADUCTION FRANÇAISE.

وكانت عادة الشيخ بالعشا كل يوم يعلمه ما ينفع نفسه من بعد التعليم كان يعول صلاة ويطلقه ليرقد وفي أحد الأيام حين أكلوا أكلهم القليل بالعشا جالس الشيخ بعد الصلاة الجامعة كالعادة ليعلم الاخ وفيما هو يكلمه جاز عليه النوم فرقد الشيخ وكان الاخ صابرا حتى يقوم الشيخ ببارك عليه كعادته فلما بقي الشيخ دائما وقت عظم ضايقوا الافكار الاخ قائلا له قم انت ايضا ارقد وكان هو يقاتل فكره قائلا ما يمكنني امضي اذ لم يقم هو ويطلقني كالعادة فضايقته الافكار ايضا ولم يمض وكذا قاتلوه سبع دفعوع وكان صابرا مقاتلا لها ومن بعد هذا لما تقدم الليل جدا فلما استيقظ الشيخ فوجده جالسا عنده فقال له الى الان لم تمض قال له يا ابي انك لم تطلقني فقال الشيخ لم ذا لم تطلقني قال له ما جسرت ان يظنك لئلا اتعبك وبارك عليه الشيخ ولما قاموا عملوا الصلاة الجامعة اطلق الاخ ليستريح وينام قليلا وكان ايضا الشيخ جلس في مسنده يتعب نفسه الى بكرة وفيما هو جالس صار في سهو واذا واحد بربه موضعا ممثليا [مجدد] وفيه كراسيا

La traduction ne présente aucune difficulté.

« Et c'était la coutume du vieillard, le soir, chaque jour, de lui enseigner ce qui profitait à son âme et après l'enseignement, il faisait une prière et il le congédiait pour dormir. Or, un certain jour, comme ils avaient mangé leur petite nourriture, le vieillard s'assit après la prière commune, suivant la coutume, pour enseigner le frère et, comme il était à [lui parler] le sommeil [l'oppressa]. Alors le vieillard dormit tandis que le frère attendait patiemment que le vieillard se levât pour le bénir suivant sa coutume. Or, comme le vieillard restait endormi un temps considérable, les pensées tourmentèrent le frère lui disant: « lève-toi, toi aussi dors » et lui, combattait sa pensée disant: « il m'est impossible de partir du moment que [lui] ne se lève pas pour me congédier suivant la [coutume.] » Et les pensées le tourmentèrent encore et il ne partit pas. Ainsi elles le combattirent à sept reprises et il restait patiemment, les combattant et, après cela lorsque la nuit fut très avancée, alors, lorsque le vieillard s'éveilla, il le vit assis auprès de lui et il lui dit: « jusqu'à maintenant tu n'es point parti! » Il lui dit: « ô mon père, tu ne m'avais pas congédié ». Le vieillard dit: « pourquoi ne m'as-tu pas réveillé? » Il lui dit: « je n'ai pas osé te réveiller de peur de te fatiguer » Et le vieillard le bénit et lorsqu'ils se levèrent, il firent la prière commune, il congédia le frère pour qu'il se reposât et dormit un peu.

Et le vieillard était également assis sur son coussin à fatiguer son âme jusqu'au matin et pendant qu'il était assis il entra en extase; et voici que quelqu'un lui montrait un endroit plein [de gloire] et dans cet endroit un trône... »

Voici maintenant la version latine telle que je la transcris d'après le texte des *Verba seniorum* ⁽¹⁾:

(L'indique par des crochets les parties qui manquent dans le fragment arabe et par des parenthèses celles qui diffèrent ou qui manquent dans la version latine).

[Senex quidam erat in Thebaïda sedens in spelunca et habuit quemdam discipulum probatum:] consuetudo autem erat ut senex vespere [doceret discipulum et] communeretur eum quæ erant animæ profutura; et post admonitionem, faciebat orationem et dimittebat eum dormire. (Contigit autem laicos quosdam religiosos scientes multam abstinenciam senis venire ad eum; et cum consolatus eos fuisset, discesserunt. Post quorum discessum) sedit [iterum] senex vespere post missas secundum consuetudinem, admonens illum fratrem [et instituens eum]. Et cum loqueretur gravatus est somno; frater autem sustinebat, donec excitaretur senex, et faceret ei juxta consuetudinem orationem. Cum ergo, non evigilante sene, diu (sederet discipulus) compulsus est cogitationum [suarum] molestia (recedere et dormire; qui extorquens sibi, restitit cogitationi et resedit.) Iterum autem (compellebatur somno) et non abiit. Similiter (factum est) usque septies et restitit animo suo. Posthæc jam (mediâ) nocte transacta evigilavit senex et invenit eum assidentem sibi et dicit: Usque modo non discessisti? Et ille dixit: Non, quia me non dimiseras, Pater. Et senex dixit: quare me non excitasti? Et ille respondit: Non te præsumpsî pulsare, ne te contribularem. Surgentes autem cœperunt facere matutinos, [et post matutinorum finem] dimisit senex discipulum (légère lacune) qui cum sederet (solus) (autre légère lacune) factus est in excessu mentis: et ecce quidam ostendebat ei locum gloriosum et sedem in eo, [et super sedem septem coronas etc.].

Le récit est interrompu ici dans le fragment arabe. La suite du texte latin nous apprend que ces sept couronnes apparues dans la vision du vieillard symbolisent les sept assauts subis par le disciple contre ses *pensées* et les sept victoires remportées contre elles.

(1) *Miscx. Patrologia latina*, LXXIII, p. 903. § 43, *Vita eremitarum*, première partie.

On voit que les deux traductions ont un grand nombre de points communs; mais différent en deux passages principaux. Le fragment arabe ne mentionne pas cette visite de gens pieux qui s'entrelient avec le vieillard, fort avant dans la soirée, et qui explique que celui-ci, fatigué, se laisse aller au sommeil, avant d'avoir terminé l'instruction de son disciple. En revanche la lutte entre le frère et les suggestions qui l'assaillent, décrites dans l'arabe avec une énergie et un pittoresque curieux, ce dialogue qui s'engage entre elles et lui, sont remplacés dans le latin par une phrase assez plate. Et pourtant c'est la partie la plus caractéristique du récit, celle qui rappelle le plus les vies des saints coptes, tout particulièrement celle de Saint Pakhôme que M. Amélineau a publiée ⁽¹⁾.

Quoi qu'il en soit, le latin nous permet, comme je l'ai dit, d'éclaircir quelques points obscurs de notre document qui sont les suivants:

Folio 1 recto, l. 11 et 12. Le copte écrit $\alpha\epsilon\lambda\epsilon\omega\upsilon\ \eta\theta\epsilon\iota\delta\eta$. Comme le latin dit: *sedet senex*, il faut évidemment supposer un oubli du copiste et lire $\alpha\epsilon\lambda\epsilon\omega\epsilon\ \epsilon\omega\eta\theta\epsilon\iota\delta\eta$ et transcrire en arabe *جلس الشيخ*. Car la transcription arabe de $\epsilon\omega\eta\theta\epsilon\iota\delta\eta$ n'étant pas douteuse, il faudrait pour $\alpha\epsilon\lambda$ un mot arabe *جل* ou *جال* qui ne donnerait aucun sens. Il est visible que la ressemblance des sons $\epsilon\epsilon$ et $\epsilon\omega$ a entraîné cette incorrection.

Ibid., l. 15. La déchirure a fait disparaître un groupe de lettres dont la première est ξ puisqu'on voit très nettement le ξ arabe écrit au-dessus et le commencement de la première branche du α copte. D'autre part le groupe qui commence la l. 14 $\lambda\epsilon\mu\omega\zeta$ est la fin d'un verbe suivi d'un suffixe; cf. $\iota\epsilon\zeta\lambda\lambda\lambda\epsilon\mu\omega\zeta$, *يعلم* (1^{re} 1^{re}, l. 3). Le latin dit: *eloqueretur*. Le verbe arabe à rétablir est donc *يكلم*; et la fin de la ligne 15 devait contenir les lettres coptes $\xi\lambda\lambda$.

Ibid., l. 16. Le copte a un mot commençant par $\alpha\alpha$ et un débris d'une lettre paraissant être ρ , ϵ , ι , η ou θ . Le latin donne ici *gravatus est somno*: *somno* répond à $\epsilon\eta\eta\alpha\chi\eta\eta$, *النوم*, du folio 1 verso, ligne 1. Il faut donc trouver un terme arabe équivalent à *gravatus est* et commençant par *جا*. On pourrait penser à la forme arabe *جاء النوم*, mais la troisième lettre ne peut être *ز* qui répond au α arabe, et d'ailleurs, à elle seule, ne pourrait remplir la lacune

⁽¹⁾ *Annales du Musée Guimet*, XVII, n.°, 1889.

qui comporte de six à sept lettres. Je propose de lire: [ج ا ر عليده] $\chi\lambda$ [ρ $\Sigma\chi\lambda\eta\iota\zeta$ ou $\Sigma\chi\lambda\iota\zeta$]⁽¹⁾, littéralement: «l'oppressa».

Folio 1 verso, l. 14. La déchirure a enlevé la fin d'un mot commençant par $\epsilon\mu$ de la ligne précédente. Il est évident, je crois, qu'il faut lire $\epsilon\mu\zeta\iota$, امضى; le même verbe à la deuxième personne est employé plus loin, folio 2 recto, l. 12, $\theta\epsilon\mu\zeta\iota$, مَضَى (ou plutôt à cause de la particule μ qui précède: مَضَى).

Ibid., l. 15. Il manque un mot de trois lettres environ. Comme il faut que ce mot soit le sujet des verbes $\iota\epsilon\kappa\omicron\upsilon\mu$ et $\kappa\epsilon\iota\epsilon\sigma\alpha\lambda\lambda\kappa\eta\iota$ entre lesquels il est placé, et que le mot $\epsilon\omega\omega\epsilon\iota\theta$ qui conviendrait le mieux est trop long, je propose de lire $\Sigma\omicron\gamma$, هو, qui remplit toutes les conditions.

Folio 2 recto, l. 15. Le mot commençant par $\lambda\epsilon\mu$ et interrompu par la déchirure répond au latin: «quare» par conséquent à l'arabe قَالَ , ou قَالَ . Je préfère le second terme comme contenant plus de lettres et je propose de restituer dans le copte $\lambda\epsilon\mu$ [ϵ $\lambda\epsilon$]. L'équivalence du suffixe is et $\lambda\epsilon$ est justifiée par les mots $\Sigma\epsilon\chi\iota\lambda\epsilon = \text{هَكَذَا}$, (folio 2 recto, l. 2) et $\iota\lambda\epsilon = \text{هَذَا}$ (folio 2 verso, l. 14).

Ibid., l. 16. $\omicron\iota\epsilon\lambda\epsilon\zeta$, ثَبَّغْتَ répond à «me excitasti» il faut donc ajouter le suffixe μ , بَى . Le latin «et ille responsit» suppose dans le copte $\eta\epsilon\kappa\lambda\lambda$, فَقَالَ , comme à la ligne 14; ou mieux $\kappa\lambda\lambda$ seulement, car la déchirure ne paraît pas comporter plus de cinq lettres. Je lis donc à la fin de la 16^e ligne: $\mu\iota$: $\kappa\lambda\lambda$.

Folio 3 verso, l. 14. Il manque un mot très court $\eta\epsilon$, و ou $\eta\epsilon$, ث .

Ibid., l. 15. Il manque le commencement d'un mot finissant en $\Sigma\lambda\epsilon^2 = \text{ضع}$; le latin disant ici «locum», je n'hésite pas à y voir l'arabe موضع et à restituer le copte $\mu\lambda\gamma$. A vrai dire, sur la photographie, le débris de lettre qui précède le groupe $\Sigma\lambda\epsilon^2$ ne paraît pas se rapporter à un γ , mais il faut tenir compte de ce fait que sur la ligne de déchirure il y a un léger froissement du papier⁽²⁾. Tel qu'il apparaît, ce débris ne paraît convenir à aucune lettre copte, et il faut admettre que la forme primitive en a été altérée par ce froissement du papier.

Ibid., ligne 16. Là où le latin dit «gloriosum», l'arabe dit «rempli.», il faut évidemment suppléer «de gloire» je propose مَجْد en copte $\eta\epsilon\mu\epsilon\chi\lambda$ qui répond exactement à la lacune.

Le dernier mot $\Sigma\omicron\tau$ dont le τ , quoique incomplet, n'est pas douteux répond au latin «sedem». Donc on ne peut hésiter à y voir le mot arabe كَرْسَى.

⁽¹⁾ $\Sigma\chi\lambda\eta\iota\zeta$ se retrouve dans notre document: folio 1 verso, l. 2-3, et $\Sigma\chi\lambda\iota\zeta$ folio 3 verso, l. 3.

⁽²⁾ Dans ce froissement la partie inférieure du γ , qui aurait dû rester apparente a disparu.

§ III. CONCORDANCE DES ALPHABETS COPTE ET ARABE.

COPTE	ARABE.	ARABE.	COPTE
Α	ا, ع, ح, ه.	ا	Α, Ε.
Β	ب.	ب	Β.
Γ	Manque.	ج	Γ, Ο.
Δ	د, ذ.	د	Manque.
Ε	ا, ا, ا, ا, ا.	ذ	Χ.
Ζ	ز.	ز	Ζ.
Η isolé	Manque.	ح	Η.
Θ	ث.	ث	Α.
Ι	ط, ق, ت.	ط	Α.
Κ	ك, ق, ي (faulx).	ق	Ρ.
Λ	ل.	ك	Manque.
Μ	م.	ي	Ε.
Ν	ن.	ع	Ε.
Ξ	Manque.	ح	Ζ.
Ο	و (faulx).	ح	Τ, Ο.
Π	ب.	ح	Ζ.
Ρ	ز.	ح	Ξ.
Σ	س, ه.	ح	Manque.
Τ	ط, ت.	ح	Θ.
Υ isolé	Manque.	ح	Κ.
XY	و	ح	Ν, Κ.
ΟΥ	وا, و pluriel des verbes.	ح	Α.
Φ	Manque.	ح	Η.
Χ	س.	ح	Η.
Ψ	Manque.	ح	Ξ.
Ω	Manque.	ح	ΟΖ, ΓΤ, ΕΘ, Α.
Ϡ	ش.	ح	Α, ΟΥ, Ο, — ΑΥ.
Ϣ	ش.	ح	Ι, — ΕΤ, Μ, Ι (faulx).
ϣ	ش.	ح	Α, Ε, non rendu à la fin des mots.
ϥ	ش.	ح	Α, Ε, ou non rendu.
ϧ	ش.	ح	Ε, non rendu à la fin des mots.
Ϩ	ش, ح, ه.	ح	Non rendu.
ϩ	ش.	ح	Ο, Ε, non rendu à la fin des mots.
Ϫ	Manque.	ح	Non rendu.
ϫ	Manque.	ح	

§ IV. ÉTUDE DU TEXTE ARABE.

La première constatation qui s'impose est que la transcription copte s'est faite sous la dictée. Tout indique une prononciation orale. D'abord la coupe irrégulière de quelques mots: $\epsilon\lambda\epsilon\upsilon$: $\chi\alpha\rho$ الفكار , etc., inexplicable si le transcritteur avait sous les yeux un texte arabe, puis les variantes des voyelles faibles, leur disparition à la fin des mots qui est une caractéristique de la langue parlée, l'absence du *tanouin* du nominatif et du génitif et l'usage restreint à quelques locutions adverbiales usuelles (*aidan*, ايضا , $\epsilon\iota\lambda$: *kailan*, قايلا , $\kappa\alpha\iota\epsilon\lambda\epsilon$; *djiddan*, جدا , $\chi\epsilon\lambda\lambda\epsilon$) de celui de l'accusatif. La prononciation du suffixe ϵ par exemple dans $\kappa\alpha\lambda\lambda\alpha\upsilon\epsilon$, $\epsilon\lambda\eta\lambda\alpha\upsilon\epsilon$ est rigoureusement la même que la prononciation vulgaire: *qal-loh*, *'andoh* ⁽¹⁾, au lieu de *kāla lahou*, *'indahou* que demanderait la prononciation littéraire. Ailleurs il y a des différences sensibles avec la prononciation des Egyptiens modernes que je crois intéressant de mettre en évidence.

Il convient d'abord de remarquer que le *tanouin* est représenté par la voyelle simple sans le son nasal qui le caractérise: $\epsilon\iota\lambda$, ايضا , au lieu de $\epsilon\iota\lambda\eta$ que demande la prononciation vraie, $\chi\epsilon\lambda\lambda\epsilon$, جدا , au lieu de $\chi\epsilon\lambda\lambda\epsilon\eta$, $\kappa\alpha\iota\epsilon\lambda\epsilon$, قايلا au lieu de $\kappa\alpha\iota\epsilon\lambda\epsilon\eta$ (écrit aussi $\kappa\alpha\iota\epsilon\lambda$ probablement par oubli). Ce phénomène doit s'expliquer par la loi de la pause الوقف ⁽²⁾.

L'alif ou *a* long est tantôt prononcé λ , qui est la prononciation régulière, tantôt ϵ , qui est la prononciation dite de l'*imāleh* ⁽³⁾. On peut comparer sous ce rapport l'*a* arabe avec l'*a* anglais.

Le *fatha* ou *a* bref est soumis à la même loi: il est rendu par λ et par ϵ suivant les cas.

Il est intéressant de voir si les règles de l'*imāleh* sont bien suivies.

D'après Ibn Malek ⁽⁴⁾, subissent l'*imāleh*:

1° Le ا ou le ى final avec valeur de ا . En effet بالعشا donne $\eta\epsilon\lambda\lambda\alpha\upsilon\epsilon$ et $\eta\epsilon\lambda\lambda\iota\upsilon\epsilon$ ⁽⁵⁾, حتى donne $\epsilon\lambda\theta\theta\epsilon$ ⁽⁶⁾, الى donne $\iota\lambda\epsilon$ ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Cf. SPITTA-BEN, *Contes arabes modernes*, t. 32 et passim.

⁽²⁾ SILVESTRE DE SACY, *Grammaire arabe*, 2^e éd., t. p. 74.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 41.

⁽⁴⁾ SILVESTRE DE SACY, *Anthologie arabe*, p. 322.

Bulletin, 1901.

⁽⁵⁾ La substitution de ι à λ dans le second est probablement fautive.

⁽⁶⁾ Il est vrai que Hariri s'y oppose, mais c'est, semble-t-il, par purisme exagéré (S. DE SACY, *Anthologie arabe*, p. 103).

⁽⁷⁾ Même observation.

2° Le *t* après un *z*, même s'il en est séparé par une lettre ou deux (la seconde étant un *z*). En effet, *اليوم* donne *ελεηεμ*, *ايضا* *ειζα*, *يبارك* *ιενερεκ*, *وينام* *κειενεμ*. Les exceptions seront justifiées par la règle 5 ci-après.

3° Le *t* avant un *kesra*. En effet: *يأيم* *ηειεμ*, *جالسا* *χελεε*, *الجامعة* *ελχεμεεζα* avec les mêmes exceptions.

4° Le *t* après un *kesra*, même avec un intervalle si la seconde est *djézmée* ou si c'est un *s*. Le texte n'en fournit pas d'exemple.

5° Les exceptions aux règles précédentes sont produites par la présence des lettres emphatiques *ح*, *ص*, *ط*, *ظ*, *ع* et *ق*. En effet nous trouvons, par exception à la règle 2: *يقاتل* *ιεκαθεα* et non *ιεκεθεα* pour *يقاتل*; par exception à la règle 3: *صابرا* *καιελα* et non *κειελα* pour *صابرا*, *عانف* et non *κεanf* pour *صابرا*, etc...

Peut-être, en examinant de près notre transcription ne trouverait-on pas appliquées dans toute leur rigueur les règles exposées par Ibn Malek et que j'ai présentées sous la forme la plus simple. Mais d'une façon générale, on peut remarquer que l'*a* long comme le *fatha* se prononce *a* toutes les fois qu'il n'est pas sous l'action d'une lettre emphatique. La prononciation moderne pratique très rarement l'*imaleh*. Il n'est donc pas indifférent d'en trouver des traces certaines dans notre texte.

Outre les exceptions conformes aux règles d'Ibn Malek, il importe de remarquer que le son *a* se maintient en présence du *z*; ainsi *الانكار* est transcrit *ελεεχαρ* et non *ελεεχερ*; *جبرت* est transcrit *χεεχαρ* et non *χεεχερ*. De même au lieu de *χαρ*⁽¹⁾ on s'attendrait à *χερ*, puisque *جار* est une forme verbale de même type que *كان* transcrit par *κεν*. Cette influence de l'*r* sur le son *a* cède devant l'*imaleh* cf. *ιενερεκ* pour *ιεναρεκ*; *ιερκοα* au lieu de *ιαρκοα*, *γενερεκ* pour *γεναρικ*⁽²⁾.

Le suffixe de la seconde personne se transcrit *ακ*; *εηηακ*, *انك*; *εθζεηακ*, *اتعيك*. Cela est conforme à la prononciation moderne égyptienne⁽³⁾. Tandis que la langue littéraire dit *ka* pour le masculin, *ki* pour le féminin, la langue vulgaire d'Égypte dit *ak* pour le premier et *ik* pour le second. En Algérie on dit *ek* sans

⁽¹⁾ Il est vrai que ma lecture *χαρ* = *جار* est conjecturale.

⁽²⁾ Et dans ce mot est assez singulier. L'arabe *بارك* se prononce *bārak* ou *bārek*. Il ne devrait donc pas y avoir d'*imaleh* et le copte aurait dû

écrire *γεναρεκ* ou *γενερεκ*, suivant qu'on admet ou non l'influence de l'*r* sur le son *a*, cf. *ιενερεκ* = *يبارك*.

⁽³⁾ Autre preuve de l'origine orale de notre texte.

distinction. La forme féminine manque dans notre texte, mais il est fort probable qu'elle serait rendue par $\iota\kappa$ ou $\epsilon\kappa$. C'est probablement à cette distinction nécessaire des deux genres qu'est dû le maintien du son a , alors que dans notre texte le son prédominant est e .

Le ψ est toujours rendu par n .

Le ω indifféremment par r et ϕ . Peut-être cependant y a-t-il une raison qui détermine le choix de l'une ou l'autre lettre. Le ϕ est de beaucoup le plus fréquent. Les exemples du r sont: $\epsilon\alpha\rho\tau$, $\phi\alpha\tau$; $\chi\epsilon\epsilon\lambda\rho\tau$, $\chi\epsilon\epsilon\lambda\phi\tau$. Je ne vois rien qui explique cette transcription de préférence à celle du ϕ .

Le ω manque.

Le ξ est toujours représenté par χ . Se prononçait-il g comme en Égypte aujourd'hui ou dj , comme partout ailleurs qu'en Égypte? C'est là un problème assez délicat, puisque l'on n'est pas d'accord sur la prononciation du χ . Il me semble cependant peu probable que les Coptes ayant à leur disposition le r ne s'en soient pas servis pour rendre le son g . Je ne voudrais pas m'aventurer sur le terrain de la phonologie copte, toutefois je ne puis m'empêcher de remarquer que dans le curieux document publié par M. Maspero⁽¹⁾, la transcription du français «chez nous» est une fois $\tau\phi\eta\mu\phi\gamma\epsilon$ et une autre fois $\chi\epsilon\phi\gamma\epsilon$, ce qui semblerait donner au χ et par suite au ξ le son *teh* qu'il a, en effet, dans le persan et le turc. On comprend, dès lors, que pour rendre le dj arabe, les Coptes aient employé le χ dont la prononciation, quelle qu'elle soit, devait se rapprocher de *teh* et par conséquent être la plus semblable à dj , de même que les Persans et les Turcs ont employé le ξ arabe, comme représentant le son le plus voisin de leur *teh*. On ne comprendrait plus qu'ils aient trouvé au son g du ξ égyptien moderne une parenté plus étroite avec leur χ qu'avec leur r . Je crois donc pouvoir affirmer, sans préjuger la question de la véritable prononciation du χ , que le Copte qui a transcrit le texte arabe, a entendu chaque fois dj et non g .

Il est certain que les premiers Arabes qui sont venus en Égypte devaient prononcer le ξ dj et non g et que c'est beaucoup plus tard, pour des raisons qui, je crois, sont encore inconnues, que le ξ est retourné au son g qu'il a conservé en hébreu ζ et en grec γ . Cette transformation n'a eu lieu qu'en Égypte.

⁽¹⁾ *Romanin*, XVII, Octobre 1888, *Le vocabulaire français d'un Copte*, p. 481 et seqq.

semble-t-il, bien qu'il y ait des traces dans la langue arabe d'une permutation du ج avec le ك arabe et le گ persan⁽¹⁾. Il est vraisemblable que cette transformation doit être postérieure ou, du moins, de bien peu antérieure à l'époque de notre texte. Je tâcherai plus loin de fixer à peu près cette époque.

Le ح est transcrit par z, lequel sert également à transcrire le ع et le ه. L'oreille copte ne distinguait pas ces trois sons, dont les nuances n'existent guère que dans les langues sémitiques. La confusion du ح et du ع est très fréquente dans l'égyptien moderne comme on peut le voir par la grammaire de Spittahbey. Il est donc tout naturel que les Coptes aient adopté, pour rendre le ع, leur aspirée z. Quant à la nuance entre le ه et le ح, elle leur échappait sans doute, ou, du moins, ils n'avaient à leur disposition qu'un moyen, qui était d'écrire l'arabe ح au-dessus du z; c'est le procédé employé pour ٢٢٢٢, واحد; ٢٢٢٢, حين; il n'est pas indispensable, puisqu'il n'est pas appliqué dans ٢٢٢٢, واحد.

Le ح est rendu par h.

Le د et le ذ sont rendus par d. La nuance du ذ qui est rendue quelque fois dans l'égyptien moderne par z fait ici défaut, même dans le mot arabe ذل qu'on prononce couramment aujourd'hui izd et que nous trouvons transcrit ٢٢٢٢. M. Amélineau s'est trompé en assignant au z la transcription du ذ. La phrase qu'il donne: ٢٢٢٢ وكان إذا الشيخ جالس في مسندة et n'a rien d'arabe et ne peut répondre en aucune façon à sa traduction « et si le vieillard était assis sur son coussin »; plus haut il avait lu ٢٢٢٢ إذا ارقد et il avait eu le sentiment de son erreur car il s'est contenté de traduire les deux premiers mots par « lève-toi », ne laissant pour le reste que des points. Dans l'un et l'autre cas il faut transcrire ايضا et non ذل; il ne peut y avoir de doute sur ce point. Il y en a encore moins sur la transcription des mots ٢٢٢٢ et ٢٢٢٢ que M. Amélineau transcrit par ٢٢٢٢ et ٢٢٢٢, dont le sens ne peut convenir à la version latine « abiit » et « discessisti », tandis que la racine ٢٢٢٢ y répond parfaitement. Quant à ٢٢٢٢ et ٢٢٢٢, M. Amélineau ne les a pas transcrits; ils ne peuvent répondre qu'à l'arabe ٢٢٢٢ et ٢٢٢٢.

Le ز est normalement transcrit par r et le ز manque. J'ignore pourquoi M. Amélineau dit que le z pourrait répondre au ز, aucun mot de notre texte ne comportant de ز.

⁽¹⁾ Sur cette question, encore très obscure, du ج, cf. SEITZ-REY, *Grammatik der arab. vulgärdial. von Aegypten*, p. 5.

Le ع et le ح sont normalement transcrits par c et q et ne donnent lieu à aucune observation.

Le ع est transcrit par c et par conséquent ne diffère pas du ح. Les Arabes font, d'ailleurs, assez rarement, cette différence. Pour ma part, je crois que le son particulier du ع n'est appréciable que quand il est accompagné du son o, au; la sifflante se prononce différemment dans toutes les langues suivant la voyelle qui l'accompagne. Il est certain que dans le vers si souvent cité:

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

le premier s n'a pas le même caractère que les autres et surtout que celui de « sifflent ». Le ح arabe doit se prononcer en serrant les dents, le ع en laissant la bouche plus ou moins ouverte. L's ordinaire adoptée par toutes les langues qui n'ont pas noté ces nuances⁽¹⁾, est intermédiaire entre les deux et suivant la voyelle qui l'accompagne, il peut s'identifier avec le ع ou avec le ح.

Le ح est transcrit par z, ce qui est conforme à la prononciation moderne dans beaucoup de cas. Nous ne pouvons savoir si le copte notait aussi pour le son d qui lui est donné dans quelques mots de la langue égyptienne moderne et qui est très fréquent en Algérie. C'est le d qui prévaut parmi les Européens pour transcrire le ح arabe. Mais rien ne prouve que le ح ait été plus voisin, au moins à l'origine, du d que du z. Il me semble que sa parenté avec la sifflante est attestée par la valeur du z hébreu correspondant et sa propre ressemblance avec le ع, dont il ne diffère que par un point.

Le texte de notre document contient trois exemples distincts du ع: pour deux fois, pour le verbe ضايق deux fois, pour le verbe مضى deux fois. Ce n'est pas suffisant, à mon avis, pour décider si le copte ne transcrivait jamais le ع par un A.

Le ط est rendu par θ surmonté d'un ط arabe qui peut faire défaut. À ce sujet M. Amélineau fait une observation que j'avoue n'avoir pas comprise: « s répond à ط, n à ب, q à ت, o à ر et à ط, non à ت, ce qui montre bien que le θ n'était

⁽¹⁾ On les retrouve dans l'hébreu qui a trois s très sifflante dont l'équivalent grec ξ lui marque bien la valeur, z qui équivaut au ع arabe, mais aussi au ح, et θ, s intermédiaire accepté par les Grecs qui avaient rejeté le correspondant phénicien du z. L'arabe n'a pas con-

servé d'équivalent du z. L'himyarite est riche en sifflantes, dont l'équivalent rigoureusement exact ne peut être donné; mais il y a tout lieu de penser qu'il notait toutes ces nuances dont les langues se débarrassent peu à peu à travers les âges.

qu'une prononciation plus forte du τ et non une aspiration accentuée ⁽¹⁾. L'expression « σ à τ et à ζ » provient évidemment d'un *lapsus calami*, et la phrase qui suit « non à ω », est en contradiction avec les exemples que j'ai relevés, qu'elle vise σ ou τ . L'une et l'autre lettre rendent le ω . M. Amélineau voulait probablement écrire « σ à ω et à ζ , τ à ω , non à ζ ». Quant à la conclusion tirée par M. Amélineau, elle me paraît douteuse. Le copte rend indifféremment par σ et τ le ω arabe, comme nous l'avons vu; cela prouve, je crois, qu'il ne voyait aucune nuance dans les deux sons et qu'à cette époque au moins un Copte ne faisait pas plus de différence entre le σ et le τ qu'un Français entre le *th* et le *t*. Le σ , tout seul, ne suffisant pas à représenter le ζ arabe, il fallait lui adjoindre le signe arabe lui-même, ce qui a été fait deux fois sur trois dans notre texte. On peut donc affirmer, contrairement à ce que dit M. Amélineau, que le σ ne représentait nullement une prononciation plus forte du τ . Tout au plus, pourrait-on dire qu'il a été choisi de préférence au τ pour représenter le ζ , encore ne serait-ce pas une conséquence rigoureuse, car notre texte ne nous présente que trois exemples du ζ qui en réalité n'en valent qu'un puisqu'ils portent sur la même racine arabe *خلق*. Rien ne prouve que dans un texte plus long il n'y aurait pas d'exemples du τ employé pour transcrire le ζ tout aussi bien que le ω .

Le ζ est transcrit, comme le ψ par z . Il y en a trois exemples, pour la racine arabe *يقظ* et un pour *عظيم*. On ne peut donc que constater son identification avec le ψ , qui est courante dans le langage moderne. Comme le ψ il prend aujourd'hui assez souvent le son *d*. Nous ne pouvons savoir si le copte connaissait cette prononciation.

Le ξ est représenté par z généralement surmonté d'un ϵ .

Le ξ manque. Il eût été particulièrement intéressant de connaître la transcription copte de cette lettre, une des caractéristiques de l'alphabet arabe.

Le ζ est rendu par τ .

Le ζ est rendu par κ surmonté ou non d'un ϵ .

Le ζ est rendu par κ surmonté ou non d'un ϵ , et par le κ . Il se présente le même phénomène que pour σ et τ . Le κ et le κ sont employés indifféremment pour le ζ . Il est assez curieux de remarquer que le κ est surmonté du ϵ qui paraît être inutile puisqu'il n'est jamais employé pour représenter une autre lettre. Peut-être était-il aussi employé pour le ζ et portait-il alors le signe

⁽¹⁾ *Loc. cit.*, p. 45.

distinctif du *q*; peut-être aussi était-il la transcription adoptée pour le *g*. Mais cette dernière hypothèse est peu vraisemblable.

Les quatre lettres ج, م, ن, ز, transcrites respectivement par *λ*, *μ*, *η*, *ζ*, ne peuvent donner lieu à aucune observation.

Le *š*, conformément à la prononciation vulgaire, est rendu par *sz* quand le mot qui suit commence par une consonne, par *so* ou *sv* quand il commence par une voyelle. *sz* الصلاة, *so* الصلاة الجامعة. Le second groupe s'écrit cependant une seconde fois *so* *sz*. C'est apparemment que le lecteur a fait une pause et le son *t* qui porte en réalité sur le second mot n'a pas été prononcé. On sait que le *š* joue exactement le même rôle que le *t* final dans un grand nombre de mots français; muet à la pause ou devant une consonne il se fait sentir sur le mot qui suit s'il commence par une voyelle. Dans bien des cas la liaison du *t* est laissée au caprice, et le même interlocuteur la fera ou ne la fera pas pour les mêmes mots dans le cours d'une conversation ou d'une lecture. Nous voyons que cette particularité (qui confirme une fois de plus ce que j'ai déjà dit sur l'origine *orale* de notre transcription) se retrouve dans l'échange des équivalents *z* et *o* du *š*.

Le *š* est rendu par *λ* dans *so* *sz* écrit deux fois pour الصلاة. Le son plein du *g* a absorbé en quelque sorte la prononciation *eh*, qui est la prononciation la plus usuelle du *š*, adoptée par notre transcritteur. Celui-ci devait probablement ignorer les lois de l'orthographe arabe; je ne serais pas éloigné de croire qu'il ignorait même la langue et que le document que j'étudie n'était pas autre chose qu'une dictée pour exercer les Coptes à la langue arabe. Dans ce cas, il faudrait admettre que le document date de l'époque déjà ancienne où l'arabe n'était pas la langue usuelle de tous les Coptes.

Le *š* est également rendu par *λ* dans *sz* boukra, conformément à la prononciation actuelle *boukra*.

Le *z* est rendu par *κ* quand il a sa valeur de consonne; c'est l'équivalent du *κ* adopté par Spitta-bey dans ses transcriptions. Il est rendu par *oy* à la fin des mots *szoy* ضيافوا, *szoy* سهو, etc., et par *o* dans l'intérieur des mots *szoy* دفع (1). Précédé d'un *fatha* il est transcrit par *ay*: *szay* فوم, *szay* فوم.

(1) Il se peut cependant qu'il y ait un oubli, car l'o semble devoir être réservé à la voyelle brève (*damma*). Comme il n'y a pas d'autre

exemple du *z* voyelle longue dans l'intérieur d'un mot, je ne puis me prononcer.

النوم. Dans ce cas, en effet, il se produit une véritable diphtongue que nous transcrivons d'ordinaire en français par *au* ou *ô*.

Le *ي* est normalement transcrit *i*.

La diphtongue *ai*, *آ*, est rendue par *ei* ou *ih*: *ⲉⲓⲛⲉⲓⲁⲓ*, الشيح; *ⲉⲓⲕⲁⲗⲁⲕ*, ايقلال; *ⲉⲥⲟⲩⲏⲕⲁⲗ*, استيقظ; *ⲉⲗⲗⲏⲏⲏⲁ*, الليل; *ⲉⲗⲗⲏⲏⲏⲓⲥ*, عليه; le dernier mot est aussi écrit *ⲉⲗⲗⲏⲏⲓⲥ* mais ce doit être un oubli. Il en est de même de *ⲟⲓⲕⲁⲗ* qui devrait être *ⲟⲩⲏⲕⲁⲗ* comme dans *ⲉⲥⲟⲩⲏⲕⲁⲗ*.

Le *ⲁ* suit les lois de l'*i* dont il a le son bref; transcrit par *e* le plus souvent, il prend le son *α* sous l'influence des lettres emphatiques, du *ⲕ* et du *ⲉ*.

Le *ⲉ* est toujours transcrit *e*, sauf dans *ⲟⲉⲙⲓⲁ* qui doit s'écrire en arabe *عن* à cause de la particule *لم* qui précède; mais c'est là une nuance orthographique de l'écriture littéraire et en réalité ce *ⲉ* équivalant à un *ي*.

Le *ⲁ* est rendu de deux façons différentes. D'abord, comme on devait s'y attendre, par *o*; *ⲛⲟⲗ*, كل; *ⲗⲓⲉⲣⲕⲟⲗ*, ليرقد; etc. Comme je l'ai déjà remarqué, il se déplace, conformément aux lois de la prononciation vulgaire, dans les mots terminés par le suffixe *ⲁ* qui devrait se transcrire *ⲉⲟ* mais se transcrit *ⲟⲉ*. Dans le *ⲙ* qui est pour *ⲙ*, le Copte, qui ignorait l'orthographe arabe, a entendu le son *ou*, et il a écrit *ⲕⲟⲩⲙ* au lieu de *ⲕⲟⲙ* qui eût été plus régulier. C'est une exception du même genre que celle que j'ai signalée au sujet du *ⲉ* qui est transcrit comme *ي* dans *عن* (orthographe grammaticale pour *عن*).

Il est rendu également par *e* dans quelques cas: *ⲓⲉⲗⲗⲏⲏⲏⲓⲥⲟⲩⲏⲕⲁⲗ* pour *ⲓⲟⲗⲗⲏⲏⲓⲥⲟⲩⲏⲕⲁⲗ*, يعيد; *ⲓⲉⲛⲉⲣⲉⲕ*, pour *ⲓⲟⲛⲉⲣⲉⲕ*, يبارك; *ⲗⲉⲑⲟⲩⲉ* pour *ⲗⲟⲑⲟⲩⲉ* (ou plutôt *ⲗⲟⲑⲟⲩⲉⲩ*, voir plus haut), دفع; etc.

Des observations qui précèdent il résulte que les trois voyelles faibles *a* (*fatha*), *i* (*kasra*), *ou* (*damma*), subissent ici la dégénérescence *e*, si fréquente dans les dialectes sémitiques et représentée par le *segol* hébreu. En Algérie, elles se prononcent toutes trois indifféremment par un *eu* sourd analogue à notre *e* muet ou plutôt au *sheva* hébreu, sauf, bien entendu, sous l'action des lettres emphatiques. En sorte qu'on peut se demander si l'*e* copte représente bien ici exactement l'*imalah*, avec le son *e* ou *ai* ou s'il n'est pas plutôt l'équivalent de notre *e* muet. Le vocabulaire français-copte publié par M. Maspero, auquel j'ai déjà fait allusion, donne en effet cette valeur: père = *ⲫⲟⲩⲣⲉ* et *ⲫⲉⲣⲉ*, (p. 489 et 491); l'évangile = *ⲗⲓⲛⲗⲏⲥⲓⲗⲉ* (p. 491); etc.

prière de la synaxe, synaxe ». Je ne crois pas que le mot « prière commune, prière de la synaxe, c'est-à-dire de l'assemblée », puisse s'entendre d'une prière faite par deux personnes. Il faut, je crois, entendre par là une prière spéciale, soit que ce soit une véritable messe, comme l'indique la version latine, soit que ce soit une cérémonie liturgique plus complète que la simple oraison ḡCCAXAGZ, *orationem*.

الفكار, et son singulier فكره, rappellent le même terme qui, isolé ou suivi de l'épithète الرجوة, « mauvaises » désigne les pensées de la chair, les suggestions du corps qui sont les perpétuels ennemis que doit vaincre le moine : on le trouve presque à chaque page dans la *Vie de Pakhôme*. Là, comme dans notre texte, il a un caractère quasi-mystique qui le rend véritablement intraduisible dans notre langue.

L'entrée en scène de ces pensées parlant à l'homme directement فان rappelle également de très près un passage où Pakhôme fait parler la conscience : لان النية الرب تركها في جميع الناس تختار الرجل من اجل الشر وتقول له ان هذا الذي فعلته « car la conscience, Dieu l'a laissée dans le cœur de tous les hommes pour stimuler l'homme au sujet du mal et lui dire : ce que tu as fait est mauvais » (p. 403).

La réponse du frère rappelle un passage qui précède immédiatement le premier افكروني تلك الساعة فانلا اذا انا طيببت قلبي مع واحدة من هولاء الافكار لا اري الله « pense en cette heure, disant : si je complais mon cœur avec une seule de ces pensées, je ne verrai pas Dieu » (p. 402).

L'expression تعب نفسه, « se mortifier (surtout par les veilles) » est assez caractéristique. Notre texte dit : « Le vieillard était assis sur son coussin à fatiguer son âme, (c'est-à-dire à se mortifier par la veille) ». La *Vie de Pakhôme* dit : « Il faut que l'homme croyant se mortifie sur sa couche » يحب على الرجل المومن ان يتعب نفسه في مرقد (p. 483).

Il entra en extase, صار في السهو, est l'expression consacrée dans la *Vie de Pakhôme*⁽¹⁾. Le mot arabe signifie proprement : distraction, oubli. Le sens mystique qu'il a ici ne se retrouve pas, semble-t-il, dans les textes arabes, car aucun dictionnaire ne le signale.

M. Amélineau, dans sa préface, insiste tout particulièrement sur le caractère

⁽¹⁾ *Op. cit.*, p. 469. Les copistes arabes ajoutent souvent aux noms terminés par un , l' que l'on ajoute régulièrement au , final du pluriel des

verbes. C'est une incorrection que M. Amélineau a cru devoir laisser dans le texte.

pakhômien des visions, telles que celle de notre récit (p. XCII et sqq.). Si l'on s'en rapporte aux considérations qu'il développe longuement, on est en droit de voir dans notre récit une œuvre de l'école de Pakhôme.

Le pluriel دفع de دفعة, « fois », est assez rarement employé dans la littérature arabe. Il est répété à satiété dans la *Vie de Pakhôme*.

Une autre expression وفيما هو, « et pendant qu'il... », se retrouve assez souvent dans la *Vie de Pakhôme*. L'expression arabe convenable serait plutôt ويبتما هو.

La *Vie de Pakhôme* abonde en ces expressions explétives des récits familiers: ايضا, فاكذا, etc.; on les retrouve dans notre texte.

En un mot, il y a une telle parenté dans l'allure et le style des deux récits qu'ils paraissent être l'œuvre du même traducteur. Du moins telle est mon impression personnelle.

En tous cas, il n'est pas niable que le texte arabe ne soit la traduction d'un ancien texte copte. Les *Verba Seniorum* édités par Migne ont été, pense-t-on avec les plus grandes chances de certitude, traduits du grec. Cette version grecque elle-même aura été faite sur un texte copte; même conclusion que celle à laquelle arrive M. Amélineau pour la *Vie de Pakhôme*.

Les *Verba Seniorum* et la *Vie de Pakhôme* sont certainement de la même école. C'est de l'une et de l'autre qu'on peut dire, avec M. Amélineau: « ce sont de simples exhortations, de simples moralités basées sur un récit précédent et de cette sorte de régal oratoire les Orientaux sont fort friands ⁽¹⁾ ».

Il serait fort intéressant, à ce point de vue, de comparer l'un et l'autre ouvrage. Mais cela nous entraînerait bien au-delà de notre sujet. Je dois m'en tenir au point spécial de cette étude: à la parenté, la quasi-identité du style de la vie arabe de Pakhôme et de la version arabe des *Verba Seniorum*.

Il en résulte que les deux textes sont certainement contemporains. J'ajoute que je les considère comme d'une seule et même main. Mais cette opinion est toute personnelle; je le répète, et je ne puis lui donner d'autre caractère.

La date du texte arabe qui a été plus tard transcrit en copte est donc celle de la traduction arabe de la *Vie de Pakhôme*. Mais la date de cette dernière n'est nullement déterminée.

M. Amélineau estime que cette traduction fut faite dans la Haute-Égypte

⁽¹⁾ *Op. cit.*, préface, p. XCVIII.

vers le XIII^e ou XIV^e siècle⁽¹⁾. J'admets volontiers la première partie de son opinion, mais je crois à une plus grande ancienneté du texte. Les traductions arabes des œuvres coptes ont dû commencer vers le X^e siècle, puisque Sévère d'Achmouneïn déclare avoir eu recours à quelques-uns de ses coreligionnaires pour obtenir la traduction en arabe de certaines notices biographiques écrites originairement en grec ou en copte, langues ignorées alors (X^e siècle) par la grande majorité des chrétiens de l'Égypte⁽²⁾. Pour des raisons trop longues à exposer ici, j'estime que les traductions arabes des œuvres coptes se sont faites à l'époque où les Fatimides, qui étaient très favorables aux Coptes⁽³⁾, régnaient sur l'Égypte, et où il y eut une sorte de renaissance de la littérature chrétienne, renaissance qui se manifesta par des œuvres nombreuses écrites en arabe et même par des tentatives de retour à la langue copte⁽⁴⁾.

Je me propose d'examiner à fond cette question dans un mémoire spécial, où je développerai tous les arguments nécessaires. Je ne puis ici qu'exposer mon opinion; c'est que la version arabe, contemporaine de la traduction de la *Vie de Pachôme*, a été faite, comme elle, en Haute-Égypte, vers le X^e siècle. La transcription que j'ai étudiée aura par suite été faite vers cette même époque, sous la dictée d'un professeur qui lisait un texte arabe choisi parmi les œuvres édifiantes les plus connues. L'élève devait peu connaître l'arabe et mieux le copte. Il était donc vraisemblablement de quelque région de la Haute-Égypte non encore envahie par l'influence exclusive de l'arabe.

Je m'arrête sur cette hypothèse qui m'a paru la plus propre à expliquer les diverses particularités que j'ai relevées dans ce document.

P. CASANOVA.

⁽¹⁾ Préface, p. LXII.

⁽²⁾ DE SASS, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale*, p. 80.

⁽³⁾ Les persécutions de al Hâkim ne furent qu'un épisode tout à fait passager.

⁽⁴⁾ Cette période se prolongea jusqu'à sous les

Ayyoubites et les premiers Mamlouks et ne paraît avoir été close par les persécutions inaugurées sous le règne de Monhammad Ibn Kalboûn. Le seul document copte qui nous soit parvenu de cette période est le martyre de Jean de Phanidjôû que je me propose d'étudier dans un autre article.

[illegible]

Ratio

Manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge

[illegible]

10

NOTES

SUR QUELQUES FIGURES ÉGYPTIENNES

PAR

M. JEAN CLÉDAT.

Parmi les tombes de l'ancienne Gize, en face du village de Meir, il y en a trois d'un caractère tout particulier et unique, je crois, jusqu'à ce jour. Elles appartiennent aux nommés *Senba* et *Saf(?)*-*Hoteb*. Ces tombes, ainsi que les voisines, sont creusées dans la montagne, et ont perdu leurs toitures. L'éboulement a entraîné une partie des parois supérieures, de telle façon que la cas-



Fig. 1.

sure, s'accroissant davantage vers la porte d'entrée, augmente considérablement la lacune des scènes figurées.

L'aspect général est celui de toutes les autres tombes de la même époque, sculptures faites en un relief très léger et établies par zones. Le maître de la tombe est assis, sa femme debout à ses côtés. Ils assistent, impassibles, à la récolte et aux travaux de tous genres qui s'exécutent devant eux. Quelquefois, ils sont figurés au milieu des fellahs, faisant une partie de pêche ou de chasse. Ce n'est donc pas la forme de l'ensemble qui change. La nouveauté réside dans

la structure des personnages, dans la pose, l'exécution, le costume et la coiffure. La figure humaine était généralement représentée dans la force de l'âge, les difformités ne semblant réservées qu'aux nains, dont la tête trop grosse repose sur un torse trop long que ne peuvent supporter des jambes trop courtes.

Les tombeaux de Saqqarah nous ont fourni pourtant quelques exemples de sculptures plus réalistes: Le personnage principal est représenté quelquefois avec les traits épais, les chairs grasses et flasques, la figure donnant bien l'impression d'un portrait. L'artiste a, de plus, essayé de figurer son personnage de trois quarts, en raccourcissant l'une des épaules, et en plaçant le bras devant le corps, qu'il coupe en deux.

Dans les tombes de Meïr, au contraire, ce n'est pas le propriétaire qui est le sujet intéressant de l'artiste. Celui-ci semble s'être préoccupé davantage de la vie du fellah. C'est là qu'est toute la nouveauté du sujet. Le sculpteur a essayé de rendre la vie telle qu'il la voyait se dérouler à ses yeux. Il ne s'est pas tenu, comme ses collègues, à une représentation idéale. Au contraire, il a essayé de rendre sur la pierre la vie telle qu'il la voyait. La recherche du détail allait



Fig. 1.

devenir sa principale préoccupation. La situation des ouvriers entr'eux a attiré vivement son attention: le paysan, pour lui, est un homme dont il a cherché à rendre par la sculpture la position sociale, par rapport à ses chefs. La plastique égyptienne, principalement sous l'Ancien-Empire et le début du Nouveau, a reproduit la nature, mais celle-ci, a été rendue généralement avec les mêmes mouvements, poses et figures. Tous les personnages, qui se meuvent le long des parois des murailles, semblent sortir du même monde. A Meïr, l'artiste a critiqué ce qu'il avait devant les yeux. S'il n'a pas touché à la figure du maître, il a vu et distingué des degrés dans la vie des ser-

viteurs. Et c'est cette vision qu'il essaie de rendre. Cette audace pourrait nous étonner si la littérature ne nous venait en aide. Il semblait, en effet, que ce côté de la vie fut réservé aux scribes seuls. Les sculpteurs anonymes de Meïr nous permettent d'espérer dans les futures découvertes d'autres spécimens d'art aussi élevé, sinon plus.

Dans cette note, je ne donne que trois spécimens de ces figures appartenant à la tombe de Sênba, l'ensemble du tombeau qui fera l'objet d'un mémoire spécial, sera publié ultérieurement avec toute la nécropole. Deux de ces figures nous montrent un personnage maigre, la troisième un personnage obèse. Les maigres, pouvant être comparé aux fâkirs de l'Inde, conduisent à la main un ou plusieurs bœufs, tandis que derrière est un personnage, gras, joufflu, à la poitrine large, aux membres épais menaçant du bâton les animaux que le personnage maigre conduit (fig. 1). Les bœufs eux-mêmes sont très gras. L'opposition est tellement forte que la pensée de l'artiste saute aux yeux. Et, ainsi que me le disait M. Maspero, la situation de l'animal est préférable à celle du bouvier. La tête manque malheureusement à l'un des personnages. Mais le second, admirablement bien conservé, nous montre une tête forte, osseuse, au nez pointu, les lèvres, minces et serrées, sont coupées anguleusement, et, pour accentuer le caractère, l'artiste a ajouté au menton une barbiche en pointe (fig. 2). A la tête trop forte, le sculpteur a joint une chevelure énorme, hirsute. Le con maigre montre avec une très grande netteté les muscles et surtout le sterno-cleido-mastoïdien. Aux épaules larges et osseuses sont attachés deux longs bras secs et maigres, dont la peau laisse percevoir les os; les jambes, trop longues, terouinées par des pieds démesurés, dignes pendants des membres supérieurs, supportent un torse non moins maigre où l'on compte les côtes, que l'artiste, peu habitué avec l'anatomie intérieure, n'a rendu que fort mal. Le poids de la tête et ce large torse semblent entraîner le haut du corps. Pour soutenir ce squelette en marche, l'artiste n'a pas craint de le faire s'appuyer sur un bâton aussi noueux que l'est l'individu. Pour l'artiste, cet ensemble ne semblait pas suffire à la beauté de son œuvre. Aussi il n'a pas craint de l'affubler d'un vêtement déchiré et usé par le temps, fait avec une peau de bête, qu'il s'est attaché à la ceinture, et qui suffit à peine à voiler son sexe.



Fig. 3.

Le dessin que je donne de ces figures ne montre qu'un des caractères de la pensée du sculpteur. Ce que je n'ai pu rendre c'est l'exécution matérielle de ces figures qui peuvent faire supposer, à priori, qu'elles ne sont pas achevées.

Elles semblent à peine ébauchées, tous les coups de ciseau marquent, aucun modelé n'atténue les formes anguleuses et la marque de l'outil. Tout est en concordance pour augmenter et accentuer le caractère. Le sculpteur évidemment connaissait son métier, il avait les audaces de notre école réaliste.

Le troisième personnage, au contraire, figure un chef ouvrier, surveillant la construction d'une barque, dont il tient l'extrémité dans l'une de ses mains (fig. 3). C'est un vieillard certainement, que l'âge et une nourriture abondante ont rendu obèse. L'ossature de la cage thoracique disparaît sous l'épaisseur de la graisse, les os n'apparaissent plus sous la peau; les épaules, les genoux sont bien remplis, la tête, affublée d'une coiffure étrange, est bien proportionnée à l'ensemble général, les bras et les jambes ne choquent pas. L'artiste n'a pas ménagé le côté pittoresque de son personnage, il n'est certainement pas plus beau que ses compagnons maigres, mais sa situation dans la vie nous inspire moins d'inquiétudes, et surtout moins de pitié.

JEAN CLÉDAT.

NOTE SUR LA FLORE DU FAYYOÛM

D'APRÈS AN-NÂBOULSI

PAR

M. GEORGES SALMON.

Abou 'Othmân An-Nâboulsi, au cours de sa *Description du Fayyôûm*, a noté soigneusement les productions de la province qui faisait le sujet de son étude. Quoique ces renseignements botaniques aient été réunis uniquement dans un but de statistique, ils n'en sont pas moins intéressants à noter, tant au point de vue de la flore de cette région au ^{viii} siècle de l'hégire, qu'à celui du vocabulaire botanique arabe.

Nous donnons ci-après la liste des noms de plantes disséminés dans l'ouvrage géographique de Nâboulsi. Nous avons fait usage, pour en obtenir l'identification exacte, des savants travaux du Professeur Sickenberger ⁽¹⁾, d'Ascherson et Schweinfurth ⁽²⁾, du Dr Leclerc ⁽³⁾, et de M. Foureau ⁽⁴⁾.

أُتْرُج, *Outroudj* [aussi الطُرُج, *Touroundj*], *Citrus medica* Risso (Rutacées) = Citron.

Il y en a trois variétés: *baladt*, *rachidi* et *rihdni*.

أَثْل, *Athl*, *Tamariscus orientalis* ou *Tamarix articulata* (Tamariscinées) = Tamarisc.

أُرْز, *Ôarz* (aussi أُرُز et رُز), *Oryza sativa* (Graminées) = Riz.

أَهْلِيلَكِي, *Ahlilady* (persan ازادرخت), *Myrobolanus* (Combrétacées) = Myrobolan.

Il y en a six variétés: كَابَلِي, اسود, اهليلج, اصغر, بليلج, امليج.

بَادِثَحَان, *Bâdhandjân* [aussi بَادِثَحَال et بَدِثَحَان], *Solanum melongena* (Solanacées) = Aubergine.

بُرْدِي, *Bourdi* [aussi أَبْرَدِي], *Typha angustata* (Typhacées) = Papyrus.

⁽¹⁾ *Les plantes égyptiennes d'Ibn-el-Beithar*,
Caire, 1890.

⁽²⁾ *Illustration de la Flore d'Égypte et supplé-
ment Mém. de l'Inst. Égyptien*, t. II, p. 25 et seq.

Bulletin, 1901.

⁽³⁾ *Kachef erroumôz*, Paris, 1874.

⁽⁴⁾ *Noms arabes et berbères de quelques plantes
algériennes*, Paris, 1896.

بَرْسِيم, *Bersim* [aussi بَرْزُون], *Trifolium alexandrinum* (Papilionacées)⁽¹⁾ « Bersime ».
Variété de trèfle.

بَسِيلَة, *Basilla* (aussi سِيلَة et رَيْلَة), *Zilla Myagruides* (Crucifères).

بَصَل, *Basal*, *Allium cepa* (Liliacées) « Oignon ».

بَقْلِيح, *Battikh*, *Cucumis melo* (Cucurbitacées) « Melon ».

Le melon ordinaire s'appelle بَقْلِيح اصْفَر « melon jaune ». Le بَقْلِيح اخضر « melon vert », est la pastèque.

تَفَّاح, *Touffâh* (aussi تَفَّاح), *Malus communis* (Rosacées) « Pomme ». Deux variétés : الاخضر et الاخضر, *Al-Akhḍar* et *Al-Mahḍah*.

تَوْت, *Toût*, *Morus* [*Toût baladi* : *morus alba*; *toût chami* : *morus nigra*] (Urticacées) « Mûrier ».

Une autre espèce porte le même nom, c'est le *Toût freuguy*, *Fragaria grandiflora*, de la famille des Rosacées.

تِين, *Tin*, *Ficus carica* (Urticacées) « Figuiier ».

تَوَم, *Thoam*, *Allium sativum* (Liliacées) « Ail ».

حَرْزَر, *Djazar*, *Daucus carota* (Ombellifères) « Carotte ».

جَلْكِيَان, *Djoulbân* (aussi جَلْكِيَان et جَلْكِيَان), *Cicer arietinum* (Légumineuses) « Pois chiche ».

جُمَّيْمَر, *Djoummar* (aussi جُمَّيْمَر), *Ficus Sycomorus* (Urticacées) « Sycomore ».

جُوْلَة, *Hamoula* (aussi جُوْلَة). Plusieurs plantes portent ce nom : l'*Utricularia inflexa* (Lentibulariacées), la *Cuscuta orobica* (Convolvulacées), l'*Alternanthera sessilis* (Amarantacées), la *Ruppia maritima* (Potamées) et la *Najas minor* (Najadacées).

حَنَّا, *Hannâ*, *Lawsonia inermis* (Lythraracées) « Henné ». Il existe deux autres plantes du même nom : *hannâ ad-dab* et *hannâ al-ghoûl* de la famille des Borraginées.

حَرْوَب, *Kharroûb* (aussi حَرْوَب), *Ceratonia Siliqua* (Légumineuses) « Caroubier ».

خَوْح, *Khoûkh*, *Amygdalus Persica* (Rosacées) « Pêcher ».

رُمَّان, *Roummân*, *Punica granatum* (Granatacées) « Grenadier ».

زَيْتُون, *Zaitôn*, *Olea europæa* (Oléacées) « Olivier ».

سِدْر, *Sidr*, *Zizyphus Spina Christi* [*Zizyphus lotus* d'après Foureau] (Rhamnacées).

Le fruit s'appelle نَبِيك, *nabik* ou نَبْكَ, *nabk* et quelquefois l'arbre lui-même.

⁽¹⁾ *Trigonella Foenum-Grecum* (Légumineuses), d'après Foureau.

- سُقَرْجَل, *Safardjal*, *Cydonia vulgaris* (Rosacées) = Cognassier.
- سَلْجَم, *Saldjam* (aussi سَلْجَم et سَلْجَم); = Brassica. Rapa = Rave que l'on appelle aussi لِفْت *lft*. Brassica napus = Navot = Brassica campestris (Crucifères) = Colza.
- سَمْسَم, *Samsam* [aussi سَمْسَم *Simsim*], *Sesamum indicum* (Sésamacées) = Sésame.
- سَنْطَا, *Sant* [aussi سَنْطَا], *Acacia nilotica* (Mimosacées) = Acacia. Le fruit s'appelle *Karad*.
- سَعِير, *Chdir*, *Hordeum vulgare* et *hexastichum* (Graminées) = Orge. On en faisait une tisane appelée كَشَك *Kachk* et une autre appelée سَوِي *Souk*.
- صَفْصَف, *Safsaf*, *Salix* (Salicacées) = Saule. *Safsaf baladi* (*Salix safsaf*), M. Fourreau appelle ainsi le *populus alba* [hoir, en Egypte] et le *populus nigra* [baks, en Egypte].
- صَنْطَا, *Sant* (voyez سَنْطَا).
- طَرَفَاء, *Tarfā*, *Tamarix nilotica* (Tamariscacées) = Tamarisc.
- عَجْوَر, *Adjour*, *Cucumis* (Cucurbitacées) = Concombre.
- عُشْب, *Ouchh*, (Herbacées) = Herbe verte.
- عُتَاب, *Ounab* [aussi عُتَاب], *Zizyphus vulgaris* (Rhamnacées) = Jujubier.
- عَنْب, *Inab*, = Raisin (voyez كَرْم).
- فُجَل, *Fondjl* [aussi فُجَل et فُجَل], *Raphanus sativus* (Crucifères) = Raifort, Radis.
- فُول, *Fool*, *Vicia faba* (Papilionacées)⁽¹⁾ = Fève.
- قَرْنَا, *Kirt* [aussi قَرْنَا, *Kourt*], *Allium Porrum* (Liliacées) = Poireau.
- قُرْطَم et قُرْطَم, *Kirtin* et *Kourtoun*, *Carthamus tinctorius* (Compositées) = Carthame, safran sauvage. Les Arabes donnent aussi ce nom à la graine du henné. Le fruit du *carthamus* s'appelle عُسْفُور *ousfour*.
- قَضَب سَكَّر, *Kaxab Soukhar*, *Saccharum ollicinarum* (Graminées) = Canne à sucre.
- قَضَب فَارِسِي, *Kaxab Firisi*, *Arundo donax* (Graminées) = Roseau.
- قَطْن, *Koutn*, *Gossypium herbaceum* ou *barbadense* (Malvacées) = Coton.
- قُلْقُلَس, *Koulkas*, *Colocasia antiquorum* (Oracées).
- قَمْح, *Kamh*, *Triticum vulgare* (Graminées) = Froment.
- كَيْتَل, *Kittla*, *Linum humile* (Linacées) = Lin.
- كَرَاوِيَا, *Karawayā* (aussi كَرَاوِيَا et كَرَوِيَا), *Carum Carvi* (Ombellifères)⁽²⁾ = Carvi.

⁽¹⁾ Faba vulgaris (Légumineuses), dans Fourreau, *op. cit.* — ⁽²⁾ *Camimum cymium*, dans Fourreau.

كَرْم, *Karm*, *Vitis vinifera* (Ampelidées) = Vigne ».

كَرْبَة, *Kouzbara*, *Coriandrum sativum* (Ombellifères) = Coriandre ».

كَمَثَرِي, *Koummathra* (aussi كَمَثَرِي *Koummithri*), *Pirus communis* (Rosacées) = Poirier ».

كُمُون, *Kammona*, *Cuminum Cyminum* (Ombellifères) = Cumin ».

لُوبِيَاء et لُوبِيَاء, *Lubid*, *Vigna sinensis* (Papilionacées) et *Phaseolus vulgaris* = Haricot ».

لُوز, *Lauz*, *Amygdalus communis* (Rosacées) = Amandier ».

لَيْمُون, *Limoûn*, *Citrus Limonum* (Rutacées) = Limon ».

Il y en a de nombreuses variétés : *Limoûn hindi* (C. *Decumana*), *Limoûn baladi*, *mâlih*, *hmdid* (C. *Limonum* Risso), *Limoûn balad* (C. L. *Dulcis moris*), *Limoûn addlyga balad* (L. *Lamia Lineta* Risso).

مِشْمِش, *Michmich*, *Prunus Armeniaca vulgaris* (Rosacées) = Abricotier ».

مُشَايِرَة ou مَشَايِر, *Machattar*, (*Mouchattira*) *Indigofera spicata* (Papilionacées).

مَقَل, *Moukl* [fruit du palmier *doum*, دوم], *Hyphæne thebaica* (Palmacées).

مَلُوكِيَّة, *Malmukhia*, *Otus Judaicum* (Crucifère) ⁽¹⁾ *Corchorus olitorius*, *trilocularis* ou *tridens* (Tiliacées).

نَارَنْج, *Narandj* (aussi نَارَنْج, *Narindj*), *Citrus Bigaradia* (Rutacées) = Orange ».

نَرْدِيس, *Nirdjis* (aussi نَرْدِيس, *nardjis*), *Narcissus poeticus* ou *Narcissus Tazzetta* (Amaryllidacées) = Narcisse ».

نَخْل, *Nakhl*, *Phoenix dactylifera* (Palmacées) = Dattier ». Le fruit porte les noms suivants, d'après le degré de maturité : طَلْع, *jala*; غَرِيض, *garid*; بَلَح, *balah*; زَهْوَا, *zahoud*; بَوْر, *bour*; رَوَاتَب, *rouatab* et تَمْر, *tamr*.

نَسْرِين, *Naxrin*, *Narcissus Jonquilla* (Amaryllidacées) = Jonquille ».

نُفُور, ou نُفُور pour نَيْفُور ou نَيْلُور, *Nymphaea lotus* (Nymphaeacées) = Nénuphar ».

نِيلَة, *Nila* (aussi نِيل, *nil*), *Indigofera argentea* (Papilionacées) = Indigo ». On donne aussi ce nom à l'*Isatis* (Crucifères).

وَرْد, *Ward*, *Rosa damascena* (Rosacées) = Rose ».

يَاسْمِين, *Yâsmin*, *Jasminum grandiflorum* (Jasminacées) = Jasmin ».

يَقْلِين, *Yaktin*, *Balanite ægyptiaca* (Simarubacées) = Myrobolan ».

G. SALMON.

⁽¹⁾ Cette première identification est fournie par le Dictionnaire de Kazimirski, qui ajoute aussi :

« mauve des champs ou des jardins ». Nous doutons de l'exactitude de cette traduction.

RÉPERTOIRE GÉOGRAPHIQUE

DE LA PROVINCE DU FAYYOÛM

D'APRÈS LE KITÂB TÂRIKH AL-FAYYOÛM D'AN-NÂBOULSI

PAR

M. GEORGES SALMON.

La province du Fayyoûm, par sa prodigieuse fertilité, résultat des travaux d'irrigation que les divers possesseurs du sol y entreprirent tour à tour, par le rôle qu'elle a joué dans l'antiquité et dont les voyageurs grecs nous ont laissé des relations, par les nombreuses ruines qui attestent son ancienne prospérité, a mérité depuis longtemps d'attirer l'attention des géographes et des historiens.

Aussi est-il intéressant de connaître l'état de cette province au vi^e siècle de l'hégire d'après un témoin oculaire. Aboû Othmân An-Nâboulsi, émir syrien au service du sultan ayyoûbite Nadjm ad-Dîn, nommé gouverneur du Fayyoûm, fut chargé de fournir au sultan un rapport détaillé sur l'état de cette province. C'est ce rapport qui a été publié par les soins de M. le D^r Moritz, Directeur de la Bibliothèque khédiviale, d'après un manuscrit de cette bibliothèque, et qui forme le volume VI des *Publications* de cet établissement.

Nous en avons extrait une nomenclature des villes, villages et hameaux de cette province, classés par régions hydrographiques, en condensant en quelques lignes les divers renseignements fournis par notre auteur sur chacun de ces lieux. Nous avons rapproché ces renseignements de ceux qui nous sont fournis par l'ouvrage intitulé *At-Touhfa as-Sanyya*, publié également par la Bibliothèque khédiviale, et dont une traduction de Silvestre de Sacy a paru en 1810 sous le titre de *État des provinces et des villages de l'Égypte*⁽¹⁾. Comme ces deux publications ont été faites d'après des manuscrits différents, nous les avons citées toutes les deux en notant les variantes. Nous avons puisé aussi dans le chapitre consacré au Fayyoûm par Makrizi⁽²⁾, et dont Quatremère a traduit

⁽¹⁾ A la suite de la *Relation de l'Égypte* d'Abd-allatif.

⁽²⁾ *Khutât*, I, p. 247. Quatremère, *Mém. géog. et hist. sur l'Égypte*, I, p. 391 et seq.

quelques extraits. M. Ahmed Zéki bey a analysé en 1899 l'ouvrage d'An-Nâboulsî, en y apportant quelques remarques utiles⁽¹⁾. Nous nous sommes servi de ce travail ainsi que de ceux d'Aboû Sâlih et de M. Amelineau⁽²⁾. Le *Dictionnaire géographique de l'Égypte*, publié par M. Boinet-bey en 1899 nous a donné l'orthographe actuelle et la transcription officielle des noms de lieu du Fayyôûm. Enfin le volume XVIII de la *Description de l'Égypte* nous a fourni un tableau des villes et villages du Fayyôûm.

Plusieurs cartes du Fayyôûm ont été publiées depuis le commencement de ce siècle. Qu'il nous suffise de citer :

- 1^{re} La carte de la *Description de l'Égypte* (*Atlas*, feuille 19).
- 2^{re} La carte de Linant de Bellefonds⁽³⁾ (1879).
- 3^{re} La carte de l'Administration des Domaines de l'Etat (1897).
- 4^{re} La carte en arabe, spéciale au Fayyôûm, de la même administration (1897).
- 5^{re} La carte en arabe du Ministère des Travaux publics⁽⁴⁾ (1892).
- 6^{re} La carte de l'étude de M. Brown sur le Fayyôûm⁽⁵⁾.

Nous nous sommes servi de ces documents pour dresser notre carte, mais en n'y plaçant que les noms de lieux cités dans notre répertoire, c'est-à-dire ceux seulement qui existaient au xur^e siècle de notre ère⁽⁶⁾.

Avant de commencer l'énumération des villes et villages du Fayyôûm, An-Nâboulsî donne une esquisse du système hydrographique de cette province⁽⁷⁾, la branche principale qui établit la communication des canaux du Fayyôûm avec le Nil étant le Baïr Youssouf, appelé encore Baïr al-Fayyôûm ou Baïr al-Adhâm, et, dans sa partie inférieure, Baïr al-Mounha.

Du Baïr Youssouf se détachaient à l'origine deux canaux qui allaient se jeter, l'un au sud du Birka Kâroûn, l'autre au nord⁽⁸⁾. Le canal du sud partait de la rive droite du Baïr, au-dessus du Baïr 'Azab, et se dirigeait tout droit vers la

⁽¹⁾ Une description arabe du Fayyôûm (*Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie*, 1898 n° V).

⁽²⁾ *Churches and monasteries of Egypt* (éd. Evetts et Butler). La *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, par E. Amelineau 1893.

⁽³⁾ *Mémoires sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Égypte*, Paris 1872-73.

⁽⁴⁾ Nous devons la communication de cette

carte à l'obligeance de S. E. Yacoub Artin pacha qui a bien voulu la demander pour nous au Ministère des Travaux publics. Nous lui adressons ici nos remerciements.

⁽⁵⁾ *The Fayûm and lake Maria*, London, 1890.

⁽⁶⁾ Cette carte a été mise au point par M. Gumbert, Membre de l'Institut d'archéologie orientale.

⁽⁷⁾ Texte arabe, p. 11 et 14.

⁽⁸⁾ Texte arabe, p. 17 et seq.

montagne, où il décrivait une courbe pour aller vers l'Ouest se déverser dans le lac. Il portait le nom de Baħr Tanabṭawayh, بحر تنبطويه. Sur son cours se trouvaient les villages suivants, abandonnés à l'époque d'An-Nāboulṣī: تنبطويه, Tanabṭawayh; طبا, Ṭabā; حلا, Ḥalā; اطفيح, Aṭfiḥ; امريت المنقلبة, Imrīt l'abandonnée⁽¹⁾; حدادة, Ḥaddāda; جرازة, Djazāza, appelée aussi زجاجة, Zadjādja; سنهورس, Senhoṛes; برجتوت, Baradjtūt; سكو, Soudou; سدرا, Sidra; بدريس, Badris; سنهابة, Sanḥāba; اقنى, Aḩna; تنها, Tanḥamā; خراب قاسم, Kharāb Ḳāsim; بنى بري, Banī Bari; تنهيت السدّر, Tanḥamet as-Sidr; قصر فارون, Ḳaṣr Ḳāroṇ; زرزرة, Zarzoura; الريان, Ar-Ryān.

Cette liste comprend non seulement les villages situés sur le parcours du Baħr Tanabṭawayh, mais aussi tous les villages, bourgs et hameaux ruinés ou seulement abandonnés dans la région. An-Nāboulṣī cite encore, parmi les villages qui ont été reconstruits à côté des anciens ou même dans des endroits très éloignés de ceux-ci: بولجوسوك, Bouljdjousoṭḳ, طليت, Ṭalit, أم السباع, Oumm as-Sibā', حدادة, Ḥaddāda, etc. La plupart de ces hameaux se trouvaient sur le versant de la montagne; les habitants les ont reconstruits dans la plaine.

Quoique le plus grand nombre des noms de lieux précités ne se trouvent sur aucune carte, il est facile d'identifier le Baħr Tanabṭawayh, puisque nous savons qu'il se jette dans le Birka Ḳāroṇ auprès de Ḳaṣr Ḳāroṇ. La carte de Linant de Bellefonds remarque les vestiges d'un canal aboutissant aux environs du Ḳaṣr. D'autre part, on peut voir sur toutes les cartes du Fayyūm les traces d'un thalweg quittant la rive gauche du Baħr Yoṛsouf, un peu avant Madīnat al-Fayyūm, et décrivant une courbe pour remonter se jeter dans le lac vis-à-vis de l'île Djaz. Ḳāroṇ; c'est la Wādī Nazla, qui se sépare près d'Abou-Djandir du thalweg qui se dirige vers le Ḳaṣr Ḳāroṇ. La première partie du cours de la Wādī Nazla, c'est-à-dire du Baħr Yoṛsouf à Abou-Djandir, peut donc être identifiée avec le Baħr Tanabṭawayh.

Le canal du Nord se détachait du Baħr Yoṛsouf presque en face le Baħr Tanabṭawayh, se dirigeait vers le nord et décrivait une courbe semblable à celle du canal du sud, pour aller se jeter dans la partie du lac qui baigne Miniat Aḩna⁽²⁾. C'était le Baħr Waradān, sur le cours duquel on trouvait les

⁽¹⁾ Mot-à-mot: celle qui a subi une révolution, un revirement.

⁽²⁾ Mot-à-mot: au lac qui est vis-à-vis Miniat Aḩna (*Texte arabe*, p. 18).

villages suivants : اللواسى, Al-Lawâsi; أم المعاصر, Oumm al-Ma'âsir; أم الابراج, Oumm al-Abrâdj; دُمَيْدِيم, Doumâldîm; سمستوس, Samastôûs; شيم, Chabam; أم اللؤلؤ, Oumm al-Athl; سونيس, Soûnîs; دَمِيَّة, Dâmla ⁽¹⁾; دار الضرب, Dâr aḡ-Ḍarb.

Le Baḡr Bilâ-mâ ou Khoûr Bilâ-mâ, qui part aujourd'hui du Baḡr Yoûsouf et qui se continue par la vallée du Baḡr Ṭamyya pour aboutir à l'extrémité septentrionale du lac, répond assez bien au Baḡr Waradân. Nous comprenons difficilement alors comment le Waradân se jetait dans la partie du lac située vis-à-vis de Minṭal Akna, puisque nous avons vu qu'Akna se trouvait parmi les villes ruinées du Baḡr Tanabtawayh, c'est-à-dire au Sud-Est du lac. Peut-être faut-il admettre que le lac tout entier portait le nom de lac d'Akna. Cette question a déjà été traitée par Quatremère ⁽²⁾, qui donne au lac les deux noms d'Akny et Tenhamet.

Nous pouvons maintenant identifier les canaux mentionnés par Maḡrizî ⁽³⁾ au moyen des indications que nous fournit An-Nâboulsi. Maḡrizî cite d'abord, sur la rive gauche, le Khalîdj al-Awasî (canal des Oûsia) qui se partage en plusieurs branches au village de Bayâḡ, c'est maintenant le Baḡr Salla. Le canal suivant, sur la droite en allant vers Madinat al-Fayyôûm, est d'après Maḡrizî, le Khal. Samastôûs qui arrose le village du même nom. Ce village est mentionné dans Nâboulsi parmi les lieux abandonnés du Baḡr Waradân. Après le canal Dhîhâla, Maḡrizî arrive à celui de Baintâwa ⁽⁴⁾ *بينطاوة* dont il expose les règles établies pour l'ouverture et la fermeture des écluses. Nous croyons pouvoir identifier ce canal avec le Tanabtawayh de Nâboulsi, étant donnée l'étrange similitude des deux mots dépourvus de leurs points diacritiques. Maḡrizî ne donne, il est vrai, aucune indication permettant de fixer la position de ce canal; il ne dit même pas si c'est un affluent de droite ou de gauche du Baḡr Yoûsouf, mais il semble que ce doit être un affluent de la rive droite puisque notre auteur dit ensuite que le grand canal donne naissance, après celui-ci, au Khalîdj Dilah (دلح) « qui n'est qu'un ravin, dit-il, et que Ton rencontre sur la gauche en allant vers la ville du Fayyôûm ⁽⁵⁾ ». Le thalweg que longe à présent

⁽¹⁾ Rapprochons de ce nom celui de Dimay ديمية, ville ruinée sur la rive occidentale du Birkâ Kâroûn.

⁽²⁾ *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, I, p. 406.

⁽³⁾ *Khîṭṭ*, I, p. 448 et seq. Ce chapitre a été résumé par QUATREMÈRE, *op. cit.*, I, p. 392 et seq.

⁽⁴⁾ MAḠRIZÎ, *Khîṭṭ*, I, p. 448 et QUATREMÈRE, *op. cit.*, p. 399.

le Baïr Ibguiq et qui rejoint le Baïr Yousouf un peu avant d'arriver à Al-Madīna pourrait bien être le ravin du Dilah. D'autre part, nous croyons pouvoir identifier le Dilah de Makrizi avec le Dilia دليّة d'An-Nāboulī qui se trouve à cet endroit. Sur le Baïr Dilia, An-Nāboulī nous cite les villes suivantes: Chouchhā, شحها et Minia Chouchhā, منية شحها (p. 124 et 161); Ouḵloūl, اخلول (p. 57); Dihmā, دهما (p. 101); Oummās-Sihā, أم السباع (p. 54); Bouchlā, بشعلا (p. 65); Kanboūt, كنسوت (p. 144); Aṣ-Ṣawāfna, الصوامنة (p. 58); Monkrān, مكران (p. 155); Al-Aḥkār, الاحكار (p. 60); Bilāla, بلالة (p. 64); Mouchāt Aoulād 'Arafa, منشاة اولاد عرفة (p. 160); Haddāda, حدادة (p. 90); Chadmoūh, شدموه (p. 125); Mantāra, منتارة (p. 163). De toutes ces villes, il en reste bien peu aujourd'hui. Nous pourrions cependant reconstituer l'ancien cours du Baïr Dilia, d'après les quelques villes dont nous connaissons l'emplacement. Nous avons d'abord Aṣ-Ṣawāfna, qui est marquée sur toutes les cartes du Fayyūm, au point où le Baïr 'Arouṣ se rapproche de la vallée du Dilia probable, jusqu'à y toucher. Mon 'aṣara 'Arafa est située un peu plus au Nord; si elle n'est pas au point précis où s'élevait jadis Mouchāt Aoulād 'Arafa, son nom indique du moins qu'elle était habitée par des familles de cette tribu. Chadmoūh, par contre, existe encore, un peu au Nord du Baïr an-Nazla. D'autre part, An-Nāboulī nous a cité, parmi les villages ruinés du Baïr Tanabtawayh ceux de Oumm as-Sihā et Haddāda, disant que, situés sur la montagne, ils avaient été rebâtiés dans la plaine et désignés sous les mêmes noms. Or le Baïr Tanabtawayh, que nous avons identifié avec la Wādī Nazla, longe la montagne; au nord, dans la plaine, court le ravin cité plus haut, le Baïr Dilia, qui rejoint la Wādī Nazla près d'Aboū Djandir. Enfin Boūṣir Dafadnoū, située aujourd'hui un peu au Sud d'Aṣ-Ṣawāfna, sur le même canal, est voisine du Baïr Dilia, d'après An-Nāboulī (p. 62). La question est donc résolue⁽¹⁾.

Al-Makrizi cite encore le Khalidj al-Madjnoūna que Quatremère traduit « canal de la folle », mais que nous croyons plutôt être celui des Banoū Madjnoūn, le Khalidj Talāla et celui de Samoūh (ou Samwa) qui reçoit le Khal, Tabdoūd.

Le Baïr Dhāt as-Ṣafā n'est pas nommé, et Nāboulī ne nous donne que de vagues indications sur son cours. Nous savons cependant qu'il se jetait dans le Baïr Yousouf près de Madīnat al-Fayyūm, sur la rive gauche. Un canal (Kha-

⁽¹⁾ Voir plus loin le rapprochement que nous faisons entre منتارة d'An-Nāboulī et منتارة d'Al-Makrizi.

lîdj) s'en détachait et allait approvisionner d'eau la ville de Sirsinâ et les villages d'An-Nahia et Fourkous. Ce Baïr répond donc au Baïr Tanhâla.

Sur le Baïr al-Fayyûm se trouvaient un certain nombre de villages, disparus maintenant, sur lesquels An-Nâboulsi ne donne aucune indication permettant d'en fixer l'emplacement. Nous ne les avons pas placés sur notre carte et nous les donnons en bloc dans notre répertoire.

TRIBUS ARABES

QUI HABITAIENT LE FAYYÔUM À L'ÉPOQUE D'AN-NÂBOULSI.

(An-Nâboulsi, p. 13.)

1° بنوكلاب BANOÛ KILÂB. 2° بنوخلان BANOÛ 'ADJLÂN. 3° لواتيون LAWÂTA.

1° BANOÛ KILÂB, بنوكلاب.

BANOÛ DJAWWÂB, بنو جواب		BANOÛ ZABAKH, بنو زج	
Eufemîn	قدمين	Bahldj Anchoû	بيج أنشو
Al-Isînâbâ	الاستنباط	Karâhisa	كرابسة
Aboû Ksâ	ابوكسا	Boûr Salmarou	بور سينرو
Anz.	عنز	M. 'Alcha	مخجد عائشة
1/2 Salmarou	سينرو	Al-Hanboûchya	الحنبو شية
Ar-Rouhyyoun	الرونيون		
Al-ADABITA, الاضابطة		BANOÛ GASSI, بنو غصين	
Diklaw	دقكوة	Ihrit Baul 'Atâ	اهريت بني عطا
Al-Fahlyâma	الفخامة	Distâ	دسيا
M. Hawit	منشاة حويت	Djardou	جردو
M. Gallân	منشاة عياني	Denfara Djerdou	دنقارة جردو
M. Al-Wast	منشاة الوسط	Denfara Ihrit	دنقارة اهريت
Al-Athla	الاثلة	Touhhâr	طبهار
Abchâyat ar-Roummân	أبشاية الرمان	Akhâs Al'Adjamyîn	أخصاصي العجميين
1/2 Salmarou	سينرو	B. Ankâch	بيج إنكاش
		B. Andir	بيج اندير

Chachbâ	ششها	M. Aoulâd Arafâ	منشاة أولاد عرفة
Minla Chachbâ	منية ششها	Banoû Banfa,	بنو زبيعة
Bilâla	باللة	(Sédentaires et chrétiens.)	
Mantâra	منتارة	Koumbachâ	كُمبشا
Haddâda	حدادة	Doumoûchia	دموشية
Oumm As-Sibâ	أم السباع	Minlat al-Ouskouf	منية الاسقف
Bouchtâ	بشطا	Banoû Hattw,	بنو حاتم
Banoû Madinoûs,	بنو مجنون	Al-Mahmasi	المهمسي
Miniât ad-Dik	منية الديك	Bouljousouk	بلجسوق
Banoû Madjnoûn	بنو مجنون	Tafoûn	تفون
Chalmas	شلمس	Tali	تليت
Babldj Andir [une portion]	بيج اندير	Kanboûl	كنيموت
Banoû 'Amir,	بنو عامر	Dihmâ	دحا
à demeures fixes et chrétiens	[بصارى]	Gâba Bâdjâ	غابة باجة
Moufoûl	مطول	Haïcha Doumoûchia	هيسة دموشية
Dafadnoû	دقدنو	Banoû Kourâit,	بنو قريظا
Boufir	بوصير	Banoû Châkir,	بنو شاكير
Minchât al-Mitwa	منشاة المطوع	Bahr Bani Kourâit	بحر بني قريظا
As-Safâwana	الصفاونة	Chadmoûl	شادموة
Tanafchâr	تنغشار	Moukrân	مقران
Babldj Farah	بيج فرح	Banoû D'avar,	بنو جعفر
Ilsâ Bâdjâ	اطسا باجة	Ouklouî	اقلول
Al-Kalhâna	القلهانة		

3° BANOÛ 'ADJLAN, عَجَلان

Banoû Drâim, et Kalsar,	قيصر, بنو جابر	Sennoûres	سنورس
Dhât as-Safâ	ذات الصفا	M. Al-Tawâhîn	منشاة الطواحين
M. Ibn Kourdi	منشاة ابن كردى	Blahmoû	بلاهمو
Fânoû	فالو	Chalâla	شاللة
Nakallfa	نقليفة	Chasfa	شسفة
N. Kayâşirn.	نقليفة قياصرة	Abhîl	ابهيت
Minla Karbis	منية كريس	Akhsâs al-Hallâk	أخصاص الحائق
Akhsâs Ahl 'Ouşla	أخصاص اهل عصىة	Djourfoûs	جورفس

Al-Koubarâ	القبرا	Šanoûfar	صنوفر
Ka byyoûn	كعبيون	Khoûr ar-Ramâd	خور الرماد
	بنو زُرْعة, Banoû Zar'a	Doumoûh ad-dâthir	دموه الحاذق
Châna	شانة	Hawwârat al-Bahryya	هواة البحرية
Boyâd	بياض	Ibrizlâ	ابريزيا
Salla	سيلة	Az-Zarbl	الزربي خيامة
Makloûl	مقطلول		
Ar-Roubayyâl	الربيات	Banoû Samâloûs, بنو سمالوس	
Bandik	بنديق	(Sédentaires.)	
Boûrlûâ	بوزها	Miniat al-Baïs	منية البطس
Farâs	فرس	Aÿ-Târima	الطارمة
Al-Adwa	العدوة	Tirsâ	لرسا
Sirsînâ	سرسنا	Bamoûya	عموية
Matar Târis	مطار تارس		
Al-Maqloub	المقلوب	Banoû Zoummarîn, بنو زمران	
Al-Malâlya	الماللية	Al-Koûm al-Ahmar	الكوم الاحمر
Al-A'lâm	الاعلام	M. Na'im	منشاة نعم
Kachoûch	قشوش		
		Banoû Moutaïr, بنو مطير	
		Suhoûre	سهنور

3° LAWÂTA, اللواتيون.

	بنو هاني, Banoû Hâsi	Halchat al-Farda	هيشة الفردة
Sadmant	سدمنت		
Babldj Gallân	ببيج غيلان	Banoû Moukkanîr, بنو منكيت	
Koûm ar-Raml	كوم الرمل	Nâmoûsa	ناموسة
Timâ	طما	Al-Hammâm	الحمام
		Hawwâra	هواره
	بنو سليمان, Banoû Souleimân	Une fraction des Lawâta	لخند من لواته
Al-Lâhoûn	اللاهون	Dimachkîn	دمشقين
Oumm an-Nakhârîr	أم النخارير	Koûm Darî	كوم دري

BAHR YOUSOUF OU BAHR AL-MOUNHA.

SADMANT, سَدْمَنْت.

Ndboulst, p. 118 — *Toukfa*, p. 167 (province de Bahnasa, سَدْمَنْت).

Ville de grandeur moyenne, à une demi-journée⁽¹⁾ de Madinat al-Fayyûm. On y voit des dattiers, des palmiers doum et des sycomores. Arrosée par l'eau du Nil (pendant l'inondation), ses terres sont cultivées comme celle du Rif⁽²⁾. Elle est voisine de la rive du Mounha. C'est là que se trouve le magasin aux grains où l'on enferme les récoltes du Khalidj Tanabtawayh; ce magasin est proche d'un couvent. La ville fait partie des fiefs de l'émir Fakhr-ad-Dîn Amir Chikâr et de l'émir Choudjâ' ad-Dîn at-Tâdjî. Elle possède une mosquée مسجد non inscrite au diwân. Au nord, sur les terres de Koumbachâ dans la montagne, sur le Bahr al-Fayyûm, se trouve un couvent appelé Dair Sadmant. Les habitants de Sadmant sont des Banoû Hânî, fraction des Banoû Kilâb.

(Le couvent n'est mentionné ni dans Aboû Sâlih ni dans Amelineau.)

TIMÂ, طِمَا⁽³⁾.

Ndboulst, p. 127. — *Toukfa*, p. 156. — *État*, p. 683.

À l'Est du Fayyûm, vers le Sud, à trois heures de cheval de Madinat. Elle ne se compose que de deux maisons (بيتين) au milieu d'une plaine déserte, en face du pressoir de Manchiât Kây. Elle est arrosée par l'eau du Nil et non par des *sakya* comme les terres du Fayyûm⁽⁴⁾. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Lawâta.

HAWWÂRA DOUMOUCHYA, هَوَّارَةُ دُمُوشِيَّة.

Ndboulst, p. 171. — *Toukfa*, p. 158, هَوَّارَةُ الْعَبْلِيَّة. — *État*, p. 684.

Description de l'Égypte, p. 126, هَوَّارَةُ الْكَبِير. — *Dictionnaire*, هَوَّارَةُ عَدْلَان.

Petite ville qui s'étend sur des dattiers, des sycomores et des lotus, sur la

⁽¹⁾ A une demi-journée de cheval. Les distances données ici sont pour la plupart inexactes.

⁽²⁾ On appelle ainsi la bande de terre cultivée sur les deux rives du Nil.

⁽³⁾ La *Description de l'Égypte* donne طِمَا Timâ ou Tamyeh (p. 130), que nous pensons être la

même ville que طَامِه au Nord du Fayyûm, sur le Bahr Tâmyya.

⁽⁴⁾ Les villages du Bahr al-Fayyûm jouissent de l'avantage de recevoir l'eau du Nil par l'intermédiaire de canaux d'irrigations venant du fleuve ou du Mounha.

rive Sud du Baïr al-Fayyôûm, à l'Est de Madîna et à une heure et demie à cheval. Elle est arrosée par l'eau du Nil. Ses habitants sont des Hawâra, fraction des Lawâta.

AL-LÂHOÛN. اللَّاهُون.

Ndboulé, p. 52. — Ahmed Zêhî, p. 38. — Touhfa, p. 162, اللَّاهُون.

Description de l'Égypte, p. 126, اللاهون.

Ville de moyenne grandeur, près de la « construction bien aménagée ⁽¹⁾ » appelée Al-Yôûsoufy, et Al-Lakand اللَّكَنْد et Al-Farda القردة. Il y a des sycamores sur la berge et des dattiers autour de la ville. Elle est située à l'extrémité orientale du Fayyôûm, près du Baïr al-Mounha; elle est entourée de *sdÿa*, mais les habitants irriguent leurs terres avec l'eau du Nil; il y a peu de céréales. La ville possède une grande mosquée جامع très ancienne et vénérée. La garde des terres appartient aux Banoû Soulatmân, fraction des Lawâta ⁽²⁾.

Sur la montagne, un peu au nord de Lâhoûn se trouve le monastère de Saint Isaac avec une grande église dédiée à la Vierge Marie et une autre église de Saint Isaac (QUATREMIÈRE, *op. cit.*, p. 413).

OUMM-AN-NAKHÂRIR, أُمُّ النَّخَارِير.

Ndboulé, p. 52. — Touhfa, p. 151. — État, p. 680, أم البكارير.

Cet endroit n'est qu'un jardin dépendant d'Al-Lâhoûn.

AL-HAMMAM. الْحَمَّام.

Ndboulé, p. 53. — Touhfa, p. 151. — État, p. 680.

Description de l'Égypte, p. 127.

Julie ville, voisine du Baïr al-Latîf d'où descend l'eau du barrage près d'Al-Lâhoûn, à l'orient de ce lieu. Elle possède deux *sdÿa*. Ses habitants sont des Banoû Mankanît, fraction des Banoû Lawâta.

AL-HATCHA (مَعْرَدَة بِاللَّاهُون), الْحَيْضَة (particulière à Al-Lâhoûn).

Ndboulé, p. 55.

Cette *hatcha* n'est qu'un jardin عيطة à Al-Lâhoûn comme Oumman-Nakhârîr; une portion fait partie des fiefs d'Al-Lâhoûn, l'autre portion est en-dehors. Elle est cultivée par les habitants d'Al-Lâhoûn.

⁽¹⁾ C'est-à-dire le barrage régulateur construit, dit-on, par Joseph.

⁽²⁾ Note sur le barrage régulateur Lâhoûn, p. 15.

DAMOÛN AL-LAHOÛN, دَمَوْحُ الْمَعْرُوفُ بِكُومِ دَرِي (appelée aussi) Kôm Dârl.

Nâboulsi, p. 101.

Petite ville ombragée de dattiers et de sycomores. L'eau y est transportée au cou des bœufs; on y cultive l'oignon et les cultures d'été comme le sésame et autres, ainsi que le blé, l'orge et un peu de lin. Elle est à trois heures de distance de Madîna. Ses habitants sont des Hawâra.

DAMOÛNA, دَمَوْنة.

(Cette ville n'est pas mentionnée dans Nâboulsi; nous la trouvons dans Makrîzi (*Khitât*, I, p. 248) qui la place sur le Baïr Yoûsouf, vis-à-vis d'Al-Lâhoûn).

DIMACHKÏN AL-BAŞAL (de l'oignon), دِمَشْقَيْنِ الْمَصَل.

Nâboulsi, p. 99. — Yâkoût II, p. 598. — Touhfa, p. 154 دِمَشْقَيْنِ. — Etat, p. 682.

Description de l'Égypte, p. 126. — Dictionnaire, دِمَشْقَيْنِ Demechkeïn.

Grande ville à l'Est du Fayyôûm, à l'Ouest du Mounha, près de la rive du baïr qui sort du Mounha pour se diriger vers le Fayyôûm. A trois heures de distance à cheval de Madîna. Elle s'étend sur des dattiers et des sycomores. On y cultive l'oignon, le blé, le sésame et l'indigo. Pendant l'été, l'eau y est transportée au cou des bœufs; dans ses terres qui sont arrosées par le Nil, on cultive le blé, l'orge et le lin. Elle possède une mosquée, مسجد, non inscrite au diwân et deux églises pour les Chrétiens. Ses habitants sont des Hawâra, fraction des Banoû Lawâta.

(Les deux églises ne sont mentionnées ni dans Aboû Sâlih ni dans Amélineau.)

Dimachkîn possède, dit Yâkoût, un oignon gros comme le melon et sans goût piquant, quelqu'un qui a séjourné dans ce village m'a raconté qu'il fendit une fois un oignon et en fit sortir le cœur; il eut alors une sorte d'écuelle (صَحْفَة); il y mit du lait et le mangea avec l'oignon.

HAWWÂRAT AL-BABRYYA, هَوَّارَةُ الْبَصْرِيَّةِ.

Nâboulsi, p. 173. — Touhfa, p. 158. — Description de l'Égypte, هَوَّارَةُ الصَّغِيرِ, p. 127.

Etat, p. 684. — Dictionnaire, هَوَّارَةُ الْمَنْطَعِ Hawwârat al-Makta'.

Petite ville qui s'étend sur quelques palmiers, acacias, figuiers et sycomo-

res. à l'Est du Fayyôûm, sur la rive nord du Baïr, à une heure de distance de Madîna, dans les liefs de l'émir 'Izz ad-Dîn al-Kikânî et de ses compagnons. Elle est arrosée par l'eau du Nil. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

Amelineau cite, d'après le *Recensement de l'Égypte*, Bahnassouy-Ahmed comme dépendance de Hawwârat al-Makta' (p. 92).

SASOURAB, سَسُورَاب.

Ndboulé, p. 156. — Touhfa, p. 156. — État, p. 683.

Description de l'Égypte, p. 127. — Dictionnaire, سَسُورَاب Senofar, p. 500.

Petite ville proche du Baïr al-Fayyôûm, à l'Est, à une heure de cheval seulement de Madîna⁽¹⁾. On y voit de nombreux palmiers, arbres, sycomores et jardins. Elle prend de l'eau d'un canal de la rive nord.

KOUCHOÛCH, كُشُوش.

Ndboulé, p. 143. — Touhfa, p. 157. — État, p. 683.

Petite ville sur le bord du Baïr al-Fayyôûm, à l'Est. Elle s'étend sur des palmiers et des lotus; au Sud et au Nord se trouvent des palmiers en wakf au profit de la Madrasat al-Mâlikyya. Elle fait un commerce de chevaux avec Madîna. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

BARIDJ GAILÂN ET KÔM AB-RAML, بَرِيْجْ غَيْلَانِي وَكُوم الرَّمْل (monticule de sable).

Ndboulé, p. 81. — Fakhout, I, p. 487.

Deux petites villes à l'Orient du Fayyôûm, dans la direction du Sud, voisines du Baïr al-Mounha al-Yôûsoufy. Leur distance de Madînat al-Fayyôûm est de quatre heures à cheval. Leurs habitants sont des Banoû Hâni, fraction des Lawâta.

CAÛSA, شَاة.

Ndboulé, p. 122. — Touhfa, p. 155 (شَاة). — État, p. 683 (شَاة). — Abou Sâlih, p. 203 (شَاة). — Makrizi, I, p. 246 (شَاة). — Fakhout, III, p. 933 (شَاة et شَاة).

Ce nom s'applique à deux villes: l'une ancienne, au pied de la montagne, dans la plaine (وَكَاة), les habitants se sont transportés dans la plaine au Nord

⁽¹⁾ 4500 mètres, dit le Dictionnaire des villes, villages et hameaux de l'Égypte.

de la vieille ville et ont bâti une ville appelée Châna, comme l'ancienne. C'est une grande ville, qui contient un grand nombre d'habitants. Ce sont les premiers qui sèment et qui récoltent dans le Fayyôûm; ils sèment en effet dès le Nourouz, le premier du mois de Tôûb de l'année copte. On dit que cette Châna antique dont les habitants ont émigré à la nouvelle Châna est le premier village qui ait été fondé dans le Fayyôûm. La cause de l'émigration des habitants de l'ancienne Châna est qu'ils avaient dans le voisinage une ville appelée Al-Lawâsi, اللواسي, abandonnée depuis nombre d'années. Les terres de ce village étaient restées incultes, mais lorsque la population de Châna s'accrut, elle commença à semer sur ces territoires, et, les trouvant éloignés de chez elle, se transporta à proximité. Une autre version dit que l'émigration est due à l'insuffisance d'eau lorsque les cannes à sucre abondent. Châna se trouve à l'est et à une demi-journée de cheval de Madîna; elle reçoit l'eau du Baïr ach-Charçyya. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des B. Adjlân.

MINIAT AL-OUSSOUF, مينية الأسف.

Nâboulî, p. 145. — Touhfa, p. 155. — État, p. 682, سافية القمص والأسف.

Petite ville sur le bord du Baïr al-Fayyôûm, du côté oriental. Ses maisons sont au milieu de jardins remplis de palmiers et d'arbres. La ville s'étend sur de nombreux jardins où l'on trouve toutes sortes de fruits tels que l'abricot, le raisin, la poire, la carroube, l'orange, le limon, le coing et la grenade. Elle fait un commerce de chevaux avec Madîna; elle fait partie des fiefs de l'émir 'Izz ad-Dîn Khaḍar ibn Mouḥammad al-Kikânî et de ses frères. On y remarque une église.

BÂDJA, باجة.

Nâboulî, p. 63. — Yalçout, I, p. 456. — Touhfa, p. 252. — État, p. 681.

Petite ville ornée de jardins, d'arbres et de *adḥya* qui tournent nuit et jour; elle possède une citerne (مستقاء) venant du Nil et connue sous le nom d'Aḳna, entre elle et Miniât al-Oussouf. La plus grande partie de ses habitants sont des chrétiens. On y voit trois églises dont une en ruine.

NAMOÛSATAÏN, ناموستين.

Nâboulî, p. 170 (la Touhfa ne mentionne qu'un ناموصنة dans la province de Bahnasâ).

Deux petites villes proches l'une de l'autre sur le bord du Baïr dont l'eau

sort de la digue du Mounha, les arrose toutes les deux et arrive au Nil. A l'est du Fayyûm, à quatre heures de Madîna. Elles sont baignées, comme le Rif, par l'eau du Nil (pendant l'inondation). Les habitants sont des Banou Mankani⁽¹⁾, fraction des Lawâta.

MADÎNAT AL-FAYYÛM. مَدِينَةُ الْفَيْيُومِ (ou simplement Al-Madîna).

Nâbouli, p. 26. — Toukfa, p. 150. — Élat, p. 680. — Fakhât, III, p. 933 et seq. — Description de l'Égypte, p. 129. — Makrizi, I, p. 241 et seq. — Quatremère, I, p. 391. — Ahmed Zeki, p. 30 et seq. — Abou Sâlih, p. 202. — Amelineau, p. 331. — Aboulféda, II, p. 159.

Chef-lieu de la province du Fayyûm, à trois journées (48 milles) de Fostât, d'après Aboulféda.

Elle se compose de deux moitiés séparées par le Bahr al-Fayyûm; celui-ci, arrivé à peu près aux deux tiers des habitations de la ville, passe sous la grande mosquée, جامع⁽²⁾, de Madîna, construite sur un pont à quatre arches. Chacune des deux moitiés de la ville renferme des marchés, des endroits habités et des maisons. Les marchés se continuent sans interruption au-dessus du Bahr⁽³⁾. C'est là qu'habitent le juge, les notaires, les professeurs, l'intendant du trésor, le médecin; on y trouve les grandes mosquées, les mosquées ordinaires, مساجد, les collèges, les bains, le palais de l'intendance, دار الوكالة, les marchands d'habits, les parfumeurs et beaucoup des choses que l'on rencontre dans les villes. La plupart des fruits que l'on y trouve sont la figue, la poire, la pomme verte et la rougeâtre, الاخضر والخصب, l'abricot en petite quantité, la datte رطب, le raisin, et, dans les jardins, le carroubier et le mûrier, en fait de fleurs, la rose ordinaire, le jasmin odoriférant et le nénuphar sauvage; quant aux jonquilles, elles sont nombreuses, au point qu'on en extrait l'essence.

(Suit une description poétique de cette terre merveilleuse qui ressemble à la Gouta [campagne] de Damas.)

On y remarque l'Ancienne Mosquée, الجامع العتيق, al-Djâmi' al-'Atîk, la Mosquée

⁽¹⁾ Le texte arabe porte مكيني, mais Nâbouli, dans sa Liste des tribus du Fayyûm, donne bien مكيني (p. 31).

⁽²⁾ C'est la mosquée qui est appelée maintenant Kâlt-Bay, en souvenir des travaux de restaura-

tion entrepris par ce sultan. Cf. Bulletin du Comité de conservation des monuments de l'art arabe, XI, p. 73.

⁽³⁾ Comme encore de nos jours, où le lazaret principal se trouve sur un pont à deux arches.

extérieure, الجامع البراني, appelée aussi اليوسفي, Al-Yoùsoufy, au nord de la ville, et quatre églises fréquentées.

Aboû Sâlih (p. 204) nous donne les noms de ces quatre églises:

Église de l'Archange Saint Michel, près de la porte de Soûrès. باب سورس;

Église de la Vierge Marie, en dehors des murs;

Église de Saint Mercurius, reconstruite par le Chaikh Aboû Zakaryâ;

Église des Melkites, dans la rue des Arméniens, حارة الارمن.

Quatremère a traduit ce passage (*op. cit.*, p. 411).

An-Nâboulsi cite vingt-trois mosquées, مساجد, à Madinat al-Fayyôûm.

1. مسجد الفرج Masdjid al-Faradj, donnant sur le Souk.
2. مسجد ابن الرقة Masdjid Ibn ar-Rifa'a au Souk al-Kattânin.
3. Une autre mosquée au même Souk.
4. مسجد اليمن Masdjid Al-Yamanî.
5. مسجد السلام Masdjid as-Salâm, voisine de la mosquée Djâmi'.
6. مسجد الرضى بن الخليل Masdjid ar-Rađi Ibn aeh-Chalil, aux ponts Kanâtir az-Zamâm.
7. Une mosquée aux environs de la Madrasat al-Housâmyya.
8. مسجد الجاوي Masdjid Al-Djâouli.
9. مسجد ابراهيم القوصي Masdjid Ibrahim al-Koussî, donnant sur le Souk al-Bazzâzin.
10. مسجد أولاد عبد الوهاب Masdjid Aoûlâd 'Abd al-Wahhâb.
11. Une mosquée élevée par le Kâdi Kamâl ad-Dîn ibn Hâmid.
12. مسجد غطاس Masdjid Gatâs.
13. مسجد القاضي ابن جلال الدين Masdjid du Kâdi Ibn Djalâl ad-Dîn.
14. مسجد القاضي ابن عبد المنعم Masdjid du Kâdi Ibn 'Abd al-Man'am.
15. مسجد أبي الحجاج Masdjid Abi al-Hadj.
16. مسجد أبي عمال Masdjid Abi 'Amal.
17. مسجد غرس الدين Masdjid Garas ad-Dîn, aux environs de la Dar al-Wilaya.
18. مسجد القبة Masdjid al-Koubba, en face la Madrasa.
19. مسجد حسام الدين الموسكى Masdjid Housâm ad-Dîn al-Moûsikî, à la Hârat al-Armen.
20. مسجد الباجي Masdjid Al-Bâdji, au Souk al-Abzâryîn ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ الابزارى.

٢١. مسجد اقبال Masdjid Akbâl, aux environs du Mi'mal, مغل⁽¹⁾.
 ٢٢. مسجد القيو Masdjid Al-Kabou.
 ٢٣. مسجد فخر الدولة Masdjid Fakhr ad-Daula, aux environs des ponts.
 فضاير الزمام, Kanâtîraz-Zamâm.

BAHR SAÏLA (ANCIEN KHALÎDJ AL-AWÂSÎ),

DIMOUHAB-DÂTHIM, ديموه الداتر (lombée dans l'oubli).

Nâboulsi, p. 100. — *Touhfa*, p. 155. ديموه. — *État*, p. 682. ديموه الداتر.
Description de l'Égypte, p. 128. — *Dictionnaire*, ديموه.

Petite ville qui fut restaurée après que son territoire eut été ruiné; elle est arrosée comme le Rif par l'eau du Nil; certaines parties le sont par des *sakya* comme les terres du Fayyôûm. On n'y voit ni arbre, ni palmier, ni vigne, ni verger, ni plantation, mais seulement une plaine déserte. Elle est à deux heures de distance, à cheval, de Madîna, à la partie supérieure du pays. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

BAYÂP, بياني.

Nâboulsi, p. 78. — *Touhfa*, p. 153. بياض من كفور سيلة. — *État*, p. 681.

Ville de moyenne grandeur, à quatre heures de distance, à cheval, de Madîna. Elle est située au pied de la montagne, à l'extrémité de la province du Fayyôûm, du côté de l'Orient. Elle reçoit de l'eau du Bahr ach-Charkyya. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

BANDIK, بندقي.

Nâboulsi, p. 80. — *Touhfa*, p. 153. — *État*, p. 681. بندقيف, Bandif⁽²⁾.

C'est une tour, برج, renfermant des huttes, أشخاص; elle est arrosée par l'eau du Nil, comme le Rif. Située à trois heures de distance de Madîna, elle ne possède ni arbre, ni palmier, ni jardin, ni vigne; on n'y voit que des terres cultivées. Elle est arrosée par un Bahr (communiquant) au Waradân. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

Dépendance: منشاة النور, Mounchât al-Bouir.

⁽¹⁾ Lieu où l'on effectuaît la perception de l'impôt.

⁽²⁾ L'*État des provinces d'Égypte* (p. 681) mentionne aussi un endroit appelé بندقيف.

SAILA, سَيْلَا.

Nâbouli, p. 114. — *Touhfa*, p. 155. — *État*, p. 683. — *Yâkoûb*, III, p. 22. — *Description de l'Égypte*, p. 129, Syléh. — *Dictionnaire*, سَيْلَا, Salla. — *Ibn Doukmaï*, V, p. 9. — *Quatrenière*, p. 413. — *Abou Sâlih*, p. 209.

Ville de moyenne grandeur, connue sous le nom de Balad Ya'koûb (ville de Jacob).

On dit qu'elle a eu autrefois jusqu'à quarante églises. On y cultive le blé, l'orge, la sève. Elle est à trois heures de distance de Madîna, à l'est de celle-ci. On dit que parmi les terres de cette ville, un feddan est connu comme le feddan du prophète Jacob et produit cent ardebs. On ne sait pas où il est, mais tout jardin dans lequel ce feddan tombe au partage des terres produit cent ardebs de plus que les autres. Salla reçoit l'eau du Bahr Ach-Charkyya. Elle a une grande mosquée, جامع; on dit que c'est celle du prophète Jacob. Une mosquée blanche sur un monticule élevé; une seule église et au Sud un couvent appelé Daïr Salla. Les habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû Kilâb.

D'après Abou Sâlih, il y a à Salla deux églises et deux couvents: le monastère de la Sainte Vierge Marie et le monastère des Frères avec l'église Saint Mennas. C'est dans ce monastère que vivait le prêtre Jean de Samannoud qui devint patriarche d'Alexandrie (677-686).

(Peut-être cette ville est-elle la même que Séli, siège d'un évêché, que M. Amelineau n'a pu identifier, p. 458.)

MAËYOÛL ET AR-ROUBAYYÂT, مَقْطُولُ وَالرُّبَيَّات.

Nâbouli, p. 169. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 684.

Maïyoûl est une petite ville sans arbre ni palmier, au milieu des terres cultivées; elle fait partie des districts orientaux du Fayyoûm, vers le nord, à quatre heures de cheval de Madîna. Ar-Roubayyât est une grande ville contiguë au fossé appelé Al-Baïs, sur sa rive orientale. Elle n'a ni arbre ni palmier, mais possède un petit belvédère; elle est située au nord du Fayyoûm, vers l'orient, à cinq heures de cheval de Madîna. Ces deux villes prennent l'eau du Bahr ach-Charkyya; leurs habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

DISTRICTS SITUÉS ENTRE LE BAHR SAÏLA ET LE BAHR DHÂT AS-SAFA.

AL-MASLOUH ET KHARÂR DJOUNDY (ruines de Djoundy). المصْلُوب وخراب جندى.

Nâboulsi, p. 91. — Touhfa, p. 152. — État, p. 681.

Description de l'Égypte, p. 129.

Ville de moyenne importance avec des enclos (دويرات) de figniers et de palmiers sans dattiers, à l'orient du Fayyûm, à une heure à cheval de Malîna. Elle possède un canal (khalidj) tiré du Bahr Youssoufy pour l'arrosage du canton. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

AL-'OUDWA, العُدْوَة.

Nâboulsi, p. 32. — Touhfa, p. 153. — État, p. 681 (aussi عُدْوَة سَيْكَة).

Description de l'Égypte, p. 129. — Dictionnaire, p. 177. El-Adawa ou El-Edwa.

Belle ville, ceinte de jardins sur ses quatre côtés. Elle possède des palmiers, dattiers, jardins, arbres et vignes. Située à l'Orient du Fayyûm, elle est approvisionnée d'eau par la rive nord du Bahr al-Adham. On y voit une grande mosquée, جامع, et une mosquée, مسجد, appelée la Koubba, القبة. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

Au Sud d'Al-'Oudwa se trouve le couvent de Daïr al-'Âmil دَيْر الْعَامِل⁽¹⁾.

AL-MALÂLYA, المَلَالِيَة.

Nâboulsi, p. 31.

Petite ville aux environs de Madinat al-Fayyûm, dans le voisinage des territoires de Dâr ar-Ramâd, d'Al-'Alâm, d'Al-Masloûb et de Kouchouh. Ses murs sont sur le territoire d'Al-Masloûb; elle a un colombier et des maisons en petit nombre. Elle est très proche d'Al-Madina, à l'est du Fayyûm, à gauche de la route suivie par celui qui marche vers Maṣr; elle fait partie des fiefs d'Alâ ad-Dîa as-Sakî et de Djamâl ad-Dîn Ibn Yagmoûr. Elle prend l'eau du Bahr al-'Adham. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû Kilâb.

KHOŖA AR-RAMÂD, خُور الرَّمَاد.

Nâboulsi, p. 91. — Ahmed Zeki, p. 38. — Touhfa, p. 154. — État, p. 682.

Dictionnaire: Dâr ar-Ramâd, دار الرَّمَاد.

Ville de moyenne importance. On y remarque des acacias, des enclos, des

⁽¹⁾ Nâboulsi, p. 22.

adkya et des palmiers. Elle est située à une demi-heure à cheval de Madîna, au nord du Fayyûm, et prend l'eau d'un canal sans maçonnerie venant de la rive nord du Baïr. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

AL-A'LÎM, الْأَلَم.

Nâbouli, p. 60. — *Touhfa*, p. 152. — *État*, p. 681.

Description de l'Égypte, p. 129.

Petite ville en waïf au profit des jurisconsultes mâlikites de la Madrasat an-Nâsiryya au Caire. Elle est située à une demi-heure de Madîna, au nord-est du Fayyûm. Elle s'étend sur un petit nombre de maisons, au sommet d'une colline de sable contiguë à Al-'Adwa. On y voit des maisonnettes reconstruites, des figuiers et un seul petit sycomore; elle tire son eau d'un canal maçonné de la rive nord du Baïr. Ses habitants sont des Banoû Zar'a.

MAṬAR FÂRIS, مَطَرُ فَارِس.

Nâbouli, p. 156. — *Ahmed Zeki*, p. 40. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 684, مَطَرُ فَارِس.

Description de l'Égypte, p. 129, مَطَرُ فَارِس. — *Dictionnaire*, مَطَرُ فَارِس.

Grande ville, une des plus belles du Fayyûm, qui s'étend sur des jardins verdoyants, des cours d'eau, des arbres et des fruits. Parmi ses fruits, on trouve la poire, la datte, l'abricot, le raisin, etc. Située au sud du Fayyûm, vers l'orient, à deux heures de cheval de Madîna, elle prend de l'eau du Baïr Dhat as-Şafâ par le canal appelé Talamanda, تَلَمَنْدَة. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Zar'a.

BAÏR DHÂT AS-ŞAFÂ (TANHÂLA).

SIRSINÂ, سِرْسِنَا.

Nâbouli, p. 111. — *Touhfa*, p. 155. — *État*, p. 682, سِرْسِنَى.

Description de l'Égypte, p. 130, سِرْسِنَى, Sersena. — *Dictionnaire*, سِرْسِنَا.

Grande ville, possédant peu de dattiers, pas d'arbres ni de vigne, à quatre heures de cheval de Madîna. Elle fait partie des fiefs de l'émir Fâris ad-Dîn Oqlâî. Elle reçoit de l'eau du Baïr Dhat as-Şafâ, par le canal de dérivation (مَقْسَم) appelé التَّسْقِيَّةُ الْيُوسُفِيَّةُ, al-Faskyyat al-Yûsufyya, au moyen d'un seul

canal qui se partage entre An-Nahîa et Fourkous. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Zar'a.

(M. Amelineau, p. 461, cite une autre ville du même nom dans le district de Menoûf.)

FOURKOUS, فُرْقُس.

Ndboulî, p. 138. — Touhfa, p. 157. — État, p. 683, فُرْقُس.

Dictionnaire, فُرْقُس, Forkos.

Ville de moyenne importance à l'orient du Fayyôûm, vers le nord, assez peuplée. On y remarque des dattiers et des figuiers. Située à trois heures de cheval de Madîna, elle fait partie des fiefs de l'émir Djamâl ad-Dîn 'Isa et de Fémir Fatî ad-Dîn Yahya ibn Djamâl ad-Dîn Ahmad, gouverneur du Fayyôûm. Elle possède une grande mosquée, جامع, qui est l'objet d'une grande vénération; elle prend de l'eau du Baîr Dhât as-Safâ. Ses habitants sont des Banoû Zar'a.

IBRIZIÂ ET AZ-ZARBY, اِبْرِيزَا وَالزَّرْبِي

Ndboulî, p. 35 — Touhfa, p. 150, اِبْرِيزَا وَالزَّرْبِي. — État, p. 680, اِبْرِيزَا وَالزَّرْبِي

Description de l'Égypte, p. 130 : الزَّرْبِي. — Dictionnaire, El-Zerbî.

A l'orient du Fayyôûm, vers le nord. De ces deux villes, l'une est ancienne, c'est Ibriziâ, l'autre est récente, c'est Az-Zarby. Elles sont éloignées de Madîna de trois heures à cheval et ne sont entourées ni de jardins, ni de vignes, ni de plantes, à l'exception de vingt palmiers. Leurs habitants sont des Banoû Zar'a. Elles prennent de l'eau du Baîr Dhât as-Safâ, la portion qui leur est affectée exclusivement de la Faskyyat al-Yoùsoufyya. A Az-Zarby, il y a une grande mosquée, جامع.

AKHSÂS AL-HALLÂK, اَخْصَاصُ الْحَلَّاق (les huttes du barbier).

Ndboulî, p. 38. — Ahmed Zêki, p. 36. — Fâkoût, I, p. 164. — Touhfa, p. 151. —

اَخْصَاصُ الْحَلَّاق. — État, p. 680. — Description de l'Égypte, p. 129, El-Ehsâs — Dictionnaire, Al-Akhsâs.

Un des hameaux de Senoûres, au nord de Madînat al-Fayyôûm, vers l'est, au sud de Senoûres, à une heure à cheval de Madîna. On y voit de nombreux jardins, des cours d'eau, des plantes et des fruits; entourée de jardins de tous côtés, elle possède des palmiers, des vignes, des fruits de toutes espèces, de

nombreuses fleurs et des dattes abondantes. Elle approvisionne Madinat al-Fayyûm et ses environs, au point qu'elle envoie ses produits jusqu'à Bouleh, à Bahnasâ, aux villes du Rif et aux cités comme le Caire, Masr, Alexandrie et Damiette. Il y a dans cette ville un *ribât* ⁽¹⁾ avec des Fakirs et un Chaikh. Elle est arrosée par l'eau du canal Dhât as-Şafâ, qui arrive par la Faskyyat al-Yousoufyya jusqu'à deux canaux qui desservent la ville. Elle a une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Djâbir et des Banoû Ka'b.

DHÂT AS-ŞAFÂ, ذات الصفاء وهو اخصاص النجار (appelée aussi Akhsâs an-Nadjdjâr).

Nâbouli, p. 107. — Touhfa, p. 154. — État, p. 682.

Grande ville divisée en deux quartiers séparés par un marché aux chevaux. On y voit de nombreux jardins, des vignes abondantes, des dattes en immense quantité, des fruits admirables, des dattiers chargés de fruits, des vergers en grand nombre, des rivières limpides et des moulins à eau qui tournent sans discontinuer. Située à quatre heures de distance de Madina, elle prend de l'eau du Baîr Dhât as-Şafâ. Elle a une grande mosquée, جامع, dans laquelle se trouve une inscription mentionnant que plusieurs compagnons du Prophète sont enterrés aux alentours. Ses habitants sont des Banoû Djâbir, fraction des Banoû 'Adjlân.

Dépendance : منشاة اخصاص النجار, Moumchât Akhsâs an-Nadjdjâr.

BAÏR SINNAOUBIS (SENNOÛRÈS).

بَيْهْمُو, بَيْهْمُو.

Nâbouli, p. 66. — Ahmed Zeli, p. 37 et 42. — Touhfa, p. 153. — État, p. 682. — Description de l'Égypte (Byhami), p. 129. — Pococke, Description of the East, I, p. 57 (Bammout).

Ville de moyenne importance, avec des jardins, des vignes, des enclos de figuiers, des vergers de palmiers et d'oliviers, à une heure de cheval de Madina. Elle reçoit l'eau du Baîr Sinnaouris par un canal qui se sépare de la branche appelée Ach-Châdhirwân, الشاذروان. Elle a une grande Mosquée, جامع. Ses habitants sont des Kaïsar, qui se rattachent aux Banoû Djâbir, fraction des Banoû 'Adjlân.

⁽¹⁾ Hôtellerie ou couvent pour les derviches soufis.

(L'auteur parle de deux colosses de pierre qui se trouvaient là, avec des inscriptions hiéroglyphiques et d'un bassin dont l'eau passait pour guérir les infirmités ⁽¹⁾.)

CHALALA, حَالَالَا.

Nâboulsi, p. 121. — Touhfa, p. 156, حَالَالَا وَالْمَدَائِنَ. — État, p. 683.

Petite ville ombragée de dattiers et de figuiers, à deux heures de cheval de Madîna. Elle fait partie des fiefs de l'émir 'Ibn ad-Dîn Sindjâr al-Halabi et reçoit de l'eau du Bahr Sinnaouris par un canal sans maçonnerie. Ses habitants sont des Banoû Kaïsar, fraction des Banoû 'Adjlân.

BIRKAT IBN CHAKLA, بَرَكَةُ ابْنِ شَكْلَا.

Nâboulsi, p. 64.

On y voit de nombreux palmiers, des lotus, des jasmins, des narcisses et des arbres variés. Elle prend son eau du canal de Tirsâ et de celui de Sinnaouris par des Sâkya. Elle est située en dehors (du territoire) de Madîna, vers l'est.

AL-KOCBARÎ, الْقُبْرَاء.

Nâboulsi, p. 40.

Petite ville au sud d'Akhsâs al-Hallâk, vers l'ouest. Son territoire est limitrophe de celui d'Akhsâs au point que ses habitants entendent la voix de ceux de cette dernière ville. On y voit des jardins de figuiers, dattiers, vignes, pommiers, pêcheurs. Elle prend l'eau du Bahr Sinnaouris par un canal séparé pour l'irrigation des cultures d'hiver et d'été. Ses habitants sont des Banoû Kaïb, fraction des Banoû 'Adjlân.

SINNAOURIS, سِنَّوْرِس.

Nâboulsi, p. 107. — Touhfa, p. 155, سِنَّوْرِس وَحَرِيس, Sinnaouris et Djaris. — État, p. 683, Sinnaouris, Haris, son hameau et ses roseaux. — Description de l'Égypte, p. 130. — Dictionnaire, سِنَّوْرِس, Sannourès.

Grande ville au nord de Madînat al-Fayyûm, avec beaucoup d'eau, de jar-

⁽¹⁾ M. Ahmed Zeki a traduit ce passage dans *op. cit.*, p. 42. La Description de l'Égypte signale aussi des statues colossales (p. 109).

dins et de vergers de dattiers et de vigne, de nombreux figuiers. A trois heures de cheval de Madinat al-Fayyôûm. Elle prend de l'eau du Baïr an-Nâhya, sortant du canal de dérivation appelé Ach-Châdhirwân. Elle possède une grande mosquée, جامع, et deux églises, une servant au culte et une abandonnée, dans l'enceinte du magasin aux grains (شونة) du Diwân. A l'occident se trouve un couvent appelé Daïr Sinnaouris. Les habitants sont des Banoû Kaïsar, fraction de Banoû Adjlân.

(Le couvent دير ستورس n'est mentionné ni dans Abou Salih ni dans Amelineau.)

CHASFA, شَسْفَة.

Nâboulsi, p. 119. — Touhfa, p. 156 et État, p. 683, شَسْفَة (من كفور ستورس).

Petite ville avec des dattiers, des vignes en petite quantité et des figuiers, au nord du Fayyôûm, à deux heures et demie de cheval de Madinat. Elle fait partie des fiefs de l'émir 'Izz ad-Dîn Khadar ibn Mouhammad al-Kikânî et de ses frères. Elle prend de l'eau du Baïr Sinnaouris, du canal de dérivation ach-Châdhirwân. Elle a une mosquée, مسجد, non inscrite au diwân. Ses habitants sont des Banoû Kaïsar, fraction des Banoû Kilâb.

DJARPAS, جَرْفَس.

Nâboulsi, p. 87. — Ahmed Zeki, p. 38. — Dictionnaire, جَرْفَس, Garfès.

Petite ville, un des hameaux de Sinnaouris, disparue depuis longtemps. C'est maintenant un territoireensemencé sans mur d'enceinte, au nord du Fayyôûm, à deux heures de cheval de Madina. Elle prend son eau du Baïr Sinnaouris, par le canal de dérivation ach-Châdhirwân. Ses habitants sont des Djâbîrî, des Kaïsar, fraction des Banoû Kilâb.

MOUCHAT IAN KOUNI, منشاة ابن كودي من كفور ستورس

(un des hameaux de Sinnaouris).

Nâboulsi, p. 148. — Touhfa, p. 158. — État, p. 684, منشاة ابن كودي وتعرف بحيلة (Mouchlat Ibn Koudi, connue sous le nom de Hilla).

Petite ville, ombragé de quelques acacias et de palmiers, au nord du Fayyôûm, à trois heures de cheval de Madina. Elle prend de l'eau du Baïr Sinnaouris, par le canal de dérivation appelé ach-Châdhirwân. Ses habitants sont des Banoû Djâbîr.

MOUSCHÂT AT-TAWÂNIS, منشاة الطواحين من كفر سنويس
(un des hameaux de Sinnaouris).

Nâboulsi, p. 149. — *Touhfa*, p. 158. — *État*, p. 684.

Petite ville au nord du Fayyôûm, à une demi-heure de distance de Madîna. On y voit des enclos de palmiers et des jardins de vignes, de figuiers, d'abricotiers, de légumes et d'acacias. Elle fait partie des fiefs de l'émir 'Izz ad-Dîn Khaḍar ibn Mouḥammad al-Kikâni et de ses frères. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Sinnaouris (canal de dérivation aḥl-Chadhirwân). Ses habitants sont des Banoû Kaïṣar.

Abhîr, أبهيت.

Nâboulsi, p. 37 — *Touhfa*, p. 151, أبهيت. — *État*, p. 680, أبهيت. — *Description de l'Égypte*, p. 150, بهيت الحجر, Béhéhit el-Hagar. — *Dictionnaire*, Abhîr al-Hagar.

Un des hameaux de Sinnaouris, au nord de Madînat al-Fayyôûm, à l'ouest de Sinnaouris, à deux heures de cheval d'Al-Madîna. On y voit des jardins, des vignes, des palmiers, des figuiers et des oliviers. Elle reçoit l'eau du canal de Sinnaouris. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Kaïṣar, fraction des Banoû Djâbir.

MINÂT AL-BATIS, منية البطس.

Nâboulsi, p. 163. — *Touhfa*, p. 158, منية البطا, variante en note, منية البطش.
— *État*, منية البطش, p. 684.

Grande ville ombragée de dattiers et d'acacias, au nord de Madînat al-Fayyôûm et à quatre heures de distance de cette ville. Elle prend de l'eau du Baḥr Dhât aṣ-Ṣafâ par le canal de dérivation appelé Al-Faṣṣyyat al-Yoùsoufyya; elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Samâloûs, fraction des Banoû 'Adjlân.

Dépendance: منشاة.

BAHR-TIBSÂ.

MINIA KARRIS. مينية كريس.

Nâboulsi, p. 146. — Ahmed Zeki, p. 41. — Description de l'Égypte, p. 129. الراوية الكرائية.
— Dictionnaire, راوية الكرائية, Zaouiet el-Karadsah.

Elle s'étend sur des palmiers, des carronbiers, des sycomores et des jardins de figuiers. Située au nord du Fayyûm, vers l'ouest, elle est à une demi-heure de distance de Madîna, sur le bord du Baïr Tandoûd⁽¹⁾. Ses habitants sont des Banoû Djâbir Karâbisa, fraction des Banoû 'Adjlân.

Dépendance : موشاة اخصاص أن عسية, Mouchât, Akhsâs Abi 'Asia, petit hameau (كفر) qui ne dépasse pas dix maisons. Une mosquée, مسجد.

AT-TARIMA, الطارمة.

Nâboulsi, p. 50. — Touhfa, p. 153.

Ville située au nord du Fayyûm, à quatre heures de cheval de Madîna, entre Miniât al-Baïs et Baiahmoû, et limitrophe de ces deux villes. Elle a peu de palmiers. Ses habitants sont des Banoû Samâloûs, fraction des Lawâta. Ils reçoivent de l'eau du canal venant du Baïr ach-Charçyya entre Tirsâ et la rive nord du Baïr. Une grande mosquée, جامع.

TIRSÂ, ترسا.

Nâboulsi, p. 85. — Touhfa, p. 154. — État, p. 682. —
Description de l'Égypte, p. 130.

Ville de moyenne importance, à plus de deux heures de distance à cheval de Madîna. On n'y voit ni palmier, ni jardin, ni arbre, ni vigne. Elle a des mosquées, مساجد, non inscrites au Diwân et une grande mosquée, جامع. Elle reçoit de l'eau d'un canal de la rive nord (Baïr Tandoûd ou Tirsâ) en association avec At-Tarima. Ses habitants sont des Banoû Samâloûs, fraction des Banoû 'Adjlân.

⁽¹⁾ Aujourd'hui Baïr Tirsâ. La légende dit que le prophète Job y prit les bains qui le guériront de ses maux; aussi ce cours d'eau miraculeux est-il

l'objet d'un pèlerinage assidu. Cf. Ahmed Zeki. Une description arabe du Fayyûm (Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie, 1898, p. 41).

BAHR NAKALIFA.

Miniat ad-Dik, مِينَة الدِّيك; BANOÛ MADJNOÛN, بَنُو مَجْنُون; CHALMAS, شَلْمَص.
Naboulé, p. 165. — *Toukfa*, p. 158 et 153 (بنى مجنون). — *État*, p. 684 et 681. —
Description de l'Égypte, p. 129, Beni-Magnoûn. — *Dictionnaire*, بنى صالح, ancien B.
 Madjnoûn. Chalmas n'est cité dans aucun de ces ouvrages.

Trois endroits proches l'un de l'autre : le premier est ombragé de nombreux palmiers et de sycomores; le deuxième est un village de moyenne importance avec des palmiers, des acacias, des sycomores et des saules en petit nombre; le troisième est un petit village avec un seul sycomore et des palmiers, à l'ouest de Madinat al-Fayyôûm et à une heure et demie de celle-ci. Ces trois villages font partie des fiefs des compagnons de Chihâb ad-Dîn Rachîd. Ils prennent de l'eau de la rive nord du Bahr al-Adham al-Yoùsoufy. Leurs habitants sont des Banoû Kilâb.

Fânoû, فَنُو.

Naboulé, p. 133. — *Toukfa*, p. 157. — *État*, p. 683. — *Quatromère*, I, p. 413.
 — *Abou Sâlih*, p. 209. — *Description de l'Égypte*, p. 129.

Ville de moyenne importance au nord du Fayyôûm, autrefois très peuplée. On y voit des vignes qui ont été abandonnées, des vergers de palmiers, figuiers, pommiers, abricotiers, poiriers et citronniers. Elle est voisine de Nakalifa et souvent mentionnée avec elle. A deux heures de distance de Madina, elle reçoit de l'eau d'un canal appelé Nakalifa et d'un autre appelé Miniat Karbîs, venant de la rive nord du Bahr. Il y a à Fânoû trois églises en ruines et, à l'ouest de la ville, un couvent appelé Dahr Fânoû. On voit à Fânoû des restes de pressoirs à eau; les cannes à sucre de cette ville sont pressées maintenant au pressoir de Nakalifa; la cause de l'abandon des pressoirs de Fânoû est, dit-on, la disparition des eaux qui les faisaient tourner. Une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Djâbir, fraction des Banoû 'Adjlân.

Dépendance : منشاة للقاسم والملايد Monchât al-Makâsîm wal-Malâid.

D'après Abou Sâlih, il y a plusieurs églises dans les deux districts de Fânoû et de Nakalifa : l'église du glorieux Saint Georges, une église de la Pure Vierge Marie, restaurée par le Chaikh al-Mouhadhdhab Abou Ishâk Ibrahim ibn Abou Sahî Al-Moucharîf surnommé Az-Zakrouk, l'église de l'ange Michel, le monas-

tère de la Croix (près de Fânôh) où la liturgie est célébrée le jour de la fête de la Croix, et une église du glorieux Saint Georges.

(M. Amelineau ne fait aucune mention de ces édifices religieux.)

NAKALIFA, نَكْلِيْفَة.

Ndbouli, p. 133. — Touhfa, p. 157. — État, p. 683, نَكْلِيْفَة. — Aboû Salih, p. 209.
Quatremère, I, p. 413. — Description de l'Égypte, p. 129, نَقَالِيْفَة. — Dictionnaire, نَقَالِيْفَة.

Grande ville, bien peuplée, avec de nombreux palmiers, des figuiers et des oliviers, à quelques pas de Fânôh; les habitants de ces deux villes peuvent se parler, chacun restant chez soi, et les murs de Fânôh sont sur le territoire de Nakalifa. Elle reçoit l'eau d'un canal appelé Nakalifa, et d'un autre appelé Miniat Karbis. Il y a à Nakalifa trois meules pour les cannes à sucre, manœuvrées par des bœufs, une grande mosquée, جامع, et une église (celle du glorieux Saint Georges mentionnée plus haut). Ses habitants sont des Kaïsar.

CANAUX SITUÉS À L'EXTRÉMITÉ OUEST DU BAHR AL-ADHAM.

FIDAMAÏN, فِدَمَيْن.

Ndbouli, p. 139. — Ahmed Zeki, p. 38. — Touhfa, p. 157, فِدَمَيْن. — État, فِدَمَيْن, p. 683.
— Description de l'Égypte, p. 129, Fidimyn. — Dictionnaire, فِدَمَيْن, Fedimine.

Ville de moyenne importance, au nord-ouest du Fayyôûm, à deux heures de cheval de Madina. On y voit des dattiers, des figuiers et des oliviers dans une vallée à l'est. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Djawwâb, fraction des Banoû Kilâb.

Dépendance: مَنْشَاة.

BAMOÛYA, بَمُوِيَة.

Ndbouli, p. 69. — Touhfa, p. 153, بَمُوِيَة. — État, p. 681, بَمُوِيَة, Bamiwaïh.
— Amelineau, p. 101, بَمُوِيَة ou بَمُوِيَة.

Grande ville à deux heures de cheval de Madina. Elle comprend des jardins, des vignes, des vergers de palmiers et d'oliviers. Située à l'occident du Fayyôûm, elle a un marché qui se tient le jeudi et où l'on trouve des parfumeurs et des boutiques de marchands d'habits. Les plus notables Kaïli du Fayyôûm, les Aoulâd Hâmid l'habitent. On y voit une grande mosquée, جامع, une مسجد.

à l'extérieur, dans le voisinage de Tâhoûn al-Mâ, deux églises, et, à l'orient de la ville, un couvent. Les habitants sont sédentaires et appartiennent aux Banoû Samâloûs, tandis qu'Al-Kôm al-Ahmar et Al-Bârîda sont aux Banoû Zoummarrân, fraction des Banoû 'Adjlân, et Senhoûr, aux Banoû Montâir.

DÉPENDANCES :

Mouchât Na'im	منشاة نعم
Mouchât Ibn 'Askar	منشاة ابن عسكر
Mouchât Al-Makâsim	منشاة المقاسم
Mouchât Al-Kalâwa ou Aboû Yousoûf al-Katîdî	منشاة الغلاوة ou ان يوسف القطيطاى
Mouchât 'Antar	منشاة عنتر
Mouchât Senhoûr	منشاة سنهور

L'État des provinces d'Égypte mentionne aussi (p. 681) un endroit appelé بركة صويح.

SAÏNAROÛ, سَيْنَرُو.

Nâboulsi, p. 116. — Ahmed Zeki, p. 43. — Toulfa, p. 155. سيزو (variante en note (سينرو)). — État, p. 683. — Description de l'Égypte, p. 129. — Dictionnaire, سينرو, Senaro. — Amelineau, p. 92, Senraouh. (Dépendance : Behnassouy al-Hâkîm.)

Ville de moyenne importance. On y voit peu de jardins, des palmiers, des caroubiers et des sycomores; il y avait aussi des vignes qui ont disparu faute d'eau. Située à l'ouest de Madîna et à deux heures de distance à cheval, elle reçoit de l'eau d'un canal en association avec Baur Saïnaroû, de la rive nord du Bahr. Elle a une grande mosquée, جامع, et une seule église. Les habitants sont moitié Banoû Djawwâb, moitié Adalûta, fraction des Banoû Kilâb.

BAUR⁽¹⁾ SAÏNAROÛ, بَوْر سَيْنَرُو.

Nâboulsi, p. 75.

Territoire désert, sans mur de clôture, ruiné depuis trois ans. On n'y voit ni arbre ni jardin, mais au contraire du bois mort et des tamarises que cultivent les habitants de Saïnaroû. Il est arrosé par l'eau du canal de Saïnaroû.

⁽¹⁾ On appelle ainsi un terrain inculte et pas encore propre à être ensemencé.

ABOÛ KSÂ⁽¹⁾, أبوكسا.

Nâboulsi, p. 46. — Ahmed Zeki, p. 35. — Touhfa, p. 151. — État, p. 680, أبوكسا.
Description de l'Égypte, p. 129, Abou-Ksé. — Dictionnaire, أبوكسا ou أبوكس.

Grande ville entourée de nombreux palmiers dans une longue vallée. On y voit de belles vignes, semblables à celles du Hidjâz et des palmiers aussi beaux. Elle est à trois heures de distance de Madîna. La plupart de ses habitants sont sédentaires: ce sont des Banoû Djawwâb, fraction des Banoû Kilâh. Il y a dans cette ville un pressoir à deux meules: une à bras et une à eau. Elle prend son eau d'un canal à l'extrémité du Baïr Youssoufy, rive nord, en association avec Babîdj Anchoû, Abchiât ar-Roummân, Tobbar et Djerdoû. Elle possède une grande mosquée, جامع, une mosquée vénérée, connue sous le nom d'Abou Ribâh مسجد ابى رباح et une église chrétienne (p. 22).

BABÎDJ ANCHOÛ, بَيْجُ الْكُشُو.

Nâboulsi, p. 72. — Fakhûr, l. p. 487. — Touhfa, p. 153. — État, p. 681.
Description de l'Égypte, p. 129, أبو جنشو. — Dictionnaire, Abou Ganchoû.

Jolie ville, de moyenne importance, à l'ouest du Fayyôûm et à une ou deux heures de distance de Madînat al-Fayyôûm. On y voit des palmiers, du raisin, des jardins et des cannes à sucre. Elle est voisine du canal de Minîat Akna et prend son eau d'un canal de la rive nord, à l'extrémité du Baïr al-Adham al-Youssoufy, en association avec Abou Ksâ, Abchiât ar-Roummân, Tobbar et Djerdoû. Elle possède un pressoir de cannes à sucre avec deux meules à bœufs et une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Adâbiya Karâbisa, fraction des Banoû Kilâh.

ABCHÂYAT AR-ROUMMÂN, اَبْشَايَةُ الرِّمَّانِ (de la grenade).

Nâboulsi, p. 48. — Ahmed Zeki, p. 44. — Fakhûr, l. p. 92, أَبْشَايَةُ. — Touhfa, p. 150.
État, p. 680. — Description de l'Égypte, p. 129, اَبْشَايَةُ الرِّمَّانِ. — Dictionnaire, اَبْشَايَةُ الرِّمَّانِ.

Grande ville, à quatre heures de distance à cheval de Madînat al-Fayyôûm, à l'occident du Fayyôûm. Au-delà de cette ville, jusqu'à la montagne, à l'ouest, on ne trouve que Minîat Akna dont le territoire est limitrophe du sien. Elle

⁽¹⁾ Mot-à-mot: l'homme au manteau.

renferme peu d'arbres : palmiers, oliviers et quelques petits poiriers. Elle possède une *sâkyâ* sur un puits d'eau de source dont les habitants de la ville boivent en été lorsque l'eau du Bahr a tardé à venir. Au sud de la ville se trouve un verger de palmiers à un endroit appelé Tamdoûra, *تمدورة*. Elle reçoit l'eau d'un canal à l'extrémité du Bahr al-Adham, en association avec Aboû Ksâ, Babîdj Anchoû, Tobhâr et Djerdoû. Une grande mosquée, *جامع*.

Touhâr, *طَبْهَار*.

Nâbouli, p. 129. — Ahmed Zeki, p. 44. — Touhfa, p. 156, *طَبْهَار*. — État, p. 683.

Description de l'Égypte, p. 128. — Dictionnaire, *طَبْهَار*.

Ville de moyenne importance, qui s'étend sur des jardins, des vignes, des palmiers et des figuiers. Située à l'occident du Fayyôûm, à trois heures de cheval de Madîna, elle reçoit l'eau d'un canal de dérivation à l'extrémité du Bahr al-Adham, rive nord, en association avec Aboû Ksâ, Babîdj Anchoû, Abchâyat et Djerdoû. Elle possède une grande mosquée, *جامع*. Les habitants sont des Banoû Gâsin, fraction des Banoû Kilâb.

Djirdoû (ou Djerdoû), *جَرْدُو*.

Nâbouli, p. 88. — Touhfa, p. 154. — État, p. 682. — Description de l'Égypte, p. 127.

Dictionnaire, *جَرْدُو*, Garadon.

Grande ville, à l'ouest du Fayyôûm, à une heure et demie de cheval de Madîna. On y trouve des palmiers, vignes, acacias et sycomores. Elle reçoit de l'eau d'un canal de dérivation à l'extrémité du Bahr al-Adham, rive nord, en association avec Aboû Ksâ, Babîdj Anchoû, Abchâyat ar-Roummân et Tobhâr.

Dépendance : *منتشاة الهاللي*, Mouchât al-Halâly.

Minîat Akna et ses hameaux, *منية افنى وكفورها*.

Nâbouli, p. 150. — Ahmed Zeki, p. 41. — Touhfa, p. 158, *منية افنى*.

État, p. 684, *منية افنى*.

Grande ville à l'ouest du Fayyôûm, à l'extrémité des districts de cette province. On y voit des palmiers et des oliviers, figuiers, orangers, ainsi qu'un belvédère, un verger et un bain qu'avait élevés Al-Malik Al-Moufaddal. Les gens du pays les détruisirent par ignorance et méchanceté, puis lorsque l'émir Badr ad-Dîn Al-Marandazî fut nommé gouverneur du Fayyôûm il les releva et les modifia :

après son départ, les paysans revinrent et détruisirent ces édifices une seconde fois, jusqu'à ce que le gouverneur imagina de les faire relever à leurs frais. A proximité de cette ville se trouve le Birkat as-Saïd. Une grande mosquée, جامع.

Les habitants sont des Aqlâbiya, fraction des Banoû Kilâb.

DÉPENDANCES :

Mouchât Gallân	منشاة غيالي
Mouchât al-Wast	منشاة الوستا
Mouchât al-Athla ou Zaïd ibn Kathîr	منشاة الأتلة ou زَيْد بن كَثِير
Mouchât Haubat	منشاة حوبت
Mouchât al-Fahamatain, al-barrânyya, al-Djawwânnya	منشاة الفحامتين البرانية والجوابية .
Mouchât Diqlanb	منشاة دِقْلَوْن

BABIDJ ANKÂCH, بَيْجِ أَنْكَاش.

Nâboulî, p. 76. — Fakhât, l. p. 487. — Touhfa, p. 153. — État, p. 681.

Description de l'Égypte, p. 126, أبو دبحاش. — Dictionnaire, أبو دَنْكَاش.

Ville de moyenne importance, à deux heures de distance de Madînat al-Fayyûm, à l'occident de cette province. On y voit des palmiers, dattiers et autres espèces, et des vignes en petite quantité. Elle reçoit de l'eau du canal de dérivation appelé Al-'Ario, en association avec Minlat Aḵna. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Gaṣîu, fraction des Banoû Kilâb.

'Asz, عَزْ.

Nâboulî, p. 131. — Touhfa, p. 156. — État, p. 683.

Petite ville avec de petits palmiers, à l'ouest du Fayyûm, à une heure et demie de Madîna. Elle reçoit de l'eau d'un canal de la rive Sud du Baḥr. Ses habitants sont des Banoû Djawwâb, fraction des Banoû Kilâb.

AKHṢÂS AL-'ADJAMÎYIS, أَخْصَاصُ الْعَجَمِيِّينَ (les huttes des Persans).

Nâboulî, p. 42. — Ahmed Zêki, p. 35. — Touhfa, p. 151. — État, p. 680 أَخْصَاصُ. — Description de l'Égypte, p. 128, El-'Agmîyya (sur la carte 'Agmîneh). — Dictionnaire, Agamîyine.

Ville située à l'ouest et à deux heures de cheval de Madîna, entourée d'une

grande quantité de vignes, de quelques pommiers, de palmiers, de figuiers en petit nombre et de pêchers. Ses habitants sont des Banoû Gasîn, fraction des Banoû Kilâb. Elle est contiguë aux terres de Babîdj Anchoû; ce qui a provoqué des contestations entre les habitants de ces deux villages au sujet des terres. Elle possède une grande mosquée, جامع. Elle prend l'eau d'un canal sans maçonnerie venant de la rive Sud du Baïr al-Adham.

AL-ISTINHÂT, أَلْإِسْتِنْهَات.

Ndboulé, p. 34. — Ahmed Zekî, p. 38. — Description de l'Égypte, p. 128.

Dictionnaire, p. 510; السُّنْبَات ou السُّنْبَات.

Ancienne ville, proche d'Al-Madîna, à l'ouest et à une demi-heure de distance de cette ville. On y voit peu de palmiers, de sycomores et d'acacias; aucun jardin ni vigne, seulement quelques tamarins. Elle reçoit de l'eau d'un canal maçonné, de la rive Sud du Baïr Al-Adham, au nord du canal de Dasiâ. Ses habitants sont des Banoû Djawwâb, fraction des Banoû Kilâb.

DÉPENDANCES :

Mouchât al-Makhrouha	منشأة المخرودة
Mouchât Charaf	منشأة شرف
Mouchât as-Safsâf	منشأة الصفصاف
Mouchât al-Makâsim	منشأة المقاسم
Mouchât Sirâdj	منشأة سراج
Mouchât Aboû Sâlim	منشأة أبي سالم
Mouchât Birak al-Balâ	منشأة برك البيض

TALÂT, ثَلَاث.

Ndboulé, p. 83. — Touhfa, p. 154, ثلاث العُلَى. — Idem, p. 682.

Description de l'Égypte, p. 128. — Dictionnaire, ثلاث المظالم, Talat al-Mazalim.

Ville de moyenne importance, à deux heures de distance de Madîna. On y voit des palmiers, des arbres, des jardins et des vignes. Elle possède plusieurs mosquées, مساجد, non inscrites au Diwân et reçoit de l'eau d'un canal sans maçonnerie de la rive Sud du Baïr, après le Khalîdj al-Istinbât. Ses habitants sont des Djawwâb, fraction des Banoû Kilâb.

AR-ROÛBYOÛN, الرُّوبْيُون.

Nâboulsi, p. 60; — Toukfa, p. 152, الرُّوبْيُون. — État, p. 680.

C'est le territoire connu sous le nom d'Al-Gâba (le bas-fond), wakf au profit de la Madrasat ach-Châfi'yat al-Takwyya à Madinat al-Fayyôûm. Petite ville à l'occident du Fayyôûm, à une demi-heure de cheval de Madina. Elle possède peu de palmiers et d'acacias et reçoit de l'eau d'un canal maçonné de la rive Sud du Bahr al-Adham.

AL-HANBOÛCHIA, الْحَنْبُوشِيَّة.

Nâboulsi, p. 59. — Toukfa, p. 151, الْحَنْبُوشِيَّة. — État, p. 680.

Wakf d'Al-Malik an-Nâsir au profit de la Mâlikyya au Caire. Grande ville à l'extrémité ouest de la province du Fayyôûm; derrière elle, il n'y a que la montagne, au nord se trouve Miniat Akna. Située à quatre heures de distance de Madina, elle est entourée de palmiers et de nombreux arbres: figuiers, pommiers, poiriers. Elle possède une grande mosquée, جامع non inscrite au Diwân et reçoit l'eau du Bahr Miniat Akna, en association avec Babîdj Ankâch.

MASNUÛ 'ÂLEA, مَسْنُوءُ عَائِشَةَ.

Nâboulsi, p. 160. — Toukfa, p. 157. — État, p. 684.

Son territoire est connu sous le nom d'Al-'Akoûla. Ce ne sont que des tentes au milieu des bois. On n'y voit ni arbre fruitier, ni plantation, ni légumes. Elle est située à l'occident du Fayyôûm, à proximité d'Al-Hanboûchia et de Diklanî, à quatre heures de cheval de Madina, dans les fiefs de Chams ad-Dîn al-Kourânî. Elle prend de l'eau d'un terrain submergé (غرق) appelé Kambachâ. Ses habitants sont des Adâbiça, fraction des Banoû Kilâb.

LES DISTRICTS DES MONTAGNES NON COMPRIS SIDRÂ ET AL-ATRAPYYA.

نَوَاحِي الْجِبَالِ خَارِجًا عَنْ سِدْرَا وَالْأَطْرَافِ.

Toukfa, p. 158. — État, p. 684.

[Sous ce titre, le Toukfa réunit quelques districts situés à l'ouest de la province du Fayyôûm, près de la rive orientale du Birkat Kâroun. An-Nâboulsi ne fait aucune mention de ces districts, mais il en cite quelques-uns séparément.

Ce sont : دِقْلَانِي, Diqlānī (mentionné plus haut par Nāboulsi) ; اَفْنِي, Afnī (probablement Aḵna) ; المَوَّيْن, Al-Māwain ; الحَمَّام, Al-Hammām ; القَصْر والنَشْر, Al-Ḳaṣr et Al-naṣr ; الوَسْطَانِيَّة, Al-Waṣṭānyya ; بَرْيُون, Barioûn ; سُوْدُو, Soudou ; مَنِيَّة الْعَبَّادِيْن, Mouniat al-'Abbādīn ; مَنِيَّة اَفْنِي, Mouniat Afnī (probablement Aḵna, mentionnée plus haut par Nāboulsi) et عُشْهَانَا, Chouchhāna.

BAHR DISIĀ ET BAHR MOTOŪL.

DISIĀ, دِسِيَا.

Nāboulsi, p. 92. — *Description de l'Égypte*, p. 127, دَسِيَا. — *Dictionnaire*, Dessia.

Ville de moyenne importance, à l'occident et au Sud du Fayyōm, à une heure et demie à cheval de Madina. Elle possède des palmiers, des lotus et des acacias, et reçoit de l'eau d'un canal maçonné de la rive Sud du Baḥr Yoûsoufy. Ses habitants sont des Banoû Gaṣīn, fraction des Banoû Kilāb ; au nord de la ville se trouve un couvent.

Dépendance : Mouchāt al-Mardj wal-Akrād, مَشَاة المَرْج والَاكْرَاد.

IAHÛT, اِهْرِيْت.

Nāboulsi, p. 44. — Yākoût, I, p. 409. — *Toukfa*, p. 152. — *État*, p. 681.

Description de l'Égypte, p. 127, Ahoryt. — *Dictionnaire*, Ahrit el-Gharbiyeh.

Ville de moyenne importance, à deux heures de cheval de Madina. On y voit des palmiers, des sycomores, des lotus et des vignes. Ses habitants sont des Banoû Gaṣīn, fraction des Banoû Kilāb ; elle est connue sous le nom de بِيْع النِيْلَة Babīdj An-Nīla. Elle reçoit de l'eau d'un canal non maçonné de la rive Sud du Baḥr. Une grande mosquée, جَامِع.

(Yākoût nous apprend qu'un village du même nom se trouve dans le district de Bahinasa.)

DÉPENDANCES :

Mouchāt Babīdj An-Nīla ou Mouchāt Badjaroû	مَشَاة بِيْع النِيْلَة ou مَشَاة بَجْرُو
Mouchāt al-'Athāmina	مَشَاة الْعَثَامِيَّة
Mouchāt Batāḥ	مَشَاة بَطَاح

LES DEUX DANFARA DE DJARDOÛ ET D'IHRÎT, دَنْفَارَيْنِ جَرْدُو وإهریت.

Ndbouli, p. 98. — *Touhfa*, p. 155, دَنْفَارَةُ إهریت. — *État*, p. 682, دَنْفَارَةُ¹⁷⁾.

Deux villes situées à une heure et demie de cheval de Madîna, au Sud du Fayyôûm, vers l'Ouest, dans les liefs des deux émirs Saïf ad-Dîn ibn al-Amîr Sâbîk ad-Dîn et 'Alâ ad-Dîn son frère. Leur eau vient d'un canal de dérivation qui se sépare au Sud de Mofoûl du Bahr Minîat Akna. Leurs habitants sont des Banoû Gashî.

DÉPENDANCES DE DANFARA DJARDOÛ :

Mouchât Aboû Sâlim	منشأة ابن سالم
Mouchât Moûsa	منشأة موسى

DÉPENDANCE DE DANFARA IHRÎT :

Mouchât Aboû Khaz'al	منشأة ابن خزعل
Mouchât Aboû 'Azîz ou 'Alkân	منشأة ابن عزيز ou علكان
Mouchât Khalâs	منشأة خالص

Mofoûl, مَفُول, et Bahr Banî Karîf, بحر بنى قريظ.

Ndbouli, p. 167. — *Touhfa*, p. 157, مَفُول والبحر. — *État*, p. 684.

Description de l'Égypte, p. 127, نهر مَفُول. — *Dictionnaire*, مَفُول.

Grande ville, qui renferme des palmiers, des oliviers, des sycomores et de nombreux jardins de vigne avec un seul mûrier. C'est là que sont les canaux de dérivation de Minîat Akna et des autres pays environnants. Elle est à l'ouest du Fayyôûm, à deux heures de cheval de Madîna. Bahr Banî Karîf se compose de quatre bourgs (mouchât) ombragés de palmiers, et d'acacias : trois sur le canal de Minîat et un au milieu des terres, à trois heures de Madîna. Tous ces lieux reçoivent de l'eau d'un canal de la rive Sud du Bahr Yousoufy (le Bahr Mofoûl). Une grande mosquée, جامع, à Mofoûl. Les habitants sont des Banoû 'Amîr, fraction des Banoû Kilâb.

Dépendance : Mouchât Za'âza' ibn ar-Rahâla منشأة زعازع بن الرحالة.

¹⁷⁾ Le commentateur de l'*État des provinces d'Égypte* dit que دَنْفَارَةُ est certainement une faute. An-Nâbouli écrit aussi دَنْفَارَةُ.

BARIDJ FARAH, بريد فرج.

Nâboulsi, p. 60. — Ahmed Zeki, p. 44. — Faḳūḥ, I, p. 487. — Touhfa, p. 153, بريد فرج. — Élat, p. 681, بريد فرج. — Description de l'Égypte, بريد فرج. — Dictionnaire, Alqaig.

Ville de moyenne importance, avec des enclos d'oliviers, des vergers de palmiers et des acacias, à moins d'une heure et demie de Madîna, à l'occident du canal de Minlat Akna⁽¹⁾. Elle possède une grande mosquée, جامع, et prend son eau d'un canal maçonné de la rive Sud; elle fait partie d'un territoire en waḳf au profit de la Khânḳah⁽²⁾. Ses habitants sont des Banoû 'Amir, fraction des Banoû Kilâb.

BAHR ABÔÛ ŠÎR.

DOUMOÛCHYA, دُمُوشِيَّة.

Nâboulsi, p. 94. — Touhfa, دُمُوشِيَّة الملاحَة (variante : دُمُوشِيَّة الملاحَة), p. 154. — Élat, p. 682, دُمُوشِيَّة الملاحَة (en note : peut-être faut-il lire دُمُوشِيَّة).

Grande ville, ombragée de palmiers et de sycomores; plaine arrosée par le Nil et ensemencée de lin, de blé et d'orge, comme le Rif, au Sud de Madîna et à une heure de distance de cette ville. Elle prend de l'eau d'un canal en association avec Aboûšîr Dafadnoû, etc. Elle a une grande mosquée, جامع et un couvent, au Sud, appelé Dahr Doumoûchya. Ses habitants sont des Banoû Rabi'a, fraction des Banoû Kilâb.

(Le couvent n'est mentionné ni dans Aboû Sâlih ni dans Amelineau.)

DAFADNOÛ, دَفَادْنُو, ou DARPANOÛ, دَرَفَانُو.

Nâboulsi, 96. — Ahmed Zeki, p. 44. — Touhfa, p. 154, دَفَادْنُو. — Élat, p. 682, دَفَادْنُو. — Description de l'Égypte, p. 126, دَفَاتْنُو. — Dictionnaire, دَفَاتْنُو, Defennou.

Grande ville ombragée de palmiers et de sycomores, à deux heures de cheval de Madîna, au Sud du Fayyûm. Elle reçoit de l'eau d'un canal en association avec Aboû Šîr, Doumoûchya et Ajsâ. On y voit une grande mosquée, جامع, et une église démolie. Ses habitants sont des Banoû 'Amir, fraction des Banoû Kilâb.

⁽¹⁾ An-Nâboulsi fait certainement erreur. Nous sommes ici à l'orient du canal de Minlat Akna et assez loin même de ce district.

⁽²⁾ Couvent de Saïlis, probablement la Khânḳah as-Šâlîhiyya fondée par Salâdin au Caire.

إطسا, Iṭṣā.

Néboulsi, p. 43. — Ahmed Zeki, p. 38. — Touhfa, p. 151. — État, p. 680.

Description de l'Égypte, p. 126. — Dictionnaire, Etsa.

Petite ville au Sud du Fayyôum, voisine de Dafadnoû, à une heure et demie de Madina. On y voit des palmiers disséminés et des maisonnettes peu nombreuses avec des vignes et des pêchers. Ses habitants sont des Banoû 'Âmir, fraction des Banoû Kilâb; ils prennent l'eau d'un canal maçonné de la rive Sud du Baïr, qui se détache au Sud de Boûsir.

Dépendance : Mouuchât Aoulâd Bakir, منشاة اولاد بكير.

بوصير دَفْدَنُو, Boûsir Dafadnoû.

Néboulsi, p. 62. — Yâkoût, I, p. 760. — Touhfa, p. 151. — État, p. 680.

Description de l'Égypte, p. 127. — Dictionnaire, ابوصير دفنو.

Grande ville, bien peuplée, avec des vergers de dattiers et un seul petit sycomore. Voisine du Baïr Dalia, elle est à une heure de cheval de Madina et au Sud. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants ont des Banoû 'Âmir, fraction des Banoû Kilâb.

(D'après Yâkoût, c'est dans ce village que fut tué Merwân, surnommé al-Himar « l'âne », dernier khalife de la dynastie des Oumayyades, en 132 de l'hégire. Cette assertion est confirmée par Aboulfeda, qui s'exprime ainsi : « Le Boûsir du Fayyôum est surnommé Koûridis, كوريدس, c'est là que fut tué Merwân ». Il est vrai que Koûridis ne nous semble pas être le Boûsir du Fayyôum, puisque Aboû-Sâlih mentionne à Koûridis ou Koûridous une église et un monastère, et qu'An-Néboulsi n'en parle pas. M. Amelineau pense aussi que Koûridis n'est pas Aboûsir Dafadnoû, mais un autre village du même nom à l'entrée du Fayyôum.)

BAÏR DALIA.

غَاةُ بَادِيَا, Gâra Bâdja.

Néboulsi, p. 132. — Touhfa, p. 156. — État, p. 683.

Description de l'Égypte, p. 126. — Dictionnaire, منشاة ربيع.

Ville de moyenne importance au Sud de Madina, ombragée de dattiers, de

lotus, d'acacias et de saules; elle se compose de deux quartiers, nord et sud, séparés par le Baïr Dalia. Ses habitants sont des Banoû Hâtîm, fraction des Banoû Kilâb. Elle reçoit de l'eau par deux canaux et un puits de la rive Sud du Baïr al-'Adham.

BILÂLA, بِلَالَة.

Nâboult, p. 64. — *Toukfa*, p. 153. — *État*, p. 681.

Petite ville à une heure de distance de Madînat al-Fayyôûm, avec peu de maisons et de palmiers. Elle reçoit de l'eau du Baïr Dalia. Ses habitants sont des Banoû Gaşîn.

DÉPENDANCES :

Mouchât al-Moutawwî (aussi أبو علق Al-'Allak), منشاة المطوع

Mouchât Aoûlâd Zaïdân (aussi الأكراد Al-Akrâd), منشاة أولاد زَيْدَان

Mouchât Aoûlâd Abî Zakaria, منشاة أولاد ابْن زَكْرِي

Mouchât 'Othmân, منشاة عثمان

MOUCHÂT AOÛLÂD 'ARAF, منشاة أولاد عَرَكَ.

Nâboult, p. 160. — *Toukfa*, p. 158, منشاة أولاد عَرَكَ. — *État*, p. 684 (transcr. Orféh).

Petite ville entourée d'arbres, de dattiers, de petits vergers de figuiers et de pêchers, de caroubiers et de lotus, au Sud et à une heure de distance de Madînat al-Fayyôûm. Elle reçoit de l'eau d'un canal du Baïr Dalia, avant d'arriver aux canaux de dérivation. Au Sud du canton se trouve un couvent appelé Aboû Chenoûda, أبو شمود. Ses habitants sont des Banoû 'Âmir, fraction des Banoû Kilâb.

(Il n'est fait aucune mention du couvent ni dans Aboû Salîh ni dans Ame-lineau.)

MISIA CHOUCMANÁ, منية شُشْمَا.

Nâboult, p. 161. — *Toukfa*, p. 158. — *État*, p. 684, منية شُشْمَا.

Grande ville entourée d'arbres, de vignes, de figuiers, de raisins et d'orangers au Sud du Fayyôûm, à deux heures de distance à cheval de Madîna. Elle reçoit de l'eau du Baïr Dalia par un canal avant le canal de dérivation appelé Tarafâ, طَرْفَا. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Gaşîn.

As-Safâwana et Tanafchar, الصَّفَاوَنَةُ وَتَنْفَشَار.

Nâboulsi, p. 58. — *Toukfa*, p. 152, الصَّفَاوَنَةُ. — *État*, p. 680, الصَّفَاوَنَةُ.

Description de l'Égypte, p. 127, الصَّفَاوَنَةُ. — *Dictionnaire*, الصَّفَاوَنَةُ, As-Sawâfua.

Petite ville au sud du Fayyûm, à deux heures de distance de Madina, entourée de palmiers, sur le Baïr Dalia. On y voit peu d'arbres; les habitants sont des Banoû 'Âmir, fraction des Banoû Kilâb, ils prennent l'eau du Baïr Dalia.

Dépendance : Mouchât as-Sawâkl al-Hamâmyya, منشأة السواكي الهامية.

Oumm as-Sibâ', اُمُّ السَّبَاع.

Nâboulsi, p. 54. — *Toukfa*, p. 153. — *État*, p. 681.

Petite ville au sud du Fayyûm, avec un seul sycamore et des acacias. Ses habitants sont des Banoû Gâsin, fraction des Banoû Kilâb; ils reçoivent de l'eau du Baïr Dalia par le canal de dérivation appelé Al-Kalanboû, القلنبور.

(Nâboulsi mentionne une ancienne ville abandonnée du même nom sur le B. Tanahawayh.)

Oukloûl, أُكْلُول.

Nâboulsi, p. 57. — *Toukfa*, p. 151. — *État*, p. 680.

Petite ville au sud du Fayyûm, entourée de palmiers, à deux heures de Madina. Elle fait partie des districts du Baïr Dalia et reçoit de l'eau de ce canal par le canal de dérivation appelé Al-Kalanboû. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Djâfar, fraction des Banoû Kilâb.

Dépendance : Mouchât Ibrahim Al-Djâfary, منشأة إبراهيم الجعفري.

Bouchâ, بُشَا.

Nâboulsi, p. 65. — *Ahmed Zeki*, p. 37. — *Toukfa*, p. 153, بُشَا.

État, p. 681, بُشَا وَاُمُّ السَّبَاع.

Autrefois grande ville, bien peuplée, maintenant déchuë, à la suite d'une mesure répressive qui enleva aux habitants l'eau à laquelle ils avaient droit. On n'y voit ni dattier, ni arbre, ni jardin, à peine quelques sycamores. Située à deux heures de cheval de Madina, elle est aux environs du canal de Dalia dont elle prend de l'eau par le canal de dérivation Al-Kalanboû. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Gâsin.

ḤADDĀDA, حَكَادَة.

Nâbouli, p. 50. — Toukfa, p. 154. — État, p. 682, حَكَادَة.

Ville de moyenne importance, avec des tamarins au milieu de monticules de sable et des pavots dont on ne tire aucun profit. Il y avait autrefois, à l'ouest de cette ville, une grande cité qui se nommait Haddāda et qui a été ruinée. Celle-ci a reçu le nom de l'ancienne; elle est située à l'occident du Fayyūm, à trois heures de cheval de Madīna. Elle prend son eau du Baḥr Dālīa, par le canal de dérivation Al-Kalanboḥ. Ses habitants sont des Banoḥ Gaṣīn, fraction des Banoḥ Kilāb.

MĪKRĀN, مِقْرَان.

Nâbouli, p. 155. — Toukfa, p. 157, مِقْرَات. — État, p. 684, مِقْرَات.

Grande ville dépourvue d'arbres et de palmiers, à trois heures de cheval de Madīna. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dālīa par le canal Al-Kalanboḥ. Ses habitants sont des Banoḥ Karī et des Chākīr, fractions des Banoḥ Kilāb.

DÉPENDANCES :

Mounchāt Charkyya,

منشاة شرقية

Mounchāt Koumnā Badjoḥ (ou Al-Manṣoura),

منشاة قنا بحوش ou المنصورة

Mounchāt Ach-Chaikh Aboḥ 'Abd Allāh al-Kahāfi, منشاة الشيخ أبو عبد الله الكفافي

où il y a une *zawya* avec un *ribāt* et une مسجد où l'on fait la prière du vendredi.

LE TERRITOIRE CONNU SOUS LE NOM D'AL-AḤKĀN, الأكنى المعروفة بالأحكار.

Nâbouli, p. 60.

Appelé aussi Rizka, رزقة. Il reçoit de l'eau du Baḥr Dālīa par le canal de dérivation appelé At-Tabroḥn, التبرون.

BABJĀ AḌDĪR, بَيْج أَكْدِير.

Nâbouli, p. 77. — Yāqūt, I, p. 487. — Toukfa, p. 152. — État, p. 681.

Description de l'Égypte, أبو كندير, p. 196. — Dictionnaire, أبو كندير, Aboḥ Djandir.

Grande ville située à l'occident du Fayyūm, à deux heures de cheval de Madīna. Elle est entourée de terres ensemencées, mais ne possède ni palmier, ni jardin, ni vigne. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dālīa, par le canal de dériva-

tion At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Gaşîn, fraction des Banoû Kilâb.

DÉPENDANCES :

Mouchât Charf ibn 'Aham,	منشاة بشار بن عشم
Mouchât Aboû Hâtîm,	منشاة ابن حاتم
Mouchât Aoûlâd Abrâcha,	منشاة اولاد ابراشة
Mouchât Al-Gaşîni,	منشاة الغصيني
Mouchât sur le canal d'Al-'Âkoûla,	منشاة على خليج العاقولة

DAHMÂ, دَهْمَا.

Nâbouî, p. 101. — *Touhfa* p. 155, دَهْمَا (?). — *État*, p. 682, دَهْمَا (?).

Grande ville moderne, au Sud-Ouest de Madîna. On n'y voit ni palmier, ni vigne, ni sycomore, ni plantations: on y cultivait le coton avant que les eaux fussent détournées vers les champs de cannes à sucre, puis lorsque les cannes à sucre abondèrent, elles accaparèrent toutes les eaux et la culture du coton fut abandonnée par ces districts. On y cultive aussi le blé, l'orge et la fève, de l'espèce particulière au Fayyôûm. Elle est située à trois heures de cheval de Madîna et reçoit de l'eau du Baîr Dalfia par le canal At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Hâtîm, fraction des Banoû Kilâb.

CHOUCCHAHÂ, شُحَّيْهَا.

Nâbouî, p. 124. — *Touhfa*, p. 156. — *État*, p. 683.

Ville de moyenne importance, sans arbre ni vigne et avec peu de palmiers. Située au sud du Fayyôûm, vers l'ouest, à trois heures de cheval de Madîna, elle reçoit de l'eau du Baîr Dalfia par le canal At-Tabroûn. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Gaşîn, fraction des Banoû Kilâb.

CHADAMOÛH, شَدْمُوهُ⁽¹⁾.

Nâbouî, p. 125. — *Dictionnaire*, شَدْمُوهُ, Chedmouh.

Ville de moyenne importance, possédant des enclos de palmiers et peu de

⁽¹⁾ Le *Touhfa* (p. 156) et l'*État des provinces de l'Égypte* (p. 683) donnent une ville appelée شَدْمُوهُ, parmi les hameaux de Sennoures. Nous ne trouvons aucune indication sur cet endroit dans Nâbouî et nous pensons qu'il y au-

rait lieu d'identifier شَدْمُوهُ avec شَمْرُه; en ce cas il y aurait erreur dans les deux ouvrages mentionnés ci-dessous, شَدْمُوهُ se trouvant, non parmi les hameaux de Sennoures, mais à l'autre extrémité du Fayyôûm.

vignes, de plantations et de sycomores. Située au sud du Fayyôûm, à trois heures de Madîna, elle reçoit de l'eau du Baïr Dalia, par le canal al-Ḳalanboû. Ses habitants sont des Banoû Ḳarîṭ et des Ghâkir, fraction des Banoû Kilâb.

KANBOÛT, كَنْبُوت.

Nâbouli, p. 144. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 683.

Petite ville sans habitations (fixes) ⁽¹⁾, à trois heures de Madîna, au sud du Fayyôûm. On n'y voit ni arbre ni palmier; elle prend de l'eau du Baïr Dalia par le canal At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Hâtîm, fraction des Banoû Kilâb.

MINTARA, مِنتَارَة.

Nâbouli, 163. — *Touhfa*, p. 158. — *État*, p. 684. — *Dictionnaire*, المَنْدَرَة (?).

Petite ville qui n'a que deux arbres et des acacias, au sud-ouest du Fayyôûm, à quatre heures de Madîna. Elle reçoit de l'eau du Baïr Dalia, par le canal At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Gasîm.

(Maḳrîzî, l. p. 249, dit que le canal Dalia, qu'il appelle داله, passe à سَنْتَرِيَة, Santarya. Peut-être ce village est-il le même que مِنتَارَة. L'alif ayant été omis dans ce dernier nom, on conçoit très bien qu'une erreur de copiste ait pu transformer مِنتَرَة en سَنْتَرِيَة.)

BAÏR TANABTAWAYH.

TAṬOÛN, تَطُون.

Nâbouli, p. 86. — *Touhfa*, p. 154. — *État*, p. 682, تطوب. — *Dictionnaire*, تَطُون.

Petite ville à trois heures de cheval de Madîna, dans les districts du Baïr Tanabtawayh. Au sud se trouvait autrefois une grande ville appelée Taṭoûn, qui a été abandonnée; on a alors construit celle-ci et on lui a donné le nom de l'ancienne. On y voit quelques pieds de coton; elle prend de l'eau du Baïr Tanabtawayh. Ses habitants sont des Banoû Hâtîm, fraction des Banoû Kilâb.

BOULMOUSOÛK, بُلْمُوسُوك.

Nâbouli, p. 82. — *Touhfa*, 153, بُلْمُوسُوك. — *État*, p. 681, بُلْمُوسُوك.

Grand et belle ville au sud du Fayyôûm, à quatre heures de cheval de Ma-

⁽¹⁾ Probablement un village de bédouins.

dina. On y voit peu de palmiers et un seul sycomore, une grande mosquée, جامع, et une église démolie. Elle reçoit de l'eau de la rive sud du Baïr Tanabṭawayh. Ses habitants sont des Banoû Hâtîm, fraction des Banoû Kilâb.

TALÏT, طَلَيْت.

Nâboulsi, p. 128. — Touhfa, p. 154. — État, p. 682.

Ville récente, peu peuplée, ombragée de palmiers et de figuiers. C'était autrefois une grande ville, bien peuplée; elle a été abandonnée, dit-on, depuis la disette du règne d'Al-Moustansîr⁽¹⁾. Située au nord du Fayyôûm et à une demi journée de Madîna, elle prend de l'eau du Baïr Tanabṭawayh par un canal restauré au temps de l'émir Fakhr ad-Dîn. Ses habitants sont des Banoû Hâtîm.

HAÏCHA DOUMOÛCHYA, هَيْشَة دُمُوشِيَّة.

Nâboulsi, p. 172.

C'était un bas-fond sur le territoire de Doumoûchya et sur le Khalîdj Tanabṭawayh; Fakhr ad-Dîn le fréquenta et en fit un bourg (Manchya); il est devenu maintenant une petite ville qui s'étend sur des palmiers peu nombreux et de petits acacias, au sud et à deux heures de cheval de Madîna. Elle prend de l'eau du Baïr Tanabṭawayh. Ses habitants sont des Banoû Hâtîm.

KOUMBACHÂ, كُؤْمَبَشَا.

Nâboulsi, p. 141. — Ahmed Zêki, p. 43. — Touhfa, p. 157. — État, p. 683. كُؤْمَبَشَا. —

Dictionnaire, كُؤْمَبَشَا, Kalanchâ (mais l'ancien nom est resté chez les habitants, d'après Ahmed Zêki).

Grande ville au sud du Fayyôûm, à quatre heures de distance de Madîna. On y voit peu de dattiers et quelques vignes, ainsi qu'une grande mosquée, جامع. Elle prend de l'eau du Baïr Tanabṭawayh. Ses habitants sont des Banoû Rabî'a, fraction des Banoû Kilâb.

AL-MAHMASÎ, الْمَهْمَسِي.

Nâboulsi, p. 55. — Ahmed Zêki, p. 44. — Touhfa, p. 151. — État, p. 680,

الْمَهْمَسِي, Aujourd'hui, الْمَهْمَسِي, Al-Mahîmsî (d'après Ahmed Zêki).

Un des hameaux de Koumbachâ; c'est une petite bourgade avec quelques

⁽¹⁾ En 457 de l'hégire.

palmiers à quatre heures de distance d'Al-Madina, à l'extrémité sud du Fayyôûm, en partie sur le territoire d'Al-Bahnasâ. Elle prend de l'eau d'un canal de la rive sud du Bahr. Ses habitants sont des Banoû Hâtim : ils sont connus sous le nom d'Al-Myâhya, المياحية.

AL-KALHÂNÂ, الْقَلْهَانَة.

Nâbouli, p. 57. — Touhfa, p. 152. — Élat, p. 681. الْقَلْهَانَة. — Dictionnaire, قَلْهَانَة.

Ville située au sud de Doumoûchya. Ses habitants sont des Banoû 'Âmir, connus sous le nom d'Ach-Chabtyîn, الشبتيين, fraction des Banoû Kilâb. Ils boivent de l'eau d'un canal de la rive sud du Bahr.

DAÏR NAKALOÛN, دَيْر نَقْلُون.

Nâbouli, p. 22. — Amelineau, p. 273. — Makrizi, p. 505. — Abou-Sâlih, p. 205.
Quatremère, p. 412. — VASSIER, Nouvelle relation de l'Égypte, p. 275.

Dans la montagne, à l'est de Koumbachâ. Église de l'archange Gabriel.

DAÏR AL-KALAMOÛN, دَيْر الْقَلَمُون.

Nâbouli, p. 22. — Yâfoûti, II, p. 687. — El-Bekri, trad. De Slane (Journ. Asiat., 1858), p. 451. — Makrizi, II, p. 505. — Quatremère, I, p. 473. — Abou-Sâlih, p. 206.

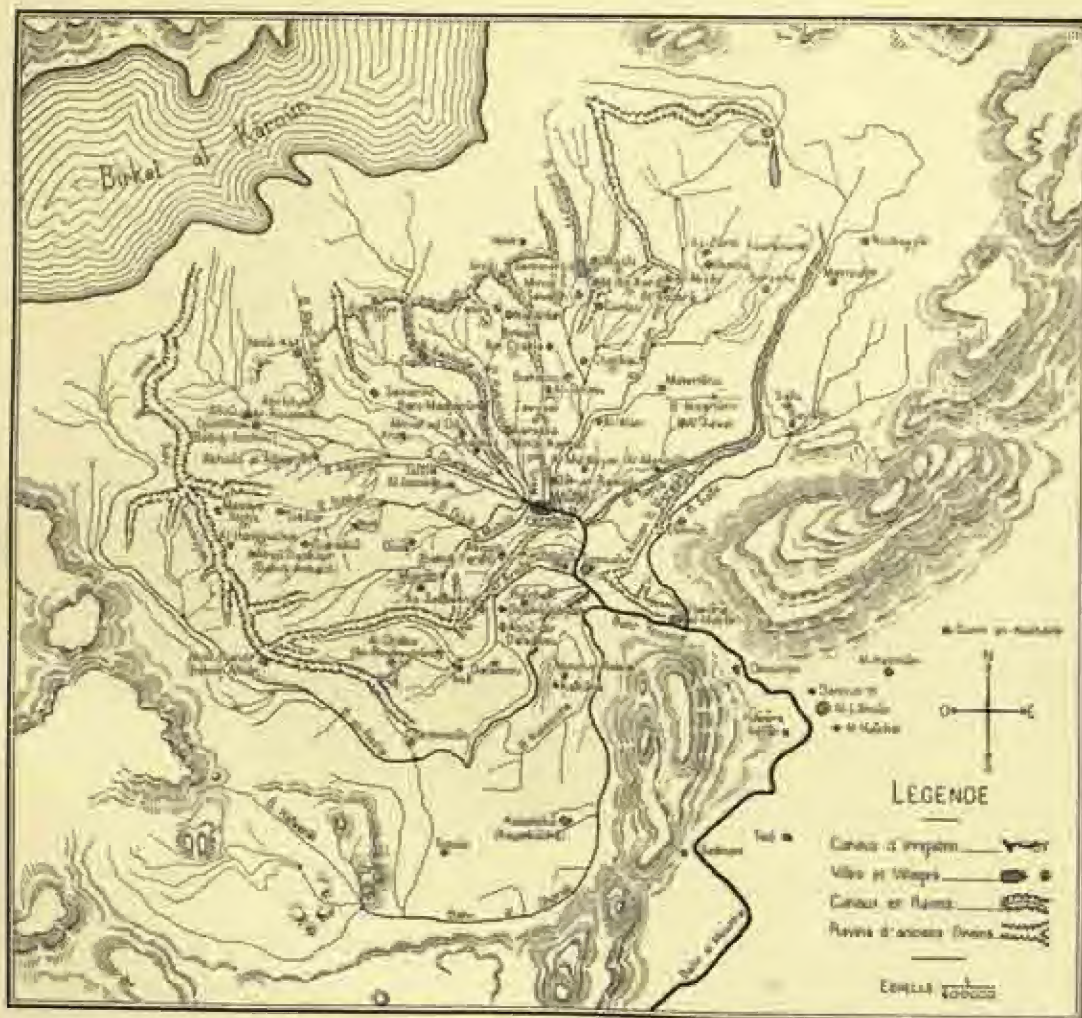
Au pied de la montagne, à l'entrée du Fayyôûm. Douze églises dont une de la Vierge Marie.

CARTE DE LA PROVINCE DU FAYYOÛM

AU VII^e SIÈCLE DE L'HÉGIRE

D'APRÈS LE KITÂB TÂRÍKH AL-FAYYOÛM

D'AN-NÂBOULSÎ.



NOMS DE LIEUX SITUÉS AU FATYOÛM ET NON MENTIONNÉS PAR AN-NÂBOULSÎ.

- أَرْض السَّرِير Arḍ as-Sarîr, *État*, p. 680; *Touhfa*, p. 151.
 أَطْفَحِ شَالَا Aṭṭaḥi Challa, *État*, p. 680; *Touhfa*, p. 151.
 أَطْنِيَة Aṭnya, *Description de l'Égypte*, p. 125.
 أَفْلَاح الرِّثْمُون Afḥaḥ az-Zaitûn, Abou Sâlih, p. 208; *Quatremère*, p. 412.
 أَطْطَاع مَتَاوَلَة Aṭṭa' Mouṭâwala, *Description de l'Égypte*, p. 126.
 بَحْرُ أَبُو الْمِير Baḥr Abou l-Mir, *Dictionnaire*, p. 105.
 بَرْنِيوْدَة Barniouda, Abou Sâlih, p. 210; *Quatremère*, p. 413.
 بَنِي عَتْمَان Bani 'Otmân, *Dictionnaire*, p. 118.
 جَبِلَة Djabla, *Description*, p. 129; *Dictionnaire*, p. 199. جَبَلَة Gabala.
 الْجَعْفَرَة Al-Dja'fira, *Description*, p. 126; *Dictionnaire*, p. 198.
 حَجَرُ اللَّاهُون Ḥaḍjar al-Lâhoûn, Abou Sâlih, p. 202; *Quatremère*, p. 413; *Amelin-*
neau, p. 232.
 الْحَشْبَة Al-Ḥaṣṣa, *Description*, p. 126.
 دَمُونَة Damiûna, *Quatremère*, p. 396; *Makrizi*, I, p. 248.
 دَهْمُرُو Dahmuru, *Description*, p. 128 (sur la carte Dârâmât).
 دَيْرُ أَبِي جَعْرَان Daïr Abi Dja'rân, *État*, p. 682; *Touhfa*, p. 155.
 دَيْرُ زَكَاوَة Daïr Zakâwa, *Description*, p. 125.
 الرَّوَضَة Ar-Raṣṣa, *Description*, p. 130; *Dictionnaire*, p. 465.
 رِيَّان الصَّغِير } رِيَّان حَمَل Djabal Rayân, *Description*, p. 125.
 رِيَّان الْكَبِير }
 الزَّوْيَة الْخَضْرَاءُ Az-Zâwyat al-Khaḍrâ, *Dictionnaire*, p. 542.
 سِدْرَا وَالْأَشْرَفِيَة Sidrâ et Al-Achrafyya, *État*, p. 682; *Touhfa*, p. 155.
 السِّلْيَمِيْن As-Silyîn, *Dictionnaire*, p. 500.
 سِيدْمُوْيَة Sidmouya, *Description*, p. 126.
 سِنُورِيْس Siunouris, *Description*, p. 125.

- الظاهرية وشوبيس Adh-Dhâlûryya et Choûbîs (connue sous le nom de Şakîl) *État*,
(وتعرف بصقيل) p. 680-683; *Touhfa*, p. 153-156.
- عاقولة 'Akoûla, *État*, p. 683; *Touhfa*, p. 156.
- العُزْب Al-'Azab, *Dictionnaire*, p. 100.
- العتامنة والمزارعة Al-'Atamna et al-Mazar'a, *Description*, p. 126; *Dictionnaire*, p. 89.
- العرين Al-'Arin, *Description*, p. 126.
- مُحَاكَة Konhâfa, *Description*, p. 128; *Dictionnaire*, p. 333.
- قصر قوابل Kasr Koûbul (sic) ou Kasr Banât, *Description*, p. 126.
- الكَلَّابِيَّين Al-Kallâbyîn, *Dictionnaire*, p. 307.
- كُفْر فَزَارَة Kufr Fazâra, *Dictionnaire*, p. 299.
- كُفْر عَمِيرَا Kafr 'Amîrâ, *Description*, p. 130; *Dictionnaire*, p. 287.
- كُفْر الزَّعْفَرَانِي Kafr az-za'farany, *Dictionnaire*, p. 298.
- الكَعَابِيَّ الدَّجِيمَة et الكَعَابِيَّ الدَّجِيمَة Al-Ka'âby al-Djadîd et Al-Kadîma, *Description*, p. 129,
Dictionnaire, p. 284.
- منشية أبي زكريا Manchiyat Abi Zakrî, *État*, p. 684, *ابن زكريا* Ibn Zakrî; *Touhfa*, p. 158.
- منشية ربيع Manchiya Rabi', *Description*, p. 126; *Dictionnaire*, p. 377.
- مَحَارِيتُ الرِّزْق Mahârit ar-Rizak, *État*, p. 684; *Touhfa*, p. 157.
- منشاة عَطْلِفَة Mouchât 'Outfa, *Dictionnaire*, p. 377.
- منشية عبد الله Manchiyat 'Abd Allah, *Description*, p. 129; *Dictionnaire*, p. 375.
- مَنَاحِي الْخَطِيب Manâchi al-Khâṭib, *Dictionnaire*, p. 357, *المناحي*; *Description*, p. 127.
- منشاة حُلْفَا Monnehâ Houlfâ, *Dictionnaire*, p. 376.
- مُورْتُص Mortos (Morkos), *Description*, p. 130.
- المُكَاتِلَة Al-Moukatala, *Description*, p. 130, *المُكَاتِلَة* al-Makatla; *Dictionnaire*,
p. 355.
- منهري Manhara, *Description*, p. 125.
- منية Mîna, *Description*, p. 126; *المنية*; *Dictionnaire*, p. 377.
- مدينة العرق Madînat al-Garak, *Description*, p. 125, *العَرَقُ السُّلْطَانِي*; *Dictionnaire*,
p. 206, *عَرَقُ حُجْلَان* Garak 'Adjlân; *État*, p. 683; *Touhfa*, p. 157.

- مدينة معدي Madîna Ma'dy, *Description*, p. 125.
 معصرة دود، معصرة عركة Al-Ma'sara; *Description*, p. 127 et 130; *Dictionnaire*, p. 363.
 النزلاني An-Nazlâwi, *Dictionnaire*, p. 440.
 نزل Nazla, *Description*, p. 127; *Dictionnaire*, p. 440.
 نوارا Nawwâra, *Dictionnaire*, p. 439.
 النجاري An-Nadjâry, *Description*, p. 127.
 هرام مدينة الهبجد Haram Madînat al-Habdjad, *Description*, p. 125.
 حاتم Hanam, *Description*, p. 126.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE LIEUX CITÉS DANS CETTE ÉTUDE.

أحجج p. 64.	أطليح p. 31.	بيج فرح p. 64.
أبريريا p. 48.	الاعلام p. 47.	بجيج p. 64.
ابشاية الزمان p. 57.	أقلول p. 67.	بحر بنى قريظا p. 63.
أبهيت p. 59.	أقنى p. 69.	بدريس p. 31.
أبو جندير p. 68.	أم الأبراج p. 39.	برجتوت p. 31.
أبو جنشو p. 57.	أم الأثل p. 39.	بركة ابن شكلة p. 50.
أبودنقاش p. 59.	أم السباع p. 67.	بريون p. 69.
أبو صير p. 65.	أم المعاصر p. 39.	بشطا p. 67.
أبو كسا p. 57.	أم الخارجر p. 38.	باللة p. 66.
الاحكار p. 68.	أصريت p. 69.	بلجسوق p. 70.
أخصاص أبو عصية p. 63.	أصريت المنقلبة p. 31.	بموية p. 65.
أخصاص الحلاق p. 48.	باجة p. 41.	بنديق p. 44.
أخصاص الحميين p. 59.	بيج اندير p. 68.	بنو بجلون p. 54.
أخصاص التجار p. 49.	بيج أنشو p. 57.	بنى برى p. 31.
الاستبصار p. 60.	بيج أنقاش p. 59.	بنى صالح p. 54.
أطسا p. 65.	بيج غيلان p. 40.	بور سينرو p. 56.

p. 65. بوصير	p. 64. دفتو on دفتو	p. 31, 68. سدو
p. 44. يمان	p. 61. دقلوه	p. 47. سرسنا
p. 49. بيهمو	p. 39. دمشقين البصل	p. 36. سمسطوس
	p. 64. دموشيه	p. 31. سنهابة
p. 53. ترسا	p. 39. دمونه	p. 31. سنهورس
p. 70. نعلون	p. 54. دموه الدائر	p. 50. ستورس
p. 60. نالت	p. 39. دموه اللصون	p. 40. سنو فر
p. 31. تنبطلويه	p. 39. دميديم	p. 32. سوليس
p. 63. نغارة	p. 32. دمية	p. 45. سيله
p. 67. تنغشار	p. 63. دنغارة	p. 56. سينرو
p. 31. ننهما	p. 69. دغا	
p. 31. تنهمت السخر	p. 69. دغشا	p. 40. شانه
	p. 72. دير القلمون	p. 32. شيم
p. 58. جردو	p. 72. دير نعلون	p. 69. شدموه
p. 51. جرفس	p. 49. ذات الصغاء	p. 51. شسفة
p. 31. جرازه		p. 69. ششها
	p. 45. الرييات	p. 62. ششهانة
p. 31, 68. حدادة	p. 61. لروتيون	p. 31. شاد
p. 38, 69. الحمام	p. 31. الريان	p. 50. شاللة
p. 61. الحنبوشيه		p. 54. شلمص
	p. 31. زجاجة	
p. 46. خراب حنكي	p. 48. الزرني	p. 67. الصقارنة
p. 31. خراب قليم	p. 31. زوزرة	p. 67. الصواقنة
p. 46. خور الرماد		p. 40. صنوفر
	p. 41. ساقية القيص	
p. 46. دار الرماد	والاسقف	p. 53. الصارمة
p. 32. دار الضرب	p. 31. سدرأ	p. 31. طبا
p. 64. دسيا	p. 37. سدمنت	p. 58. طبهار

p. 71. طليت	p. 39. كوم دري	p. 58, 69. منية افنى
p. 37. طما	p. 40. كوم الرمل	p. 52. منية البطس
p. 46. العدو	p. 38. اللاهون	p. 54. منية الحديك
p. 59. عنز	p. 32. اللواسي	p. 66. منية ششها
p. 65. غابة فاجة	p. 62. الماوين	p. 62. منية العبادين
p. 54. فالو	p. 50. المدد ليه	p. 53. منية كريس
p. 55. قدمين	p. 61. مسجد عائشة	p. 71. للمهسي on المهسي
p. 48. فرقس on فرقس	p. 46. المصلوب	p. 41. دابوستين
p. 50. القمرا	p. 47. مطر طارس	p. 62. النشو
p. 40. قشوش	p. 63. مطول	p. 55. نعليفة
p. 62. القصر	p. 68. مقرا	p. 39. هواره البصرية
p. 31. قصر قارون	p. 45. مقطول	p. 37. هواره دموشيه
p. 71. فضاء	p. 46. الملا ليه	p. 37. هواره عدلان
p. 72. الغلهانة	p. 42. مدينة الغيوم	p. 37. هواره القبليه
p. 71. قبشا	p. 70. متارقه	p. 39. هواره المقطع
p. 70. كنبوت	p. 66. منشاة اولاد عرفة	p. 38. الهيشه
	p. 51. منشاة ابن كردي	p. 71. هيشه دموشيه
	p. 52. منشاة الطواحين	p. 62. الوسطانية
	p. 41. منية الاسقف	

UNE
MONNAIE D'OR À LÉGENDES HIÉROGLYPHIQUES
TROUVÉE EN ÉGYPTÉ

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT.






La monnaie d'or dont je donne ici la reproduction me fut confiée en 1898 par un marchand d'antiquités du Caire, M. Dingli, qui m'autorisa à l'étudier et à la publier si je le jugeais nécessaire. Présentée à plusieurs numismates dès sa découverte, elle avait été fort mal accueillie par eux, et son authenticité sérieusement mise en doute. Un antiquaire de Paris, fort connu par sa compétence en matière de numismatique ancienne, la classa cependant, provisoirement, parmi les incertaines de la Cyrénaïque, à cause de la figure de cheval qu'elle porte sur une de ses faces. J'hésitais moi-même à la signaler, espérant que le hasard finirait par me mettre un jour entre les mains une autre monnaie du même type, qui permettrait de régler d'une manière ou d'une autre la question d'authenticité. M. Maspero, en ayant eu, il y a peu de temps, un moulage à sa disposition, en fit une courte description et, s'inspirant d'un passage du *Pseudo-Aristote*⁽¹⁾, l'attribua au roi égyptien Téos, dans une note parue au *Recueil de travaux*⁽²⁾. L'opinion énoncée par M. Maspero, qui concorde avec celle que je m'étais faite, dissipe mes derniers scrupules : tout compte fait, il ne peut être indifférent aux spécialistes de posséder l'image exacte d'un monument numismatique aussi curieux et singulier que celui qui nous occupe, ne serait-ce que pour être mis en garde — dans l'hypothèse la plus défavorable — contre les productions de jour en jour plus parfaites et plus abondantes des faussaires. J'essaierai, dans ce qui suit, de dégager aussi clairement qu'il se peut, les raisons pour lesquelles, au point de vue strictement égyptologique, on ne saurait y voir l'œuvre d'un ouvrier moderne.

Cette monnaie fut découverte vers le mois de juillet 1896, dans les environs

⁽¹⁾ *PSEUDO-ARISTOTE, Économiques*, II, XXV.
édit. Didot, t. I, 646-647.

⁽²⁾ *Recueil de travaux*, t. XXII (1900), p. 425-426.

de Damanhour. Elle faisait partie d'un petit trésor composé principalement de philippes, de dariques, d'une monnaie inédite de Lampsaque et de quelques autres pièces à légendes hiéroglyphiques semblables à celle qui fait l'objet de ce travail⁽¹⁾. Ces dernières furent remises, m'a-t-on affirmé, à un membre de la famille khédiviale. Je n'ai pas eu la chance de les voir, et il m'est difficile de dire si elles se trouvent encore en Égypte ou si elles ont passé en Europe.















Elle porte sur une de ses faces le groupe hiéroglyphique suivant :  ; la même légende se lit sur l'autre face, mais, cette fois, avec l'orthographe usitée assez fréquemment à partir de l'époque saïte , le cheval galopant étant employé pour reproduire la valeur phonétique du luth . Le tout est entouré d'un grènetis d'un relief assez accentué, comme le sont du reste les figures qu'il encadre. Son poids est de 8 gr. 553, soit à peu de chose près celui des statères d'Alexandre de Macédoine, dont elle a également le module. La différence de 0 gr. 17 qu'elle accuse sur les statères de même conservation que j'ai pesés est très normale, si l'on tient compte du poids moyen de ces pièces d'or qui oscille entre 8 gr. 45 et 8 gr. 62. Elle présente, de ce chef, toutes les garanties désirables d'authenticité. De même pour la facture. Elle est frappée et non coulée comme le sont les faux d'Égypte, dont de nombreux échantillons, en or principalement, m'ont passé devant les yeux. Mais le point sur lequel il faut surtout insister, c'est la correction de la légende et sa perfection d'exécution. On sait combien il est malaisé d'imiter une inscription hiéroglyphique, bien plus encore de la composer : la fraude se révèle immédiatement par quelque maladresse dans la forme ou le détail des signes et dans la tournure de la rédaction. Or, ici, rien n'est suspect. Le luth  est correct ; le  ne laisse rien à désirer. Le cheval seul, égyptien d'attitude, est grec d'exécution ou tout au moins est l'œuvre d'un graveur accoutumé au contact de l'art grec et de sa technique. Il est traité de la même façon que celui qui décore les monnaies de Carthage ou, mieux encore, de ceux qui sont attelés au quadriges qui figure au revers des philippes : les boulets, les jarrets et les sabots de la bête sont fortement accusés par un












⁽¹⁾ J'ai recueilli plusieurs versions concernant le nombre des pièces à empreintes hiéroglyphiques provenant de cet endroit. Selon les uns, une seule
































































monnaie de ce type, celle qui est reproduite par la figure ci-jointe, a été découverte ; selon les autres, il en existe plusieurs.


coup de bouterolle enfoncé profondément dans le métal du coin. On ne se représente guère un faussaire, même habile, inventant de toutes pièces une légende hiéroglyphique aussi régulière et se posant, par surcroît et comme par jeu, sans raison apparente, le problème ardu et quelque peu imprudent, d'en donner un doublet graphique : l'imitation d'un Pescennius Niger en potin, d'un Diaduménien, d'un Pertinax ou d'une autre rareté de la série impériale d'Égypte aurait été incontestablement plus simple et plus productive que la création d'un type aussi inattendu et propre entre tous à éveiller les soupçons des antiquaires.

Le choix précis et le groupement harmonieux des signes qu'on lit sur cette pièce révèlent en outre des connaissances profondes de l'épigraphie égyptienne. Lorsque les sculpteurs égyptiens avaient à faire figurer dans un texte des lettres dont la masse s'équilibrait mal, ils les combinaient de façon à former un groupe compact dans lequel les blancs se trouvaient répartis de façon convenable. Par exemple, ils préféraient  à  —,  à  ^, etc. C'est exactement ce que montre la monnaie. L'artiste, afin d'éviter un effet disgracieux en superposant le cheval au  (), a simplement placé le  au-dessus du cheval . Le groupe  se trouve être dans le même cas. D'ordinaire, on l'écrit  , mais les deux signes ont été réunis ici dans le but de garnir plus avantageusement le flan de la médaille, suivant un principe décoratif analogue à celui que je viens de citer, qui associe plusieurs signes afin de leur donner plus d'ampleur et de décorer régulièrement, en épousant leurs formes extérieures, les surfaces à couvrir. Il rappelle de très près le groupe commun à toutes les époques , qui servait à rendre le mot « argent » et qui, lui aussi, est formé de deux syllabiques assemblés  et .

La différence qui existe entre les deux attitudes données au cheval dans les hiéroglyphes a été aussi soigneusement observée, bien qu'il soit facile de confondre entre  (=     ) et  (=  ); l'emploi judicieux qui a été fait de la seconde forme plaide encore en faveur de l'origine antique de la monnaie.

Il me sera facile de montrer maintenant que le sens de la légende dont je viens de faire l'examen graphique est aussi clair que possible. Dans les listes de tributs apportés par les peuples vassaux, les percepteurs égyptiens distinguaient avec soin, d'un nom particulier, suivant sa provenance ou sa qualité,

l'or qui leur était livré. C'était l'or du pays de Koush   ⁽¹⁾, qu'on extrayait des riches mines de l'Éthiopye, l'or de Coptos,   ⁽²⁾, d'Ombo,  ⁽³⁾, d'Edfou,   ⁽⁴⁾, suivant qu'il pénétrait en Égypte, venant de la mer Rouge, par les routes de caravanes qui aboutissaient à Coptos, Ombo et Radésieh⁽⁵⁾. Il y avait aussi l'or « d'eau »,  ⁽⁶⁾, qu'on recueillait dans les fleuves; le        ⁽⁷⁾, l'or en pépites ou en poudre, qu'on voit représenté sur les monuments, soit en monceaux de minerai brut, soit en briques (        ), soit enfermé dans des bourses de cuir⁽⁸⁾. Le   figure précisément dans cette énumération. On désignait sans doute de la sorte un or spécial qui se recommandait par sa pureté naturelle « l'or fin ». Il est aussi mentionné dans la grande liste des donations faites par Ramsès III à divers temples, qui est consignée au papyrus Harris n° 1. Il y est accolé au          ⁽⁹⁾ (litt.) « l'or de la balance », qui devait être, lui aussi, un métal allié, porté à un titre uniforme prêt à être employé dans les échanges et les transactions commerciales sous forme de *dabnou* (         ) ou d'anneaux (          )⁽¹⁰⁾.

La mention, sur une monnaie, de la nature de la matière dont elle est formée, bien que curieuse, n'est pas un fait inconnu, sinon dans l'antiquité, du moins dans les temps modernes. Il y a une cinquantaine d'années, vers 1857, des Compagnies minières et des négociants de l'Amérique du Nord frappèrent des monnaies sur lesquelles on lisait les mots suivants, qui répondent exactement au  égyptien, « Native Gold » ou « Pure Gold »⁽¹¹⁾. Il est vrai qu'elles portaient encore sur une de leurs faces, en guise de garantie, un attribut quelconque ou le nom de ceux qui les avaient émises, ce qui leur assurait la libre circulation dans un milieu spécial. C'est ce qui manque précisément à la nôtre.

(1) LERSIUS, *Les métaux dans les inscriptions égyptiennes*, p. 6. CHANAS, *Rev. arch.*, 1861, I, p. 16.






(2) LERSIUS, *ibid.*, p. 6.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 6.

(4) *Id.*, *ibid.*, p. 7.

(5) Localité située un peu au sud d'Edfou, qui servait de point de départ aux caravanes qui partaient de cette ville dans la direction de la mer Rouge.

(6) DUMICHEN, *Hist. Inschr.*, I, pl. 34. Le métal est disposé en tas. LERSIUS, *op. cit.*, p. 10 et pl. I.

(7) DUMICHEN, *Hist. Inschr.*, I, XXXIV. LERSIUS, *op. cit.*, pl. I,     .

(8) *Pap. Harris n° 1*, pl. 33 a, l. 5. Voir PIEHL, *Dictionnaire du papyrus Harris*, n° 1, p. 45.

(9) DUMICHEN, *op. cit.*, pl. XXXIV.

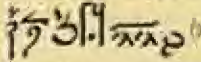
(10) E. BABELON, *Les origines de la monnaie*, p. 101.



Mais ce détail, qui a son importance dans le monnayage régulier, tel que nous le concevons, ne doit pas être tenu pour indispensable dans le cas qui nous occupe. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que notre monnaie d'or est le produit probable d'un premier essai de fabrication d'espèces métalliques qui, selon toute vraisemblance, fut créé en hâte et pour répondre aux besoins impérieux d'une période critique. Si nous devinons sans peine à quel mobile les Égyptiens ont obéi en le tentant, nous ignorons, par contre, quelle conception personnelle ils s'étaient faite d'un instrument d'échange aussi différent de celui qu'ils avaient utilisé jusque là, et dont ils avaient pu reconnaître les avantages dans leurs relations journalières avec les Grecs établis dans l'Égypte septentrionale. On peut admettre qu'ils s'en sont tenu à utiliser, en la transformant plus ou moins profondément et en l'adaptant à un modèle qui leur était familier, une chose déjà existante chez eux. Or il est permis de supposer que les briquettes de métal précieux et les anneaux de tous poids entassés dans le trésor du pharaon, dans celui des temples et dans les caisses des particuliers portaient des marques distinctives qui permettaient de reconnaître à première vue leur valeur intrinsèque, leur degré de pureté ou leur provenance, et qui leur assuraient un cours régulier dans le commerce. Dans les scènes figurées sur les murailles des temples et des tombes, montrant la livraison des redevances d'or et d'argent, on lit toujours au-dessus des tas de minerai et de lingots le nom qui déterminait la valeur courante du métal et lui assurait une cote spéciale dans les opérations d'achat ou de vente⁽¹⁾. On ne peut croire en effet que les Égyptiens qui ont toujours montré une initiative remarquable, soient restés, dans ce cas particulier, au-dessous des autres peuples qui ont utilisé l'or et l'argent comme moyen d'échange⁽²⁾. Un fait,



⁽¹⁾ Percy E. Newberry, *The life of Bekhman* pl. V.









⁽²⁾ On a toujours éprouvé, dès les temps les plus reculés, le besoin de marquer les métaux consacrés aux échanges. Schlieman a trouvé, dans les fouilles d'Hisarlick, des petites barres d'or perforées d'un nombre régulier de trous qui semblent être des indications de poids ou de valeur. D'autres barres d'électrum, de même provenance, portent cinquante-deux et soixante











incisions horizontales, taillées en forme de dents, qui sont des marques de même nature. Dans l'Italie centrale, l'axe rude fut remplacé par des lames de cuivre ornées de stries en relief convergeant vers un axe central et séparées par des globules. Ces premiers essais monétaires ont été fort bien exposés par M. Babelon dans son excellent ouvrage intitulé *Les origines de la monnaie*, p. 69-90.




du reste, semble indiquer clairement le contraire. Nous trouvons fréquemment, dans les actes notariés rédigés en écriture démotique remontant à l'époque perse et même antérieurement, la mention de *dabnou*⁽¹⁾ d'argent fondus du temple de Phtah de Memphis, ⁽²⁾, qu'on distingue plus tard soigneusement des *dabnou* d'argent gravés, que les manuscrits ptolémaïques nomment *kat' efke* [-t], ce qui correspond dans les bilingues démotico-grecs à l'expression *αργυρου επισημου*⁽³⁾, et désigne les tétradrachmes à l'effigie des Ptolémées. Il s'ensuit naturellement que si les scribes insistaient aussi spécialement dans certains cas sur la clause conformément à laquelle les versements prévus par les contrats devaient être effectués en *dabnou* d'argent fondus au temple de Phtah, c'est qu'il en existait d'autres dont le métal ou le poids, au jugement des intéressés, n'offraient pas les mêmes garanties qu'eux. Ce qui contribuerait à faire croire que les premiers étaient revêtus d'une marque conventionnelle qui permettait de les distinguer sans difficulté des seconds⁽⁴⁾.

Le groupe hiéroglyphique  remplirait donc la fonction d'estampille dans la monnaie qui nous occupe. Il copierait le poinçon dont on marquait les briques et les anneaux d'or de la qualité *nofir* .

⁽¹⁾ Le mot que je traduis ici par «dabnou [d'argent]» est écrit en démotique par un signe qui équivaut à . lequel, dans une stèle datée de l'an 21 de Ptolémée Philadelphe, NAVILLE, *The Store-City of Pithon*, pl. X, est donné comme variante monétaire à  «dabnou d'argent». Voir aussi REYVILLOUT, *Rev. ég.*, t. IV, p. 97 et *Lettres sur les monnaies égyptiennes*, p. 66.

⁽²⁾    . Le mot   ne figure pas dans les dictionnaires avec le sens de «fondre» que lui attribue avec raison M. Revillout dans ses traductions de contrats démotiques (cf. par exemple *Rev. ég.*, t. II, pl. XLIII, notes 1-5 et passim). M. Pierret cite, dans son *Vocabulaire hiéroglyphique*, p. 104, en l'accompagnant d'un point de doute, un mot  tiré du *Livre des morts*, chapitre LXIX, l. 7, mais ne le traduit pas. Brugsch rapproche à tort 

de l'hiéroglyphique    . *Dictionnaire hiéroglyphique*, suppl., p. 362. Un passage de la liste des tributs de Thoutmosis III, BRUGSCH, *Thebanus*, p. 1183, l. 14, montre qu'il faut bien traduire ce terme par «fondre»:       «un cratère fondue en argent». (Le vase qui sert de déterminatif au mot *agana* est pourvu, dans l'original, de deux anses qui partent du col pour se souder à la panse.)

⁽³⁾ REYVILLOUT, *Rev. ég.*, t. VII, p. 57. Ces *dabnou* gravés dont sans doute ce que le *Roman de Setna* appelle des   .

⁽⁴⁾ L'existence de lingots de ce genre paraît démontrée pour l'Assyrie. Le sanctuaire d'Ishtar d'Arbèles émettait des lingots d'argent et de cuivre qui portaient l'effigie de la déesse sous les auspices de laquelle ils étaient coulés, OPPERT et MENANT, *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, p. 187 et 226; BARBETON, *Les origines de la monnaie*, p. 58. C'est le principe de l'*aes signatum*.

Il était naturel que, créant une monnaie, les Égyptiens lui donnassent l'aspect de celles qui leur étaient familières. En effet, à l'époque saïte, on connaissait déjà dans le Delta de nombreux types de monnaies d'argent importées d'Asie-Mineure et des îles de l'Archipel par les émigrants grecs. On les employait dans une grande partie du pays, cela probablement dès Ahmosis, le roi hellénophile, sous lequel les Grecs affluèrent dans la vallée du Nil. Les *tells* antiques de la région située entre Alexandrie et Memphis en fournissent fréquemment.

Il est même probable qu'on copia plusieurs de ces monnaies marquées d'un carré creux au revers, frappés à Égine, Corinthe, Chios, Samos, Lète, etc., alors assez communes en Égypte. Toutes celles qu'il m'a été donné d'examiner offrent des caractères plastiques qui les distinguent de celles qu'on recueille dans leur pays d'origine. Le métal ne semble pas en avoir été traité avec autant de soin : il est moins plein et généralement piqué, mais cela tient sans doute à la nature du sol où il est resté longtemps enfoui qui, n'étant pas propre à la conservation de l'argent qu'il recouvre d'une oxydation profonde et opiniâtre, a pu contribuer à le dénaturer. Il y aurait quelques remarques utiles à faire à ce sujet. A. de Longpérier, qui le premier s'est occupé de ces sortes de monnaies, a tiré de l'examen d'une série de vingt-trois pièces découvertes à Mit-Rahineh par Mariette, en 1860, une conclusion que je ne crois pas exacte. Il pense qu'après avoir été apportées par quelque négociant en Égypte, « contrée où la monnaie n'était pas en usage », elles auraient été « livrées à un orfèvre qui s'est hâté de les défigurer à coups de ciseaux⁽¹⁾ » avant de les fondre. Elles proviennent bien d'un atelier d'orfèvre, la quantité d'argent, 75 kilogrammes (60 *ocques*), dont une partie ouvrée, trouvée au même endroit, ne laisse guère de doute à cet égard ; mais je crois que l'artisan chez qui elles ont été découvertes exerçait la profession d'*argentarius* et qu'il frappait pour son propre compte de la monnaie d'argent sur le modèle de celle qui figurait parmi les objets qu'il nous a légués. Depuis Mariette, plusieurs trouvailles semblables ont été faites dans la Basse-Égypte (et nous voyons par là que nous n'avons pas affaire à un cas isolé d'importation de monnaie étrangère) qui ont presque toujours fourni, en même temps que des pièces coupées ou dénatu-

(1) A. de LONGPÉRIER, *Œuvres*, t. II, p. 595.

rées par le ciseau, des pièces à fleur de coin et des flans préparés pour le monnayage ⁽¹⁾. J'ai même vu récemment une de ces monnaies dont le revers est encore lisse, qui constitue un document précieux en faveur de ce que je viens de dire relativement à l'imitation en Égypte des monnaies grecques archaïques et montre, de plus, comme M. Babelon l'a écrit, que les carrés creux ne sont pas, suivant l'opinion accréditée, produits « par des aspérités banales ménagées sur l'enclume monétaire pour empêcher le lingot de glisser sous le coup du marteau », mais des marques apposées après coup ⁽²⁾. Les pièces coupées ou mutilées intentionnellement n'ont pas été, comme le supposait A. de Longpérier, cisaillées pour être jetées ensuite au creuset. Les Égyptiens, ne possédant pas de monnaie nationale, ont utilisé celle que les Grecs leur fournissaient de la même façon que le font encore les Chinois avec le numéraire qui pénètre chez eux. Les acceptant en tant que lingots, ils les taillaient et les rognaien suivant les besoins du moment.

A l'encontre de ce qui s'était passé pour l'argent, il semble que les monnaies d'or et d'électrum antérieures aux dariques ne furent pas admises dans la circulation en Égypte. Le métal jaune continua probablement à y être accepté en paiement sous forme d'anneaux pondéraux, et il fallut certainement la pression violente d'un événement grave pour que l'état de choses établi depuis si longtemps et respecté par tous subit la transformation profonde que notre monnaie révèle. Par son aspect et sa facture, celle-ci ne remonte pas au-delà du iv^e siècle. Aussi j'avais tout d'abord pensé pouvoir l'attribuer à l'un des derniers rois saïtes, Nectanébo I^{er}, qui, sollicité par les troupes étrangères à sa solde de leur verser le prix de leurs services en monnaies semblables à celles qui était répandues dans le monde hellénique, aurait fait fabriquer un numéraire nouveau dont le poids, la forme et la décoration satisfaisaient tout à la fois Grecs et Égyptiens. Le texte signalé par M. Maspero montre d'une façon presque indiscutable que le fait que je reportais à Nectanébo ne s'est produit que quelques années plus tard, sous l'un de ses successeurs, Téos, mais dans des conditions analogues à celles que je soupçonnais. Chabrias l'Athénien, le conseiller de Téos dans la lutte entreprise par ce prince contre la domination

⁽¹⁾ *Lesakiaia*, *loc. cit.*, p. 525, *in fine*, dit que les monnaies de Mit-Rahineh sont dans « un

état qui prouve qu'elles avaient à peine circulé ».

⁽²⁾ *Babelon*, *op. cit.*, p. 117.

perse, obtint que tout l'or et tout l'argent qui pourraient être recueillis dans le pays seraient monnayés en vue de la paye des mercenaires. Que sont devenues les monnaies frappées à l'instigation de Chabrias ? Ont-elles toutes disparu ou bien retrouvons-nous l'une d'elles dans celle qui fait l'objet de ce travail ? Je m'en tiendrai jusqu'à nouvel ordre à la dernière supposition.

Je citerai pour terminer une remarque curieuse faite par F. Lenormant, qui n'est pas sans valeur ici. Sous les Achéménides, c'est principalement pour la destination particulière de la solde militaire qu'on a frappé les monnaies. « Chacun des deux métaux était affecté d'une manière spéciale au service de l'armée et de la marine ⁽¹⁾ : l'or, d'après Xénophon, était destiné aux troupes de terre, l'argent à la flotte ⁽²⁾.

E. CHASSINAT.

⁽¹⁾ F. LENORMANT, *La monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 137, 138.

⁽²⁾ XÉNOPHON, *Anabase*, I, 3, 11; V, 6, 23; VI, 4, 2; VII, 6, 1.

NOTES

ARCHÉOLOGIQUES ET PHILOLOGIQUES

PAR

M. JEAN CLÉDAT.

Durant mon séjour à Meir, janvier-mai 1900, où j'avais été chargé de faire un relevé des tombes de cette nécropole, je recueillis, tant à Meir que dans les villages voisins, quelques inscriptions et morceaux de sculptures de différentes natures. Outre les inscriptions prises sur les monuments mêmes, les habitants du pays, surtout aux villages de Cousieh et Baouit, possèdent un grand nombre de monuments de toutes sortes qu'il n'est pas toujours très facile d'avoir en sa possession. Mais la patience et surtout l'appât de quelques piastres arrivent à éteindre la méfiance naturelle du fellah. A l'époque où je quittais le pays, les fellahs venaient encore m'offrir des antiquités que je ne pus voir, faute de temps. C'est ainsi qu'à Cousieh, et à Baouit, j'ai pu acquérir quelques monuments d'un certain intérêt. Je les publie par localité.

I. *Meir*. — Dans une tombe non décorée, à droite de celle de Pepi-Ankh, on lit sur le linteau de la porte de la deuxième chambre et à l'entrée, l'inscription copte suivante peinte en rouge et écrite sur une seule ligne : πωτ πα-

Λ sic
 ΡΕΙ ΠΕΝΑΥΟ *sic* ΠΑΣΟΝΝΗΝΑ ΜΙΧΑΝΑ ΓΑΒΡΙΝΑΤΗΜΑΙ ΜΑΡΙΑ ΑΠΑΠΑΧΘΞ
 ΜΑΣΤΟΥΛΒ Π *sic*
 Λ sic

ΠΑΝΥΟΝ ΑΠΑΦΙΕ ΞΗΧΙΑΣ ΚΟΥΙ « Le père, le fils et le Saint-Esprit, le frère Ména, Michaël, Gabriel, notre justifiée Marie, l'apa Apllo, l'apa Annop ⁽¹⁾, l'apa Phibrélias le jeune ».

Autre inscription, dans une tombe également non décorée; elle est peinte sur un linteau de porte : ΠΑΦΟΣ ΧΥΡΗΜΟΝΟΣ ΣΥΛΛΙΜΟΛΙΟΣ ΤΟΥ ΔΙΔΟΥΜΟΥ ΠΑΝΕΤΕΠΟΥ.

⁽¹⁾ Pour le nom de Annop, voir la forme ΑΠΟΥΠ dans *Recueil de travaux*, vol. V, p. 63, n° 3. Peut être dans le nom ΑΠΑΧΘ, faut-il

lire Apollo. Le caractère suivant qui est mutilé doit être un α.

Dans la tombe de Senba, sur la paroi gauche de la niche, une croix copte. On lit, à gauche : $\overline{\text{ic}} \overline{\text{ne}} \overline{\text{xe}}$, à droite : $\overline{\text{re}} \overline{\text{op}} \overline{\text{rio}}[\text{c}]$.

II. *Cousien*. — J'ai relevé plusieurs inscriptions provenant de chez M. Dimitri Nasr, professeur à l'école copte, dont une épitaphe copte que j'ai acquise.

Pierre tombale. Hauteur 0 m. 35 cent., long. 0 m. 25 cent.

† $\overline{\text{ic}} \overline{\text{ne}} \overline{\text{xe}} \chi \rho \iota$
 $\text{OYHANNUTY} \text{†}$
 $\chi \eta \mu \alpha \kappa \alpha \rho \epsilon \mu$
 $\eta \tau \alpha \kappa \iota \alpha \eta \tau \alpha \upsilon$
 $\eta \tau \omicron \eta \eta \mu \omicron \upsilon \eta \varsigma$
 $\text{OY} \text{†} \overline{\text{ic}} \eta \eta \alpha \rho \mu$
 $\varsigma \omicron \tau \eta \varsigma \iota \eta \chi$
 $\eta \chi \omicron \beta \iota \varsigma \alpha \rho \iota \omicron \upsilon$
 $\eta \lambda \eta \epsilon \mu \alpha \eta \varsigma$
 $\eta \lambda \upsilon \text{†}$

Remarquer la forme $\eta \alpha \rho \mu \varsigma \omicron \tau \eta$ pour $\eta \alpha \rho \mu \omicron \upsilon \tau \epsilon$; le dernier caractère de la dernière ligne qui manque en partie doit être un \omicron .

Diorite. Fragment de statue assise, la tête et le torse manquent. Inscription sur le siège du personnage :

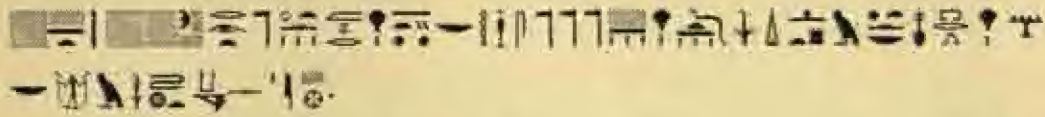
à droite :

à gauche :

Pierre calcaire, rectangulaire et plate.

1° Côté droit :

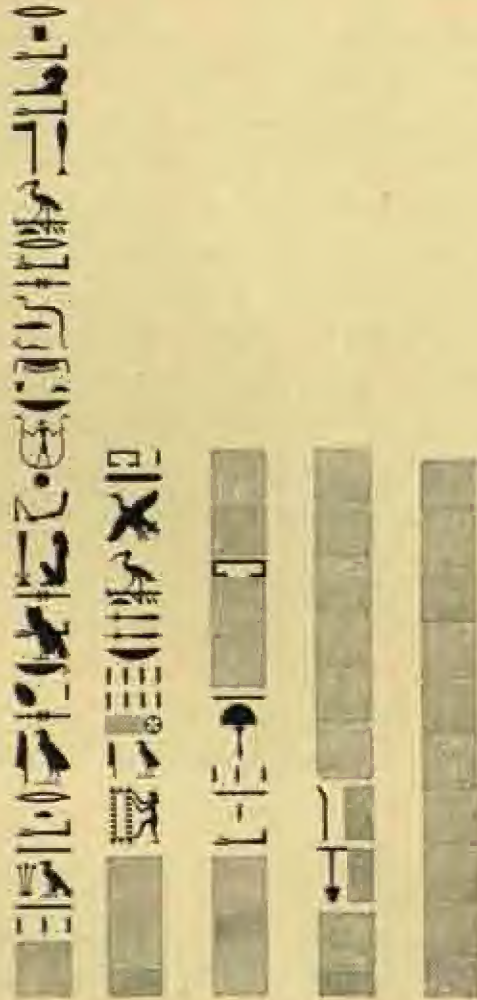
2° Côté gauche, l'inscription est en sens inverse :




3° Côté du derrière :



4° Sur le plat de la pierre. Quatre colonnes restent seules visibles, et l'inscription n'occupait qu'un tiers du côté droit de la largeur du bloc de calcaire.



Dans le village de Kousieh sur un fragment de linteau.  le bloc de calcaire est brisé des deux côtés. Au-dessus de l'inscription il y a une moulure.



III. *Baouir*. — Au nord de Meir, à environ 15 kilomètres, est le village de Baouir. A 200 mètres environ de cette localité, à la limite du désert, sont des *koms* d'une étendue plus grande que le village actuel. A travers les décombres de briques, de tessons de poteries, de fragments de verre de toutes couleurs mêlés au *sébakh* et au sable, émergent des murailles épaisses en briques, couvertes d'inscriptions et de scènes religieuses coptes, tirées du Nouveau Testament ou des Apocryphes coptes. Au milieu des ruines émerge une église, construite en briques. Sur ces murs recouverts d'un enduit de plâtre, on voit des restes de représentations et de figures de saints. Le dégagement de ce monument serait intéressant, car il nous donnerait en entier ces scènes religieuses et permettrait d'en faire l'identification. Les nombreux monuments coptes, bois et inscriptions, qui sont au Musée de Ghizeh, avec ce que l'on peut voir sur le terrain, permettent de supposer, que des fouilles méthodiques mettraient à jour des nouveaux documents d'un grand intérêt pour la connaissance de l'art copte. En essayant de dégager la terre qui cache une partie des inscriptions, avec l'aide des Arabes qui m'accompagnaient, j'ai pu copier deux inscriptions que je crois dans leur entier. Le glissement continu de la terre m'empêcha d'en copier davantage.

1°

✠ ICXC ΘΩΙ
ΠΑΛΛΥΘ
IC XC ΑΠΑ
ΑΠΟΛΛΩ
ΕΠΙΣΤΗΜΑΚ
ΑΚΕΤΕΠΙΣΤΑ
ΤΗC

2°

✠ IC XC ΘΩ

La facilité du terrain permet aux Arabes du pays de rechercher les antiquités, un certain nombre d'objets, pendant mon passage, m'ont été offerts,

ainsi que des fragments de papyrus, mais ces derniers étaient dans un tel état, que je n'ai pas voulu les acheter.

Dans la cour de la maison de *Iomdeh*, je remarquai deux colonnes carrées, d'époque byzantine. Elles sont décorées sur une des faces, en haut, d'une figure de femme (?) et au-dessous, d'un feuillage entrelacé, l'autre côté; visible porte un ornement courant de haut en bas. Ces piliers étaient encastrés dans une muraille de briques formant une sorte de fausse porte. Je n'ai pu me rendre compte si les deux autres faces avaient des sculptures, la muraille de briques, m'ayant empêché de contrôler ce point. Ces piliers étant semblables, je ne donne que le dessin de l'un d'eux, d'après la photographie que j'en ai prise. Ces piliers ont été acquis depuis par moi, pour le compte de l'Institut français d'archéologie orientale.

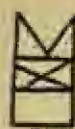
IV. *GEBEL ABON-FEDAH*. — Dans l'intérieur des anciennes carrières du Gebel Abon-Fedah, on trouve, écrites sur les parois du rocher et les piliers conservés pour soutenir la voûte, un grand nombre d'inscriptions démotiques, coptes et grecques, et un bas-relief hiéroglyphique. Ces carrières se trouvent à l'Est du Nil en face du village de Cousieh. Jomard⁽¹⁾ qui a décrit ces carrières paraît ne pas avoir relevé ces inscriptions « on remarque, dit-il, des inscriptions grecques de peu d'importance ». Son attention fut surtout attiré par le bas-relief hiéroglyphique qui se voit sur une des parois et par les deux épreuves de chapiteau, dont il a donné un dessin⁽²⁾. N'ayant pas les ouvrages de Nestor Lhôte et Gardner Wilkinson je n'ai pu faire la vérification de leurs copies qui ont été reproduites par Letronne⁽³⁾. Le relevé que j'en ai fait est encore incomplet; la couleur rouge qui a souvent disparu, ne forme plus qu'une tache, à tel point que la lecture m'a paru dans beaucoup de cas presque impossible. J'ai recueilli également les figures que l'on trouve dessinées sur les murailles. Je les donne en commençant par l'entrée de la carrière.

⁽¹⁾ JOMARD, *Description de l'Heptanomide*, dans la *Description de l'Égypte, Antiquités*, vol. IV, p. 292.

⁽²⁾ *Description de l'Égypte, Antiquités*, plan-

ches, vol. IV, pl. 62. Il est regrettable que Jomard n'ait pas donné un dessin du bas-relief.

⁽³⁾ LETRONNE, *Inscriptions grecques de l'Égypte*, vol. IV, p. 452.

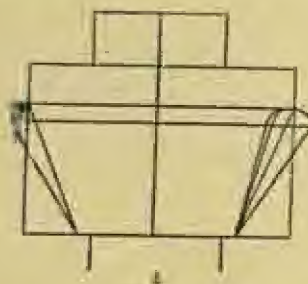


ΛΥΡΑΝΑΥ
ΠΑΙΝΤΑΝΘΟΣ

ΕΑΥ
ΓΑΥΟ

peut-être ΚΑΥ.Ι.

L'épure de chapiteau qui porte dans l'*Atlas de la description de l'Égypte* le n° 5, m'a paru fautif dans son ensemble. Dans sa plus grande largeur il a 2 m. 45 cent., la hauteur du sommet à la naissance de la colonne est de 2 mètres. La voici telle que je l'ai relevée.



Le bas-relief hiéroglyphique auquel j'ai fait allusion plus haut a été décrit par M. Lefrain (*Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, vol. 1, p. 10); je ne donne que les restes des inscriptions qu'on lit sur le monument. Ce sont d'abord les cartouches du roi reproduits ci-contre :



Devant le roi, une colonne verticale d'hiéroglyphes :



Derrière lui :



En face de cette stèle est l'épure du chapiteau hathorique. Puis on voit une inscription démotique et les textes reproduits ci-dessous.

A gauche de la stèle j'ai pu lire :

3135

AYΛH
CAPAC
O
91c

AL
EPI
ACAI
10

ΘΥΑ ΠΛΛΩΝΟΡΝΡ
ΝΙΚΩΝ ΧΑΛΗΕΤΥΠΟC ΚΩCΩΡΑC

ΑΣΗΕ
ΥΚΤΗΜΩΝ

ΜΕΣΤΟΣΒ

ΜΟΥΤΗΣ
ΑΧΙΛΛΕΥΣ
ΤΑΥΣΙΡΤΕ
ΗΡΩΝ

ΕΝΑΜΟΥ
ΕΝΕΝ
ΝΣ



ΣΑΡΑΠΑΛΙ

ΑΡΓΩΜΟΣΚΑΣΤΩΡ

ΤΟΠΡ
ΟΙΓΕΝ
ΝΗΜΑ
ΕΠΙΜΑ
ΧΟΣΠ
ΡΟΙΛΟΣ
ΗΡΑΚΛΕΟΣ

ΤΟΓΡΟΝΙΡ

ΡΟ
ΓΥΛΟΥΑΦΡ
ΣΑΡΑΠΙΩΝΥΙΟΣ

ΑΣΠΙΔΑΣΗΡΑΚΛΗΟΥ
ΤΟΝ ΚΥΡΙΟΝΤΙΜΩΝ

Sur les autres piliers les inscriptions suivantes :

ΕΛΓΑΙΟΥΜΑΖΕΤΦΡΙΣ

ΠΑΗΣΑΡΠΗΚΙΣ
ΑΡΠΗΚΣΠΑΗΣ
ΑΡΠΗΚΗΣΔΑΗΣ
ΠΑΗΣΕΥΕΙΣ

ΑΧΙΜΑΣΗΝΣ
ΙΡΜΑΣΥΙΟΣ

ΧΟΥΡΗΜΩΝ

ΕΡΜΗΕΩΡΟΕΛΦΡΟΛ
ΤΗ
ΔΙΔΩΕΙΔΟΞΑΝΚΑΙΧΑΙΝ
ΗΡΛΩΙΒΑΙ

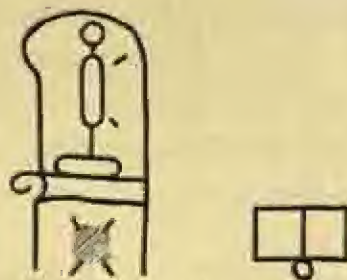
91

Sur le pilier faisant face au chapiteau hathorique, on a grossièrement dessiné, au trait rouge un sphinx, à tête de femme, aile et corps d'animal. Le corps et les jambes, sont à peu près effacés, je n'ai pu en saisir les contours.



92

Devant cette figure on voit deux dessins dont je n'ai pu déterminer la nature.



93

Enfin, immédiatement au-dessous de ces figures était une inscription de deux lignes trop effacée pour lire les caractères avec un peu de certitude.

A droite est dessiné un chameau, puis un deuxième monté par un homme, enfin une autre figure que je ne puis déterminer.

Sur un autre pilier j'ai relevé l'inscription suivante :

ΕΥΚΑΝΩΝ
26

Au-dessous, une tête grossièrement dessinée. Ensuite, sur un autre pilier quelques lettres que je lis :

ΕΑΝΤΕΩΗC

puis encore les fragments suivants :

ΩΡΑΠΟΚΡΑΤΩΝΟC
ΚΛΗΝΟΔΩΡΟΥ
27

ΘΕΟΤΟΜΗC
28

ΑΝΟΚΑΙΝΙ
ΛΙΛ
29

ΙΝΑΡΩΥC
30

ΛΑΑΛΕCΤΟC
ΛΩΝ
31

ΔΟΥΗΡΑΚΛΕΔΟΥ
ΚΑΙ ΚΛΕΒΑΙΑ
32

ΚΙΝΝΑΙΟC
ΟΙCΗC
33

Au plafond de la carrière, devant le chapiteau hathorique, on distingue encore quelques lettres peu lisibles reproduites ci-dessous :

ΘΗΚ
34

ΘΗΚ
35

Les θ dans ces deux petits textes pourraient également être des Β.

Ainsi qu'on va le voir par les références que je donne, non seulement j'ai pu copier un plus grand nombre d'inscriptions, mais encore donner dans plusieurs cas des inscriptions plus complètes. Mes numéros d'ordre sont en caractères arabes, tandis que ceux de Letronne sont en chiffres romains.

7 = D. A la première ligne je n'ai pas vu le I. A la deuxième on a bien CAPAC donc la lecture proposée, avec réserve, par Letronne, Σαπα[πίων](?) ne peut être admise. Ma copie donne deux lignes de plus, malheureusement assez mutilées pour ne fournir aucune hypothèse.

9 = CDXCVIII. Je n'ai pu lire le début. Entre le Π et le Μ je n'ai pas l'Α. Après le nom, j'ai un Ε ou un Ο puis un caractère que Letronne donne pour Ι. A la deuxième ligne, je lis καλη et non καλκ; le caractère suivant peut-être un Ο.

16 = CDXCIX et DIV. Le premier nom est lu Ἀργυρος par l'auteur de la copie de Letronne, ainsi que par M. Legrain (*loc. cit.*, p. 10). Ces deux auteurs donnent également le nom de Σαπαπίων. M. Legrain ajoute qu'au-dessus de Σαπαπίων se trouve le nom de Ἀργυρος, Κάστωρ. Cela correspond bien à ma copie n° 16, qui se trouve considérablement augmentée.

11 = DIII. Après la lacune de la première ligne, Letronne donne sur la même ligne ΤΗ, bien qu'en réalité ces deux lettres soient rejetées au-dessous de la ligne. Et au lieu de ΔΙΔΙΩΓΙ que donne Letronne j'ai bien ΔΙΔΩΓΙ, ce qui confirme sa lecture διδωσι[ν]; d'après les restes copiés par moi à la fin de la ligne, la lecture χαρι de Letronne paraît évidente. Il y avait encore une troisième ligne qui n'est pas dans Letronne et qui débute par ηρω[ν]. Les numéros DI et DV n'existent pas dans ma copie. Peut-être que les caractères ΑΗΑΗ de DII appartiennent à la première ligne de 33, et au lieu d'avoir la lecture Α[σ]χλη-πιόδη? proposée par Letronne on aurait celle de Ηρακληόδου.

17 a été relevé entièrement par M. Legrain (*loc. cit.*, p. 10).

JEAN CLÉDAT.


LEN

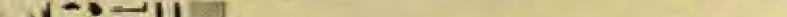
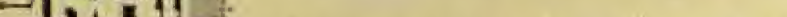
伊人雅

M. ÉMILE CHASSINAT.
















Au commencement de 1894, on découvrit, dans une localité du Delta dont je n'ai pu savoir le nom, une statuette en basalte noir légèrement mutilée.

Elle fut offerte en vente par un des principaux marchands d'antiquités du Caire à plusieurs égyptologues de passage en Égypte et à quelques amateurs d'objets anciens; on ne put s'entendre sur le prix. Elle fut alors expédiée à Paris où je pus l'examiner à loisir en 1895. Les prétentions irréductibles du vendeur en ayant rendu une fois encore l'acquisition impossible, elle passa en Angleterre, si mes souvenirs sont exacts. Je ne sais ce qu'elle est devenue depuis.

Cette statue, d'un travail assez poussé, autant qu'il m'en souvient, est de dimensions modestes; elle ne mesure guère plus de 0 m. 30 cent. de haut; le bas des jambes est brisé au ras de la cheville. Elle représente un personnage debout, les bras collés le long du corps, vêtu de la longue jupe liée autour du buste à la hauteur des aisselles qui, après avoir été de mode sous l'Ancien et le commencement du Moyen-Empire, fut de nouveau portée sous les Saïtes. Sur le devant de ce vêtement, à côté d'un groupe de figures gravées en creux montrant le personnage en l'honneur duquel la statuette fut exécutée en adoration devant la triade osirienne, on lit une courte légende dans laquelle figure le nom du mort et celui de son père : .

Au dos, une autre inscription est également gravée en creux, de droite à gauche, sur deux colonnes :  (ici une lacune causée par la disparition des pieds de la statue) 

Le texte conservé par ce petit monument, quoique très court, mérite de fixer notre attention. C'est, à ma connaissance, le seul document égyptien qui four-

nisse une preuve directe de l'existence de ces traducteurs-interprètes attachés à la chancellerie pharaonique, dont les tablettes cunéiformes de Tell el-Amarna nous ont révélé l'importance sous la XVIII^e dynastie. Je pense en effet qu'il ne faut pas confondre le titre  que portait Pétisis avec celui de  très répandu sous le Nouvel-Empire thébain, qui désignait une classe spéciale de fonctionnaires que les rois d'Égypte chargeaient de missions auprès de leurs vassaux asiatiques et africains⁽¹⁾. Le mot  est un nom d'agent dérivé du verbe  = expliquer, éclaircir, faire connaître, démontrer =; le sens de « traducteur, interprète » lui convient donc parfaitement. La compétence de Pétisis s'étendait, nous apprend-il, sur deux contrées,  et . La première est connue, c'est le pays de Chanaan. La forme que le scribe emploie ici est une transcription de l'hébreu  beaucoup plus correcte que celle qu'on rencontre communément, ⁽²⁾. L'identification de la seconde est moins facile à établir et peut prêter à la discussion. L'inscription de Canope fournit bien un nom de pays assez semblable, , que la version grecque traduit par Πέρσαι, les Perses⁽³⁾; mais la géographie historique ne se prête guère à ce rapprochement. Il me paraît du reste plus logique de chercher le site de  dans le voisinage de . Les textes historiques relatifs aux invasions en Égypte des peuples confédérés, sous Minéptah et Ramsès III, font mention d'un peuple, les  dont l'origine a donné lieu à plusieurs suppositions. Les uns, et c'est l'opinion généralement adoptée aujourd'hui⁽⁴⁾, ont cru que ce nom était celui des Philistins de la Bible; les autres, et parmi ceux-là Chabas s'est montré le plus affirmatif⁽⁵⁾, ont émis l'hypothèse très critiquée depuis, qu'il servait à désigner les Pélages établis sur la côte asiatique de l'Helléspont et dans certaines îles de l'Archipel. Je pense, pour ma part, que les  des scribes égyptiens et les Philistins de la tradition biblique n'étaient qu'un seul et même peuple. Or,  correspond lettre pour lettre à פלשתי, et, si l'on retranche de  les éléments qui lui ont été ajoutés pour en

⁽¹⁾ Pour ce titre, voir MASPERO, *Études égyptiennes*, t. II, p. 38-39 et *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 276 et seq.

⁽²⁾ Nous avons, par ce petit texte, la preuve définitive que *Pakanana* ne désignait pas, comme le supposait Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 113, une simple forteresse, mais le Chanaan biblique.

⁽³⁾ *Zeits. f. äg. spr.*, 1866, p. 29.

⁽⁴⁾ MASPERO, *op. cit.*, t. II, p. 463, note 1 où l'on trouvera résumées les opinions diverses émises par les orientalistes depuis Champollion au sujet des Poulasati.

⁽⁵⁾ CHABAS, *L'antiquité historique*, édit. 1872, p. 296.

former un ethnique, on obtient une forme $\overline{\text{𐤀}} \overline{\text{𐤁}} \overline{\text{𐤂}} \overline{\text{𐤃}}$ et $\overline{\text{𐤀}} \overline{\text{𐤁}} \overline{\text{𐤂}} \overline{\text{𐤃}}$ (par changement du $\overline{\text{𐤃}}$ en $\overline{\text{𐤄}}$), qui est évidemment identique à $\overline{\text{𐤀}} \overline{\text{𐤁}} \overline{\text{𐤂}} \overline{\text{𐤃}}$. Il est donc certain que nous avons, dans $\overline{\text{𐤀}} \overline{\text{𐤁}} \overline{\text{𐤂}} \overline{\text{𐤃}}$, le nom jusqu'ici inédit, de la région occupée par les Philistins dans le Sud-Ouest de la Palestine.

Par son style, la statue de Pétisis nous reporte à l'époque saïte. Je croirai même, sans difficulté, que le personnage dont elle reproduit les traits vivait sous la XXII^e dynastie, probablement sous Sheshonq I^{er}, alors que l'influence égyptienne se manifestait pour la dernière fois en Judée. Par son père, $\overline{\text{𐤀}} \overline{\text{𐤁}} \overline{\text{𐤂}} \overline{\text{𐤃}}$, il était d'origine étrangère, peut-être chananéenne.

ÉMILE CHASSINAT.

NOTES SUR LA NÉCROPOLE DE BERSHEH

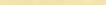
PAH

M. JEAN CLÉDAT.

A l'entrée du Ouady de Deir en-Nakhleh, du côté Sud, on remarque des tombes et carrières percées dans le flanc de la montagne. Tout en haut est la stèle du roi Aménophis III. Dans la partie moyenne est une série de tombes qui a été marquée sur la carte des auteurs de Bersheh, par les lettres Q, R, S et T.

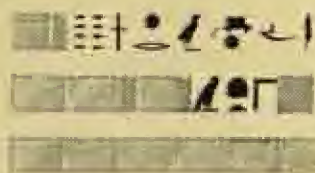
Trois, de ces tombes portent des inscriptions, et l'une d'elle a, dans le fond de la chambre, quatre statues debout. En contrôlant mes notes, je remarque que ces textes ne sont pas signalés dans l'ouvrage de MM. Griffith et Newberry, *El Bersheh*.

Dans le groupe Q, est la tombe d'un certain $\equiv \begin{array}{c} \text{ } \\ \vdots \\ \bullet \\ \vdots \end{array}$, qui était $+ \begin{array}{c} \text{ } \\ \vdots \\ \vdots \end{array}$.

En S sont les deux autres tombes. On lit sur le linteau de la première . Dans l'épaisseur de la porte, une inscription en deux colonnes. La partie inférieure est cachée par les déblais qui obstruent l'entrée. Ce qui est à découvert de la première colonne est illisible.



Dans le fond de la chambre, quatre statues très mutilées, dont deux réunies doivent figurer le mari et la femme, à gauche de ces deux personnages une figure plus petite, au-dessus de laquelle il y avait une inscription de trois lignes, dont on ne lit plus que :



La dernière tombe était autrefois en partie sculptée. On en voit des traces encore sur l'encadrement de la porte du fond et à droite de cette même porte, avec des restes d'inscriptions hiéroglyphiques. L'épaisseur de la porte portait également des inscriptions avec la figure du personnage. Ce qui reste des textes nous apprend que cet individu était «scribe royal, le dévoué au roi,....»

Sur la paroi du fond et à droite, on voit un léger *graffito*, je ne distingue que :

Α
 ΕΙΚΗΣΤΕ
 ΟΥΟΙΣΤ
 ΟΙΧΕ
 ΟΥΥ
 ΠΩ

JEAN CLÉDAT.



SUR QUELQUES TEXTES

PROVENANT DE GAOU EL-KÉBIR (ANTÉOPOLIS)

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT.

Durant ces deux dernières années, les marchands d'antiquités du Caire furent abondamment pourvus de monuments dont on dissimulait soigneusement l'origine. C'étaient, pour la plupart, de massifs sarcophages anthropoïdes d'un style uniforme et très particulier, taillés à plein bloc dans une sorte de pierre calcaire blanche compacte, sonore comme le cristal. Rarement ils étaient complets. Les plus belles pièces, celles qui portaient des inscriptions ou des figures symboliques, arrivaient intactes ou à peu près; les autres, de moins bonne tournure, étaient livrées en morceaux; parfois, la tête seule était conservée: les fouilleurs, en gens avisés et soucieux de leurs deniers, supprimaient les parties qu'ils jugeaient inutiles et encombrantes, afin de réduire les frais de transport en rendant celui-ci plus aisé. Ce fut, après les cercueils, des pierres arrachées à des tombes. A en juger par le nombre considérable des objets de cette provenance apportés au Caire et maintenant dispersés dans les collections, la nécropole qui les a contenus était fort riche. Elle doit être maintenant à peu près épuisée, et c'est grand dommage qu'on n'ait pu l'étudier en son ensemble avant qu'elle eût été pillée.

Un hasard favorable me fit connaître son emplacement il y a peu de temps. En examinant plusieurs pierres couvertes d'hiéroglyphes, je distinguai au milieu des textes deux noms géographiques bien identifiés, celui d'Antéopolis, , et celui du nome Aphroditopolite, . Interrogé par moi, le propriétaire de ces inscriptions m'affirma qu'elles provenaient de Gaou el-Kébir, ainsi que les sarcophages en calcaire si communs sur le marché. Je publie ici ces textes, qui sont gravés en caractères creux rehaussés de peinture bleu clair sur deux montants de portes de tombeaux, en y joignant la copie d'une courte inscription inscrite sur un cercueil en pierre blanche du type de ceux que j'ai signalés dans ce qui précède, et qui a été trouvé dans le même cimetière qu'eux. Ils ajoutent quelques notions inédites sur la géographie de la région où ils ont

L'une des parties du nom de l'Osiris local donné ici est incomplète. L'orthographe régulière est $\overline{\text{Ⲛ}} \overline{\text{Ⲛ}} \text{Ⲛ}$ et non $\overline{\text{Ⲛ}} \text{Ⲛ}$. Les deux autres textes l'écrivent $\overline{\text{Ⲛ}} \text{Ⲛ}$ et $\overline{\text{Ⲛ}} \overline{\text{Ⲛ}}$. Osiris $\text{ⲡ} \overline{\text{Ⲛ}} \text{Ⲛ} \text{Ⲛ}$ est particulièrement cité par les textes greco-romains, surtout à Dendérah⁽¹⁾.

Le Caire, Avril 1901.

E. CHASSINAT.

⁽¹⁾ V. BAKUSCH, *Dict. hiér.*, suppl., p. 575.

RAPPORT SUR UNE MISSION AU CANAL DE SUEZ

(OCTOBRE 1900)

PAR

M. J. CLÉDAT.

Le but de cette mission était de relever, en indiquant leurs noms modernes, les *tells* antiques. Le résultat n'a pas été aussi satisfaisant que je l'eusse désiré. L'indemnité qui m'était accordée n'étant pas en rapport avec les prix qui sont demandés pour les hommes, barques ou chameaux, je ne pus poursuivre mes recherches, dont l'intérêt est de tout premier ordre, au point de vue géographique et archéologique. La partie géographique de cette région est particulièrement mal connue. La carte dressée autrefois par la mission française est la seule qui nous donne des renseignements précis et exacts sur ces lieux. Mais la grande précipitation qui a présidé à l'exécution des relevés est cause que bien des points sont omis ; ceux qui sont connus seraient à revoir et à étudier plus complètement.

Je visitai la région comprise entre le Sérapeum et la gare de Ballâh, ou kilomètre 54.

Arrivé le 2 octobre à Ismailiah, je pus, grâce à l'aimable bienveillance du personnel de la Compagnie du Canal de Suez, me mettre en route dès le lendemain.

J'allai directement au lieu désigné encore sous le nom de *Sérapeum*. Il est situé à quelques kilomètres au Sud-Ouest de la gare de Toussoum. L'embranchement d'un petit canal marécageux servant de déversoir au canal Ismaïlieh ou canal d'eau douce, des maisons en ruines, construites au moment du percement du canal, une machine à vapeur pour aider au déversement des eaux, marquent le lieu où il faut descendre. On longe ensuite ce canal, environ 3 kilomètres, jusqu'à celui d'eau douce, qu'on remonte dans la direction Nord, jusqu'à environ 500 mètres au-dessus d'un petit village que les Arabes

m'ont dit se nommer *Drissah*. A ce point, on traverse le canal et la voie du chemin de fer qui sont parallèles. De là on se dirige dans la direction Sud-Ouest, on passe à travers un petit cimetière arabe : le *tell* du Sérapium est à une centaine de mètres environ de ce dernier lieux, et à 1500 mètres ou 2000 mètres du village. Le *tell* est peu considérable; il a 100 mètres à 150 mètres environ dans sa plus grande longueur. Une centaine de blocs de granit de dimensions peu considérables, jonchent le sol et sont les seuls restes de ce lieu antique. Un seul parmi tous ces fragments porte une moulure convexe (fig. 1).

Je repartai le lendemain pour le Bir Mourrah, après avoir passé la nuit à la gare de Toussoum. Ce puits est à l'Est du canal, en face du cheikh Henedik; construit sur une colline à l'occident et à l'angle du canal et du lac Dakhlah. Le Bir Mourrah est à environ 1 kilomètre du canal. L'eau de ce puits est saumâtre et nauséabonde, les chameaux seuls boivent cette eau, que les bédouins y amènent. Les *antiquités* que l'on m'avait désignées ne sont que des fours à chaux en ruines et abandonnés depuis fort longtemps, et qui dans la région ont reçu l'épithète d'antiques. Peut-être que ces fours ne remontent pas au-delà du percement de l'isthme. Ils sont au nombre de trois, mais en se dirigeant vers le lac Dakhlah et sur ses bords, l'on en voit également un grand nombre. Il est bon de se mettre en garde contre ces prétendues antiquités.

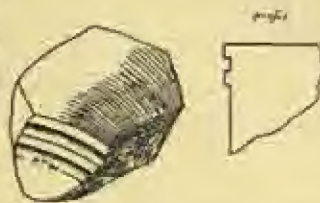


Fig. 1.

En longeant la rive Sud-Est du lac Dakhlah, et après avoir traversé à nouveau le canal, j'arrive à Toussoum, sur laquelle colline est construit le cheikh Henedik. Le lac *Dakhlah* n'est pas indiqué sur les cartes, où il semble faire suite à celui de Timsah; mais un bras de deux ou trois cents mètres, c'est-à-dire toute la largeur du Gebel Maryam, les sépare. Le canal le coupe par le milieu. La côte Ouest est remplie de petits îlots, formant entre eux des bas-fonds qui rendent la navigation des barques arabes très difficile. Le rivage est couvert de coquillages du genre *fusus* et d'étoiles de mer. On ne voit pas cela autour du lac Timsah.

Le cheikh *Henedik*, est une construction récente, rectangulaire et blanchie à la chaux; ce qui permet de le voir de très loin. Sur la toiture plate est construite, dans le milieu, une petite coupole demi-sphérique. Sur la gauche des habitations

construites par les ouvriers ayant travaillé à la construction du canal et en partie ruinées : à droite et au bas de la colline un ancien jardin, dans une excellente terre noire. Je signale ce point, car aucune végétation ne pousse dans la région. Et c'est le seul endroit où se trouve de la terre végétale, partout ailleurs on ne voit que du sable.

Le *Gebel Maryam* est une montagne située entre les lacs Dakhlah et Timsah, à l'Ouest du canal, qui en baigne le pied. De cette montagne, peut-être la plus haute de la région, 40 ou 50 mètres au-dessus du niveau du canal, on domine tout le pays environnant et le panorama est particulièrement intéressant. Plat au sommet, le Maryam a la forme d'une immense ellipse. Du canal on aperçoit

sur les pentes des excavations dans la roche, mais elles sont peu profondes et ne présentent aucun intérêt. Le calcaire est peu résistant et se brise facilement sous la pression des doigts. J'y ai recueilli deux pièces de monnaie en très-mauvais état.



Fig. 2.

Les *tells* antiques, au nombre de deux, sont situés au bas de la montagne. L'un se trouve dans une sorte de presqu'île qui s'avance dans le lac Dakhlah. On voit à la surface du sol beaucoup de fragments de poteries, de verres brisés et de morceaux de schistes. Une construction carrée, en briques, rasée au niveau du sol se voit vers le centre du *koum*. Cette habitation avait deux mètres environ de chaque côté. Un double crépi intérieur recouvrait la brique. L'un blanc, sur lequel on avait appliqué un enduit rouge. Dans l'angle Nord-Ouest est une sorte d'escalier en quart de cercle dont deux marches seulement sont visibles, il m'a été impossible de vérifier s'il descendait à une plus grande profondeur (fig. 2).

Dans la direction Sud-Est et à 5 mètres de distance de ce point, l'on voit également les restes de l'angle d'une muraille en briques.

Au Nord, le *sébkah* humide marque d'une forte tache brune le plan d'un groupe de constructions et l'épaisseur des murs. Ces maisons sont à peu près identiques comme distribution (voir la figure 3 qui donne le plan de l'une d'elle). Les côtés ont cinq mètres de longueur environ, et l'épaisseur des murs 0 m. 50 cent, à 0 m. 60 centimètres.

J'ai recueilli en ce lieu une pièce de monnaie et un *tat* informe en terre émaillée vert, portant des deux côtés une croix renversée. Ces ruines sont indiquées sur la carte de la Compagnie du Canal, Port d'Ismailia, 1866.

Le second *tell* est situé dans une île du lac Timsah, et proche du Gebel Maryam. Il est couvert de débris de poteries rouge, grise, brune et jaune. Sur certains points de l'île on y voit des amas de calcaire, aucun fragment ne m'a permis de constater un travail de taille. Mais là où est la pierre il y a peu de poterie.

Le *Gebel Daoud*, ainsi que me l'ont nommé les Arabes, est situé à l'Ouest et au fond du lac Dakhlah, dans les marais de Néfiché à trois ou quatre kilomètres

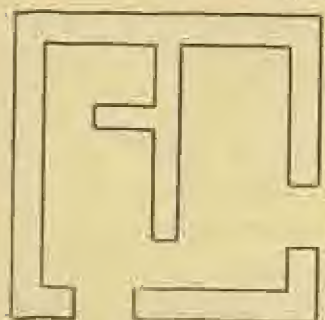


Fig. 3.

du cheikh Henedik, et à une centaine de mètres du canal d'eau douce, à l'Est. Vers le Sud on aperçoit, construites en roseaux, quelques huttes de bédouins. Le Gebel Daoud n'est pas, à proprement parler, une montagne; c'est un vallonnement de sable de quelques mètres de hauteur, formant presque île. A cet endroit, le lac, en partie desséché, forme un vaste espace marécageux. Beaucoup de fragments de pierres de taille jonchent le sol, avec quelques débris de

granit et de poteries rouges. Sur quelques-uns de ces fragments on voit des bandes circulaires très nettes indiquant l'emploi d'un outil. D'autres sont peints en jaune à la surface. J'y remarque également des fragments de verre de couleur bleue. Le *tell* couvre une surface dont le diamètre serait de 50 mètres environ. Je n'y ai remarqué aucun reste de construction.

A la station du kilomètre 54 ou Ballah, est un *kom* situé à 1000 mètres ou 1500 mètres au Nord-Ouest de la gare. Le *kom* présente sensiblement la forme d'un œuf, dont le plus grand côté est dirigé dans la direction Est-Ouest. Il couvre une surface d'environ 150 mètres sur 80 mètres. On y voit des fragments de poterie ordinaire et tournée, en terre émaillée vert ou noir, des morceaux de verre, du granit rose et du calcaire taillé du porphyre, et des briques cuites.

Le chef de la station qui, à plusieurs reprises, a fait des recherches, y a recueilli un grand nombre d'antiquités. Entr'autres une sonde qu'il m'a généreusement offerte, et deux amphores dont l'une malheureusement s'est brisée en revenant

à la lumière; l'autre, qu'il conserve chez lui, est d'une forme très élégante et a un mètre de hauteur.

Enfin, on me signale à l'Est et vers le kilomètre 58, deux points renfermant des antiquités. Le premier, selon les Arabes, serait *El-Maghâra*; on y verrait non seulement les grottes⁽¹⁾, qui ont donné le nom à ce lieu, mais des monuments construits en gros blocs de pierre. El-Maghâra se trouverait situé à une journée de chameau du canal.

Le second, *Tell El-Makh* (?), ne serait guère qu'à deux heures du même kilomètre 58.

Les cartes désignent sur les bords Est du Canal, à quelques kilomètres au nord de la station 54, un *tell* antique. Malgré mes recherches, je n'ai pu le trouver, et les habitants du pays l'ignorent complètement.

JEAN CLÉBAT.

⁽¹⁾ Les tombes creusées dans la montagne reçoivent des Arabes le nom de «grottes» en Haute-Egypte, mais là où le terrain est plat, je me suis demandé ce qu'ils pourraient bien

désigner. Toutefois un peu plus au Sud de ce kilomètre il est bon de remarquer que les rives sont rocheuses.

NOTES

SUR UN TEXTE COPTE DU XIII^E SIÈCLE

PAR

M. P. CASANOVA.

Le document copte, objet de cette étude, peut se dater très exactement d'après le contexte, de 1210 de notre ère. Analysé sommairement par Zoëga⁽¹⁾, utilisé par Quatremère⁽²⁾, il a été récemment publié et traduit, d'après la copie de Tuki, par M. Amélineau⁽³⁾. Cette copie est assez défectueuse. On en a la preuve par les nombreux *sic* que M. Amélineau a dû introduire dans le texte, les barbarismes et solécismes, les phrases incompréhensibles qu'il a soigneusement relevées, d'autres encore qui lui ont échappé et qui l'ont entraîné à des sens inexacts. De ces dernières je citerai un exemple typique : p. 179. M. Amélineau traduit : « J'ai vu un chrétien dont on avait coupé la tête ; je suis allé, j'ai pris des aromates et de la myrrhe, je l'en ai oint », et en note : « Cette traduction est assez libre. Le mot $\epsilon\upsilon\epsilon\rho\theta\omicron\tau$ ⁽⁴⁾ signifie : étant gras ; mot à mot je le fis étant gras ». Il faut restituer en oubliant par Tuki et lire : « je l'ai appliqué sur sa blessure » $\chi\tau\iota\mu\eta\iota\epsilon\epsilon\upsilon\epsilon\rho\theta\omicron\tau$. Je me hâte de dire que je n'ai aucun mérite à cette restitution, car je trouve la phrase en question tout entière dans le dictionnaire de Tattam à l'article $\mu\alpha\rho\mu\alpha\rho$. M. Amélineau s'est trompé dans le sens de couper qu'il a attribué au verbe $\phi\epsilon\omega$, car, d'après la fin de la phrase, il est évident que la tête n'avait pas été coupée mais seulement *fendue*, ce qui est un sens très ordinaire de la racine $\phi\omega$. Je crois donc qu'il n'est pas téméraire de prendre certaines libertés avec un semblable texte.

M. l'abbé Hyvernât, à qui j'ai écrit pour demander quelques éclaircissements sur divers points obscurs de ce document, veut bien me donner ainsi son opi-

⁽¹⁾ *Catalogus codicum copticarum*, p. 87 et seq.

⁽²⁾ *Mémoires géographiques*, I, p. 58.

⁽³⁾ *Journal Asiatique*, année 1887, viii^e série, t. 9, p. 113 et seq.

Bulletin, 1901.

⁽⁴⁾ Par une petite faute d'impression la note dit $\epsilon\upsilon\epsilon\rho\theta\omicron\tau$ mais le texte porte bien $\epsilon\upsilon\epsilon\rho\theta\omicron\tau$.

nion: « Le texte de ce martyre est mauvais, de basse époque et fourmillé de fautes.... Il serait très désirable qu'on pût retrouver un texte arabe qui aurait quelque chance d'être correct⁽¹⁾ ». Par ces derniers mots, le savant éditeur des martyres coptes semble supposer qu'il a dû exister un texte arabe parallèle au texte copte. C'est sous une impression semblable que j'ai entrepris d'étudier ce texte et que je crois avoir obtenu quelques résultats intéressants.

Il convient de reprendre les considérations qu'a développées M. Amélineau dans son introduction. Justes dans leur ensemble, elles m'ont paru pouvoir être rectifiées et complétées dans certains détails que M. Amélineau est excusable de ne pas connaître aussi intimement. L'histoire de l'Égypte musulmane, et particulièrement de sa capitale où se passent les événements relatés par le document en question, est le sujet de mes études journalières depuis plus de dix ans. Il est donc tout naturel que je sois en mesure d'apporter quelques éclaircissements nouveaux. D'ailleurs, je n'ai pas la prétention de résoudre tous les petits problèmes que suscite l'examen de ce texte, et certes il y aura encore beaucoup à dire après moi.

La thèse que je vais développer est que le document a été écrit primitivement en arabe, et que l'auteur copte l'a traduit littéralement, au moins dans toute sa partie narrative. Le début, qui d'ailleurs est hors de ma compétence, peut être d'origine purement copte.

Je résume rapidement le document: c'est le panégyrique de Jean de Phanidjoït, qui de chrétien s'était fait musulman vers 1190 de notre ère. Pris de remords, il voulut en 1209 faire une abjuration publique. Coptes et Musulmans essayèrent en vain de le faire revenir sur une telle détermination qui devait fatalement lui coûter la vie. Le sultan al Kâmil, lui-même, s'efforça de lui faire entendre raison, mais dut, devant son obstination, se conformer aux prescriptions formelles de l'islamisme. Il le fit mettre à mort le jeudi 4 Pachons 925 des Martyrs, soit le 29 avril 1209.

La partie narrative présente un double caractère: d'abord une rigoureuse exactitude historique et topographique, puis une vivacité d'allures, une souplesse de style, un coloris qui rappellent la meilleure manière des conteurs arabes. Rétablie en langue arabe, elle rappellerait par une certaine élégance et re-

⁽¹⁾ Lettre datée du 21 novembre 1909.

cherche des phrases symétriques le procédé des *Kâtibs* de la chancellerie arabe, dont les plus célèbres, Imâd ad din et le kâdî al Fâjîl, sont presque contemporains, ayant fleuri vers la fin du xiii^e siècle. Précisément sous les Ayyoûbites et longtemps encore sous les Mamlouks, pendant tout le xiii^e siècle au moins, les *Kâtibs* les plus considérables étaient coptes, comme j'aurai l'occasion de le rappeler plus loin. Je puis dire que j'ai été amené à la thèse que je vais m'efforcer d'établir par cet air de famille du document copte et des textes égyptiens arabes du même temps dont j'ai quelque pratique. Si j'ajoute que, dans certains cas, tel mot copte n'offre de sens qu'en supposant qu'il transcrit un mot arabe mal lu, mot arabe que je rétablis parfois avec toutes chances de certitude, j'aurais, je crois, fait partager au lecteur mon impression.

Deux données historiques principales nous sont présentées en deux passages dont voici la traduction par M. Amélineau :

1. «... Il arriva sous le règne d'Osman, fils de Joseph, roi établi sur Babylone d'Égypte, la Paralie, la Syrie, les districts de Damas et de l'Arabie (ce roi était un cydarite et un persan, *Kada viarque* de la foi des Agarinnéens, voulant convertir à sa foi les Arabes et les Ismaélites) qu'il y eut un homme du Sud etc.⁽¹⁾ »

2. «... le quatrième jour de Pâschons... dans l'année des Saints martyrs 925, aux jours du patriarcat de notre père glorieux, Abba Jean Pauléon, patriarche d'Alexandrie... et dans la onzième année du règne de Mohammed, fils d'Abou Bekr, fils d'Ayyoub, frère de Yousseuf : ce Yousseuf est le père du roi Osman qui fut *Lamite* de son temps près des rives du fleuve d'Égypte sur le trône de Piban⁽²⁾. »

M. Amélineau a cru que, dans le premier passage, toute la fin de la phrase : « roi établi sur Babylone d'Égypte... ce roi était un cydarite etc. » s'appliquait à Osman. Dans son introduction, il donne lui-même la preuve par des détails historiques précis que Osman (al Malik al 'Azîz 'Outhmân, fils de Saïdîh addîn Yoûsouf le Saladin bien connu des croisades) n'eut des possessions de son père que l'Égypte. Il persiste, malgré cela, dans cette interprétation du texte copte et essaie d'attribuer au même personnage un caractère religieux que l'histoire est loin de lui reconnaître, tandis que tout ce que nous savons

⁽¹⁾ *Loc. cit.*, p. 144. — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 177.

de Saladin concorde exactement avec ce que nous dit l'auteur copte. Or j'ai beau examiner le texte copte et la traduction elle-même de M. Amélineau, je n'y vois qu'une chose : c'est qu'il y a ambiguïté, et que le mot *μωϥρο* « le roi » qui vient immédiatement après *μωϥουφ* « de Joseph » peut s'appliquer aussi bien à ce dernier qu'à 'Outhmân *ⲟⲩⲧⲙⲁⲛ*. Le second passage semble bien indiquer la préoccupation de l'auteur de mettre en relief le nom de ce Joseph, le fondateur de la dynastie, dont le rôle historique est célèbre en Orient comme en Occident, tandis que celui de son fils est des plus insignifiants et totalement inconnu à qui n'a pas fait une étude spéciale de l'histoire d'Égypte à cette époque.

M. Amélineau (p. 126) dit que « Osman était de mœurs sévères et voulut réfréner la licence de certaines fêtes ». J'ignore sur quel texte M. Amélineau se fonde; mais je dois constater que Makrizi nous dit exactement le contraire.

« Quand régna le sultan al Malik al 'Azîz 'Outhmân ibn Šalâh addîn Yoûsouf, il augmenta les taxes et en accrut l'iniquité. Le Kādî al-Fâdil dit au chapitre des événements de 590 : au mois de Cha'ban les habitants de Mišr et du Caire étalèrent au jour leurs turpitudes : Les gens du gouvernement et les représentants de l'autorité laissaient faire » — suit un tableau énergique des abus et de la complicité des gouvernants et enfin cette sévère conclusion : « Cet état de choses avait pour cause la dépense qui se faisait au palais du *sultan*, pour les vivres de sa famille et la nourriture de ses enfants On m'a raconté que le *sultan* avait fait faire pour ses boissons des coupes d'or et d'argent et que beaucoup de femmes et d'hommes se réunissaient dans ces orgies »

Nous prions Dieu qu'il ne nous demande pas compte de ces actes et qu'il ne nous rende pas responsable de l'audace de leurs auteurs ! ⁽¹⁾ ».

Le Kādî al Fâdil était le conseiller laissé par Šalâh ad dîn auprès de son fils. Il semble qu'il ne ratifierait pas cette phrase de M. Amélineau : « Osman était de mœurs sévères et voulut réfréner la licence de certaines fêtes ».

L'autre passage de Makrizi n'est pas moins explicite. Après avoir parlé de diverses iniquités et spoliations, il ajoute : « Ceci se passait au temps d'al Malik

⁽¹⁾ *Khiṭaṭ*, édition de Boullâk, I, 105, l. 9 et seq., traduction Bouriant, p. 302-303.

al 'Aziz 'Outhmân ibn Şalâh ad-dîn Yûsûf ibn Ayyûb ibn Chadi, et ibn Ounân fit les vers suivants :

Tous ceux qui s'appellent 'Aziz ne méritent pas ce nom ; de même que tous les nuages à éclairs ne produisent pas la pluie.

Quelle différence entre les actes des deux 'Aziz ! L'un donne l'aumône, l'autre la prend ⁽¹⁾.

Ibn Ounân arrivait, en effet, du Yémen où régnait un prince libéral qui portait également le titre de al-Malik al 'Aziz « le prince glorieux ». Lui, non plus, ne ratifierait pas le jugement de M. Amélineau.

Il faut cependant reconnaître qu'un autre contemporain, le médecin 'Abd al Latîf qui, plus favorisé que Ibn Ounân, avait pu apprécier la libéralité de 'Outhmân, nous dit : « C'était un jeune prince plein de générosité, de bravoure et de modestie, qui ne savait rien refuser. Malgré sa grande jeunesse et l'ardeur de son âge, il avait des mœurs très réglées et était exempt de toute avidité pour l'argent ⁽²⁾ ».

Se prononcera qui voudra. En faisant une juste moyenne, on pourrait penser que 'Outhmân fût plutôt un prince de bonne nature, mais trop faible, et qu'il ne sut pas réprimer les excès de son entourage. Même ainsi, il est difficile de lui attribuer le rôle que lui assignerait le document copte.

Reportons-nous, au contraire, à Joseph, c'est-à-dire à Saladin, et chacune des expressions de l'auteur copte va se trouver confirmée par des détails si connus de l'histoire arabe que l'on pourrait faire un volume avec les textes qui les relatent. Je me contenterai de signaler ceux de la collection des historiens orientaux des Croisades, publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et accessibles à tous les lecteurs qui voudraient vérifier l'exactitude de mon assertion, et je résume ainsi son histoire : en suivant les indications de l'auteur copte :

Il régna sur l'Égypte, sur le Sâhil (rivage de Syrie), sur la Syrie, y compris Jérusalem, Damas et Alep. Il était *Kurde* d'Arménie, musulman sunnite, de la doctrine d'al Ach'ari, et il contraignit les Égyptiens qui professaient jusqu'ici la doctrine ismailienne chiïte à professer la sienne.

Comparons cette phrase avec le texte copte :

⁽¹⁾ *Khatât*, p. 108, l. 34 et seq., traduction, p. 312. — ⁽²⁾ SILVESTRE DE SACY, *Abdellatif*, p. 469.

Le mot Égypte est représenté par BABYΛΩN HTG XHM. Je réserve l'étude de cette question dans l'article suivant. Je me contente de dire ici que ce mot, ou plutôt ce groupe de deux mots, désigne la ville de Fostât fondée par les Musulmans sur l'emplacement de la ville appelée par les Grecs Babylone. Elle est encore appelée par les Arabes Fostât Miṣr ou simplement Miṣr. (Miṣr مصر = XHM en copte). On attendrait donc ici XHM tout seul, car il signifie aussi l'Égypte. Il est bizarre de dire que ce roi était établi sur la capitale d'un de ses états et sur d'autres états; c'est comme si je disais qu'Édouard VII règne aujourd'hui sur *Londres*, le pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande. Pour expliquer cette bizarrerie, je suppose donc un texte arabe primitif ديار مصر qui veut dire littéralement « les maisons, les demeures de Miṣr » et qui est une expression quasi officielle pour indiquer le pays tout entier. Entre mille exemples, je citerai ce passage de Makrizi: *فيما ملك السلطان الملك الناصر صلاح الدين يوسف بن ايوب* « Quand le sultan al Malik an Naṣir Salāh ad-dīn Yoṣouf ibn Ayyoūb fut maître de *diar Miṣr* (c'est-à-dire de l'Égypte) »⁽¹⁾. Le traducteur copte, ignorant les finesses de la langue arabe, a cru que « les maisons » désignaient une ville et non une contrée, et a cru bien faire de donner comme équivalent de ديار مصر non pas XHM seul, mais BABYΛΩN HTG XHM.

Le Sāḥil الساحل est ainsi appelé par les historiens Arabes parce qu'il constitue un territoire spécial, le long de la mer; il répond à l'ancienne Phénicie⁽²⁾. Le copte a ici ⲫⲓⲁⲣⲁⲗⲓⲁ. Le lexique copte arabe publié par Kircher donne en effet ⲫⲓⲁⲣⲁⲗⲓⲁ, الساحل. Il ne faut pas confondre ici avec la région située sur le littoral de l'Égypte et qui a conservé sous la forme arabe encore subsistante al Bourlos ou Borollos البرلس le grec primitif παράλος « littoral maritime »⁽³⁾. Il n'est pas admissible, en effet, que, dans l'énumération si sommaire des états du sultan, une province aussi peu importante que le Bourlos fût l'objet d'une mention spéciale.

Après le Sāḥil vient la Syrie ⲫⲥⲩⲣⲓⲁ ce qui ne fait aucune difficulté, puis

⁽¹⁾ Édition arabe, II, 358, l. 16. Je choisis ce passage parce qu'il est emprunté au chapitre où l'auteur dit que Salāh ad-dīn imposa la doctrine d'Al Ach'ari à toute l'Égypte, quand il s'en rendit maître. Voir le texte cité page 122.

⁽²⁾ Quatrenière, en traduisant ce passage, I, p. 48, *Mém. géogr.*, emploie, en effet, le mot

de Phénicie, qui est plus précis que le mot de Paralin employé mais non expliqué par M. Amélieux.

⁽³⁾ Cf. AMÉLIEUX, *Géographie de l'Égypte, à l'époque copte*, p. 104, 566, 571 et 575, où est donnée l'équivalence ⲫⲓⲁⲣⲁⲗⲓⲁⲟⲩ ⲫⲓⲁⲣⲁⲗⲓⲁ, البرلس.

mention « des districts de Damas et *Tiervi*? » $\text{ⲛⲓⲟⲙⲟⲩ ⲛⲧⲉ ⲁⲁⲙⲁⲕⲕⲟⲥ ⲛⲉⲙ ⲛⲉⲣⲥⲓ}$. Damas étant en Syrie, on ne s'explique pas qu'il en soit fait mention particulière après le nom de Syrie, à moins que, pour plus de précision, l'auteur copte ne veuille bien spécifier que c'est la Syrie, dans toutes ses parties qui sont Damas, Jérusalem et Alep, les deux dernières surtout pouvant être considérées comme à part. Dans ce cas il faut que l'énigmatique ⲛⲉⲣⲥⲓ représente soit Alep, soit Jérusalem.

Il ne peut être question de l'Arabie, comme traduit M. Amélineau, d'abord parce que le nom de l'Arabie est vraiment trop connu des Coptes qui l'écrivent ⲁⲣⲁⲃⲓⲁ , ⲛⲉⲣⲁⲃⲓⲁ , ⲧⲁⲣⲁⲃⲓⲁ , ⲧⲁⲣⲁⲃⲉⲩⲩⲥ ⁽¹⁾ pour se déformer ainsi, ensuite parce que jamais l'Arabie n'a appartenu à un sultan d'Égypte. Le Yémen était bien aux mains du frère de Salâh ad dîn mais en toute propriété. Les monnaies des sultans ayyoubîtes du Yémen ne portent que leurs noms et non celui du sultan d'Égypte, ce qui indique bien leur indépendance absolue vis-à-vis de lui, bien qu'il fût le chef de la famille, le *suzerain* ⁽²⁾.

Les Coptes appellent Alep : ⲕⲉⲣⲟⲓ . Pour qu'il y eût identité absolue avec ⲛⲉⲣⲥⲓ il faudrait admettre le changement du ⲕ en ⲛ et celui de ⲟ en ⲕ , mais paléographiquement ils sont bien invraisemblables.

Resterait Jérusalem. Si le mot ⲛⲉⲣⲥⲓ y répond, ce ne peut être que d'après mon hypothèse d'un texte arabe primitif contenant le mot القُدس *al Qouds*, forme arabe du nom de Jérusalem. Que le Copte ait ignoré cette forme très spéciale aux Arabes, cela n'a rien d'invraisemblable; il a pu lire alors un autre mot. Consultons le lexique copte-arabe, nous voyons ⲛⲉⲣⲥⲓ ⲉⲗⲉⲃⲓⲣ ⁽³⁾. Ce dernier mot, dépourvu de points, ressemble beaucoup au mot القُدس également dépourvu de points, surtout si l'on se rappelle que dans l'écriture cursive س peut présenter la forme س identique à س sans points. Quant à la confusion du ⲕ ou ⲁ médial

⁽¹⁾ AMÉLINEAU, *Géographie de l'Égypte*, p. 555, 557, 559, 561, 565, etc.; cf. l'art. ⲧⲁⲣⲁⲃⲓⲁ , p. 483.

⁽²⁾ Pour plus de sûreté, j'ai prié mon collègue M. Salmon de vérifier cette assertion sur les collections du Cabinet des médailles de Paris et le Catalogue de Londres. Ce privilège de la *Sik-kat* est un signe caractéristique de la suzeraineté.

⁽³⁾ KIRCHER, *Lingua aegyptiaca*, p. 214. Un

manuscrit du Patriarcat copte du Caire donne f° 76 r°, col. 2, l. ult., ⲛⲉⲣⲥⲓ ⲉⲗⲉⲃⲓⲣ (*sic*). Nous devons la connaissance de ce manuscrit qui contient le même texte que celui qu'a édité Kircher, à M. Loret (*Annales du Service des Antiquités*, 1^{er} vol.). Il m'est agréable de remercier vivement S. B. Mgr. le Patriarche et son très aimable intermédiaire M. Labib qui m'ont autorisé à étudier à loisir ce précieux manuscrit.

avec α ou \star , elle est bien connue de tous ceux qui ont manié quelque peu les manuscrits arabes ⁽¹⁾.

Peut-être trouvera-t-on cette seconde hypothèse bien hardie. Cependant je ferai remarquer qu'il serait bien surprenant que, dans l'énumération des possessions de Salâh ad din, on omit celle qui, pour le chrétien comme pour le musulman, avait certainement la plus grande importance et qui méritait bien plus que Damas, de ne pas être sous-entendue dans la mention vague de Syrie. De toutes façons, je crois qu'il faut donner comme équivalent de $\tau\epsilon\rho\sigma\iota$, soit Alep, soit Jérusalem, et je laisse au lecteur le soin de décider laquelle des deux hypothèses est préférable.

Salâh ad din était Kurde; le copte dit $\kappa\upsilon\lambda\lambda\alpha\rho\iota\tau\eta\varsigma$ ⁽²⁾. Il me paraît impossible ici qu'il n'y ait pas une intervention des deux lettres λ et ρ et qu'il ne faille lire $\kappa\upsilon\rho\lambda\lambda\iota\tau\eta\varsigma$ ou mieux $\kappa\upsilon\rho\lambda\iota\tau\eta\varsigma$. Or cette intervention est incompréhensible dans le copte, tandis qu'il n'est pas un copiste arabe qui ne puisse écrire كدرى pour كدرى, pas un lecteur de manuscrits arabes qui ne puisse confondre, si le nom ne lui est pas connu, كدرى et كدرى. Ce fait est une preuve presque décisive que le Copte avait sous les yeux des mots arabes, dont il n'a pu reconnaître exactement les véritables lettres, quand les noms lui étaient inconnus, et spécialement quand c'étaient des noms propres.

Le Copte nous dit que le roi était persan. Le Kurdistan, ou pays des Kurdes, peut être, en effet, considéré comme faisant partie de la Perse. D'ailleurs si le mot copte $\eta\epsilon\rho\epsilon\eta\varsigma$ est l'équivalent de l'arabe عجمى *Adjamî* il veut dire non seulement « persan » mais d'une manière générale « non arabe ».

La phrase suivante contient le mot assez singulier de Kadaxiarque. Il me semble que $\kappa\alpha\lambda\lambda\alpha\lambda\iota\alpha\rho\chi\eta\varsigma$ est le mot grec $\kappa\alpha\kappa\omicron\delta\omicron\varsigma\epsilon\alpha\rho\chi\eta\varsigma$ « chef de la fausse doctrine » formé comme $\alpha\lambda\theta\eta\sigma\iota\epsilon\alpha\rho\chi\eta\varsigma$. La seconde syllabe a été sautée par le copiste par suite de sa ressemblance avec la première, ce qui est un accident paléogra-

⁽¹⁾ Précisément le manuscrit du Patriarcat (voir page précédente, note 3) a fait cette confusion puisqu'il a lu $\epsilon\mu\epsilon\mu\epsilon\mu$ « le puissant » (qui est inadmissible dans le chapitre où il n'est traité que des rivières, lacs, sources, mers, etc.) au lieu de $\epsilon\mu\epsilon\mu$ « le marais » qui est certainement la vraie lecture.

⁽²⁾ On me permettra de ne pas insister sur

l'hypothèse de M. Amélineau qui parle d'un cheikh Qadry que j'avoue m'être inconnu et de la secte hérétique des Qadryeh. Cette dernière est bien connue et, par cela même, il n'en peut être question : Salâh ad din et les Ayyoubites étant, par excellence, les champions de l'orthodoxie musulmane.

phique fréquent. Il importe peu, d'ailleurs; le sens est clair: il veut dire « chef, champion ». Le mot arabe correspondant était, si mon hypothèse est juste: داعى *dā'i*. Le *dā'i* est celui qui proclame une doctrine religieuse; Šalāh ad dīn fut véritablement en Égypte le *dā'i* de la foi orthodoxe, le représentant de l'imām alibaside de Bagdad en opposition avec l'imām fatimide d'Égypte dont il abolit l'autorité. M. Amélineau pense que le mot *Kadaxiurque* « est synonyme de Khalife entendu dans le sens religieux ». Mais ni Šalāh ad dīn ni aucun de ses successeurs ne furent et ne pouvaient être Khalifes.

M. Amélineau ne dit rien de l'expression assez inattendue de Agarinnéens, opposée formellement à Arabes et Ismaélites. Pourtant les Agarinnéens ne sont pas autre chose que les fils d'Agar; les auteurs byzantins ne font aucune différence entre Ἀγαρῖνοι, Ἰσμεηλῖται et Σαρακεῖνοι⁽¹⁾. Plus loin dans le texte copte (p. 145 et 146) il est visible que Ἰσμεηλιτικὸν n'est pas distinct de σαρκῖνον (lire σαρκῖνον comme le remarque M. Amélineau). Dès lors il n'est pas possible que le texte primitif contienne véritablement le mot Agarinnéens et je crois pouvoir affirmer qu'il faut lire Ἰσμεηλιτικὸν transcription de l'arabe الاسعريين *al asch'ariyīn* les « partisans d'al Ach'ari ».

La confusion du c et du r coptes est fort admissible. D'ailleurs, on peut supposer qu'un autre copiste ou quelque lecteur, voyant un mot inconnu ἈΓΑΡΙΝΝΕΟC ou de forme analogue si semblable à un autre si connu ΧΑΡΙΝΝΕΟC, a cru bien faire de substituer ce dernier.

En effet, à prendre le texte à la lettre, on aboutit à cette absurdité: « le chef de la foi des Arabes, convertit les Arabes à sa foi ». Il faut de toute nécessité, et pour le bon sens de l'auteur et pour la réalité historique, que la doctrine de Saladin

⁽¹⁾ Voici, entre autres, un texte bien significatif: ὁμολογοῦνται δὲ τρισσῶς Σαρακεῖνοι, Ἰσμεηλῖται καὶ Ἀγαρῖνοι, Σαρακεῖνοι αὖτε ὅτι ἡ Σαρα ἐξαπέστειλε τὴν Ἀγάρ... Ἰσμεηλῖται δὲ ὡς ἐκ τοῦ Ἰσμεὴλ καταγόμενοι, Ἀγαρῖνοι δὲ διὰ τὴν προγονοῦσάντων Ἀγάρ. Il est tiré d'un passage de Georges Phraata où il est fait un exposé très intéressant et remarquablement exact des doctrines musulmanes (édition de Bonn, III, 11, p. 303) — et encore G. SYNGE, *Édition de Bonn*, p. 186. Dans la *Scala copta* publiée par

Kircher (*Ling. aegypt.*) on lit: p. 81, Ἰσμεηλιτικὸν, Hagareus, محجى et ΟΥΓΑΡΑΓΕΟC, Hagareus, هاجرى (sic, évidemment pour هاجري). Les autres *Scala* (celles de la Bibliothèque nationale que j'avais signalées à notre collègue M. Lacombe comme devant être identiques à celle de Kircher et qu'il a bien voulu collationner pour moi à Paris, n° 50, 53, et 110; — et celle du Patriarchat copte du Caire, f° 50 r, col. 3) donnent Ἰσμεηλιτικὸν هاجري et ΟΥΓΑΡΑΓΕΟC مسلم.

soit opposée à celle des Arabes (d'Égypte), et si l'on prend garde que la doctrine professée à cette époque par les Arabes d'Égypte s'appelait : ismaélienne *إسماعيلية* *ismaïliyya*, on voit que la première partie du texte copte nécessite un mot représentant l'opposé de la doctrine hérétique ismaélienne. Or les historiens arabes sont formels : la doctrine opposée introduite par Šalāh ad dīn est la doctrine orthodoxe *ach'arite*⁽¹⁾.

Voici un passage décisif de Makrizi.

Après un examen très détaillé des diverses doctrines et sectes qui s'étaient élevées dans l'islamisme, après avoir rappelé que les Khalifes fatimides avaient fait triompher la doctrine ismaélienne *مذهب الإسماعيلية*⁽²⁾ dans l'Ifrīkiyat, le Maghrib et l'Égypte, l'auteur en vient à l'exposé de la doctrine de Abou'l Hasan 'Alī ibn Ismā'il al Ach'arī qui se répandit dans l'Irak vers 386 de l'Hégire, et de là en Syrie : « et quand le sultan al Malik an Nāsir Šalāh ad dīn Yoûsouf ibn Ayyoûb fut maître d'Égypte, lui et son Kādī Šadr ad dīn 'Abd al Malik ibn 'Isā ibn Darbās al Mārānī professaient cette doctrine, s'y étant ralliés à l'époque où ils étaient au service du sultan al Malik al-'Ādil Noûr ad dīn Mahmoudd ibn Zengrī à Damas. Šalāh ad dīn apprit par cœur حفظ, dans son enfance, un catéchisme عقيدة qu'avait composé pour lui Kourb ad dīn Abou'l Ma'ālī Mas'oudd ibn Mouhāmmad ibn Mas'oudd an Nisāpoûrī; et les enfants de sa postérité l'apprirent par cœur. Aussi furent-ils profondément attachés à (littéral. ils serrèrent leurs doigts sur) la doctrine de Al Ach'arī et ils entraînèrent, pendant la durée de leur dynastie, toutes les populations à s'y conformer; et cet état de choses se continua pendant tout le temps des rois Ayyoûbites, puis de leurs affranchis qui sont les rois tures (les Mamlouks) etc. »⁽³⁾.

Donc ici le terme copte de *αἰσχυρινοί* répond à l'arabe *الاشعريين*, génitif de *الاشعريين* = les sectateurs d'al Ach'arī. L'hypothèse d'un mot arabe mal lu par

⁽¹⁾ Sur le caractère de la doctrine d'al Ach'arī lire Dozy, *Hist. de l'islamisme*, p. 359 et seq.

⁽²⁾ Édition de Boullāq, II, 356, l. 7.

⁽³⁾ فقاملك السلطان الملك الناصر صلاح الدين يوسف بن ايوب ديار مصر كان هو وقامية سحر الدين عبد الملك بن يحيى بن درباس الماراني على هذا المذهب قد نسا عليه منذ كانا في خدمة السلطان للملك العادل نور الدين محمود بن زكي بدمشق وحفظ صلاح الدين

في صباه عقيدة الفها له قسب الدين ابو المعالي مسعود بن محمود بن مسعود النيسابوري وصار يحفظها صفار اولاده فذلك عقيدوا الناصر وشكوا البناء على مذهب الاشعاري وحملوا في ايام دولتهم كافة الناس على التزامه فعادى لئال على ذلك جميع ايام الملوك من بني ايوب ثم في ايام مواليتهم لملوك من الاتراك II, 358, ايوب ثم في ايام مواليتهم لملوك من الاتراك I, 37-38.

l'auteur copte qui ne le connaissait pas est, je crois, la meilleure explication de cette déformation.

Le premier passage est ainsi, si je ne me trompe, définitivement éclairci et il prouve, comme je l'avais dit, que le rédacteur du récit connaissait exactement les faits de son temps.

Toutefois, je dois faire remarquer que là où M. Amélineau traduit : « voulant convertir à sa foi les Arabes », Zoëga dit : « conversus ad fidem Arabum ». M. l'abbé Hyvernat m'écrit que la traduction de M. Amélineau est inexacte et qu'il faut dire « s'étant converti à la foi des Arabes ». L'expression copte est ⲉⲕⲁⲧⲁⲥⲟⲟⲩ ⲉⲕⲉⲛ ⲛⲉⲕⲣⲏⲁⲗⲓ ⲛⲏⲏⲁⲣⲁⲃⲟⲥ. Je ne puis me prononcer au point de vue philologique sur cette question. Mais si l'on admet la traduction de Zoëga et de M. l'abbé Hyvernat, il faut supposer une fois de plus l'incorrection du texte, car la phrase serait absurde; elle aboutirait exactement à ceci : « le chef de la foi des Arabes s'était converti à la foi des Arabes ».

Le second passage historique contient une généalogie très exacte du prince ayyoubite al Malik al Kâmil qui régnait, ou plutôt, comme le fait remarquer très justement M. Amélineau, gouvernait au nom de son père (al Malik al 'Adil Aboû Bakr) en l'année 1209. M. Amélineau a dit à ce sujet le nécessaire, ce qui me dispense d'y revenir. Mais il y a dans sa traduction une phrase fort étrange sur laquelle il ne s'explique pas et qui est assurément une méprise. Le texte copte dit ⲫⲁⲓ ⲛⲉ ⲓⲱⲉⲛⲫ ⲫⲓⲱⲧ ⲛⲏⲟⲩⲧⲟ ⲁⲟⲟⲙⲉⲛ ⲉⲧⲁⲛⲉⲣ ⲁⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ ⲉⲕⲉⲛ ⲛⲉⲕⲣⲏⲟⲩⲩ. Zoëga traduit : « qui Elamites fuit tempore suo ⁽¹⁾ »; Quatremère : « cujus tempore muslimus factus erat Johannes ⁽²⁾ »; M. Amélineau : « Ce Youssouf est le père du roi Osman qui fut lamite de son temps ». Dans son introduction il dit au sujet du mot ⲁⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ : « il me semble y reconnaître le sens du mot arabe *mousslim* et je le traduirais volontiers par *musulman* » (p. 132). Il est clair qu'il ignore la traduction si précise de Quatremère et le texte non moins précis de Kircher ⲁⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ ⲙⲙⲉⲙ ⁽³⁾. Il est clair aussi qu'une telle phrase « Othman était musulman de

⁽¹⁾ *Catal.*, p. 89.

⁽²⁾ *Mém. géogr.*, I, p. 51.

⁽³⁾ *Lingua aeg.*, p. 81. Mon collègue M. Lacau a relevé les variantes suivantes à la Bibliothèque nationale de Paris : manuscrit copte 50, f° 77, 2° col., 1 a, ⲟⲩⲁⲕⲁⲙⲓ (sic) ⲙⲙⲉⲙ, manuscrit 53,

f° 66 v°, col. 1, ⲟⲩⲁⲕⲁⲙⲓⲧⲏⲥ ⲙⲙⲉⲙ, manuscrit 110, f° 53 v°, col. 1, ⲟⲩⲁⲕⲁⲙⲓ (sic) ⲙⲙⲉⲙ. Le manuscrit du patriarchat copte du Caire donne au f° 36 v°, col. 2, ⲟⲩⲁⲕⲁⲙⲓ ⲙⲙⲉⲙ; le manuscrit n° 199 de l'École de médecine de Montpellier, f° 208 v°, ⲛⲏⲁⲕⲁⲙⲓ ⲙⲙⲉⲙ.

son temps » est dénuée de sens. « Était musulman » s'applique non pas à Othman, mais au martyr Jean dont il a été dit déjà qu'il s'était fait *musulman* à l'époque du roi Othman, et qui est le sujet de la phrase terminée par le passage en question. L'arabe dirait exactement comme le copte وهذا يوسف هو ابو الملك عثمان الذي صار مسلماً في ايامه, ce qui se traduirait mot à mot : « et ce Yousouf était père du roi Othmân qui il (c'est-à-dire Jean) fut musulman dans son temps ». Cette façon de relier le pronom possessif au conjonctif est spéciale au génie des langues sémitiques. Quatremère ne s'y est pas trompé et sa traduction est la seule vraie.

Cette expression de χαμιτην pour rendre le mot : musulman مسلم est assez singulière. L'origine m'en échappe. Il se peut, comme le suggère M. Amélineau, que ce soit « le mot lui-même qu'on n'aurait pas voulu faire entrer intégralement dans un ouvrage copte. » Il se peut qu'en l'écourtant ainsi, les Coptes aient eu en vue quelque méchant jeu de mots soit sur l'arabe لثم être méprisable, soit sur le copte χαμ sordidus esse¹⁾. Il se peut encore, pour une raison que nous ignorons, que le nom des Élamites y joue un rôle. La question d'origine reste en suspens; mais le sens n'est pas douteux.

Une autre donnée historique, d'un ordre plus intime pour ainsi dire, nous est fournie par le rôle que joue le médecin Aboû Châkir. M. Amélineau n'y fait aucune allusion et n'a pas reconnu, ce me semble, son nom sous la forme copte ενουϥεχερ qu'il transcrit simplement *Épouschecher* (pages 151 et 160). On me permettra donc de donner quelques détails sur cette personnalité intéressante.

Tout d'abord il est bon de mettre hors de doute l'équivalence de ενουϥεχερ et ابو شاكِر Aboû Châkir. L'élément ενουϥ = ابو se retrouve dans ενουϥ-πακρ = ابو بكر Aboû Bakr que nous avons déjà vu dans le second passage historique. L'équivalence ϥ et ش ne fait pas de doute; quant à la transcription du ϥ en e elle paraît assez surprenante, toutefois on la retrouve dans un mot tout semblable (agent actif de la 1^{re} forme الكامل (فَاعِلٌ) qui est rendu par εακεμια, pages 133 et 160 et εακεμεα, page 151; du même coup l'équivalence de x avec s est justifiée, et aussi celle du e avec le *kesra*. εχερ répond aussi rigoureusement à شاكِر que κεμεα à كامل.

¹⁾ D'après Krais, Zeits. f. äg. Spr., Mai-Juin 1875, p. 85.

Le récit copte nous dit que Jean alla trouver $\mu\epsilon\sigma\phi\omicron\varsigma$ $\epsilon\tau\epsilon$ $\phi\chi\iota$ $\eta\epsilon$ $\epsilon\pi\omicron\upsilon\gamma$ $\omega\gamma\epsilon\tau$ $\mu\epsilon\chi\iota\mu\mu$ $\mu\upsilon\sigma\omicron\gamma\tau\omicron$ $\epsilon\lambda\lambda\epsilon\mu\epsilon\lambda$: « le sage qui est Abou Châkir le médecin du roi al Kâmil ». Il est assez curieux de remarquer que le médecin s'appelle aujourd'hui en Égypte الحكم *el hakim*, et que ce terme de الحكم traduit exactement le mot grec $\sigma\omega\phi\iota\varsigma$ en sorte que je me demande s'il ne faut pas traduire $\mu\epsilon\sigma\phi\omicron\varsigma$ par « le médecin » ou mieux « le docteur », puisque par un phénomène assez semblable, la langue française usuelle entend par ce mot un médecin, quoiqu'il ait un sens bien plus général. Le texte arabe primitif est facile à rétablir : $\text{الحكم وهو ابو عاكر طبيب الملك الكامل}$.

Ibn Abou Ousaïbiat a consacré à ce médecin une petite notice.

« Abou Châkir ibn Abou Soulaïman — c'est le docteur الحكم Mouwaffak ad-dîn Abou Châkir ibn Abou Soulaïman Daoud..... il avait appris l'art de la médecine à l'école de son frère Abou Saïd ibn Abou Soulaïman..... Le sultan al Malik al 'Adil l'avait placé dans le service de son fils al Malik al Kâmil et il resta dans son service et jouit auprès de lui d'un grand crédit et d'une puissance considérable, obtint de lui des fiefs, des domaines etc..... Al 'Adoud ibn Mounkidh ⁽¹⁾ fit à son sujet ces vers :

Ce docteur الحكم Abou Châkir est riche en amis et en (obligés qui lui sont) reconnaissants ⁽²⁾.
C'est le vicar de Hippocrate en notre temps ; son second par l'état de sa science.

Il mourut en 613 et fut enterré à Deir al Khandak ⁽³⁾ près du Caire ⁽⁴⁾.

L'an 613 répondant à 1214 de notre ère, c'était donc bien cet Abou Châkir qui était médecin d'Al Kâmil à l'époque du martyre de Jean 1209. Après ce que nous a dit le biographe arabe, on ne sera pas surpris de le voir intervenir directement pour protéger le malheureux.

⁽¹⁾ C'est probablement 'Adoud ad daulat Mourhaf fils du fameux Ousânat ibn Mounkidh. Cf. HARTWIG ΔΕΥΤΕΡΟΤΑΤ, *Ousama ibn Mounkidh*, 1^{re} partie, p. 116 et seq. Il mourut à Misr, où il séjournait depuis très longtemps, en 613 de l'Hégire.

⁽²⁾ L'auteur joue sur le mot *châkir* شكر , qui veut dire : « reconnaissant ».

⁽³⁾ Deir al Khandak, le couvent du fossé, était

un cimetière copte. J'aurai l'occasion d'en parler dans le prochain article.

⁽⁴⁾ Ibn Abou Ousaïbiat, édition de Boulak, II, p. 122 à 123, cf. LACAZE, *Histoire de la médecine arabe*, II, p. 223. Le père et le frère d'Abou Châkir étaient médecins et avaient joui d'un grand crédit auprès des sultans ayyoûbites. Ils étaient chrétiens.

Je cite la traduction de M. Amélineau (p. 160) :

« (Les vieillards) se réunirent au sage médecin du roi parce qu'il était en dignité près du roi; peut-être pourrait-il obtenir du roi comme faveur au sujet du juste qu'on le relâchât. Le sage Epouscheher (Aboû Châkir) prit les vieillards, . . . du roi, il se leva, il se rendit au lieu où les soldats de police veillaient sur le bienheureux Jean. Il leur dit : « allez là-bas, afin que je parle à cet abominable homme qui est fou et que je voie ce qu'est son esprit ». Les soldats de police s'éloignèrent un peu. — Suit le discours où il s'efforce de dissuader le fanatique, la ferme réponse du dernier. — « Alors le sage (médecin) appela les soldats de police et leur dit : je vous prie, gardez cet insensé. De nouveau, il les appela en secret, leur remit de l'argent, leur donna des ordres à son sujet; il s'en alla et le laissa avec eux ».

Il n'est pas douteux que le récit copte a tous les caractères d'une scrupuleuse exactitude, et que telle dut être l'intervention du médecin, point pour point. Ce respect des soldats pour le médecin du roi, cette tentative d'expliquer le cas de Jean par la folie etc., tout est d'un naturel et d'un réalisme saisissants. Certainement l'auteur de la rédaction avait été mêlé de très près aux péripéties du drame et l'on peut penser qu'il était lui-même un des sages vieillards qui se joignirent à Aboû Châkir. Sinon, on s'expliquerait mal cette précision des détails.

Ceci m'amène à parler de ces vieillards que le copte appelle *ⲛⲧⲁⲣⲓⲥⲥⲟⲥ* *ⲛⲧⲉ* *ⲛⲟⲩⲣⲟ* : les ? du roi. M. Amélineau ne traduit pas le terme *ⲛⲧⲁⲣⲓⲥⲥⲟⲥ* : dans son introduction (p. 126), il le signale comme équivalent à « scribes, notaires ». Je crois, en effet, qu'il n'y a pas de doute sur la signification du mot.

C'est un fait bien connu que l'administration égyptienne fut toujours peuplée de Coptes. Makrizi signale un nommé Charf addin Hibbat Allah ibn Sa'id al Fâzi « un des écrivains *كتاب* coptes qui avait feint d'embrasser l'islamisme au temps d'Al-Kâmil et qui parvint à de hautes charges dans le service du secrétariat *الكتابة*. En 650 de l'Hégire il était un des inspecteurs des divans *من نظر الدواوين* et fut même élevé à la dignité de vizir⁽¹⁾ », et, ailleurs, un Copte nommé At Tâdj ibn Sa'id ad daulat chargé du secrétariat *الكتابة* au service de l'émir Baïbars vers 700 de l'Hégire : « il s'était emparé de son esprit et

⁽¹⁾ *Khatâï*, édition de Boulak, t. 1, 105, l. 28; traduction Bouriant, p. 303, où la date est fautive : 680 au lieu de 650.

s'occupait de toutes ses affaires suivant l'usage des sultans d'Égypte et de leurs émirs tures qui abandonnaient leurs affaires aux soins de leurs secrétaires coptes, aussi bien à ceux qui cachaient leur infidélité qu'à ceux qui la laissaient paraître⁽¹⁾.

Le terme de $\pi\tau\alpha\rho\iota\sigma\sigma\epsilon\omicron\varsigma$ est donc, à mon avis, une déformation du byzantin $\pi\sigma\tau\acute{\alpha}\rho\iota\sigma\varsigma$. M. Amélineau dans son introduction le présente sous la forme $\tau\alpha\rho\iota\sigma\sigma\epsilon\omicron\varsigma$ considérant sans doute le π comme l'article pluriel copte. Mais si cet article est nécessaire, ce que je ne conteste pas, il s'ensuit que le copiste a sauté un π . Mingarelli⁽²⁾ a déjà rattaché au byzantin $\pi\sigma\tau\acute{\alpha}\rho\iota\sigma\varsigma$ le mot copte $\pi\omicron\tau\tau\alpha\rho\iota\sigma$ qu'il a trouvé dans un manuscrit. Kircher donne $\pi\mu\omicron\tau\tau\alpha\rho\iota\sigma$ $\mu\alpha\delta\iota\rho$ ⁽³⁾. Ce dernier mot signifie en arabe : « qui règle (les affaires) ». Le dictionnaire de Kazimírski lui donne comme synonyme كاتب السر l'écrivain du secret⁽⁴⁾.

L'exactitude du récit copte se révèle encore, ai-je dit, dans les détails topographiques. M. Amélineau en a déjà fait la remarque⁽⁵⁾, et les a utilisés dans sa *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*⁽⁶⁾. J'en renvoie l'examen au prochain article.

Le second caractère que j'ai attribué à la partie narrative du document, la vivacité et le coloris, n'a pas échappé à M. Amélineau qui le dépeint en d'excellents termes. « Le tableau est vivant. Certains passages du récit sont pris sur le vif : je citerai notamment l'entrée de Jean à la Citadelle... la promenade funèbre du prisonnier à travers les rues... la scène de l'exécution et surtout la peinture des troubles qui la suivirent. Tous ceux qui ont vécu quelque temps en Égypte reconnaîtront sans peine combien ces peintures ont été, je le répète, prises sur le vif et faites d'après nature : aujourd'hui encore bien des choses se passent qui font parfaitement comprendre la vérité de l'œuvre copte. C'est la seule fois qu'on rencontre chez un écrivain de cette race un pareil mouvement et des tableaux si animés » (p. 121).

Cette dernière phrase que je transcris en italiques a une importance toute spéciale à mes yeux, car M. Amélineau a manié une quantité considérable de documents coptes et on peut s'en rapporter à lui pour reconnaître à celui-ci un caractère exceptionnel. Précisément, ce caractère appartient à la langue arabe

⁽¹⁾ *Khîpat*, édition de Bodlák, II, p. 68, l. 17; traduction Bouriant, p. 195.

⁽²⁾ *Aegypt. codicum reliquiae*, 1785, p. 278-279.

⁽³⁾ *Ling. aegypt.*, page 106, cf. manuscrit du Patriarchat G. X., 3^e col., l.

⁽⁴⁾ Sur cette fonction cf. QUATREMÈRE, *Histoire des sultans Mamlouks*, II, 2^e partie, p. 317.

⁽⁵⁾ *Journal Asiat.*, loc. cit., p. 132.

⁽⁶⁾ P. 543, 599 et passim.

dont les qualités narratives sont bien connues de tous, et ne peut s'expliquer que par un original arabe.

Pour pousser plus à fond la démonstration de ma thèse, il faudrait reprendre tout le texte copte et l'analyser en détail. Ce serait peut-être œuvre bien fastidieuse. Je crois qu'un exemple bien choisi suffira, et je vais m'attacher au commentaire d'un des passages les plus curieux : la comparution devant le tribunal que préside Al Kâmil lui-même.

Voici le texte copte et la traduction de M. Amélineau (p. 169) :

ΤΟΤΕ ΛΥΕΝΘΙ ΘΕΝ ΟΜΗΤΙ ΗΝΑΙΗΝΩ ΝΑΤΕΙΝΗ ΝΗΚΩΟΥ ΝΙΣΤΡΑΤΙΧΑ-
ΤΗΣ ΝΗΑΤΟΙ ΝΙΖΥΠΕΥΣ ΝΗΜΑΣ ΜΑΤΟΙ ΝΙΓΕΝΤΕΡΙΟΝ ΝΙΡΕΥΤΙ ΣΑΗ ΝΙΚΛ-
ΟΗΧΥΜΕΝΙΤΗΣ ΝΙΡΕΙΕΩ ΘΥΩΟΥ ΝΙΡΕΓΕΡΜΕΛΕΤΑΗ ΝΙΡΕΥΜΟΥΤΙ ΝΑ (ΜΙ)
ΝΙΩΛΗΧ ΝΙΘΕΛΛΟΙ ΝΕΩΙΤ ΝΙΩΩΤ ΝΙΡΕΥΤΙ ΕΒΟΛ ΝΙΑΡΑΒΟΣ ΝΗΑΡΘΟΣ ΝΗΟ-
ΠΟΣ ΝΙΛΘΑΥΩ ΝΙΡΩΜΕΟΣ ΝΗΑΡΒΑΡΟΣ ΝΗ ΕΤΩΟΗ ΝΕΜ ΝΙΩΕΜΜΩΟΥ
ΝΙΖΩΟΥΤ ΝΕΜ ΝΙΣΖΙΜΙ ΝΙΚΟΥΧΙ ΝΕΝ ΝΗΝΩΤΙ ΝΙΒΩΚ ΝΕΜ ΝΙΡΕΜΖΟΥ
... ΛΟΥΟΣ ΛΥΤΑΖΟΗ ΕΡΑΤΥ ΜΠΕΜΒΟ ΜΠΙΟΥΡΟ ΕΛΧΕΜΗΧ ΝΕΝ ΝΕΝΕΣΤΡΑ-
ΤΕΥΜΑ ΝΕΜ ΦΡΕΥΤ ΣΑΗ ΝΤΕ ΝΙΡΕΥΤΙ ΣΑΗ ΝΕΜ ΝΗΕΛΛΟ ΝΤΕ ΝΗΘΕΛΛΟΙ ΝΕΜ
ΝΙΚΛΟΗΧΟΥΜΕΝΙΤΗΣ ΝΗΑΡΒΑΡΟΣ.

« Ils le conduisirent alors au milieu de ces foules innombrables d'officiers, de soldats, de cavaliers, de recrues, de soldats de police, de juges, de *catéchuménites*, de hérauts, de derviches, de muezzins, de cheikhs célèbres, de négociants, de vendeurs, d'Arabes, de Persans, de Nubiens, de nègres, de Grecs, de barbares, d'indigènes et d'étrangers, d'hommes et de femmes, de petits et de grands, d'esclaves et d'hommes libres..... On le mit en présence du roi El Kamil et de son armée, du grand qadi, du cheikh des cheikhs et des *catéchuménites* barbares. »

Je reconstitue, en utilisant surtout les lexiques copte-arabe, ce que je crois avoir été le texte arabe primitif :

فاتوا به في وسط هذه الجماعات لا تحصى منها الامراء والحمديين والغوارس والـ... والمجانداوية
والقضاة والواعظين والمخطبا والمقرئين والمؤذنين والمشايخ المشهورين والتجار والبياعين والعرب
والنعم والنوب والحمش والروم والبرابر واهل البلد والغربا والرجال والنسا والكبار والصغار والعبيد
والاحرار..... فاحضروه لدى الملك الكامل وعسكره وقاضى القضاة وشيخ الشيوخ وواعظ الـ...

« Alors ils le conduisirent au milieu de ces foules innombrables dont émirs et soldats, cavaliers et 7 , gens de police, kâdis et moniteurs, prédicateurs et lecteurs, muezzins et cheikhs renommés, négociants et vendeurs, Arabes et Persans, Nubiens et Éthiopiens, Grecs et Barbarins, indigènes et étrangers, hommes et femmes, grands et petits, esclaves et hommes libres Et ils l'amènèrent en présence d'al Malik al Kâmil, de son armée, du kâdi des kâdis, du cheikh des cheikhs, et du moniteur Barbare ».

Ce qui frappe dans cette énumération, c'est le parti pris de symétrie et d'opposition; sauf une seule exception, on peut la diviser en groupes de deux: émirs et soldats, prédicateurs et lecteurs, grands et petits, etc. Les premiers énumérés ont toujours un caractère de prééminence, sauf dans le dernier groupe: esclaves et hommes libres. Cette exception vient visiblement de la nécessité *de la rime dans le texte arabe*⁽¹⁾. Une autre exception, qui paraît également nécessitée par la rime, est la présence d'une épithète inattendue dans le groupe: muezzins et cheikhs renommés⁽²⁾. Cette manie de faire des récits rimés, caractéristique des écrivains de la chancellerie arabe, les entraîne à ces épithètes redondantes, qui rappellent les vers latins de notre jeunesse. On prend ainsi sur le vif le procédé de l'écrivain de la chancellerie qui a rédigé ce récit pour l'édification de ses coreligionnaires.

La rime manque en deux passages: le premier répond précisément à un groupe incomplet et à un mot de sens incertain; le second était rebelle à la rime, puisqu'il contient l'énumération de peuples dont les noms consacrés ne peuvent être remplacés par des synonymes, seconde ressource des rimeurs.

Il me reste à justifier point par point la traduction arabe que je donne, afin qu'on ne m'accuse pas de l'avoir plus au moins involontairement accommodée aux besoins de ma thèse.

Le premier groupe *μικτάτακτῆς ἱματῶν* *والجنديين الامرا* ne peut faire de doute. Kircher donne (p. 86) *μικτράτακτῆς* اسفهادر; ce mot d'origine persane est assez employé à l'époque des Ayyoubites. Il faisait partie du protocole de leurs inscriptions⁽³⁾. Ibn Khallikân nous apprend que l'Atabek Noûr ad dîn affectait

⁽¹⁾ L'auteur aurait dû dire: «les hommes libres et les esclaves» mais ce dernier mot en arabe العبيد ou العباد ou tout autre ne fournissait pas de rime au mot الصغار qui précède.

Bulletin, 1901.

⁽²⁾ C'est, en effet, le seul mot du texte qui comporte une épithète.

⁽³⁾ Cf. VAS BEACHER, *Corpus Inscriptionum arabicarum*, passim.

de ne donner à son vassal *Salāh ad dīn*, même devenu souverain de l'Égypte, que ce simple titre ⁽¹⁾. Il signifie « chef d'armée ». Il équivaut donc à *émir* امير que je crois ici préférable. P. 106, Kircher donne *μῆατοι* المندى. Le pluriel المنديين s'impose donc.

Les deuxième et troisième groupes sont ici mal distincts. Après *μῆατοι* « les cavaliers », qui n'est pas douteux ⁽²⁾, on attendrait pour la symétrie « les piétons ». On a *μῆατοι* que M. Amélineau traduit par « recrues » et qui signifierait mot à mot « enfants soldats », le mot *μας* ayant le sens très net d'enfant ⁽³⁾. Il serait peut être hasardeux d'y voir une métaphore du genre de celle qui s'est introduite dans les langues italienne et française, où le mot *infanterie* (dont la racine primitive dérive directement du mot : enfant) désigne précisément les piétons. Je crois plutôt qu'ici le texte est corrompu. Je m'abstiens donc de déterminer le mot arabe primitif.

Le mot *κεντεριον* répond à l'arabe جندار ⁽⁴⁾. M. Amélineau dans son introduction (p. 126) le fait venir du latin *centurio* et fait remarquer fort justement qu'il désigne les soldats de police. C'est bien, en effet, le sens du mot جندار *djandar* (ou *gandar* suivant la prononciation d'Égypte).

Le pluriel de جندار est جنداريه ou جنادرية.

J'ai traduit le quatrième groupe *μῆατοι καὶ κληρονομητοὶ* par القضاة « les kâdis et les moniteurs », d'après Kircher, p. 46, 107, 149. *μῆατοι* القاضي ; et p. 219. *κληρονομητοὶ* الواعظ (cf. p. 305, *κληρονομητοὶ* موعوظين ; p. 37, *κληρονομητοὶ* واعظ, p. 109, *μῆατοι* الواعظ).

M. Amélineau traduit exactement le premier par « juges » (je conserve le mot *kadi* parce qu'il est passé dans notre langue ⁽⁵⁾), et rend le second par *catéchuménites* qu'il suppose (p. 126) être « les étudiants de l'université ». Je crois qu'il vaut mieux, en se conformant à l'indication des lexiques coptes, y voir des prêtres d'un certain ordre. Le terme arabe واعظ désigne le prédicateur et équivaut à خطيب. Je l'ai traduit en français par « moniteur », le verbe وعظ signifiant : avertir, pour ne pas répéter le mot « prédicateur » nécessaire dans le groupe suivant.

⁽¹⁾ Académie des Inscriptions, *Historiens orientaux des Croisades*, I, 565.

⁽²⁾ Kircher, p. 106, *μῆατοι* (sic) الفارس.

⁽³⁾ *βρέφος* dans Saint-Iac (TATTAM, *Diet. sub verbo*).

⁽⁴⁾ Kircher, p. 106, *μῆατοι* جندار ; cf. manuscrit du Patriarcat *ὡς κεντο*, fol. I.

⁽⁵⁾ Ce que fait, d'ailleurs, M. Amélineau à la fin du passage en question.

Celui-ci se compose de $\eta\rho\epsilon\omega\sigma\gamma$ $\eta\rho\omega\sigma\gamma$ que M. Amélineau traduit par « hérauts » et $\eta\rho\epsilon\sigma\epsilon\rho\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\eta$ qu'il traduit par « derviches ». L'une et l'autre expressions me paraissent inexactes.

Pour le mot *hérauts* il ne répond à rien que je connaisse dans les habitudes arabes, à moins qu'il ne faille entendre par là les crieurs publics. Mais il est visible que toute cette partie énumère des personnages religieux : depuis les kâdis jusqu'aux choikhs. Il faut donc *a priori* chercher une fonction religieuse qui réponde au copte $\rho\epsilon\omega\sigma\gamma$ $\eta\rho\omega\sigma\gamma$ ⁽¹⁾. Ce mot signifie littéralement « criant voix ; proclamateur ». Or il est d'usage chez les peuples musulmans de proclamer à la prière publique le nom du souverain régnant, et cette proclamation s'appelle la *khotbat* الخطبة , celui qui en est chargé s'appelle le *khatib* الخطيب . Le mot *khotbat* s'applique d'une façon générale au sermon religieux fait par l'imâm de la mosquée, le vendredi ; et à ce point de vue, les fonctions du khatib et de l'imâm se confondent. C'est pour cela que je crois ici devoir lire الخطيب tout en reconnaissant que الننادين « les crieurs » répondrait mieux à la lettre du texte copte. Je n'ai pu trouver dans les *scale* coptes ni $\rho\epsilon\omega\sigma\gamma$ $\eta\rho\omega\sigma\gamma$ ni خطيب .

Le second terme désigne clairement les *lecteurs* (du Coran) car $\epsilon\rho\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\eta$ qui entre en composition du mot est régulièrement traduit en arabe par تلوة ⁽²⁾ ou ترتيل ⁽³⁾. Dans l'un et l'autre cas ce mot désigne la lecture à haute voix (d'un texte religieux), la *psalmodie*. M. Amélineau, dans ses traductions, adopte le mot « méditation » ce qui l'a entraîné à écrire des phrases telles que « méditant par cœur » au lieu de « récitant par cœur » ou « il l'entendit méditer », au lieu de « il l'entendit réciter ». C'est probablement sous l'influence de cette équivalence inexacte qu'il a traduit $\eta\rho\epsilon\sigma\epsilon\rho\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\eta$ par « derviches » ; qu'il considère comme livrés à la contemplation, à la méditation. Or le mot grec $\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\eta$, d'où dérive le copte $\epsilon\rho\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\alpha\eta$ ne signifie nullement « méditation » mais « soin, exercice », et particulièrement « exercice de déclamation » si je m'en rapporte aux dictionnaires : $\mu\epsilon\lambda\epsilon\tau\iota\kappa\acute{o}\varsigma$ « propre à l'exercice, à la déclamation ».

⁽¹⁾ Je me demande même s'il ne faudrait pas lire $\rho\epsilon\omega\sigma\gamma$ $\eta\rho\omega\sigma\gamma$ « qui lit à haute voix » cf. KINCHER, p. 109, $\eta\rho\epsilon\omega\sigma\gamma$, القارء .

⁽²⁾ KINCHER, p. 383, écrit تلوة pour ترتيل et traduit fautiveusement par « méditation », cf. AMÉLINEAU.

Vie de Pakhôme, page 33 et 347 ; page 18 et 353, etc.

⁽³⁾ *Vie de Pakhôme*, p. 30 (texte copte) et p. 356 (texte arabe).

C'est donc la déclamation (pieuse), récitation ou lecture à haute voix⁽¹⁾. Plus loin l'auteur nous dit que le martyr, immédiatement avant d'être exécuté « prononçait à haute voix le nom de notre Seigneur Jésus le Christ ». M. Amélineau (p. 175) traduit : « pensant au nom de notre Seigneur ». Je me demande comment l'auteur pouvait savoir à quoi pensait le martyr quelques secondes avant sa mort, et, d'ailleurs, il me semble qu'il eut été bien plus simple de dire qu'il pensait à notre Seigneur, plutôt qu'à son nom εφραν. Dans le passage en question si nous traduisons suivant la *scala* copte ερμεχεται par صلاة, l'arabe dira : يتلو اسم مولانا الحى. Le verbe قرأ est en effet, dans ce sens, un synonyme exact de صلى. C'est l'origine du Coran : القرآن. L'expression consacrée pour désigner les personnages religieux chargés de la lecture du Coran est المقرئ et non القارئ qui aurait pu aussi bien être employé. C'est pourquoi je donne au copte ηρεμερημεχεται l'équivalent arabe للمقرئين qui me paraît hors de doute.

Le groupe qui suit comprend ηρεμεροϋττ ηλ (sic) ηιωχνα ηθεχλοη ηχωωτ littéralement : « les convocateurs à la prière et les vieillards de renom ». M. Amélineau a traduit avec raison le premier terme : *muezzins*. Le mot est passé dans notre langue et chacun sait qu'il désigne celui qui fait l'*Adhan* الادان, l'appel à la prière. Quant à l'équivalence θεχλο شيخ *cheikh*, déjà reconnue par M. Amélineau, je pense qu'il est superflu de la justifier. Enfin le terme ηχωωτ de renom que M. Amélineau traduit par *célèbre*, répond certainement à l'arabe المشهورين « célèbres, renommés ».

Pour ηχωωτ ηρεχτ εχοχ j'adopte la traduction de M. Amélineau : « négociants et vendeurs » ; c'est bien exactement l'arabe التجار والباعة ηπαροοc ημπαροοc « Arabes et Persans » العرب والعم est une formule fréquente des auteurs arabes ; on la trouve dans le protocole des sultans seldjoukides qualifiés de rois des rois des Arabes et des Persans ; c'est probablement un souvenir de la vieille formule perse : roi des rois de l'Iran et de l'Aniran. Kircher donne (p. 180), pour عجمى, un équivalent du même genre que παροοc, c'est le mot εκγροοc. J'ai déjà dit que, d'une façon générale, عجمى désigne quiconque n'est pas arabe et plus spécialement le Persan.

ηηνοητοc ηιχοαγω « Nubiens et Éthiopiens » النوب والحبش. C'est évidemment

⁽¹⁾ C'est bien, d'ailleurs, ce que reconnaît M. Amélineau dans un autre ouvrage, où traduisant ερμεχεται par « méditation » il ajoute

en note « cette méditation consistait dans une récitation à haute voix » (*Mém. de l'Institut égyptien*, II, p. 349).

par distraction que M. Amélineau traduit le second mot par *négres*. Kircher donne (p. 80) ΟΥΓΕΘΟΥ = خيشى (sic). Le grec Αἰθίοψ a été altéré, mais est suffisamment reconnaissable⁽¹⁾. On le retrouve dans les dictionnaires sous les formes ΘΟΥΛΟΥ , ΕΘΘΟΥ , ΕΧΘΟΥ , ΕΘΟΥ .

$\text{ΠΡΩΜΕΘΟΣ ΠΙΚΑΡΑΡΟΣ}$ « Grecs et Barbarins » الروم والبرابر. M. Amélineau traduit le second mot par « barbares »; je préfère m'en tenir à Kircher, (p. 81) ΚΑΡΒΑΡΟΣ بربري.

$\text{ΗΝ ΕΤΩΘΗ ΗΕΜ ΠΩΕΜΗΩΟΥ}$ « indigènes et étrangers » اهل البلد والعربا. Le premier terme arabe peut être remplacé par quelque autre, le deuxième est le seul, si je ne me trompe, qui puisse être employé dans la langue littéraire. En tous cas, c'est le seul que j'aie rencontré jusqu'ici. Le mot اجنبى que donnent les dictionnaires me paraît être plutôt de la langue usuelle, et cela est encore plus vrai de براني qui est surtout algérien. Dans le Psalterion copte-arabe je lis : XVII, 45, ΠΩΕΜΗΟ , العربا; XXXVIII, 12, ΟΥΠΕΜΜΟ , عريب; LIII, 3, ΩΕΜΗΟΥ , الغربا⁽²⁾.

$\text{ΠΙΣΩΟΥΤ ΗΕΜ ΠΙΣΙΝΗ}$, ΠΙΚΟΥΧΙ ΗΕΜ ΠΗΠΟΥ , $\text{ΠΙΣΩΚ ΗΕΜ ΠΙΡΕΜΖΕΥ}$ les trois derniers groupes, n'ont guère besoin de justification. Je rappelle cependant par acquit de conscience : Kircher, p. 338, ΠΙΣΙΟΜΗ (sic) النسا; p. 338, ΠΙΚΟΥΧΙ اصغار (sic); p. 71, ΠΙΡΕΜΖΕ حجر et ΠΙΣΩΚ العبد.

La fin de la phrase présente des équivalences déjà connues $\text{ΦΡΕΥΤΖΑΗ ΗΤΕ ΠΙΡΕΥΤΖΑΗ}$ traduction littérale de قاضي القضاة et $\text{ΠΘΕΛΛΟ ΗΤΕ ΠΗΘΕΛΛΟΙ}$ traduction également littérale de شيخ الشيوخ. M. Amélineau dit pour le premier : « le grand qadi ». Mais j'ai maintenu la forme originale : *qadi des qadis* parce que cette manière d'exprimer le plus haut degré de la hiérarchie est très caractéristique du protocole arabe⁽³⁾. C'est encore une présomption de plus que notre auteur avait sous les yeux un texte arabe.

Le dernier mot $\text{ΠΙΚΛΟΗΧΟΥΜΕΝΗΤΗΣ ΠΙΚΑΡΑΡΟΣ}$ est traduit par M. Amélineau : « des catéchuménites barbares ». Il y a là une distraction : si le texte est bien tel que celui qui est imprimé, il faut dire : « le catéchuménite bar-

⁽¹⁾ M. Lacau me fait remarquer que les égyptologues y voient plutôt un nom d'origine égyptienne, cf. STRIMBOUR, *Kopt. Grammatik*, p. 54.

⁽²⁾ Cf. dans KIRCHER, p. 420, ΠΙΧΛΑΟΦΥΛΟΣ , قبايل الغربا. J'insiste sur la nécessité de

الغربا, parce qu'il fournit une rime, au mot نسا, qui suit et qui est le seul possible en arabe pour ΠΙΣΙΝΗ « les femmes ».

⁽³⁾ Probablement sous l'influence persane, cf. le titre de Châhânchâh (roi des rois), etc.

bare». Il s'agirait donc, non pas comme le dit le traducteur dans son introduction (p. 126) « d'étudiants de l'université venus de contrées étrangères à l'Égypte » mais d'un personnage religieux spécial analogue à nos missionnaires, chargé de prêcher les idolâtres. Un tel personnage devait exister dans l'Égypte musulmane entourée à cette époque de peuplades comme les Nubiens qui ne se convertirent que beaucoup plus tard à l'islamisme. Mais j'avoue n'avoir trouvé aucun renseignement à ce sujet, et j'ai dû renoncer à trouver son équivalent arabe. Ce terme de *καρκαρος* est rendu dans Kircher (p. 418) au pluriel par *المربز*, comme nous l'avons vu, et plus loin (p. 427) au singulier par *المربز الاعجمي*. L'arabe serait donc *واعظ المربز* ou *واعظ البربر* en supposant qu'il y avait, à cette époque, une mission organisée pour convertir les Berbères, ce qui n'a rien d'in vraisemblable.

J'ai dit que l'étude de ce curieux texte soulevait nombre de petits problèmes, et que beaucoup encore me paraissaient insolubles. Parmi les plus intéressants sont ceux que présentent divers noms de localités dont j'ai renvoyé l'examen à l'étude d'ensemble qui fait l'objet de l'article suivant.

Avant d'y passer, je demande la permission de risquer encore quelques conjectures sur la reconstitution du texte primitif.

P. 163, il est dit que les soldats de police ne molestèrent point Jean, mais que les serviteurs du roi cherchèrent à lui faire peur. Le terme *μαλωοντι* me paraît répondre à l'arabe *الغلمان*, pl. de *غلام*, qui signifie, comme le copte, à la fois jeune garçon et serviteur (cf. le grec *παῖς*, le latin *puer*). Les petits *ηκοοντι* employaient des paroles de ruse *καλακια* (*sic*) ; ce dernier terme est traduit par M. Amélineau « flatterie » d'après le sens primitif du grec *κολακεία*. Kircher donne (p. 101) *+καλακια*, *التلاهب* ; le manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale (folio 70 v°, col. 1) de même : le 50 (folio 83 v°, col. 1), *ΚΟΛΑΚΙΑ* *تلاهب* *مخادعة* et en marge verticalement *تحيل*⁽¹⁾. Le manuscrit du Patriarchat (*Or*°, col. 1) *ΚΟΛΑΚΙΑ*, *تحيل* (*sic*) *مخادعة تحيل*. Les termes arabes *مخادعة* et *تحيل* « trahison, ruse » sont fort clairs ; celui de *تلاهب*, masdar de la vi^e forme du verbe *لهب* est assez énigmatique : la vi^e forme de ce verbe n'est pas mentionnée dans les dictionnaires ; la racine se rattache à l'idée de « feu, flamme » ce qui a amené Kircher à traduire par « inflammation ». De toutes les façons le sens, ici, est inattendu. Peut-être

⁽¹⁾ Communiqué par M. Lacom.

vaudrait-il mieux lire $\mu\alpha\alpha\alpha\kappa\iota\alpha$, qu'on pourrait traduire par « attendrissement » ; en s'apitoyant plus ou moins sincèrement sur son sort les âmes *tendres* pouvaient, en effet, lui inspirer la frayeur, et cela convient assez au rôle des petits $\kappa\omicron\upsilon\gamma\chi\iota$.

Par symétrie et opposition, le reste de la phrase devrait comporter l'idée de *plus grands*, ou *plus âgés*, lesquels emploient l'insulte pour inspirer la terreur au martyr. Or les mots qui font opposition ici à $\kappa\omicron\upsilon\gamma\chi\iota$ sont fort énigmatiques : $\mu\iota\kappa\rho\alpha\chi\tau\epsilon\iota\ \eta\epsilon\mu\ \mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\gamma\lambda\omicron\eta$. M. Amélineau traduit le premier par « les scribes » et remplace le second par des points, $\epsilon\chi\alpha\chi\tau\epsilon$ veut-il dire « scribe » ? Je ne le trouve dans les dictionnaires qu'avec le sens de « regio inferior » et cela dans le dialecte saïdique (Tattam, Parthey, Peyron). La racine $\epsilon\chi\iota$ avec le sens de « écrire » est également saïdique. D'ailleurs, on ne voit pas très bien ce que viennent faire ici les scribes. Il s'agit de la valetaille $\mu\iota\lambda\lambda\omega\delta\omicron\upsilon\gamma\iota$, العلمان , parmi lesquels les petits, les subordonnés d'une part, les chefs d'autre part, et je propose de lire au lieu de $\mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\gamma\lambda\omicron\eta$ un mot comme $\mu\iota\kappa\rho\tau\alpha\lambda\omicron\upsilon\eta$, transcription de l'arabe pluriel الاستاذون . L'*ustād* « maître » désigne aujourd'hui en Égypte, un patron, un chef de domestiques, un cocher public par exemple, et, dans les harems « l'eunuque ». Je trouve ce mot employé dans la traduction arabe de la *Vie de Pakhôme*⁽¹⁾. Il y est parlé de : العبيد والاستاذون qui sont justement comme, dans notre texte « les gens qui entourent le roi ». Peut-être alors l'énigmatique $\epsilon\chi\alpha\chi\tau\epsilon$ serait-il une corruption du *saïs* سائس ; peut-être encore, en lisant $\epsilon\chi\alpha\chi\mu$, serait-ce une transcription pure et simple de الساعين ⁽²⁾ pluriel de الساعي « les surveillants ». La phrase s'équilibrerait fort bien, « Les petits s'attendrissent⁽³⁾, les grands personnages (surveillants et intendants) insultent ».

On voit que mon hypothèse contribue, là encore, à rendre intelligibles et à présenter sous une forme élégante et recherchée des phrases qui, sans elle, paraissent étranges et surtout en désaccord avec le style général du morceau.

⁽¹⁾ *Ann. du Musée Guimet*, XVII, p. 508, عبيد (sic) والاستاذون : p. 509, الملك اوستاذية .

M. Amélineau traduit à tort par « courtisanes ». Le copte, page 192, donne $\epsilon\chi\omicron\gamma\epsilon$ « eunuques ». Il répond donc à *ustād*, استاذ , qui je le répète, est le terme employé dans les harems pour désigner l'eunuque.

⁽²⁾ On الساعي et aussi, à la rigueur, الساعية . La transcription du τ en χ est possible; voir

le tableau dressé à l'article précédent, page 8.

⁽³⁾ Quiconque a assisté à ces spectacles, fréquents dans les rues du Caire, de foules attroupées lors d'un accident ou d'une bagarre, a remarqué cette physionomie attendrie des plus humbles, tout prêts à répéter le *mu aleich*, la formule de résignation et de douceur par excellence, faisant contraste avec la brutalité et la dureté d'autres qui ont ou se croient quelque parcelle d'autorité.

P. 126, M. Amélineau signale le mot $\chi\alpha\mu\epsilon\omicron\varsigma$ qu'il ne peut expliquer. Je me demande si, l'ethnique d'origine grecque $\omicron\omicron\varsigma$ répondant au عربي des Arabes, on n'a pas l'équivalent de l'arabe مصري, l'élément $\chi\alpha\mu$ représentant le mot $\chi\alpha\mu\iota$ — مصر. Les *sculæ* ne donnent pas l'équivalent de مصري, mais seulement celui de قبطي, $\chi\alpha\mu\iota\omicron\varsigma$ (Kircher, p. 89).

Je ne signale cette conjecture que parce que j'aurai dans l'article suivant à rapprocher ce terme d'un autre assez semblable emprunté à d'autres documents $\chi\alpha\mu\alpha\iota\alpha\mu$, $\chi\alpha\mu\alpha\mu$.

Pour conclure, je crois avoir présenté sinon des preuves décisives, au moins un ensemble important de présomptions établissant la très grande vraisemblance de l'hypothèse suivante :

Un scribe copte de la chancellerie du sultan ayyoubite al-Kâmil, qui avait joint ses efforts à ceux de ses collègues et du médecin Aboû Ghâkir, pour détourner le martyr de son funeste dessein, avait suivi de près toutes les péripéties du drame, avait recueilli tous les témoignages, et s'était personnellement passionné pour cette affaire, en rédigea sur le champ une relation dans le style arabe élégant et recherché de l'époque. Un pieux Copte résolu d'en faire le sujet édifiant d'un sermon qu'il composa en entier dans la langue copte en traduisant littéralement cette relation.

Il y aurait dans ce fait, à mes yeux, l'indice d'une tentative intéressante de faire revivre la langue copte, qui disparaissait peu à peu. Mais, comme je l'ai dit dans un précédent article, ce point de vue doit faire l'objet d'études et de recherches plus étendues, et je me contente de le signaler à ceux qui, comme M. Amélineau, ont beaucoup pratiqué la littérature copte, et qui pourraient en contrôler la justesse par leurs études actuelles ou ultérieures.

Un dernier mot. J'ai eu l'occasion, dans nos *Mémoires*⁽¹⁾, de remarquer que, quelques siècles plus tard, un événement du même genre eut lieu au Caire. C'est Maillet, consul de France, qui nous le raconte sous le titre de : *Relation de l'apostasie et du martyre du P. Clément Recollet, curé de la nation française au Caire*⁽²⁾. Pour des raisons assez vagues ce père se fit musulman ; sur les reproches de Maillet il se décida à proclamer de nouveau sa croyance chrétienne. Le pacha le fit enfermer à la Citadelle. Puis, comme le sultan al Kâmil jadis, il employa tour-à-tour les

⁽¹⁾ Tome VI, p. 599. — ⁽²⁾ MAILLET, *Description de l'Égypte*, Paris, 1735, p. 93*.

messes et les menaces pour le détourner de sa seconde apostasie. Rien n'y fit. Comme Jean de Phanidjoït, le nouveau martyr apparut avec un visage resplendissant de « cette lumière avec laquelle il s'entretenait dans sa prison ». Le Kadilesquer (قاضى العسكر) ordonna qu'il resterait trois jours à bien réfléchir sur sa détermination, avant qu'il fût conduit au supplice.

« Ce fut le 17 de may (1703) jour de l'Ascension, que fut rendu ce jugement et qu'il fut exécuté. Ce jour là le père Clément fut conduit au travers d'une foule inconcevable de peuple de la prison au Divan, plus lumineux et plus majestueux encore qu'il n'y avait été le 9. » Il eut la tête tranchée sur la place dite Karaméidan (au bas de la Citadelle). Maillet le fit enterrer dans le cimetière des chrétiens qu'on nomme Kandac⁽¹⁾.

Le lecteur qui voudra prendre la peine de lire l'un et l'autre récit sera frappé de leur ressemblance qui va parfois jusqu'à l'identité des détails. Dans l'un et l'autre cas, il fallait que l'auteur de la relation eût été directement mêlé au drame et qu'il occupât une position officielle ou privilégiée lui permettant de tout voir et même d'intervenir. J'ose dire qu'il y a là encore une présomption indirecte en faveur de mon hypothèse.

Le Caire, 20 novembre 1900.

P. CASANOVA.

⁽¹⁾ Cf. plus haut Deir al Khaudag où fut enterré Aboû Châkir.

LES NOMS COPTES

DU CAIRE ET LOCALITÉS VOISINES

PAR

M. PAUL CASANOVA.

Les Coptes ont employé différents noms pour désigner les localités qui répondent au Caire et à Fostât⁽¹⁾, et il est assez difficile de se reconnaître dans la confusion ainsi créée. M. Amélineau a essayé d'y arriver dans un récent ouvrage : *la Géographie de l'Égypte à l'époque copte* (Paris, 1893) : mais, bien qu'il ait élucidé certains points d'une façon très satisfaisante, il me semble qu'il n'a pas épuisé le sujet autant qu'il était possible en l'état actuel de nos connaissances⁽²⁾. M'étant proposé de publier une étude topographique aussi complète que possible de la capitale de l'Égypte musulmane, j'ai été amené à reprendre cette question, et comme il arrive en pareils cas, j'ai été conduit un peu en dehors de cette région : en sorte que je présente ici un ensemble de notes sur différents points topographiques, lesquels sont répartis depuis le site de l'ancienne Héliopolis, au Nord du Caire, jusqu'à la moderne Hérouan qui fait face au site de Memphis, au Sud.

Mon excellent collègue et ami, M. Paul Ravaisse, a publié le premier, dans les *Mémoires* de notre Institut⁽³⁾ une carte assez détaillée, d'après les données des auteurs arabes, de cette région. Je la reproduis ici (pl. I),

⁽¹⁾ On sait que Fostât (plus exactement al Foustât) est le nom de la capitale fondée par Amrou lors de la conquête arabe. Le Caire fut fondée postérieurement. Les deux villes furent longtemps réunies en une seule. Fostât périclita très rapidement, mais sans jamais disparaître complètement. Ce qui en reste est appelé aujourd'hui improprement Vieux Caire.

⁽²⁾ Il est juste de reconnaître qu'il n'a pu utiliser ni le texte de Ibn Doukmaïk ni la traduction anglaise d'Abou Sâlih, très soigneusement annotée par M. Butler, et que ces deux ouvrages m'ont été d'un grand secours, comme on le verra souvent.

⁽³⁾ *Mémoires de la mission archéologique française du Caire*, t. p. 454, plan n° 9.

en y ajoutant un petit nombre d'autres indications et en la prolongeant un peu plus au Sud. Elle est, en effet, d'une grande exactitude⁽¹⁾, et de la plus grande utilité pour justifier dans leur ensemble les différentes considérations que j'ai à développer.

Avant de discuter les hypothèses de mes devanciers et de proposer les miennes, il convient d'abord d'établir un certain nombre de points bien précis et de les mettre hors de doute. Nous aurons ainsi une base solide et nous pourrons accepter ou rejeter les hypothèses suivant qu'elles seront ou non conformes aux premiers résultats acquis. De plus, le lecteur pourra aisément discerner ce qui est du domaine de la certitude et ce qui relève de la conjecture, et j'aurai ainsi plus de liberté pour lui présenter mes interprétations personnelles.

De là, la division de cette étude en deux parties. La première comprend les identifications de localités fondées sur la comparaison de textes descriptifs précis; la seconde, l'étude de quelques noms topographiques et de leur origine, et incidemment les identifications de localités fondées sur la seule étude de leurs noms.

⁽¹⁾ Sauf cependant l'emplacement de Koubbat al-Hawâ que M. Ravaissé place en dehors de la Citadelle ou Château de la montagne, tandis que les auteurs arabes spécifient bien que Koubbat

al-Hawâ était sur l'emplacement même qu'occupait plus tard la Citadelle, cf. *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, VI, p. 555.

PREMIÈRE PARTIE.

IDENTIFICATIONS FONDÉES SUR LES TEXTES.

1° ΒΑΒΥΛΩΝΗ ΗΧΗΜΙ.

M. Amélineau publie, à la fin de son ouvrage, deux listes d'églises, l'une d'après le manuscrit copte 53 de la Bibliothèque nationale de Paris, l'autre d'après un manuscrit appartenant à Lord Crawford. Je relève dans le premier les passages suivants⁽¹⁾:

†ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΗΤΕ†ΘΕΟΛΟΚΟΣ
†ΑΓΙΑ ΜΑΡΙΑ ΘΕΗ ΒΑΒΥΛΩΝΗ ΗΧΗΜΙ.

(Église de la Mère de Dieu, Sainte Marie, à Babylone de Khémi.)

ΑΠΑ ΚΙΡ ΗΕΜ ΠΩΔ ΠΕΥΣΟΗ ΘΕΗ
ΒΑΒΥΛΩΝΗ ΗΧΗΜΙ.

(Apa Kir et Jean son frère à Babylone de Khémi.)

.....

ΚΟΣΜΑ ΗΕΜ ΤΑΜΙΑΝΟΣ ΘΕΗ ΚΑ-
ΒΥΛΩΝΗ ΗΧΗΜΙ.

(Cosme et Damien à Babylone de Khémi.)

والدة الاله القديسة مريم ببابلون مصر

(Église de la Mère de Dieu, Sainte Marie, à Bâbiloûn Miṣr.)

ابو قير ويوحنا اخوه ببابلون مصر

(Aboû Kir et son frère Youhannâ à Bâbiloûn Miṣr.)

.....

قوسمان ودميان ببابلون مصر

(Kozmân et Damiân à Bâbiloûn Miṣr.)

La seconde liste⁽²⁾ donne le même texte avec des variantes insignifiantes dans le copte et l'arabe, par exemple: ابو قير au lieu de قير. Il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

On en tire immédiatement l'équivalence certaine.

ΒΑΒΥΛΩΝΗ ΗΧΗΜΙ = ببابلون مصر.

Nous retrouvons les monastères ou églises ici mentionnés, avec la plus grande certitude (au moins pour les deux premiers) dans les auteurs arabes.

⁽¹⁾ Manuscrit 53, 173 v° (AMÉLINEAU, p. 577-578).

⁽²⁾ Manuscrit Crawford, 332 r° (AMÉLINEAU, p. 579-580).

Voici ce que dit Ibn Doukmāk⁽¹⁾ :

كنيسة السيدة بديل كوم ابن عراب بالفولخر بالقرب من باب اليون

Église de la Dame à la pointe du Kôm Ibn Ghourâb dans les Fawâkhir (les briqueteries), près de Bâh alioûn.

كنيسة تعري بامى قير هذه الكنيسة تحوار الكنيسة التي قبلها بالقرب من باب اليون

Église connue sous le nom de Aboû Kîr. Cette église est voisine de la précédente, près de Bâh alioûn.

كنيسة تعري بستادر وهذه الكنيسة ايضا تحاور الاثنيين اللتين قبلها والثلاثة في مكان واحد

Église connue sous le nom de Santâdour(?) et cette église est également voisine des deux précédentes, toutes trois sont en un même endroit.

Maḳrizî en parle également dans ces termes⁽²⁾ :

كنيسة بابليون في قبلى قصر الشمع بطريق جسر الافوم وهذه الكنيسة قديمة جدا وهى لطيفة ويذكران تحتها كبر بابليون وقد خرب ما حوله

Église de Bâbilioûn au Sud de Kaş ach elham sur la route de Djise al Afram; cette église est très ancienne et jolie. On dit qu'en dessous est le trésor de Bâbilioûn; les alentours sont en ruines.

كنيسة تادورس الشهيد بجوار بابليون نسميت للشهيد تادورس الشهيد

Église de Tâdôdôros le martyr, près de Bâbilioûn, doit son nom à Tâdôdôros le martyr, le général.

كنيسة بومنا بجوار بابليون ايضا وهاتان الكنستان مغلوقتان لخرب ما حولهما

Église Boû Minâ près de Bâbilioûn également; ces deux églises sont fermées, les alentours étant en ruines.

Le Synaxare mentionne une église d'Aboûkîr à Mişr où furent déposés les corps de Sainte Barbe et Julienne. C'est sans doute celle de Bâbilioûn des listes coptes et d'Ibn Doukmāk. Le texte donné par M. Amélineau dit⁽³⁾ :

... الى مصر المحروسة وهذا الجسد بكنيسة ابو قير

La traduction de Wüstenfeld : « Die Körper . . . befinden sich jetzt in der Kirche des Aboû Kîr und Johannes in Mişr⁽⁴⁾ ».

⁽¹⁾ Description de l'Égypte, texte arabe. Le Caire, 1893, IV^e partie, p. 107, l. 18 à 21.

⁽²⁾ Kitâb al Khifâf etc., II, p. 511, l. ult. et 512. Cf. WÜSTENFELD, Gesch. der Copt., texte arabe, p. 50, trad., p. 120, n° 11, 12 et 13; ÉVETTS

et DUTLER, The churches and monasteries of Egypt (Aboû Sâlih), p. 328, n° 11, 12 et 13.

⁽³⁾ Géographie, p. 6, note 3.

⁽⁴⁾ WÜSTENFELD, السكائر, Synaxarium, Gottinga, 1879, p. 161.

Miṣr désigne ici la ville de Fostat, car le Synaxare distingue, comme tous les auteurs arabes, Miṣr (ou FOUSTAT MIṢR) et AL KĀHMAT⁽¹⁾. Il donne aussi indirectement l'équivalence KACTPOH HTG KAKYADH = مصر, comme M. Amélineau l'a très justement remarqué, en comparant le récit du martyr d'Apatir dans le Synaxare et les actes coptes⁽²⁾. Ainsi, pour le Synaxare, Bābiloān Miṣr équivalait à Miṣr.

Il faut cependant considérer que, d'après Eutychius, il y avait une église d'Aboū Kir dans le Kaṣr ach Cham'. M. Butler qui fait allusion à ce passage⁽³⁾ déclare ne pas connaître d'église de ce nom dans le Kaṣr. Mais on peut se demander si cette église n'a pas changé de nom et n'est pas devenue celle de Sainte Barbe actuelle⁽⁴⁾. Le manuscrit arabe 312 de la Bibliothèque nationale de Paris rapporte qu'un Copte, favori du Khalife (sic) d'Égypte, obtint de lui l'autorisation de construire une église et qu'il en construisit deux, l'une où il transféra le corps de Sainte Barbe et qui porta le nom de cette sainte (بربارة), l'autre qui fut consacrée à Serge et en porta le nom (برسرجة ou سرجيوس⁽⁵⁾). Rapprochons cette légende du récit d'Eutychius : « (Abd al 'Azīz gouverneur d'Égypte en l'an 74 de l'Hégire) avait un secrétaire Jacobite appelé Athanase, qui lui demanda la permission de construire une église dans le Kaṣr ach cham' : il le lui permit et il construisit l'église de Mār Djirdjis et l'église d'Aboū Kir

⁽¹⁾ Cf. WESTERVELD, *Synaxarium*, p. 9, 158.

⁽²⁾ *Géographie*, p. 224.

⁽³⁾ *Coptic churches*, I, p. 249.

⁽⁴⁾ Sur cette église voir BUTLER, *Coptic churches*, I, p. 235 et seq. Il est surprenant que M. Butler n'ait pas retrouvé son nom dans Makrizi. Celui-ci en parle à l'article دبر بربارة (*Khiṣṣat*, II, p. 509, l. 25) et à l'article كنيسة بربارة, *ibid*, p. 511, l. 35. Cf. WESTERVELD, *Geschichte der Copten*, texte arabe, p. 46 et 50; traduction p. 117, n° 82 et p. 120, n° 9; et EVERTS, *Churches and monasteries of Egypt* (traduction anglaise d'Aboū Sāliḥ), p. 322, n° 82 et p. 328, n° 9. Iḥu Doukṣiāḥ *Description de l'Égypte*, texte arabe, IV, 107, l. 34, nous dit qu'elle était à Kaṣr ar Roūm (= Kaṣr ach cham') près d'une poterne appelée Khoḥkhat Khabsat خوخة خبيصة (cf. *ibid*, p. 81, l. 13 et p. 30, l. 2). Elle était donc

bien à une des entrées du Kaṣr (voir sa position sur le plan de M. Butler, p. 155). FOCAMONT, *Description des plaines d'Héliopolis*, p. 120, nous dit que le corps de la sainte y repose.

⁽⁵⁾ Mon collègue M. Salmon a bien voulu exécuter pour moi la copie de ce manuscrit, dont j'extraits les passages suivants :

بتيان الكنيتين الكرميين بربارة وابو سرجه الذين
بنوا محضر للحروسة (fol. 59 v°). — كنيسة تكوي
على اسم القديسة المختارة سفيطة في بربارة وتكون
جسدها فيها (fol. 60 r°).

Le corps de la sainte était jadis dans la grande église d'al Mou'allakāt comme il résulte du 63 r° جا ال بيعة المعلقة وهي كنيسة الكنيبة الكاثوليكية
مصر وشفع يمسد القديسة بربارة وروح وجهه على
عظامها وسالها... وصلى عهد قدام الهيكل انه يبنى
كنيسة كبيرة على اسمها... وينقل جسدها اليها.

qui est à l'entrée du Kaṣr près (du quartier) d'Aṣḥāb al rabiāt (?)⁽¹⁾ et nous serons fort tentés de reconnaître l'équivalence Abou Kīr = Bourharat (Sainte Barbe), Djirdjis ou Djourdjah = Sardjions ou Sourdjat.

Quoi qu'il en soit, cette église d'Abou Kīr n'a rien à voir avec la ville d'Abou Kīr dont parle M. Amélineau et il faut la placer soit dans le Kaṣr ach cham' soit, comme nous allons le voir, dans le Dair Tadrous.

Le plan de Pococke⁽²⁾ indique au Sud de Cairo Vetus (= Fostāt) et Kaṣr Kiemān (= Kaṣr ach cham') une hauteur qu'il appelle Jebel Jehusy et où est représenté une grande église qu'il semble désigner par le mot Babylon écrit à côté; à quelque distance est l'église qu'il appelle Der Michele. Le texte, très sommaire, de la page 25 ne nous donne pas l'explication de ce mot Babylon.

Le plan de Fourmont⁽³⁾ place exactement au même endroit, tout en lui donnant un développement exagéré, les débris de Babylone (n° 61), l'église dédiée à Saint Jean Aba Kair (n° 56), l'église dédiée à la Sainte Vierge (n° 57), l'église dédiée à Saint Théodore (n° 59).

Toujours au même endroit, le plan de la *Description de l'Égypte*⁽⁴⁾ place un groupe de deux bâtiments sous la désignation « Couvents chrétiens » et plus loin au Sud un autre bâtiment sous la même désignation.

M. Butler⁽⁵⁾ indique sur les décombres au Sud de Kaṣr ach cham' « mounds of rubbish piled to the south of Kaṣr ach-shamm'ah » deux couvents dont il donne une vue, et qu'il appelle Dair Babloûn et Dair Tadrus. Le premier est occupé par « l'Église de la Vierge de Babloûn aux degrés » كنيسة العذرا ببابلون الدرج. Elle répond évidemment à l'Église de la Mère de Dieu de la liste copte et de la Dame d'Iba Doukḡmāk et au n° 57 du plan de Fourmont.

(1) وكان له كتاب يعقوبى يقال له القللى فاستاذنه
في ان يبنى كنيسة في قصر الجمع قالى له بذلك فينا
كنيسة مار جرجس وكنيسة ابو قيس التى داخل
القصر عند اوصاف الربيات (Pococke, *Eutychii Ann.*,
II, 370). Ce texte m'a été communiqué par
M. Salmon.

Je n'ai pu retrouver l'emplacement du quartier appelé الربيات. Le nom de الربيات lui-même me paraît douteux.

(2) *Description of the East*, London, 1743, I, p. 22, cf. *old Cairo Babylon*, p. 25.

(3) *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis*, Paris, 1757 (le nom de l'auteur n'est mentionné que dans le privilège), page 21, cf. page 117.

(4) E. M., vol. I, pl. 1. *Plan général de Boulaq du Kaire*, etc.

(5) *Coptic churches*, I, p. 250 et seq.

Quant à Dair Tadrus, il comprend les deux églises de « Abâ Kir wa Yuhanna » et « Tadrus ».

Il n'y a donc aucune espèce de doute à avoir sur l'emplacement de ces trois églises, puisqu'elles existent encore.

Les deux premières ont conservé leur nom, tel qu'il est donné par la liste copte, par Ibn Doukmâk et Fourmont. Makrizi est incomplet. Il est certain cependant que la première église de la liste copte et d'Ibn Doukmâk qui est « l'église de Babylone » pour lui, répond à Dair Babloûn actuelle; la deuxième église de la liste copte est évidemment la troisième de Makrizi qui paraît, par son texte, en relation étroite avec sa deuxième qui est Tadrouûs actuel. Le texte de Makrizi doit donc porter *بومنا* au lieu de *بوقير*. L'écriture arabe se prête très bien, sans points diacritiques, à cette confusion.

Il reste donc acquis que l'église Cosme et Damien de la liste copte a pris plus tard le nom de Théodore. La liste copte serait donc plus ancienne qu'Ibn Doukmâk. Toutefois, il faut noter que cette église est nommée bien loin après les deux premières et il est possible qu'elle ne fit pas partie du groupe des trois églises de Babylone qui, dit Ibn Doukmâk, étaient toutes trois en un même endroit.

Quoi qu'il en soit, on voit que dans la liste copte *καρυαχων ηχημι* désigne très spécialement la hauteur située au Sud du Kasr ach cham' et qui porte aujourd'hui encore le nom de Babloûn.

C'est ce même emplacement qui dispute au Kasr ach cham' l'honneur d'avoir été l'ancienne Babylone; les voyageurs qui estiment que la forteresse devait être plutôt là sur cette hauteur ne font que répéter l'opinion de Al Koudâ'i rapportée par Makrizi⁽¹⁾: « En dehors de Al Foustât est le Kasr appelé Lioûn sur le *charf*. Lioûn est le nom du pays de Miṣr dans la langue du Soudân et de Roûm; il en reste des vestiges, ce sont des constructions en pierres à l'extrémité de la montagne sur le *charf*, où est aujourd'hui un *masdjid* ». Makrizi ajoute que cette montagne appelée le *charf* est hors de Fostât et par

⁽¹⁾ *Khitat*, I, 287, l. 37, etc. وقال القاضي القضاى في ظاهر القسطنطينية قصر المعروف بباب ليون المعروف بليون اسم بلد مصر بلغة السودان والروم وقد بنيت من بناءة بنية مبنية بالحجارة على طرف الجبل المعروف وعليه اليوم مسجد قال المؤلف فهذا كما ترى صريح في ان

Bulletin, 1901.

قصر باب اليون غير قصر الصنع فان قصر الصنع في داخل القسطنطينية وقصر باب اليون هذا عند القضاى على الجبل المعروف باليون والصنع خارج القسطنطينية وهو خلاف ما قاله ابن عبد الحكم في كتاب فتوح مصر والله اعلم

conséquent que ce Kašr ne serait nullement Kašr ach Cham' qui est à l'intérieur de Fostât, ce qui est contraire à ce que dit Ibn 'Abd al Hakam⁽¹⁾. Makrizi reproduit en partie ce texte plus loin sous la rubrique: Le Kašr appelé Bābliūn sur le *charf*. Il dit que le *masdjid* en question s'appela masdjid al Maḳs; il ajoute que al Maḳs est le nom de Oumm Douḡaïn, ce qui n'a plus rien à voir avec Babylone (je parlerai plus tard de Oumm Douḡaïn).

Qui a raison? C'est une question fort intéressante que je me réserve d'étudier à fond dans le travail d'ensemble que je prépare sur la topographie de Fostât. Pour le moment je me contente de bien établir que, pour les Arabes, Bābliūn ou Bābliūn بابليون ou بابليون est, soit cette hauteur, soit le Kašr ach cham'. Nous voyons que la liste copte suit la première indication.

3° ΚΕΝΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝ.

M. Amélineau publie à la fin de son ouvrage deux listes d'évêchés; provenant, comme celles des églises, des mêmes manuscrits: le 53 de la Bibliothèque nationale et celui de lord Crawford⁽²⁾. M. J. de Rougé a également publié une liste semblable, d'après une copie faite par M. Revillout sur un manuscrit d'Oxford⁽³⁾. J'y relève le texte suivant qui paraît fort corrompu.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 172 r° (d'après AMÉLINEAU, p. 572).

ΕΙΛΗΟΥ = ΤΑΒΒΥΛΩΝ ΚΛΟΙ	=	مصر الكرشى مجتمعة (sic)
ΠΑΛΗΝ ΦΥΣΤΑΤΩΝ ΚΕΝΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝ	=	مصر والفسطاط بابليون
ΦΩΣΤΑΤΩΝ	=	الفسطاط

Manuscrit de Lord Crawford, f° 330 v° et 331 r° (d'après AMÉLINEAU, p. 575).

ΕΙΛΗΟΥ ΚΛΟΙ	=	الكرشين مجتمعة
ΠΑΛΗΝ ΦΥΣΤΑΤΩΝ	=	مصر والفسطاط
ΚΕΝΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝ (sic)	=	بابليون
ΦΩΣΤΑΤΩΝ	=	الفسطاط

⁽¹⁾ *Ibid.*, II, 549, l. 26. القصر المعروف بباب لبيون
بالقصر هذا القصر كان على طرف الجبل بالشرف الذي
يعرف اليوم [heute dans les mss.] وجالفتخ وهو
مبنى بالهجارة ثم صار في موضع مسجد عرف بمسجد القس
والقس صيغة كانت تعرف بام دليس حيث القس لان

العاشق كان يقعد بها وصاحب القس فقام وقيل انفس
ونبين اسم بلد مصر بلقة السردان واليوم.

⁽²⁾ *Op. cit.*, p. 571 à 577.

⁽³⁾ *Géographie ancienne de la Basse-Egypte*,
Paris, 1891, p. 151 à 161. Le manuscrit n'est

Manuscrit d'Oxford (d'après J. de Rougé, p. 155).

ΕΙΛΙΟΥ ΤΑΒΥΛΩΝΒΛΟΙ

ومصر أكسير

ΠΟΛΙΝ ΦΩΣΤΑΤΩΝ

مصر والفسطاط

ΚΕΝΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝ

بابلون

ΦΩΣΤΑΤΩΝ

الفسطاط

L'arabe paraît comprendre les éléments suivants :

1° مصر, Miṣr; c'est le nom généralement donné à la capitale même de l'Égypte, c'est à dire à Fostât, appelée aujourd'hui l'ancienne Miṣr (*Masr el atika*).

2° الكرسين مجمعة, les deux sièges réunis.

Ces deux sièges réunis sous une même dénomination qui est Miṣr vont être nommés.

3° مصر والفسطاط, Miṣr et al Foustât.

Ainsi la dénomination générale de Miṣr désigne l'ensemble de deux sièges, celui de Miṣr proprement dit et celui d'al Foustât.

4° بابلون, Bâbloûn.

5° الفسطاط, al Foustât.

Il est évident que بابلون est un doublet de مصر, car les éléments 4 et 5 ne font que répéter l'élément 3. Nous avons vu plus haut que Bâbloûn est associé étroitement à Miṣr.

Décomposons le copte en éléments analogues :

1° ΕΙΛΙΟΥ

= مصر

2° manque

= الكرسين مجمعة

3° ΤΑΒΥΛΩΝ ΒΛΟΙ, ΠΟΛΙΝ ΦΩΣΤΑΤΩΝ

= مصر والفسطاط

4° ΚΕΝΙΤΩ ΒΑΒΥΛΩΝ

= بابلون

5° ΦΩΣΤΑΤΩΝ

= الفسطاط

La correspondance des deux derniers éléments n'étant pas douteuse, c'est à celle des trois premiers qu'il faut nous attacher.

pas indiqué autrement, et M. Amélineau conteste qu'il y ait un tel manuscrit à Oxford (*Géographie*, préface xxviii, seconde note et page 573).

Quoi qu'il en soit, la liste publiée par M. J. de Rougé est certainement différente des deux qu'a publiées M. Amélineau.

D'abord, je crois évident que le deuxième élément manque dans le copte qui a pu altérer grossièrement des noms propres, mais qui aurait certainement donné une phrase intelligible s'il avait voulu dire : « les deux sièges réunis » comme en arabe. Comme il est de toute impossibilité de retrouver dans le groupe $\epsilon\iota\lambda\iota\omicron\upsilon\gamma\ \tau\alpha\beta\epsilon\gamma\lambda\omega\eta\ \kappa\lambda\omicron\iota$ un sens quelconque, il faut bien admettre que le deuxième élément est une glose qui s'est conservée dans l'arabe, mais qui n'existait pas ou qui a disparu dans le copte. De telles gloses apparaissent souvent dans les *zealæ* dont est tiré le passage en discussion.

Le troisième élément est lui-même composé de deux qui seront immédiatement distingués dans le quatrième et le cinquième. Dans l'arabe nous avons vu que c'est مصر et القسطنطينية d'une part, بابلون et القسطنطينية d'autre part; dans le copte ce sera $\tau\alpha\beta\epsilon\gamma\lambda\omega\eta\ \kappa\lambda\omicron\iota$ et $\pi\omicron\lambda\iota\eta\ \phi\omega\varsigma\tau\alpha\tau\omega\eta$ d'une part, $\kappa\epsilon\pi\iota\tau\omega\ \kappa\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$ et $\phi\omega\varsigma\tau\alpha\tau\omega\eta$ d'autre part.

Comme l'équivalence de $\pi\omicron\lambda\iota\eta\ \phi\omega\varsigma\tau\alpha\tau\omega\eta$ et $\phi\omega\varsigma\tau\alpha\tau\omega\eta$ saute aux yeux il en résultera l'équivalence de $\tau\alpha\beta\epsilon\gamma\lambda\omega\eta\ \kappa\lambda\omicron\iota$ et $\kappa\epsilon\pi\iota\tau\omega\ \kappa\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$. Ces deux derniers mots contiennent au moins un groupe de cinq lettres $\kappa\gamma\lambda\omega\eta$ qui leur est commun. En admettant que $\tau\alpha\beta\epsilon\gamma\lambda\omega\eta$ est pour $\tau\epsilon\lambda\epsilon\gamma\lambda\omega\eta$, soit $\kappa\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$ avec l'article féminin, il ne restera d'énigmatique que les expressions $\kappa\lambda\omicron\iota$ et $\kappa\epsilon\pi\iota\tau\omega$. Je n'ai pas d'explication à donner sur $\kappa\lambda\omicron\iota$ ⁽¹⁾. Pour $\kappa\epsilon\pi\iota\tau\omega$ je proposerai, dans la seconde partie de cette étude, une hypothèse qui s'appuiera sur la proposition suivante :

$\kappa\epsilon\pi\iota\tau\omega\ \kappa\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$ = Kasr-ach cham' (actuel).

Les églises coptes de Fostât (Masr el Atika) se divisent aujourd'hui encore en deux groupes distincts : Dair Abi Seïfin et Kasr-ach cham'⁽²⁾.

Abou Sâlih mentionne dans le premier groupe qu'il appelle « les églises de Fostât » celle de l'archange Michel qui était la *cella* $\epsilon\pi\iota\sigma\kappa\omicron\upsilon$ patriarchale au temps d'Anbâ Gabriel (1131-1146)⁽³⁾.

⁽¹⁾ Au moins qu'on ne veuille y voir le copte $\kappa\lambda\alpha\iota$ « ville » qui répondrait au mot grec $\pi\omicron\lambda\iota\eta$, qui suit et paraît appliqué à $\phi\omega\varsigma\tau\alpha\tau\omega\eta$. Mais c'est peu vraisemblable.

⁽²⁾ Cf. Comité de conservation des monuments de l'art arabe, exercice 1897, p. 103 et seq. où les églises sont groupées sous les trois rubriques : A. les églises de Kasr el cham'a, B. Les églises

des couvents Baldoun et Tadros au Sud de Kasr el cham'a; C. Les églises du Dair Abi Seïfin au Nord du Kasr el cham'a.

Le groupe B comprend les églises dont je viens de parler au n° 1.

⁽³⁾ EVATTS et BUTLER, *Churches and monasteries of Egypt*, (manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale de Paris 307, folio 37 v°).

Le même Aboû Šālih qui, malheureusement, ne donne aucune description des églises du Kašr ach cham', mentionne à trois reprises la *cella* ܥܠܐ à l'église al-Mou'allakat⁽¹⁾. Cette église bien connue est dans le Kašr ach cham' et est toujours le siège du patriarcat copte. Dans ces conditions, on peut dire que les deux sièges réunis représentent les deux groupes de Fostât et du Kašr qui ont été, un moment au moins, séparés, et qui aujourd'hui n'en font qu'un. Dès lors l'équivalence ܠܐܒܝܕܐ ܕܐܠܝܐ, ܠܐܒܝܕܐ ܕܐܠܝܐ, ܠܐܒܝܕܐ ܕܐܠܝܐ مصر, ܐܠܝܐ avec le Kašr ach cham' actuel s'impose.

J'ai dit plus haut que Babylone est identifiée par les auteurs, tantôt avec la hauteur actuelle de Babloûn, tantôt avec le Kašr ach cham'; nous avons vu la première version, ici nous avons affaire à la seconde.

• Reste à discuter le premier élément ܥܠܝܐ = مصر. Cette discussion prendra mieux sa place dans une rubrique spéciale (voir le n° 5).

3° ܠܐܒܝܕܐ ܕܐܠܝܐ ܕܡܝܬܐ ܕܡܝܬܐ.

Ce terme qui diffère si peu, on le voit, du ܠܐܒܝܕܐ ܕܡܝܬܐ ܕܡܝܬܐ des listes d'églises est employé dans le martyre de Jean de Phanidjoût précédemment étudié, pour désigner la résidence des sultans ayyoûbites, la capitale de l'Égypte, la Babiloine des auteurs occidentaux.

Les deux passages du texte copte où se trouve ce mot sont on ne peut plus vagues: 1° Yoïsouf régnait sur ܠܐܒܝܕܐ ܕܡܝܬܐ ܕܡܝܬܐ, le littoral (Phénicie), la Syrie, etc.⁽²⁾. J'ai signalé dans l'article précédent l'étrangeté de ce passage si on voit dans ce mot la seule capitale elle-même, et j'ai proposé d'y voir l'Égypte tout entière. Quoiqu'il en soit de ma conjecture, il est certain, en tout cas, qu'on ne peut localiser cette expression, et que si elle désigne la capitale, elle enveloppe l'ensemble des trois villes qui formaient alors cette capitale, c'est-à-dire à la fois Fostât, le Caire et la Citadelle.

2° Le martyr va à ܠܐܒܝܕܐ ܕܡܝܬܐ ܕܡܝܬܐ pour y trouver al Kâmil⁽³⁾. Là encore rien ne nous permet de choisir entre ces trois villes, et il semble même par le contexte que c'est de la Citadelle, où logeait al Kâmil, qu'il s'agit.

Ainsi, on voit que le terme de Babylone qui était localisé primitivement

⁽¹⁾ Ms. 307 de la Bibl. nat., folio 9 v°, 11 v°, 13 v° (traduction, p. 23, 27, 32).

⁽²⁾ *Journal Asiatique*, 8^e série, IX, p. 135.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 139.

soit à la hauteur de Babloân, soit au Kaṣr-ach cham' s'est étendu à l'ensemble de la capitale musulmane en la suivant dans tous ses développements. C'est par suite de cette extension du nom primitif, dont les exemples ne manquent pas dans l'histoire des villes, que les Occidentaux ont adopté jadis pour désigner la capitale de l'Égypte le terme de Babiloine.

4° ΩΗ ΝΕΜ ΒΑΣΥΛΩΗ.

La plupart des *scala* coptes donnent, avec de légères variantes, ΩΗ ΝΕΜ ΒΑΣΥΛΩΗ مصر وعين شمس, Miṣr et 'Ain Chams.

Avant de discuter cette expression qui associe si étroitement deux points très éloignés, je crois devoir dire quelques mots sur les *scala*.

M. Amélineau a rendu un signalé service aux études coptes-arâbes en publiant les extraits relatifs à la géographie. Mais l'examen critique qu'il en fait dans sa préface est incomplet ⁽¹⁾. En étudiant les extraits en question, en y joignant la *scala* de Kircher que M. Amélineau identifie, à tort, je crois, avec un des manuscrits de la Bibliothèque nationale, celle qui est contenue dans le manuscrit du Patriarchat Copte du Caire ⁽²⁾, et celle de Montpellier ⁽³⁾, je reconnais cinq familles distinctes. La première comprend sept manuscrits: Bibliothèque nationale de Paris 50 et 53; Bodleian library (*codex Marescalchus*); Lord Crawford; la *scala* de Kircher; celle du Patriarchat Copte et celle de Montpellier. Dans cette famille le 53 de la Bibliothèque nationale et celui de Lord Crawford forment un groupe intéressant parce qu'ils contiennent, en plus que les autres, une liste d'évêchés et d'églises. Le manuscrit d'Oxford dont parle M. J. de Rougé doit être joint à ce groupe.

La deuxième famille comprend les manuscrits 55 de la Bibliothèque nationale et le 441 du British Museum.

La troisième se borne au manuscrit 54 de la Bibliothèque nationale.

⁽¹⁾ P. 8: Il reconnaît bien deux groupes distincts qui répondent à ma première et deuxième famille, mais il ne classe pas les 43, 44, 46 et 54. De plus il identifie la *scala* de Kircher avec le 53 de la Bibliothèque nationale, ce qui me paraît inadmissible, étant donnée leur divergence sur bien des points.

⁽²⁾ Voir l'article précédent, page 119 note 2.

⁽³⁾ *Catalogue de la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier*, n° 199. (*Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques des Départements*, 1, p. 360-365). Ce manuscrit est daté de 1634 de notre ère. Quatremère en a fait souvent usage.

La quatrième au manuscrit 46 de la Bibliothèque nationale qui est thébain et qui paraît se rattacher par son texte à la deuxième famille.

La cinquième famille comprend les manuscrits de la Bibliothèque nationale 43, 44, tous deux thébains. Le second, d'ailleurs, n'est qu'un abrégé très réduit du premier.

PREMIÈRE FAMILLE.

Bibliothèque nationale, 53, folio 84 v° (AMÉLINEAU, p. 561).

ΩΗ ΗΓΗ ΚΑΒΥΛΩΗ = مصر وعين شمس

Manuscrit de Lord Crawford, folio 49 v° (AMÉLINEAU, p. 563).

ΩΗ ΗΓΗ ΚΑΒΥΛΩΗ = مصر وعين شمس

Bibliothèque nationale, 50, folio 110 v° (AMÉLINEAU, p. 559).

ΩΗ ΗΓΗ ΘΑΒΙΛΩΗ, مصر وعين شمس

Bodleian Library, codex Marescalchus 17, folio FO.Λ v° (AMÉLINEAU, p. 565).

ΩΗ ΗΓΗ ΚΑΒΥΛΩΗ, مصر وعين شمس

Scala de Kircher, p. 469.

ΩΗ ΗΓΗ ΘΑΒΥΛΩΗ, مصر وعين شمس

Manuscrit du Patriarchat, folio 48 v°.

ΩΗ ΗΓΗ ΘΑΒΥΛΩΗ, مصر وعين شمس

Manuscrit de Montpellier, folio 134 r°.

ΩΗ ΗΓΗ ΘΑΒΥΛΩΗ, مصر وعين شمس

DEUXIÈME FAMILLE.

Bibliothèque nationale, 55, folio 4 v° (AMÉLINEAU, p. 564).

ΩΗ ΗΓΗ ΘΑΒΥΛΩΗ, مصر وعين شمس

British Museum, 441, folio 77 r° (AMÉLINEAU, p. 567).

ΩΗ ΗΓΗ ΘΑΒΙΛΩΗ, مصر وعين شمس

TROISIÈME FAMILLE.

Bibliothèque nationale, 54, folio 187 v° (AMÉLINEAU, p. 562).

ΩΗ ΗΓΗ ΚΑΒΥΛΩΗ, مصر وفي عين شمس

Les quatrième et cinquième familles ne donnent pas ce texte.

Dans le texte copte on voit que $\kappa\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$ ou $\kappa\alpha\beta\lambda\omega\eta$ est quelquefois accompagné d'un ω , ce qui le rapproche de la forme $\tau\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$ que j'ai proposé au n° 2 d'identifier avec $\kappa\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$.

Dans l'arabe, je ne relève qu'une variante, mais elle est assez singulière: مصر وهي عين شمس. «Misr et c'est 'Ain Chams». Comme cette adjonction du هي «c'est» ne répond pas au texte copte et ne se retrouve que dans un seul manuscrit, elle semble devoir être négligée. Toutefois, il faut la rapprocher de cette autre indication qu'on retrouve dans le même manuscrit au folio $\overline{\text{FHA}}$ r° (Amélineau, p. 568): $\iota\lambda\iota\omicron\gamma$, مصر القديمة عين شمس وهي et ceci nous ramène précisément à l'équivalence $\epsilon\iota\lambda\iota\omicron\gamma$, مصر déterminée dans le n° 4.

Cette expression de مصر القديمة a besoin d'être expliquée. Le manuscrit en question est le seul qui l'applique à 'Ain Chams et cela tout à fait à la fin, en une sorte d'appendice, après avoir cessé de mentionner les villes d'Égypte, et être passé en Mésopotamie et en Syrie; en sorte qu'on peut y voir une correction intentionnelle des autres *scale* qui, toutes, identifient Memphis منف, avec مصر القديمة (Amélineau, p. 556, 559, 561, 562, 564, 565, 569; Kircher, p. 210; manuscrit du Patriarchat copte, folio 98 v°, manuscrit de Montpellier, folio 134 r°). Le manuscrit 44 de la Bibliothèque nationale dit même plus nettement: $\gamma\eta\tau\omicron\upsilon\theta$ $\mu\epsilon\mu\phi\epsilon$, مصر; $\kappa\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$ $\kappa\eta\mu\epsilon$, مصر; par conséquent il confond Memphis et Babylone; (folio 79 v°, Amélineau, p. 557).

Seul le rédacteur du manuscrit 441 du British Museum dit $\mu\epsilon\mu\phi\iota$, منف, et supprime la mention de مصر القديمة: dès lors, si l'on rapproche ses trois indications

$\omega\eta\iota\eta\mu\kappa\alpha\beta\gamma\lambda\omega\eta$	=	مصر وهي عين شمس
$\kappa\eta\mu\epsilon$	=	منف
$\iota\lambda\iota\omicron\gamma$	=	عين شمس وهي مصر القديمة

il est évident qu'il a voulu réagir contre l'erreur qui assimilait Memphis à مصر القديمة, c'est à dire à Fostat (Masr el atika actuelle)⁽¹⁾. Il y a substitué une autre erreur, moins forte il est vrai, en y assimilant 'Ain Chams (Matarieh actuelle).

⁽¹⁾ Cette erreur a été partagée longtemps par beaucoup d'auteurs tant orientaux qu'occidentaux. Léon l'Africain la relève (éd. française,

Anvers, 1556, p. 354). Même au xviii^e siècle Fourmont se croit obligé de la réfuter (*Description des plaines d'Héliopolis et de Memphis*, p. 8).

Sans nous arrêter plus longtemps à cette opinion qui paraît spéciale à ce manuscrit, nous pouvons mettre hors de doute que مصر وعين شمس forme un groupe de deux villes répondant au groupe arabe bien connu de : مصر والقاهرة, ce qui conduit à l'identité de عين شمس والقاهرة.

Cette identité ressort également de ce fait que les *scala* mentionnent 'Ain Chams et non le Caire, sauf une, et celle-là, à son tour, mentionne le Caire et non 'Ain Chams. Cette *scala* (Bibliothèque nationale, 43), appartient à la cinquième famille qui est fort indépendante des autres. Elle donne ce texte singulier :

αιουγί = القاهرة.

Je n'hésite pas à lire αιουγ pour αιουγί ce qui entraîne l'équivalence αιουγί = مصر, عين شمس, القاهرة.

Ainsi, pour les Coptes, aucune différence entre 'Ain Chams, le Caire; Fostât (Miṣr) et Babylone. Tous ces noms se confondent et s'échangent.

Une autre preuve résulte de ce que j'ai dit au n° 2. Le texte que j'y ai étudié, et qui commence par ειαηουγ ou ειαιουγ, est immédiatement précédé dans le manuscrit 53, folio 172 r^o (Amélineau, p. 579) de : ηιοτ βαουγλων = ηετφρη = عين شمس; dans le manuscrit Crawford, folio 330 v^o (Amélineau, p. 575) de : ηιοx βαουγλων = ηετφρη = عين شمس; dans le manuscrit d'Oxford (J. de Rougé, p. 154 et 155) de :

ηιο-ε- βαουγλων (sic),

ηετφρη

عين شمس.

ειαηουγ et ειαιουγ, αιουγ et αιουγί représentent évidemment Helin de l'Itinéraire d'Antonin, l'Héliopolis des Grecs dont le nom est la traduction de ηετφρη⁽¹⁾, c'est On ou An du Nord des anciens Égyptiens, dont nous trouvons le nom sous la forme ων associé à βαεγλων; c'est encore 'Ain Chams des Arabes, Matarieh actuelle, la Matarée des auteurs occidentaux. ηιοx ou ηιοτ βαουγλων me paraît, en conséquence, contenir, légèrement déformé, le mot βαεγλων et comme Matarieh portait également le nom de Miniât Maṣar⁽²⁾, peut être ηιοx ou ηιοτ représente-t-il la forme abrégée *mît* de *miniât* (port), forme assez fréquemment employée en Égypte. Ainsi le nom de Babylone s'étend jusqu'au delà du Caire, jusqu'à l'ancienne Héliopolis.

⁽¹⁾ Cf. dans TATTAM, *Dictionnaire*, à l'article ων; ων ετε δελεκι ηφρη ηε, Ων η εστιν Ηλιούπολις, Ex. I, 11. — ⁽²⁾ Voir deuxième partie, n° 18.

La confusion de 'Ain Chams avec le Caire ou plutôt son rattachement étroit à la ville de Babylone apparaît dans un texte arabe, cité par Maḳrīzī : « Ibn Sa'īd dit d'après le livre d'al *kamām* : Quant à Foustât Miṣr ses constructions anciennement rejoignaient celles de la ville de 'Ain Chams. Vint l'islam. Il y avait là une construction appelée le Ḳaṣr autour duquel étaient des habitations. C'est contre ce Ḳaṣr que campa 'Amrou ibn al 'Āṣi et il dressa sa tente (foustât) là où est la grande Mosquée qui porte son nom⁽¹⁾ » et ailleurs : « Ibn Sa'īd dit dans le livre du Maghrib : 'Ain Chams était, dans l'ancien temps très étendue en long et en large et par ses constructions rejoignait Miṣr l'ancienne, là où est aujourd'hui la ville d'Al Foustât »⁽²⁾.

5" ΛΙΟΥΥΙ.

Je crois avoir établi dans le numéro précédent que ce mot est une corruption de ΛΙΟΥΥ ou ΛΙΟΥΥΙ.

Il n'y aura donc pas lieu de croire, avec M. Amélineau, que le mot Alloû-niah اللوبية, que donne Aboû Ṣāliḥ comme l'ancien nom de Fostât doit être lu Loûlyah = ΛΙΟΥΥΙ⁽³⁾. L'annotateur d'Aboû Ṣāliḥ a déjà remarqué que c'est

⁽¹⁾ وقال ابن سعيد عن كتاب الكائن وأما فسطاط مصر فإن مبانها كانت في القدم متصلة بمباني مدينة عين خمس وبها الأساطير وبها بيتا يعبد بالقصر حيلة مساكن وهما نزل قروى العباس وبيت فسطاط حيث (Khitat, I, p. 340, l. 28). Ibn Sa'īd voyageait en Égypte vers 639 de l'Hégire (cf. Khitat, p. 341, et seq.). Tiguore ce qui peut être le livre d'al *kamām*, ou *al tamām* (d'après d'autres manuscrits). Un livre ayant un titre semblable fut composé par Ibn 'Abd al-ḥ Dīhīr (690-699 de l'Hégire) : c'est le *Kitāb tamām al kamām*, (Khitat, II, 231, l. 17). Si c'est le même, il faudrait entendre que Maḳrīzī a emprunté cette citation à Ibn 'Abd al-ḥ Dīhīr. Ibn Doukmāk, IV^e partie, p. 3, l. 10, dit : « Ibn Sa'īd a rapporté dans le livre du Maghrib : on dit que ses constructions (de Fostât) s'étendaient jusqu'à celles de 'Ain Chams » وذكر ابن سعيد في كتاب المغرب وقال كانت مبانها في القدم متصلة

مباني عين خمس (cf. le même auteur à l'article 'Ain Chams, V^e partie, p. 44, l. 3).

⁽²⁾ وقال ابن سعيد في كتاب المغرب وكانت عين خمس في القدم الزمان عظيمة الطول والعرض متصلة البنا بمصر القديمة حيث مدينة الفسطاط الآن (Khitat, I, p. 230, l. 8, traduction Bouriant, p. 679). On remarquera que *مصر القديمة* est bien la même chose que Fostât, et que les *scotes* qui écrivent *مصر القديمة* ont confondu Memphis et Fostât comme je l'ai fait remarquer plus haut. C'est par une confusion semblable que le nom de *κννε* a été donné à Memphis, alors qu'il ne convient qu'à Fostât qui seul a droit au nom arabe de Miṣr مصر et par suite au nom égyptien *κννε* ou au nom thébain *κννε* équivalent copte de مصر. C'est ce que M. Amélineau ne me paraît pas avoir reconnu dans son article sur *κννε* (Géographie, p. 223).

⁽³⁾ Géographie, p. 541.

seulement la seconde partie de باب لوي, Bāb Loûn⁽¹⁾. J'ajouterai que Baladhourî donne le même texte qu'Aboû Sâlih avec le mot *Alyodnat* اليودة⁽²⁾, qui se rattache à l'autre forme باب اليون, Babalyoûn⁽³⁾. Le copiste a pris le α pour un λ et a écrit اللوية puis اللوية. De quelque façon, d'ailleurs, qu'on explique l'erreur, il n'est pas douteux qu'il n'y a aucun rapport entre λιογι et le nom ancien de Fostât.

Il faut également, si je ne me trompe, rejeter le rapprochement, fondé seulement sur une vaine ressemblance, de λιογι avec *Refu* 𐩠𐩣𐩪𐩠𐩢𐩪, proposé par M. Stern⁽⁴⁾ et admis comme possible par M. W. Max Müller⁽⁵⁾.

6° ተጽዋሞ.

Ce mot ne se trouve que dans le martyre de Jean de Phanidjoît; Quatremère, puis M. Amélineau l'ont interprété comme signifiant le Caire et sont allés jusqu'à voir dans le mot copte une traduction de l'arabe: al kâhirat.

« Quant au nom de *Keschrômi*, qui signifie mot à mot *celui qui brise les hommes*, je crois y reconnaître la traduction un peu altérée du mot arabe *Kahirah* dit Quatremère⁽⁶⁾. « Le mot Tikeschrômi, en copte ተጽዋሞ, est composé de l'article féminin ተ, du verbe ጽዋ et du nom ሞ. Le verbe ጽዋ n'est que la forme à l'état construit du verbe ጽዐ ou ጽዐ. Or ce mot veut dire *briser*, et le nom tout entier veut dire *celui qui brise les hommes*;... Il répond ainsi au nom de Masr el Qâhirah » dit M. Amélineau⁽⁷⁾.

Je ne puis accepter cette étymologie trop ingénieuse pour être vraie. D'ailleurs le mot arabe القاهرة veut dire: « la dompteuse » ou plutôt « la triomphante » et la traduction copte serait bien compliquée pour une épithète si simple. La solution est plus terre à terre. Il y avait là nous dit le document copte, le couvent de femmes appelé Picuerdjis 𐩠𐩣𐩪𐩠𐩢𐩪. Or Ibn Doukmâk nous dit qu'il y avait « le couvent de Abi Djardj à Kasr ar Roûm, dans zoukâk at

⁽¹⁾ Aboû Sâlih, *traduction*, p. 74, note 1 et 2.

⁽²⁾ M-Beladscari, *Liber expugnacionis regionum*, édition de Goeje, Leyde, 1866, p. 213, l. 1.

⁽³⁾ وقد خدق اهل القسطنطين وكان اسم المدينة اليون.

⁽⁴⁾ Sur les diverses orthographes de 𐩠𐩣𐩪𐩠𐩢𐩪: voir Makrizi, *Khitat*, I, p. 287.

⁽⁵⁾ *Aegypt. Zeitschrift*, au 1884, p. 56.

⁽⁶⁾ *Recueil de travaux*,... publiés sous la direction de M. Maspero, XV, p. 36.

⁽⁷⁾ *Mémoires sur l'Égypte*, 1^{er} vol., p. 49.

⁽⁸⁾ *Journal Asiatique*, VIII^e série, t. IX, p. 145, et *Géographie de l'Égypte*, Paris, 1893, p. 544. Cf. CHAMPOLLION, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 36.

tourmous, appelé couvent des filles » ديرانى جرج هذا الدير بقصر الروم بخلق القرمس. ⁽¹⁾ Kašr ar Roûm est la même chose que Kašr ačh cham', et ce couvent de filles *daïr al bandt* s'y trouve encore ⁽²⁾. C'est le même dont Makrizi dit : « Dair al banât à Kašr ačh Cham', à Mišr il est sous le nom de Bou Djardj. » ⁽³⁾ دير البنات بقصر الشمع مصر وهو على اسم يو جرج.

J'en conclus que ⲕⲉⲛⲣⲟⲩⲙⲓ sans l'article ⲛ est la transcription de Kašr ar Roûm ou plus probablement de Kašr roûmī : avec l'article, il transcrirait exactement l'arabe al Kašr (ar) roûmī, ⁽⁴⁾ القصر الرومى.

Je ne me dissimule pas les objections qui peuvent être faites. En effet, l'assimilation de ⲛⲓⲥⲉⲣⲉⲛⲓⲥ avec ⲛⲟⲩⲟⲩⲁⲩ est peu satisfaisante au premier abord. Mais le mot copte est incontestablement corrompu. M. l'abbé Hyvernat que j'ai interrogé à ce sujet, déclare que c'est, à sa connaissance, le seul exemple qui nous en soit parvenu. Quatremère (p. 48) y voit le monastère de Saint Serge. M. Amélineau qui dans sa traduction du martyre (p. 145) s'était contenté de dire « la laure de Picenerdjis », suppose, dans la préface de cette traduction (p. 118) que ce mot signifie « le monastère de Sergios », et affirme dans sa *Géographie de l'Égypte* (p. 553) que c'est « la laure de Saint Serge ». Comment un Copte aurait-il pu défigurer à ce point le nom si connu de ⲙⲉⲣⲓⲟⲩⲥ ? Il est, je crois, certain que ce nom cache celui d'un saint, mais il est non moins certain que le Copte ne l'a pas vu et qu'il a mal lu l'arabe qu'il traduisait, accident qui lui est arrivé pour beaucoup de mots, comme je crois l'avoir démontré dans l'article précédent et surtout pour les noms propres, toujours difficiles à déchiffrer en arabe.

Supposons, écrit en arabe, le mot جرجس, ابو جرجس étant une des formes fréquentes du mot Georges ⁽⁵⁾. La fin du mot جرجس répond exactement à la transcription copte ⲉⲛⲓⲥ, quant à l'élément ⲛⲟⲩⲟⲩⲁⲩ il a pu être lu الورد (السود) d'où cer et ⲛ lu ⲛ a été pris pour l'article et transcrit par l'article copte ⲛ.

⁽¹⁾ Comité de Conservation des monuments de l'art arabe, exercice 1897, p. 106, n° 6. « La chapelle Mari Guirguis dans le Dair el Banat ».

⁽²⁾ *Descr. de l'Égypte*, 1^{re} partie, p. 108, l. 16.

⁽³⁾ *Khitat*, II, p. 510, l. 30. Cf. WESTERFELD *Geschichte der Copten*, texte arabe, p. 48, traduction, page 117, n° 86 et EVETTS, *Churches*

and monasteries of Egypt, page 345, n° 86.

⁽⁴⁾ M. l'abbé Hyvernat, que j'ai eu le plaisir de voir cette année à Paris a bien voulu me dire qu'il est tout à fait partisan de cette identification de Kechrômi avec Kašr ar roûm.

⁽⁵⁾ Cf. une note de M. Butler (traduction d'Abou Sâlih par M. Evetts, p. 129).

Ce n'est pas arbitrairement que je suppose cette corruption. Je me fonde sur ce fait que le daïr al banât existant actuellement est sous le nom de Georges, et qu'il est très vraisemblable, sinon certain, que c'est de ce daïr al banât qu'il est question.

Quant à ⲕⲉⲟⲩⲣⲟⲙⲓ, il ne se prête également qu'en partie à la transcription arabe قصر الروم que nous avons trouvée dans Ibn Doukmâk. Il faudrait ⲕⲉⲥⲁⲣⲣⲟⲙⲓ ou ⲛⲓⲕⲉⲥⲁⲣⲣⲟⲙⲓ si l'on admet la forme équivalente القصر الرومي. D'ailleurs, comme le même mot se retrouve plusieurs fois, il n'y a pas lieu de supposer une fausse lecture du traducteur copte. Mais on peut admettre que le nom de *Kasr-roumi* était employé généralement par les Coptes qui l'avaient emprunté aux Arabes, et qui prononçaient couramment *Kachrroumi* ou *Kach-rômi*; et, comme me le suggère M. Maspero, c'est par suite de la terminaison *i*, que les Coptes lui auraient donné l'article féminin. C'est ainsi, par exemple, qu'un Français, traduisant un texte allemand, au lieu de transcrire « München » écrirait « Munich » qui est la forme adoptée en France; au lieu de « Regensburg » écrirait « Ratisbonne », etc.

Le second passage du texte copte où se trouve ce mot est traduit par Quatremère « la ville de ⲭⲏⲙⲓ qui est la même que celle de Kechrômi ⁽¹⁾ » et par M. Amélineau « Masr el Kahîrah ⁽²⁾ ». Une ligne après, il est dit que la Citadelle ⲭⲁⲗⲗⲁ est hors de ⲕⲉⲟⲩⲣⲟⲙⲓ. Enfin, il est parlé ailleurs des habitants de ce lieu, sans qu'on en puisse tirer de conclusions topographiques.

Le texte copte porte: ⲕⲁⲓ ⲉⲣⲟⲗ ⲛⲧⲉ ⲭⲏⲙⲓ ⲛⲧⲉ ⲕⲉⲟⲩⲣⲟⲙⲓ « il sortit de Khêmi de Kechrômi ». Les traducteurs ont interprété et n'ont pas traduit. Il est clair que cela veut dire ou bien que Khêmi est une partie de Kechrômi, comme on dirait, par exemple: « Il est sorti *des* Champs Elysées, *de* Paris », ou bien que c'est l'inverse, comme par exemple: « Il est sorti *de* Paris, *des* Champs Elysées ». Tout d'abord il semble que ce soit le premier sens qu'il faille adopter et que ⲭⲏⲙⲓ soit la partie et ⲕⲉⲟⲩⲣⲟⲙⲓ le tout, ce qui explique qu'il dise que la Citadelle est hors de ⲕⲉⲟⲩⲣⲟⲙⲓ et non hors de ⲭⲏⲙⲓ. Mais plus tard, il nous dira que le martyr traverse les rues, les fortifications de ⲭⲏⲙⲓ etc., que al Kâmil le fait appeler à ⲭⲏⲙⲓ, etc. Il est donc plus rationnel de voir dans ⲭⲏⲙⲓ

⁽¹⁾ *Mém.*, I, p. 50. — ⁽²⁾ *Journ. Asiat.*, loc. cit., p. 157; mais dans la *Géographie*, p. 545, il n'y a que « Tikeschrômi ».

le tout et dans ⲕⲉⲱⲣⲱⲙ la partie. Cela est indubitable, a posteriori, si ⲕⲉⲱⲣⲱⲙ est même chose que ⲕⲁⲣⲁⲣ Ⲡⲟⲩⲙ ou ⲕⲁⲣⲁⲥⲁⲙ'.

7° ⲓⲭⲁⲁⲁ.

Ce mot qu'on ne trouve que dans le martyre de Jean de Phanidjoût⁽¹⁾ est la transcription exacte de l'arabe القلعة. La Citadelle du Caire fut, en effet, la résidence des sultans ayyoubites à partir d'al Malik al-Kâmil. L'identification a été faite par Quatremère, et il n'y a pas lieu d'insister.

8° ⲓⲛⲕⲁⲛ.

Dans ce mot, qu'on ne trouve également que dans le martyre de Jean de Phanidjoût, Quatremère voit la transcription de l'arabe ابوان, et cela est incontestable. Dans mon ouvrage sur la Citadelle du Caire⁽²⁾, je place cet iwân (salle d'audiences des sultans) à la Citadelle même, et j'ai prouvé que l'iwân y devait exister du temps d'al-Kâmil. Mais le texte copte, examiné de près, ne permet pas de croire que ⲓⲛⲕⲁⲛ désigne un lieu déterminé. En effet, il est dit qu'al Kâmil fait emprisonner le martyr à la Citadelle, puis, qu'étant occupé à réunir des bateaux de guerre, il fait venir le martyr auprès de lui *sur les bords du Nil* et l'y fait périr. Or, par deux fois, l'auteur copte dit que le martyr eut lieu « sur le trône de Pibân, sur les bords du fleuve d'Égypte »⁽³⁾. Si le Pibân désigne une salle, qu'il soit à la Citadelle, comme je le pense, ou au palais des Fatimides, comme le croient Quatremère⁽⁴⁾ et M. Amélineau⁽⁵⁾, il ne peut être sur les bords du Nil. Il faut, je crois, conclure que le mot *iwân* a ici, par extension, le sens de « cour de justice »; il est synonyme de دار العدل, et je traduirai ⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ⲓⲛⲕⲁⲛ par « le siège de justice ». Les séances de justice se tenant généralement à l'iwân, celle que l'auteur copte nous représente comme tenue sur les bords du Nil, aura conservé, par extension, sa dénomination ordinaire⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ *Journal Asiatique*, loc. cit., p. 157 et 159.

⁽²⁾ *Mémoires de la Mission archéologique française*, VI, fasc. 3 et 4; voir à l'index le mot *iwân*.

⁽³⁾ *Journal Asiatique*, loc. cit., p. 134 et 177.

⁽⁴⁾ *Mémoires*, I, p. 51.

⁽⁵⁾ *Géographie*, p. 545.

⁽⁶⁾ D'ailleurs, il n'est pas impossible que le trône ⲑⲣⲟⲛⲟⲥ qui se trouvait dans l'iwân ait été transporté pour plus de solennité, au point même où devait être rendu l'arrêt.

9° ΘΩΟΥ† NHTEXHITHC.

Cette expression du martyre de Jean de Phanidjoï⁽¹⁾ traduit à mon avis, l'arabe *دار الصناعة* *dar as sandat* est l'équivalent du grec *τέχνη* et *دار* signifie « maison, demeure » comme *ωΟΥ†*. C'est de ce mot arabe *dar as sandat* ou plus communément *as sandat* que viennent nos mots français arsenal et darse. Ce terme était, en effet, malgré sa signification générale « maison de l'art », très spécialement affecté à l'arsenal des constructions maritimes. Ibn Doukmâk l'appelle parfois *صناعة العوارة* : « (la maison de) l'art des constructions (maritimes) »⁽²⁾. Makrizî consacre à cette institution un long chapitre que je vais résumer⁽³⁾.

Mais avant, il importe de bien établir que, dans le texte copte, ce terme répond à l'arsenal.

Nous voyons que al-Kâmil, « occupé à faire venir des barques de transport sur le fleuve pour les envoyer faire la guerre ordonne qu'on lui amenât le bienheureux Jean ». M. Amélineau en conclut avec raison, que, l'endroit où il se tient est évidemment situé sur le Nil, et il le place approximativement au port actuel du Caire, qui est Boulak⁽⁴⁾. Nous verrons qu'il y eut une *Sand'at* sur divers points du Nil : il n'est pas douteux qu'al Kâmil se tenait en une de ces *Sand'at*. Le martyr traverse les rues, les fortifications et s'arrête au lieu dit : *ΘΩΟΥ† NHTEXHITHC*, puis il est amené à al Kâmil. M. Amélineau paraît supposer que c'est à un endroit intermédiaire entre la Citadelle et le lieu où se tient al Kâmil. Mais pourquoi suspendre la marche ? Il est plus naturel de supposer qu'elle ne s'arrête qu'à l'endroit même où se tient al Kâmil ; en attendant que l'ordre soit donné de faire comparaître le martyr, le cortège s'arrête dans une cour ou une antichambre, puis l'ordre vient : « Menez au roi le martyr Jean » et, au milieu d'une foule compacte, le martyr est mis en présence d'al Kâmil

⁽¹⁾ AMÉLINEAU, *loc. cit.*, p. 168; QUASTRENER, *Mémoires*, I, p. 50.

⁽²⁾ IV, 35, l. 35; 82, l. 20 et V, 38, l. 3. Il est assez curieux de remarquer qu'Hérodote mentionne la classe des *νεῖεπρῆται* qui équivalent à celle des *τεχνῆται* dans Platon et Diodore (WILHELM, *Herodoti Zocius Buch*, p. 573).

Peut-être est-ce de là que vient le sens exclusif de « constructions maritimes » donné au mot arabe *صناعة*. Il est même devenu synonyme de vaisseau. Voir DOZY, *Supplément au Dictionnaire, sub verbo*.

⁽³⁾ *Khîrât*, II, 199 et seq.; cf. I, 482.

⁽⁴⁾ *Géographie*, p. 567.

siégeant en justice sur le trône qu'on avait, peut-être, fait venir de l'Iwân, pour cette circonstance.

Il faut, d'ailleurs, bien faire attention que le martyr avant d'arriver à ce point: ΘΩΟΥΤΗ ΜΗΤΕΧΥΡΗ, a traversé « les rues, les fortifications, les *chîr*⁽¹⁾ ». Quelle que soit la signification précise de ce dernier mot, il semble bien indiquer que le cortège a quitté la ville tout entière et se trouve à l'extrémité des habitations, par conséquent tout à fait sur le bord du Nil.

Ceci posé, tâchons de déterminer très exactement l'emplacement de la Šanā'at. Maḳrîzî, après nous avoir donné des détails minutieux sur cette institution nous dit qu'il y en eut une édifiée par le khalife fatimite al Mou'izz; il la signale d'après des historiens de cette époque et elle ne paraît pas avoir laissé de traces⁽²⁾. Une autre, dit-il, située à l'île de Raḡlat fut délaissée par l'émir al Ikhlîd pour celle de Miṣr⁽³⁾. Toutes deux fonctionnèrent ensemble cependant jusqu'au vizirat d'al Mamoûn sous le fatimite al Amir, époque où celle de Raḡlat fut définitivement supprimée. Celle de Miṣr resta en activité *عامرة* jusqu'à vers l'an 700 de l'Hégire. D'après Maḳrîzî son emplacement était là où fut plus tard le jardin d'Ibn Kaïsan. Ce jardin, d'après divers passages trop longs à rapporter⁽⁴⁾, était voisin de l'embouchure du khaliḍj. Mais Maḳrîzî fait probablement quelque confusion, car cette région était dans les terres et assez éloignée du Nil, et dès l'époque du Ḳāḍî al Faḍîl sous Salāḥ ad din⁽⁵⁾, il y avait entre ce point et le Nil beaucoup trop d'espace pour que la šanā'at, nécessairement sur le Nil, pût y être maintenue. Cette Šanā'at paraît donc répondre plutôt à celle que Ibn Douḳmāk appelle la Šanā'at d'al 'Askar *صناعة العسكر*⁽⁶⁾; cette région faisant, en effet, partie plutôt d'al 'Askar que de la ville de Miṣr proprement dite.

⁽¹⁾ *Journal Asiatique*, p. 167, 111x11. M. Amélineau (*Géogr.*, p. 546, note 6) propose *ḥîr* « rues ». M. l'abbé Hyvernât m'écrit aussi qu'il faut lire *ḥîr*. Pour ma part, je crois qu'après les fortifications il ne peut s'agir que du rivage. La racine *ḥr* en copte donne *ḥrō* avec cette signification. Peut-être est-ce à cette racine qu'il faudrait rattacher *ḥîr*. Le pluriel représenterait les deux rivages, l'ancien et le nouveau, signalés par Maḳrîzî (*Khîṭat*, I, 344, l. 7 et *passim*) et Ibn Douḳmāk (*V.*, p. 40).

J'ai traduit ΘΩΟΥΤΗ par « les rues » con-

formément à la *Scala* de Kircher, p. 279, 116C-116D *ثوارها*. Le sens de « places » adopté par M. Amélineau est également admissible. Cf. Kircher, p. 154, 115A *ساحة*.

⁽²⁾ II, page 135, l. 30 à 196, l. 37.

⁽³⁾ I, page 136, l. 37 et seq.

⁽⁴⁾ I, page 286, l. 34; 345, l. 29; 482, l. 31; II, 133, l. 5; 143, l. 14; 197, l. 22, etc.

⁽⁵⁾ Il y construisit le *mînchût*, voir Maḳrîzî, I, 345, l. 31 et seq.

⁽⁶⁾ IV, p. 29, l. 6; p. 34, l. 19.

Il y avait sûrement, au cœur même de Miṣr et non loin de Kaṣr ach-cham', une autre Sanā'at. Je ne puis entrer dans de longs détails là-dessus. Je les réserve pour le travail d'ensemble que je prépare sur la reconstitution de l'ancienne ville de Miṣr ou Fostât. Je me contenterai de dire que, d'après Ibn Douk-mâk, le chantier des constructions, صناعة العمارة, était près du *Khatt al Mallâhin* (V, 38, l. 3); or *al Mallâhin* communiquait par *zoukâk al houlaṣâ* avec *souaikat al Wazir* (IV, 15, l. 9) qui communiquait avec *souaikat al Mughdribat* (IV, 32, l. 24). Cette dernière voie reliait *as Sawwâṣin* et *souaikat as Sammâkin* (IV, 32, l. 22) qui étaient des routes menant à *Khatt Kaṣr ar Roum* (V, 38, l. 9 et 10). C'est probablement cette Sana'at qui resta en activité jusque vers l'an 700. Puis, peu à peu, l'ensablement progressif que al Malik al Kâmil avait essayé de conjurer en 628⁽¹⁾, dut la rendre impraticable. Ainsi, au temps d'al Kâmil, la Sanā'at était bien sur le Nil; je la place à peu de distance au Nord-Ouest du Kaṣr ach-cham' actuel, non loin de l'endroit appelé plus tard les Magasins de Joseph⁽²⁾.

Elle était à $\chi\mu\mu$, que M. Amélineau croit être le Caire, et qui correspond, d'après moi, au مصر arabe, c'est-à-dire à Fostât. Même en s'en tenant aux dires de Makrizi, il ne peut s'agir que de ce qu'il appelle lui-même la Sanā'at de Miṣr, صناعة مصر, c'est à dire de Fostât.

Je trouve dans Quatremère, *Histoire des Sultans Mamlouks* (II, 2^e partie, p. 248) le passage suivant qui semble s'appliquer très exactement à ce qui nous est raconté de l'aventure de Jean de Phanidjoit. En l'année 704 de l'Hégire, le vice-sultan Selar voulut se débarrasser du vizir. « Ayant pris séance dans l'arsenal de Fostat, il manda le vizir qui se trouvait dans la Citadelle et le fit amener, monté sur un âne, au travers des rues de Miṣr jusqu'à l'arsenal ». On voit que pour aller de la Citadelle à l'Arsenal c'est Miṣr et non le Caire qu'il faut traverser.

10° $\chi\mu\mu$.

L'équivalence de $\chi\mu\mu$ et مصر pour désigner l'Égypte est suffisamment connue. Mais $\chi\mu\mu$ comme مصر désigne aussi une ville. Chez les auteurs arabes, مصر, Miṣr, désigne Fostât à l'exclusion du Caire القاهرة. Je crois également que,

⁽¹⁾ Makrizi, *Khitaṭ*, I, 344, l. ult. et Quatremère, *Mémoires géographiques*, I, p. 75.

Bulletin, 1901.

⁽²⁾ Harâmât Yoûsouf, حرامات يوسف, *Deser. de l'Égypte*, XVIII, 2^e partie, p. 507, n° 50 du plan.

chez les Coptes, $\chi\eta\mu\iota$ a la même signification restreinte à l'origine. Plus tard, il semble que ce nom se soit appliqué à l'ensemble des deux villes, ce qui n'a rien d'étonnant puisque le nom même de $\kappa\alpha\kappa\upsilon\chi\alpha\omega\eta$ avec ou sans $\chi\eta\mu\iota$ désigne cet ensemble. Rien ne permet d'affirmer que le Caire spécialement ait été désigné par ce nom, et l'équivalence $\chi\eta\mu\iota$ = le Caire » admise par Quatremère et M. Amélineau d'après le texte du martyre de Jean de Phanidjoût doit être rejetée, comme il résulte de ce que j'ai dit précédemment. Toutes les fois qu'un texte copte est traduit en arabe, $\chi\eta\mu\iota$ répond à مصر . Donc quand al Kâmil, qui est dans l'arsenal de Fostât, fait venir Jean de la Citadelle vers lui à *Khîmî* $\eta\gamma\mu\alpha\chi\iota\ \chi\eta\mu\iota$, il faut qu'il y ait eu dans l'arabe اليه بمصر et non اليه بالقاهرة .

En voici, entre autres, un exemple :

La liste des églises (Amélineau, *Géographie*, p. 577 et 579) dit :

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

$\alpha\eta\alpha\ \mu\eta\eta\alpha\ \kappa\alpha\theta\alpha\ \eta\chi\eta\mu\iota$ $\text{أبا مينا بظاهر مصر}$

Manuscrit Crawford, folio 133 r°.

$\alpha\eta\alpha\ \mu\eta\eta\alpha\ \kappa\alpha\theta\alpha\ \eta\chi\eta\mu\iota$ $\text{أبا مينا بظاهر مصر}$

M. Amélineau, p. 552, dit : « Cette église devait faire partie du couvent qui se voit encore en avant du Vieux Caire et qui était dédié à Saint Mina ». Ce renseignement est exact, mais un peu vague.

Il s'agit de Daïr Mâri Mina, situé entre le Caire et Masr el Atika, près du cimetière chrétien actuel, et dont M. Butler donne une minutieuse description⁽¹⁾. Aboû Sâlih en parle avec détails⁽²⁾. Elle était dans le quartier appelé al Hamrâ entre Misr et le Caire, ce que confirment Makrîzî⁽³⁾ et Ibn Doukmâk⁽⁴⁾. Comme je l'établirai dans mon étude sur la topographie de Fostât, cette église était très proche de la porte de Misr : Bâb Misr.

⁽¹⁾ *Coptic Churches*, p. 87 et seq.

⁽²⁾ Traduction de M. Evetts, p. 109 et seq.

⁽³⁾ II, 512, l. 4. Cf. I, 303, l. 7: كنيسة بومنا .

⁽⁴⁾ IV, 108, l. 6: $\text{كنيسة تعرف بابي لنا}$. Le même auteur cite aussi dans le voisinage l'église d'Onuphrius ابن نجر (*ibid.*, l. 5). D'autre part Makrîzî mentionne, II, 511, l. 20, une église de Bôû Minâ près de As Sadd, composée de trois

églises, dont une affectée aux Jacobites, une aux Syriens, une aux Arméniens. Je crois que c'est celle-là qui répond à Mari Minâ moderne; et je soupçonne qu'à la page 512, l. 4, بومنا doit être lu comme dans Ibn Doukmâk, بوانجر .

Je discuterai ce point plus au long dans l'étude que je prépare sur la reconstitution de Fostât.

Le $\chi\eta\mu\iota$ copte désigne donc bien la ville de Fostat, et non le Caire. Il en est de même de $\kappa\eta\mu\epsilon$ équivalent thébain du memphitique $\chi\eta\mu\iota$.

11° $\Pi\chi\epsilon\lambda\epsilon\omega\delta\eta$.

Ce nom et les suivants sont empruntés à la liste des églises publiée par M. Amélineau (*Géographie*, p. 577 à 583) et dont j'ai déjà tiré la première équivalence : $\kappa\alpha\upsilon\chi\alpha\delta\eta$ $\Pi\chi\eta\mu\iota$ بابلون مصر.

Le manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°, donne.

\dagger $\epsilon\kappa\kappa\lambda\eta\sigma\iota\alpha$ $\Pi\tau\epsilon$ $\Pi\chi\epsilon$ $\sigma\epsilon\rho\gamma\iota\omicron\varsigma$	كنيسة الشهادة سرجيوس وواخس
$\Pi\epsilon\mu$ $\kappa\alpha\chi\omicron\varsigma$ $\delta\eta\epsilon\eta$ $\Pi\chi\epsilon\lambda\epsilon\omega\delta\eta$	بالمغارة

Le manuscrit de lord Crawford, folios 338 v°-333 r°.

\dagger $\epsilon\kappa\kappa\lambda\eta\sigma\iota\alpha$ $\Pi\tau\epsilon$ $\Pi\chi\epsilon$ $\sigma\epsilon\rho\gamma\iota\omicron\varsigma$	كنيسة... وواخس بالمغارة
$\Pi\epsilon\mu$ $\kappa\alpha\chi\omicron\varsigma$ $\delta\eta\epsilon\eta$ $\Pi\chi\epsilon\lambda\epsilon\omega\delta\eta$	

M. Amélineau a exactement identifié cette grotte $\chi\eta\epsilon\lambda\epsilon\omega\delta\eta$ مغارة (*Géographie*, p. 548), mais ce qu'il en dit est un peu vague « l'église des martyrs Serge et Bacchos dans la grotte. Makrizi confirme ces détails. Cette grotte existe encore aujourd'hui et les Coptes la montrent volontiers; l'église des Saints Serge et Bacchos existe donc toujours. L'une et l'autre sont situées dans l'intérieur de ce qu'on nommait autrefois *Castrum Babylonis*... Cet endroit s'appelle encore maintenant Qasr el Schamâ' (suivent des détails sur le Qasr el Schamâ')... C'est dans l'église de Saint Serge que fut élu le patriarche Isaac. »

On peut, je crois, obtenir plus de précision. Le passage de Makrizi visé par M. Amélineau est ainsi conçu : كنيسة بوسرحه (sic) بالقرب من بربارة بجوار زاوية ابنى - L'église Bou Sarhabh (sic pour Sardjah) près de Barbârat, près de zâouïat Ibn an Nou'mân: là est une grotte où l'on dit que séjournèrent le Messie et Marie sa mère⁽¹⁾. Cette église, où l'on montre, encore aujourd'hui, dans une crypte souterraine,

⁽¹⁾ II, 511, l. 37. Cf. WESTERHOLM, *Gesch. der Copten*, texte, p. 50, trad., p. 120, n° 10; et EVERTS, *Churches, etc.* (Abû Sâlih), p. 398, n° 10. Ibn Doukmâk qui l'appelle Kandssî Abi Sardjah

dit qu'elle est dans une rue du quartier de Roum, au nord du Masdjid de Ghams addin iln an Nou'mân; et ne mentionne pas la tradition.

la place où séjourna la Sainte Famille, lors de la fuite en Égypte, est longuement décrite par M. Butler ⁽¹⁾, et indiquée très exactement sur son plan du Kasr ash Shamrah. Le plan de la *Description de l'Égypte* donne à ce point le nom de Atfet el Maghârah ⁽²⁾. Nous retrouvons donc ce nom de Saint Serge et de al Maghârat associés comme dans le texte copte. Le Comité de conservation des Monuments de l'art arabe classe cette église sous le nom de Saint Sergius el-Onakhs (*sic*) à Atfet Aboû Sargah ⁽³⁾.

19^e ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΗΕΥΣΕΒΙΟΣ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

†ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΕΘΥ̅ †ΑΓΙΑ ΜΑΡΙΑ والدة الاله القديسة مريم بضرى النقا
 ΗΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΗΕΥΣΕΒΙΟΣ
 ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΗΕΥΣΕΒΙΟΣ مار جرجس بضرى النقا

Manuscrit Crawford, folio 323 r°.

†ΘΕΟΔΟΚΟΣ ΗΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ والدة الاله بضرى النقا
 ΗΕΥΣΕΒΙΟΣ
 ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΤΑΤΡΑΠΥΛΩΝ
 ΗΕΥΣΕΒΙΟΣ

M. Amélineau (*Géographie*, p. 550) se demande où est située la rue el taqâ النقا el conjecture avec raison qu'elle doit faire partie du Kasr ech Schama'. En effet, ce nom existe aujourd'hui encore ⁽⁴⁾. C'est la rue où se trouvent les deux églises très voisines de Mâri Guirguis et al Adrà (la Vierge) ⁽⁵⁾. M. Amélineau a bien vu que le النقا des *scale* répond au درب النقا de Makrizi qui indique comme étant dans cette rue, dans le quartier Kasr ach Cham', l'église Boû Djirdj ath thikat ⁽⁶⁾. Cette rue s'appelait aussi la Poterne de la Dame *Khaukhat as assayyîdat*, car Ibn Doukîmâk y mentionne *Kanîsat as sayyîdat* de Kasr ar

⁽¹⁾ *Copt. Churches*, p. 181 et seq.; plan, p. 155, n° 6; et 225, n° 13. Cf. P. JULES, *L'Égypte*, p. 223.

⁽²⁾ XVIII, 1^{re} partie, p. 563, n° 3 du plan du Vieux Caire.

⁽³⁾ Exercice 1897, p. 104.

⁽⁴⁾ «L'église de Mâri Guirguis à Darb el Toka.»

Comité de conservation des Monuments de l'art arabe, exercice 1897, p. 27. FOTINOY, *op. cit.*, p. 101, cite aussi: «L'église de Notre-Dame dans la rue d'Arb-ittagua (*sic*).»

⁽⁵⁾ BUTLER, *Coptic Churches*, p. 257, cf. le plan de la page 155.

⁽⁶⁾ *Khîrât*, II, 511, l. 33. كنيسة بر جرج النقا.

Roum et Kanisat Abi Djirdj⁽¹⁾. On voit que le Djirdj de Makrizi et d'Ibn Doukmâk répond aujourd'hui à Guirguis⁽²⁾.

Je crois que la vraie lecture est *ath-thikat*, abréviation de *thikat ad daulat* « confiance de la dynastie », titre assez fréquent au temps des Fatimides et qui avait pu être porté par quelque Chrétien qui aurait donné son nom à la rue.

Quoi qu'il en soit, l'emplacement précis du ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΝΕΥΣΕΒΙΟΣ est hors de doute.

13^e ΜΙΧΑΜΑΙΑΝ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v^o.

ΠΑΡΧΗΝΓΕΛΟΣ ΘΩΥ ΜΙΧΑΙΛ ΜΙΧΑΝ ΤΑΦΕ ΜΙΧΑΜΑΙΑΝ
مخايل ويس الملائكة براس الخليج

Manuscrit Crawford, 333 r^o.

ΠΑΓΓΕΛΟΣ ΜΙΧΑΝ ΜΙΧΑΜΑΙΑΝ
الملاك مخايل براس الخليج

M. Amélineau a cru que le Khalidj ^{الخليج} désignait le canal bien connu sous ce nom et qui existait encore il y a deux ans. Mais c'est une erreur, comme je vais essayer de le démontrer.

M. Amélineau nous donne lui-même un texte copte très précis qui dit que cette église de l'archange Saint Michel est située à Râs el Khalidj, au *Sud* de Babylone. ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΗΤΕ ΠΑΡΧΗΝΓΕΛΟΣ ΘΘΟΥ ΜΙΧΑΝ ΡΑΣΕΛΧΑΙΧ ΕΑΡΗΣ ΝΙΣΑΒΥΛΩΝ⁽¹⁾. Or le Khalidj dont parle M. Amélineau est au *Nord* de Babylone, si Babylone désigne ici la hauteur de Babloun, ou le Kašr ach Cham', ou Fostât, ou est au *centre* de Babylone si Babylone désigne l'ensemble des deux villes du Caire et Fostât.

M. Amélineau cite également Makrizi qui place cette église près du *Khalidj des Bani Wâil*⁽²⁾ et il n'en a pas tiré la conclusion que le Khalidj dont il s'agit

⁽¹⁾ 3 cf. Wierschfeld, *Geich. der Copten*, texte, p. 50; traduction, p. 119, n° 8; Everet, *Churches and Monasteries of Egypt* (Ahoû Sallâ), p. 328, n° 8.

⁽²⁾ IV^e partie, p. 108, l. 1 à 3.

⁽³⁾ Cf. ce que j'ai dit plus haut, p. 156, n. 5.

⁽⁴⁾ *Géographie*, p. 551.

⁽⁵⁾ *Ibid.* Le passage de Makrizi visé par M. Amélineau est ainsi conçu : كنيسة ميكايل : هذه الكنيسة كانت عند خليج بنى وايل خارج مدينة مصر قبلى عقبة بحسب وهى الآن قديمة من جسر القديم احدت في التمام وهى مربعة البناء. Cette église était près du Khalidj des Bani

ici est non pas le Khalidj connu, mais un autre situé en un autre point et se distinguant du premier par la désignation de Bani Wâ'il.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de ce Khalidj ⁽¹⁾, en utilisant les données un peu maigres de Makrizi. Celles que nous apportent les textes coptes et surtout la précieuse description d'Ibn Doukîmâk ⁽²⁾ me permettent de rectifier le cours un peu hypothétique que je lui assignais alors.

Il allait, en longeant la hauteur de Babloûn, du Nord au Sud et reliait le Nil à l'étang appelé Birkat al Hâbach. Le mot *ras al Khalidj* (tête du canal) peut s'entendre de l'une ou l'autre de ses extrémités. La question est résolue par ce fait que l'église existe toujours. Elle répond au *Deir Michele* du Plan de Pococke ⁽³⁾, près duquel passent deux canaux et qui est bien au sud de Babloûn. M. Butler dit quelques mots de cette église qu'il a visitée ⁽⁴⁾. Le Père Julien marque exactement le convent de Saint Michel sur son plan du Vieux Caire ⁽⁵⁾. Comme elle est à une certaine distance du Nil, il s'ensuit qu'elle était près du point où le Khalidj entrait dans l'étang. ⲙⲓⲭⲁⲓⲁⲓⲁⲛ et ⲣⲁⲥⲁⲭⲁⲓⲁⲛ راس الخلدج se trouvent ainsi localisés avec une grande précision.

M. Amélineau ajoute « le mot (ⲭⲁⲙⲁⲓⲁⲛ) n'a pas une apparence copte; je ne ferai pas de supposition sur son origine quoique plusieurs hypothèses se soient offertes à mes réflexions. » J'exposerai mes propres conjectures dans la seconde partie de cette étude.

14° ⲱⲁⲧⲥ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio, 173 v°.

* ⲙⲓⲭⲁⲓⲁⲓⲁⲛ ⲱⲁⲧⲥ ⲙⲓⲭⲁⲓⲁⲓⲁⲛ ⲱⲁⲧⲥ

Wâ'il hors de la ville de Mîsr au Sud de la 'akabat (maison) de Yahsoub. Elle est aujourd'hui près de la chaussée d'al Afram. Elle fut fondée à l'époque de l'islam. La construction en est belle. (Khatîr, II, 517, l. 12, cf. ibid., I, 597, l. 23.) Cf. WESTERFELD, *Gesch. der Copi.*, texte ar., p. 58; trad., p. 136, n° 16 et EYERIS, *Churches*, etc. (Aboû Sâlih), p. 340, n° 16. J'ignore comment M. Amélineau a pu voir que Makrizi dit « que de son temps elle était ruinée ».

⁽¹⁾ *Mémoires de la Mission Archéologique française du Caire*, VI, p. 550 et plan III.

⁽²⁾ IV, 53, l. 24; 54, l. 24. Cf. ⲕⲓⲙⲉⲛⲉⲛⲓⲱⲓⲗ. IV, 52, l. 5 et 24, etc. Je renvoie l'examen et la discussion de ces divers passages à mon étude sur la topographie de l'ancienne Fostat.

⁽³⁾ *Description of the East*, I, p. 22 (plan VII).

⁽⁴⁾ *Coptic Churches*, I, p. 269.

⁽⁵⁾ *L'Égypte*, p. 225. Le lecteur peut, sur ce plan, se rendre très bien compte du parcours de ce Khalidj en rejoignant l'extrémité de Mîsr et Atika ou vieux Caire au convent de Saint Michel par une ligne sinuée passant au pied des hauteurs.

Manuscrit Crawford, folio 323 r°.

HOXIH NIKAHX NI QATC ميخايل بالحنق

Le mot copte QATC signifie « fossé » comme l'arabe الحندق al Khandak. L'article consacré par M. Amélineau (*Géographie*, p. 220) à (El) Khandaq est exact. J'y ajouterai seulement quelques mots. Ce nom était donné à la région parce que le général Djauhar, peu après la fondation du Caire, y avait creusé un fossé pour la défendre contre les Karmathes. M. Ravaïsse⁽¹⁾ nous donne là-dessus tous les renseignements désirables que M. Amélineau a négligé de consulter. C'était déjà à l'époque des Ayyoubites un cimetière chrétien, comme nous l'avons vu dans l'article précédent (p. 125). « Le Deir al Khandak situé au Caire, en dehors de Bab el Foutoûh, fut détruit le 23 chawwâl 678 » nous apprend Makrizi⁽²⁾. Le même auteur nous dit « Les deux églises d'al Khandak, hors du Caire, consacrées, l'une à l'ange Gabriel, l'autre à Markourions, celle-ci connue sous le nom de Rouaïs. (Ce Rouaïs) était un moine célèbre postérieurement à l'an 800. C'est près de ces deux églises que les Chrétiens enterrent leurs morts; on appelle (ce lieu) cimetière du Khandak, etc. »⁽³⁾. Ce cimetière a dû disparaître au cours du XVIII^e siècle entre 1703, époque où Maillet le mentionne⁽⁴⁾, et 1798, époque de l'Expédition de Bonaparte dont le Plan ne contient aucun nom semblable, mais indique en dehors de Bab al Foutoûh de nombreuses habitations.

Il est bon de noter qu'un autre endroit s'appelait le *Khandak* : il était situé au voisinage du célèbre tombeau de l'imâm Chafaï⁽⁵⁾, au Sud-Est du Caire par conséquent.

⁽¹⁾ *Mémoires de la Mission arch. franç.*, I, p. 422, cf. le plan.

⁽²⁾ *Kitâb as-souloûk*, traduit par Quatremér, *Histoire des Sultans Mamlouks*, II, 1^{re} partie, p. 8.

⁽³⁾ كنيسة الحندق خارج القاهرة احداثها على اسم عسريال لملك والاخرى على اسم مرقوريوس وعرفت بمرويس وكان راهبا معهورا بعد سنة ثمانماية وعند هاتين الكنيستين يقبر النصارى موتاهم وتعرف بمقبرة الحندق. *Khîpt*, II, 514, l. 5. Cf. WESTERFIELD, *Geogr.*

der Copten, texte ar., p. 59; traduction, p. 118, n° 1; EVERTS, *Churches and monasteries of Egypt* (Aboû Sâlih), p. 326, n° 1.

M. Amélineau qui mentionne ce passage (*Géographie*, p. 551), propose de lire Michel au lieu de Gabriel. Je pense plutôt que cette église de Michel répond au Deir al Khandak qui fut détruit en 678.

⁽⁴⁾ *Description de l'Égypte*, p. 108.

⁽⁵⁾ Makrizi, *Khîat*, II, p. 458, l. 15 et seq.

15° ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΜΦΙΟΜ.

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ΜΑΡΚΟΥΡΙΟΣ ΤΑΤΡΑΠΥΛΩΝ ΜΦΙΟΜ مرقوريوس بضرب البكر

ΑΒΒΑ ΘΕΝΟΥ† ΤΑΤΡΑΠΥΛΩΝ ΜΦΙΟΜ ابنا شنودة بضرب البكر

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

ΜΑΡΚΟΥΡΙΟΣ ΤΑΤΡΑΠΥΛΩΝ ΜΦΙΟΜ مرقوريوس بضرب البكر

ΑΒΒΑ ΘΕΝΟΥ† ΤΑΤΡΑΠΥΛΩΝ ΜΦΙΟΜ ابنا شنودة بضرب البكر

M. Amélineau n'a pas reconnu ces deux églises. Celle de Mercurius répond à celle dont Aboû Sâlih⁽¹⁾ donne l'autre nom Aboû Saïfain existant actuellement⁽²⁾; celle d'Anbâ Chenoudâ existe toujours sous ce nom⁽³⁾ et est dans l'immédiat voisinage de la première, ou plutôt comprise dans l'ensemble de constructions appelé Dair Abî Sifin⁽⁴⁾.

Cette identification n'a pas besoin de commentaires. Je signalerai seulement les points suivants. Le catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale de Paris parle de « l'église de Saint Mercurius (مرقوريوس) située au Caire dans la rue appelée Hârat al Baïr (حارة البكر)⁽⁵⁾ ». Mon collègue M. Salmon a bien voulu copier pour moi le document où il est parlé de cette église. Le texte arabe est ainsi conçu : كنيسة الشهيد مرقوريوس . . . بمصر القديمة المعروفة : البيعة بخوخة شنودة بضرب البكر « l'église du martyr Markôourios . . . à Miṣr l'an-

⁽¹⁾ Traduction anglaise, p. 116; il y est dit que cette église était jadis sur le bord du fleuve. Cf. note 3. Mon collègue M. Salmon a bien voulu copier pour moi le texte arabe (manuscrit 307, 34 v°). *بيعة الشهيد مرقوريوس للبطريرك (sic) وكانت هذه البيعة على سائلي البكر وقد تعدى الآن عنها*

⁽²⁾ BUTLER, *Coptic Churches*, I, p. 75, article de Dair Abi-Sifin, ابو السيفيني.

⁽³⁾ BUTLER, *Coptic Churches*, I, p. 135.

⁽⁴⁾ Cf. Comité de Conservation des monuments de l'art arabe, exercice 1897, page 107.

⁽⁵⁾ Arabe, n° 307. *Catalogue de SLANE*, p. 86. L'auteur en traduisant *المصر القديمة* par « Caire » commet une inexactitude, et une autre plus forte en employant le mot *حارة*, qui n'est pas dans le texte, au lieu de *بدر*.

cien appelée al Bīṭ à Khoûklat Chanoûdat à Darb al Baḥr. Cette شنودة répond à خوخة الكنائس « la Khoûklat des églises » qui, d'après Ibn Doukḡmāk, était à l'entrée de Sonaīḡat Kanāīs Abī Chanoûdat سوقة كنائس أبي شنودة et qui conduisait à Kanāīs Abī Chanoûdat ⁽¹⁾.

Ibn Doukḡmāk paraît confondre les deux églises sous le nom de « les églises d'Abou Chenouḡdat » كنائس أبي شنودة. Elles donnaient leur nom à tout un quartier ⁽²⁾. Maḡrīzī, comme le remarque M. Amélineau, se contente de signaler l'église Chenouḡdah à Miṣr كنيسة شنودة بمصر ⁽³⁾.

Le terme τετραπύλων ou τατραπύλων est donc l'équivalent de ضرب ou درب. Je pense que c'est l'équivalent du latin *quadrivium*; le grec πύλαι signifiant aussi bien « voies, passages » que « portes » ⁽⁴⁾.

16" ΤΡΑΒΗ ΠΡΩΜΕΟΣ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

† ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΕΩΥ ΜΑΡΙΑ	والدة الالهة (sic) القديسة
ΠΤΡΑΒΗ ΠΡΩΜΕΟΣ	مريم بجارت الروم

Manuscrit de lord Crawford, 333 r°.

† ΘΕΟΛΟΚΟΣ ΕΩ † ΑΓΙΑ	والدة الالهة القديسة مريم
ΜΑΡΙΑ ΠΤΡΑΒΗ ΠΡΩΜΕΟΣ	الظاهر بجارة الروم

M. Amélineau traduit: حارة الروم par « rue des Romains » (p. 581) et plus exactement par « quartier des Grecs » (p. 553). Le copte ΤΡΑΒΗ est, je crois, le mot ΡΑΒΗ « vicus ». Les *ḡlrat* primitives étaient de véritables villages militaires dont le groupement forme la ville du Caire. M. Ravaisse donne là-dessus tous les détails nécessaires ⁽⁵⁾. Il fait remarquer que dans le Plan du Caire de 1798 comme aujourd'hui, le quartier de Roum est divisé en *ḡlrat el djound-négé* (ḡlrat intérieure) et *ḡlrat el barrānégé* (extérieure). L'expression الظاهر

⁽¹⁾ IV, 30, l. 22.

⁽²⁾ IV, 30, l. 20 et 24; 45, l. 14; 85, l. 26; 106, l. 14; V, 40, l. 5, etc. Sur خوخة الكنائس voir IV, 31, l. 8; 45, l. 24 et V, 39, l. 2 et 5.

⁽³⁾ *Khizāṭ*, II, 511, l. 24. Cf. WESTENFELD, *Geschichte der Copten*, texte arabe, p. 501, tra-

duction, p. 119, n° 6; et EYRETT, *Churches and monasteries of Egypt* (Abou Sâlih), p. 327, n° 6.

⁽⁴⁾ Cf. AXERBLAD, *Journal Asiatique*, 2^e série, XIII, p. 392.

⁽⁵⁾ *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, I, p. 424 et seq.

qu'a conservée le manuscrit Crawford nous avertit donc que c'est dans la hârat extérieure qu'était l'église. Makrizi cité par M. Amélineau nous parle de deux églises dans *Hârat ar Roûm*, une consacrée à Marie et appelée *al-Maghtat*, l'autre consacrée à Sainte Barbe, qui fut détruite en 718⁽¹⁾. Aboû Sâlih ne fait qu'une courte allusion à l'église de la Vierge⁽²⁾. M. Butler donne quelques détails sur cette dernière qu'il place dans une petite ruelle conduisant du quartier es Soukkaryeh au sébil Méhémet Ali⁽³⁾.

Je dois ajouter que le nom de Hârat ar Roûm était donné à un jardin situé entre le Caire et Fostât, dans le voisinage du Khalidj⁽⁴⁾.

17^e ΤΡΑΒΗ ΗΖΕΒΥΛΩΗ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

† ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΜΑΡΙΑ ΗΤΡΑΒΗ ΗΖΕΒΥΛΩΗ والدة الاله مريم بحارة زويلة

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

† ΘΕΟΛΟΚΟΣ ΘΩ†ΑΓΙΑ

ΜΗΛΑΡΘ ΗΤΡΑΒΗ ΗΖΕΒΥΛΩΗ والدة الاله القديسة مريم بحارة زويلة

M. Amélineau dit (*Géogr.*, p. 553) que « le quartier de Zouéïleh était situé près de la porte qui porte le même nom encore aujourd'hui, c'est-à-dire à l'Est du Caire ». C'est une erreur, déjà commise par M. Ravaïsse, et que j'ai eu l'occasion de rectifier⁽⁵⁾. Hâret Zouéilet existe toujours : elle est située au centre même du Caire, près de l'ancien Khalidj. Le nom, donné autrefois à tout un quartier, n'est plus appliqué qu'à deux petites rues. Là est le quartier copte, par excellence, la résidence du Patriarche⁽⁶⁾. M. Butler donne une notice sur les églises de Hârat az Zuailah, dont celle de la Vierge, qu'il dit être la plus ancienne du Caire⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ *Khatat*, II, 511, ligne 11 et seq.

⁽²⁾ Trad. Eschki, p. 11-19.

⁽³⁾ *Coptic Churches*, p. 278.

⁽⁴⁾ Ibn-Doukmâk, IV, 96, l. 1 : *الستان المعروف* : *بستان حارة الروم* ; c'est sans doute celui que Makrizi appelle *بستان حارة الروم* (II, 133, l. 6). J'en discuterai l'emplacement dans mon étude sur la topographie de Fostât.

⁽⁵⁾ *Mém. de la Miss.*, VI, p. 527.

⁽⁶⁾ Cf. BÉNÉDICTE (*Guide Joanne. — Égypte*, Paris, 1900, Plan du Caire II, 5), *église copte et ch. el zuaila* (lire *chareh zuaila* *حارة زويلة*). Chareh zouéïleh porte, sur le registre des Travaux publics, le n° 1320 : Hârat zouéilet *حارة زويلة* qui y débouche porte le n° 1314.

Je dois la copie de ce registre à l'obligeance du docteur Fauquet.

⁽⁷⁾ *Coptic Churches*, p. 271 et seq.

Makrizi, comme le remarque M. Amélineau, en a parlé. Voici ce qu'il en dit : « L'église de Hârat Zouéilat au Caire, église très en honneur auprès des chrétiens Jacobites; consacrée à Notre-Dame. Ils prétendent qu'elle est ancienne, qu'elle portait le nom du sage Zâboulôn (زابلون pour زابلون) qui existait environ 270 ans avant la doctrine musulmane, et qui était versé dans une foule de sciences; qu'il avait un trésor immense auquel on accède par un puits qui s'y trouve »⁽¹⁾. Cette légende est assez curieuse, car ce nom de Zâboulôn ou Zâboulôn représente évidemment le copte Ζεβουλον ou Ζεβουλων. Par suite, le nom de Zouéilat ou mieux Zawilat donné à la hârat et au puits du voisinage⁽²⁾ me paraît une corruption motivée par la ressemblance fortuite de ce nom avec celui de Zâboulôn. Il est, en effet, fort étrange que ce nom de Zouéilat se trouve en un point si éloigné de la porte du même nom, et on s'explique l'erreur de MM. Ravaisse et Amélineau qui ont cru logique de placer ce quartier près de la porte. Il est indubitable que l'arabe رويده devrait être transcrit en copte Ζεβιας ou Ζουβειας et non Ζεβουλων; la terminaison ων ne peut en aucune façon répondre au ى arabe.

18° †ΚΑΛΛΑΒΗ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale : 173 v°.

†ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΜΑΡΙΑ ΤΚΑΛΛΗ

والدة الاله مريم بالعدوية

Manuscrit Crawford, 333 r°.

†ΘΕΟΛΟΚΟΣ ΜΑΡΙΑ †ΚΑΛΛΑΒΗ

والدة الاله مريم العدوى (sic)

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 206) se trompe en disant que le village de العدوية n'existe plus, et qu'il a dû disparaître dans les agrandissements du Caire. *El Adweieh* est indiqué sur la carte de d'Anville, très au Sud du Caire⁽³⁾. Le

(1) كنيسة حارة رويده بالقاهرة كنيسة عظيمة عند النصارى اليعاقبة وهي على اسم السيدة وزعموا انها قديمة تعرف بالحكيم زابلون وكان قبل اللة القبطية دحو مائيس وسبعين سنة وانه صاحب علوم شتى وان له كنزا عظيما يتوصل من ثمر هناك Cf. Wüstenfeld, *Gesch. der Copten*, texte arabe,

p. 50; trad., p. 118, n° 2; EYETTS, *Churches and monasteries of Egypt* (Abou Shalih), p. 396, n° 9. Wüstenfeld lit : زابلون; Sebülön; EYETTS : Zabülön.

(2) Un *bir zowelat* est mentionné dans Makrizi (I, 363, l. 22, etc.) c'est probablement celui qui communiquait avec le trésor de Zâboulôn.

(3) *Mémoires sur l'Égypte*, p. 131.

carte la position de (Birkat) al Habach (بركة الحبش) dont il est certainement question ici.

20° ΤΡΩΛ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.


ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΤΡΩΛ

مار جرجس طرا

Manuscrit Crawford, folio 333, r°.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΤΡΩΛ

ما جرجس طرة

Tourā est une localité bien connue. Le copte ΤΡΩΛ rappelle la *τροία* de Strabon (XVII, 809). Elle a été identifiée par Brugsch avec ce même Refu  que nous avons vu rapproché de *λιογι* par M M. Stern et Max Müller ⁽¹⁾.

Aboû Sâlih mentionne une église de Saint Georges dans le district de Tourā sur le bord du fleuve ⁽²⁾, et donne quelques détails à son sujet. Makrizi dit que le convent de Torā est consacré à Aboû Djordj ⁽³⁾, et qu'il est sur le bord du Nil. La carte de d'Anville, citée plus haut, porte *Deir Gergis ou Tora*.

21° ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ ΜΗΙΟΜΙ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ ΜΗΙΟΜΙ

مار جرجس بدير الطين

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ ΜΗΙΟΜΙ

مار جرجس بخير الطين

M. Amélineau ne paraît pas connaître l'emplacement exact de *دير الطين* Deir at Tin. On le trouvera dans la carte de d'Anville, dans l'*Atlas d'Égypte* de 1798 ⁽⁴⁾ et la Carte de l'Administration des Domaines.

⁽¹⁾ *Dict. géog.*, p. 451. V. plus haut, 1^{re} partie, n° 5.

⁽²⁾ Traduction Evetts, p. 143.

⁽³⁾ II, 501, L. 30. Remarque que Makrizi dit ici que *جرج* est la même chose que *جرجس*.

Cl. Wiestersfeld, *Gesch. der Copten*, texte arabe, p. 36; traduction, p. 86, n° 4; Evetts, *Churches etc.* (Aboû Sâlih), p. 305, n° 4.

⁽⁴⁾ *Description de l'Égypte*, XVIII, 3^e partie, p. 136; *Atlas*, feuille 21, carreau 2.

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 132) remarque que le copte $\Theta\mu$ signifie, exactement comme طين en arabe, « la boue ». Mais il ne s'ensuit pas, comme il le croit probable, que le monastère ait été « construit avec de la boue séchée au soleil ». Makrizi nous explique que les Égyptiens appellent طين *tin* l'humus fécondant déposé par le Nil et formant, après le retrait définitif des eaux, un sol particulier. Là où le sol est de *tin*, nous dit-il, c'est que le Nil y passait jadis, et il nous informe que le *tin* s'étend de Fostât à 'Ain Chams⁽¹⁾. Dair al 'Tin est tout près de Fostât et le même auteur nous dit que c'est le point extrême vers le Sud où s'étendirent un moment les constructions de Fostât⁽²⁾. On peut donc plus raisonnablement en inférer que ce couvent tirait son nom de ce qu'en cet endroit commençait le *tin*. Je reviendrai sur cette question lorsque je parlerai des déplacements du Nil (deuxième partie, n° 18).

32° $\Theta\Lambda\sigma\text{PEN}$.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.

$\text{ΜΑΡΚΟΥΡΙΟΣ ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ}$
 ΠΘΛΑΣΡΕΝ

مرقوريوس بدير شهران

Manuscrit Crawford, 333 r°.

$\text{ΜΑΡΚΟΥΡΙΟΣ ΠΙΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΝ}$
 ΠΘΛΑΣΡΕΝ

مرقوريوس بدير شهران

J'avoue ne pas comprendre l'article de M. Amélineau consacré à cette localité (*Géogr.*, p. 135) : « le monastère est cité dans la liste des monastères célèbres de l'Égypte; il était dédié au martyr Mercure. C'est tout ce que l'on en saurait, si Abou Selah n'en indiquait la situation à l'Ouest du Caire, car il n'a pas encore commencé la description de la partie Est. Il en sera parlé plus loin ». Malgré sa promesse, M. Amélineau s'en est tenu à ces quelques lignes, du moins je n'ai pu voir en quel autre endroit de son livre il a repris la question. Il est certain qu'Abou Sâlih mentionne ce monastère, mais entre Tourâ el Afilh, car il

⁽¹⁾ Il, 130, l. 30 et seq. Aujourd'hui le mot *tin*, au pluriel *atîna*, est l'expression courante en Égypte pour désigner un domaine rural. — ⁽²⁾ *Ibid*, l. 11.

mentionne « le *Khaff* connu sous le nom de Tourâ par où l'on va à Atfih sur la route de Daïr Chahrân »⁽¹⁾. Comme Tourâ et Atfih ne sont pas précisément à l'Ouest du Caire, je ne m'explique pas la réflexion de M. Amélineau. De plus, il est étonnant que M. Amélineau n'ait pas vu dans Makrizî le très intéressant article suivant qui a déjà permis à Wüstenfeld d'identifier exactement cette localité⁽²⁾. « Daïr Cha'rân. Ce daïr est aux limites du district de Tourâ; il est construit en pierres et briques. Là sont des palmiers. Il s'y trouve beaucoup de moines. On dit que la véritable prononciation est daïr Chahrân par un *h* » (au lieu du ع), et que Chahrân était un sage chrétien, ou, suivant d'autres, un roi. Ce daïr était connu autrefois sous le nom de Markôûriôûs, autrement appelé Markôûrat et Abou Markôûrat; puis quand y habita Barsoumâ ibn At Tabbân il fut appelé Daïr Barsoumâ etc. »⁽³⁾. D'après ASSEMANI, *Bibliothèque orientale*, II, p. 10 (cité par WÜSTENFELD), ce Barsouma était connu sous le sobriquet de العريان *el 'Ourîân* « le nu »⁽⁴⁾. La carte de d'Anville indique bien au Sud de Tora : *Deir Bersum-il-erian*. L'Atlas d'Égypte mentionne à une petite distance de Torâ au Sud دبر برسوم العريان *Deyr Barsoum el 'Arydn*⁽⁵⁾. Cette dernière indication, déjà relevée par Wüstenfeld, donne l'emplacement très précis du couvent de Chahrân. C'est aujourd'hui Deir el Erian دبر العريان⁽⁶⁾ qui dépend du village de Ma'sara, station du chemin de fer de Héliouân.

⁽¹⁾ لفظ العريان بطرا السلك منه الى المنقح على
خروج شهران. Manuscrit, f° 47 r°; traduction
Evetts, p. 141.

⁽²⁾ M. Butler dans la note 4 de la page 141
de la traduction d'Abou Sâlih dit à tort : « The site
of Shahrân cannot be identified ».

⁽³⁾ دبر شعيران هذا الريد في حدود ناحية حلوا وهو
مبنى بالحجر والبس و به نخل وبه صفة رهبان ويقال انما
هو دبر شهران بالها وان شهران كان من حكا النصارى
وقيل بل كان ملكا وكان هذا الدبر يعرف فديها رويس
بمرقو الذى يقال له مرقورة وابو مرقورة ثم لما سكنه
برسوما بن التيان بن دبر دبروسما T. II, p. 501,
l. 53; cf. WÜSTENFELD, *Gesch. der Copten*, texte
arabe, p. 86; traduction, p. 86, n° 3, note 2,

où l'identification est bien établie. EVETTS,
Churches and monasteries of Egypt (Abou
Sâlih), p. 305, n° 3. QUERENNE, *Mém.*, II,
p. 500.

⁽⁴⁾ Le manuscrit arabe 79 de la Bibliothèque
nationale de Paris, contient à partir du f° 31 r°
la vie « du saint homme Anba Barsoumâ (برسوما)
le nu, fils de Wadjih al-dîn, surnommé Ibn al-
tebbân et secrétaire de Schadjar al-dorr. Il mou-
rut en l'an 1033 des martyrs (1047 de J.-C.) ». *Catalogue de Slane*, p. 17.

⁽⁵⁾ *Description de l'Égypte*, XVIII, 3^e partie,
p. 136. Atlas, feuille 21, carreau, 34.

⁽⁶⁾ BOUDET-SAY, *Dictionnaire Géographique*,
p. 166.

23° CAIRO28CD.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 r.

ΑΠΑ ΤΩΔΑ ΠΙΡΕΝ CΕΗ2ΟΥΤC ΠΡΟ28CΩ أباجحنس السهووق (sic) بشبر ارجة

Manuscrit Crawford, 333 r.

ΑΠΑ ΤΩΔΑ ΠΙΡΕΝ CΕΗ2ΟΥΤ CAIRO28CΩ أباجحنس السهووق (sic) بشبر ارجة

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 457) dit : « il m'a été impossible de retrouver ce village : cependant je crois qu'il devait être dans les environs du Caire ».

Il n'est pas douteux qu'il s'agisse de Choubrà, localité bien connue de tous les habitants du Caire, dont elle était jadis la promenade favorite, et qui dépend du gouvernorat du Caire⁽¹⁾. Elle était célèbre par les reliques de Jean de Sanhoût et Makrizi en parle dans un texte fort connu que je vais résumer rapidement.

« La fête du Martyre عيد الشهيد se célébrait le 8 de Pachons à Choubrà dans la banlieue du Caire. On jetait dans le Nil le doigt d'un saint renfermé dans un coffret et les Coples prétendaient que cette cérémonie était nécessaire pour que le Nil eût sa crue. En 755, le sultan envoya le wali du Caire à Choubrà el Khîâm dans la banlieue du Caire, pour y détruire l'église des chrétiens, et enlever la relique qui fut brûlée »⁽²⁾.

Choubrà portait, je pense, ce nom de Choubrà el Khîâm, parce que la foule immense qui y allait en ce jour y dressait les tentes *al Khîâm* : ينصبون الخيم dit Makrizi (I, p. 69, l. 3); ينصبون الخيام dit Ibn Iyâs (I, p. 206, l. 18). Aujourd'hui encore la localité porte le nom de Choubrà el Kheîmat شبرا الخيمة⁽³⁾ et je propose de voir dans le شبرا رجة de la liste des églises une fausse lecture de شبرا الخيمة.

Le martyr dont la relique était à Choubrà et dont la fête se célébrait le 8 de Pachons était bien Jean de Senhoût, car, dans le martyre de Jean de Phanidjoût, il est dit ΕΠΟΧΗ ΜΗΝΑΡΙΟΥ ΙΩΑΝΝΗΝC ΠΙΡΕΝ ΨΕΗ2ΩΟΥΤ ΕΤC CΟΥΗ ΜΗΟ-
ΥΟΥC « la fête de Saint Jean originaire de Psenhooût, le 8 de Pachons »⁽⁴⁾. Le ΙΩΑΝΝΗΝC ΠΙΡΕΝ ΨΕΗ2ΩΟΥΤ de ce texte est bien équivalent à celui de la liste

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 155.

⁽²⁾ *Khîât*, I, p. 68-70; traduction Bouriant, p. 194-197. Ibn Iyâs, *Histoire d'Égypte*, texte arabe; place cette destruction en 782 (I, p. 206); Cf. BÉLÉGEY, *Hist. patr. Alexandr.*, p. 610; S. DE SACY, *Not. et extr.*, t. IV, p. 7; QUATREMER, *Hist. des Sultans Maml.*, II, 2^e partie, p. 113.

⁽³⁾ *Description de l'Égypte*, XVIII, 3^e partie, p. 146. Atlas, feuille 24, carré 10, شبرا الخيمة; *Carte des Domaines*, Shoubrà el Keimat. BORSIER, *Dictionnaire géogr.*, Choubrà el Khema شبرا الخيمة.

⁽⁴⁾ AMÉLINEAU, dans *Journal Asiatique*, 1887, 8^e série, IX, p. 185.

des églises $\alpha\eta\lambda\alpha\ \tau\omega\lambda\ \mu\eta\rho\epsilon\mu\ \sigma\epsilon\eta\tau\omega\sigma\upsilon\tau$. Le τ est pour $\tau\epsilon$ dans lequel $\tau\epsilon$ est l'article. Le Synaxaire cite au 8 Bachons la fête de Jean de Sanhoût يوحنا الكي ⁽¹⁾ من سنهوت.

Aboû Sâlih nous apprend que le corps de Saint Jean était dans l'église de Damanhoûr de la banlieue du Caire, et qu'il fut porté à al 'Adoûyat, dans l'église de la Vierge. Une voix sortit du coffre قايوت الشهيد pour demander son retour à l'ancienne église ⁽²⁾. Ce Damanhoûr de la banlieue du Caire est évidemment Damanhoûr Choubrâ, qui existe encore : c'est la première station du chemin de fer du Caire à Alexandrie.

Dans un autre passage, que M. Evetts ne paraît pas avoir compris, le même Aboû Sâlih parle du corps de Saint Jean conservé dans une *dikka* (sorte de coffre servant aussi de siège), comme étant à l'église d'Aboû Minâ, d'où il fut transféré à l'église de Théodore à Damanhoûr puis à l'église de la Vierge à Choubrâ, suivant les déplacements du Nil ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cité par M. ARÉLINAK, *Géogr.*, p. 117, à l'article Sanhoût.

⁽²⁾ Man. de la Bibl. nat., 307, f. 15 v^o; trad. Evetts, p. 139. Le traducteur n'a pas très exactement rendu, je crois, ce passage. Voici le texte arabe, tel que mon collègue M. Salmon a eu la grande obligeance de le copier pour moi à Paris :

كان الشيخ أبو الهيثم وزير قد نقل جسد الشهيد أبو جهنم من البيعة بدمشوق من هراق القاهرة الى هذه البيعة (c'est-à-dire l'église d'al-'Adoûyat) لما ذكر انه تقرب (بقراب Evetts) منه ولما كان في بعض الليال سمع من قايوت الشهيد يقول فيه ما يمكن ان يقرأ في كتابيسة السيد لا ليس في الا البيعة التي كنت فيها اولا وقتئذ ذلك اعيد اليها (c'est-à-d. à celle de Damanhoûr).

Ce qui a entraîné le traducteur à une fautive interprétation est le passage $\text{لما ذكر انه تقرب منه}$ qu'il rend ainsi « because, so it is said, when he was in the neighbourhood of it ». Le mot *when* n'est pas à sa place, il doit être employé après, avec la conjonction *and*, pour rendre : لما . Il faudrait donc dire : « because, so it is said, he was in the neigh-

bourhood of it, and when etc. ». La phrase qui suit est donc indépendante de la première et ne doit pas être régie par « because ».

⁽³⁾ Trad. Evetts, p. 104, manuscrit arabe de la Bibl. nat., 307, f. 30 r^o. Voici le texte arabe, tel que me le communique mon ami M. Blochet, conforme d'ailleurs au texte donné par M. Evetts

وكان بها ايضا بيعة ابو ميذا الكبيرة جسد الشهيد ابا جهنم في ذلك عشية فلي وكان النهر قريب من هذه البيعة ثم بعد لثبوت في هناك فنقل الى بيعة قادس بدمشوق على النهر فعندئذ انصرف على هذه البيعة وانتقل الى كنيسة السيدة بشبرا وجدد عمارتها اعلى بيعة أبو جهنم بعد حريق الشيخ الأكرم بن إد الغضائيل ابن ابو سعيد في خلافة العاضدية.

Le traducteur croit que ان فنقل s'applique au fleuve et il traduit ان فنقل الى بيعة par « changed its bed until it reached the church »; mais il faut lire : فانقل « il fut transporté à l'église » ce qui ne peut s'entendre que du corps du martyr جسد الشهيد . La particule في indique généralement le changement du sujet et comme le fleuve النهر est

Damanhoûr Choubrâ portait aussi le nom de Damanhour ach chahîd (Damanhour du martyr) *دمهور الشهيد* comme l'a déjà remarqué Quatremère⁽¹⁾. Yâkôût mentionne un Damanhoûr appelé Damanhoûr ach chahîd séparé de Postât par quelques milles⁽²⁾. L'*État de l'Égypte* publié par Silvestre de Sacy donne les deux localités suivantes :

دمهور شبرا Damanhour-Schobra
شبرا الخيمة وفي شبرا الشهيد Schobra al-Khimêh, ou Schobra al-Schêhîd⁽³⁾.

Ibn Doukmâk mentionne : Damanhoûr Choubrâ *دمهور شبرا* qui est à côté de Choubrâ *شبرا* *الى جانب شبرا* et Choubrâ al Khaîmat, *شبرا الخيمة* qui doit être l'équivalent de *شبرا* Choubrâ⁽⁴⁾. Ce nom de « martyr » ajouté tantôt à Damanhoûr, tantôt à Choubrâ, vient sans doute des transferts successifs du corps de Jean mentionnés par Abou Sâlih.

L'identité de *شبرا* avec *شبرا الخيمة* ou *شبرا الشهيد* ou *شبرا* n'étant pas douteuse, on peut se demander ce que représente le copte *Ⲭⲁⲛⲣⲟⲩⲱ*.

M. Amélineau (*Géogr.* p. 457) ne considère comme équivalent de Schoubrah-Bahimeh que *ⲛⲣⲟⲩⲱ*, négligeant, j'ignore pourquoi, l'élément *Ⲭⲁ* et s'imaginer que par *ⲣⲉⲓⲁ* on a voulu transcrire *ⲩⲱ* et qu'au lieu de la lettre *ⲛ* il aurait fallu écrire *ⲩ*. Il me semble bien plus rationnel de considérer *Ⲭⲁⲛⲣⲟ* comme représentant Choubrâ. On a deux autres exemples de la transcription copte de Choubrâ : *Ⲭⲁⲛⲣⲟ ⲛⲉⲛⲉⲥⲓⲛⲁ* *شبرا منسينا* et *Ⲭⲁⲛⲣⲟ ⲛⲁⲟⲛⲛⲓ* *شبرا تنى*⁽⁵⁾. Comme la transcription du *ⲃ* arabe est plutôt *ⲛ*⁽⁶⁾ que *ⲩ* et celle de *ⲩ* pour *ⲩ* qui, a pu être *ⲩⲱ*, est aussi admissible que celle de *ⲩ*, celle de *Ⲭⲁⲛⲣⲟ* pour *شبرا* est des plus défendables.

objet dans la phrase qui précède immédiatement, il ne peut l'être dans celle-ci. Par suite *ⲛⲉⲛⲉⲥⲓⲛⲁ*, qui vient après, devra s'appliquer au même objet. Le fleuve se déplace deux fois, et deux fois le corps est transporté. La raison pour laquelle on le transporte successivement est évidemment qu'il devait être dans le voisinage immédiat du Nil pour la cérémonie susdite.

⁽¹⁾ *Mémoires Géographiques*, I, 380.

⁽²⁾ *دمهور ايضا قرية يقال لها دهور الشهيد* *وتمت بها ومن الغطاط امين* *et.* Wüstenfeld, II, 601.

⁽³⁾ *Abdellatif*, p. 598, n° 17 et 18. Cf. l'édition arabe du même texte *Kutb al tahfa il an-najm* dans les *Publ. de la Bibliothèque Khédiviale*, X, Le Caire, 1898, p. 7.

⁽⁴⁾ *Description de l'Égypte*, V, 46, l. 10 et 47, l. 7.

⁽⁵⁾ QUATREMÈRE, *Mémoires*, I, p. 502. CHAVOLLON, *L'Égypte sous les Pharaons*, II, 221. AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 149-150. AKERMAN, *Journ. Asiatic*, 2^e série, XIII, p. 414, mentionne les formes *Ⲭⲁⲛⲣⲟ*, *Ⲭⲁⲛⲣⲟ* et *Ⲭⲁⲛⲣⲟ*.

⁽⁶⁾ Cf. le tableau que j'ai dressé page 8.

Resterait le terme $\pi\kappa\omega$. Or Parthey donne à ce mot dans son dictionnaire les deux sens bien distincts de «vipera» et «tabernaculum»⁽¹⁾; donc $\pi\kappa\omega$ répond exactement à خيمة . M. O. von Lemm a très nettement établi ce deuxième sens de $\pi\kappa\omega$ «Zelt, σκηνή»⁽²⁾. Mais il dit à tort «in den Lexicis fehlt $\pi\kappa\omega$ » puisque, nous l'avons vu, il se trouve dans Parthey. La certitude de ce sens confirme mon hypothèse que رجة est une fausse lecture pour خيمة ou الخيمة , et apporte, par suite, une preuve décisive de l'équivalence $\text{caupo} = \text{شيرا}$.

24° $\dagger \text{MONAXA MHICICMEAWH}$.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 174 r°.

$\text{ΓΕΩΡΓΙΟΣ} \dagger \text{MONAXA MHICICMEAWH}$ ماری جرجس منية السیرج

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

$\text{ΓΕΩΡΓΙΟΣ} \dagger \text{MONOXA MHICICMEAWH}$ ماری جرجس منية السیرج

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 355) interprète $\dagger \text{MONAXA}$ comme indiquant un monastère de femmes; mais c'est évidemment une corruption de $\text{MONH} = \text{منية}$ que nous allons retrouver à l'article suivant.

Il conjecture que le nom copte de CICMEAWH comme l'arabe correspondant سیرج signifie «huile de sésame». Je crois, en effet, qu'on peut le décomposer en CICM , forme contractée du grec $\sigmaίσσινον$ «sésame»⁽³⁾ et EAWH (grec ἔλαιον) «huile»⁽⁴⁾.

Miniat as siradj (ou ach chîradj) est exactement identifié par M. Amélineau. On le trouve marqué sur le plan de M. Ravaisse que j'ai reproduit.

Ibn Donkumâk nous apprend qu'il était même chose que Miniat al oumarâ منية الامرا ⁽⁵⁾. *L'État de l'Égypte*, publié par S. de Sacy, le dit aussi⁽⁶⁾; l'illustre orientaliste ajoute: «suivant Yâkoût *Monyet al-Omar* est un lieu différent de *Monyet al-Schiradj* et ce dernier se nomme $\text{منية الامير Monyet al emir}$ ». Je ne m'ex-

(1) P. 222 et 463. Ni Tattam, ni Peyron ne donnent ce sens, et s'en tiennent à «vipera». Mais tous deux donnent pour «tabernaculum» ἱουκι équivalant au thébain zoutai .

(2) *Kleine Asiatische Studien*, I, p. 160.

(3) Parthey donne cin , forme encore plus contractée. *Vocabulaire*, p. 158 et 549.

(4) سیراج ou سیراج vient du persan شیر «huile de sésame». LANE, *Dictionnaire arabe*, sub verbo.

(5) V. 67, l. 10.

(6) Abdellatif, p. 599, n° 22; cf. édit. arabe du même texte (*Publ. de la Bibliothèque Khédiviale*, X), p. 7.

plique pas cette assertion de S. de Sacy. Dans le *Mou'adjam al bouddu*, Yâkoût dit simplement que منية الشيرج est une petite ville située à un farasange à peu près du Caire sur la route d'Alexandrie⁽¹⁾ et il n'y parle ni de منية الامير ni de منية الامرا. Dans le *Mouchtarik* il dit à deux reprises que منية الشيرج est appelée à la fois منية الامير et منية الامرا⁽²⁾.

D'autre part, si Ibn Doukmâk a raison et que Miniât as Sirâdj et Miniât al Oumarâ sont identiques, ce dernier doit différer de Miniât al amir où la liste des églises, comme nous allons le voir, mentionne une autre église.

25" ΠΙΝΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 174 r.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΠΙΝΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ

جرجس مينا الامير

Manuscrit Crawford, 333, r.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΠΙΝΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ

مازى جرجس مينا الامير

Je conjecture que منية الامير est même chose que امينية al Amiriât que l'*Atlas d'Égypte* place dans le voisinage immédiat de Miniât el chirâdj (*sic*)⁽³⁾ منية الشيرج et qui est mentionné par Ibn Doukmâk⁽⁴⁾ et l'*État de l'Égypte*⁽⁵⁾.

Toutefois, il est possible que M. Amélineau⁽⁶⁾ ait raison d'y voir plutôt un village du même nom dans le district de Bedrechin. Je remarquerai seulement que la transcription ΜΠΕΡΕ répond plutôt à امرا qu'à امير et que par conséquent ΠΙΝΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ serait plutôt la transcription de منية الامرا que de منية الامير. Il semble donc qu'il y ait une certaine confusion chez les Coptes et chez les Arabes dans ces divers noms.

A mon avis, il faut distinguer منية الشيرج et منية الامير comme dans la liste des églises, et admettre que le nom de منية الامرا est donné aussi tantôt à l'un tantôt à l'autre, d'où la confusion. Mais je dois reconnaître que cette conclusion ne s'impose pas.

⁽¹⁾ Édition Wüstenfeld, IV, 675.

⁽²⁾ Édition Wüstenfeld, 408 et 409.

⁽³⁾ Voir *Description de l'Égypte*, t. XVIII, 3^e partie, p. 145. Atlas, feuille 24, carré 10.

⁽⁴⁾ V, 45, l. 6.



⁽⁵⁾ *Abdellatif*, p. 597, n° 5; *Publ. de la Bibliothèque Khédiviale*, X, p. 6, l. 3.

⁽⁶⁾ *Géogr.*, p. 256.

DEUXIÈME PARTIE.

CONJECTURES SUR LES NOMS DE DIVERSES LOCALITÉS.

1^o ΧΗΜΙ.

Ce mot a deux sens « Égypte » et « feu, foyer ». Il est vrai que ce dernier sens n'est pas absolument établi car c'est un ἀπὸ λεγόμενον. M. l'abbé Hyvernât, que j'ai consulté à ce sujet, m'écrivit : « Le mot χημι dans le sens de foyer, ne se rencontre, à ma connaissance, que dans le panégyrique de ωχροϋ† par κησα contenu dans le *Cod. Vatic.* LXVI et dans le *Cod. Borg. Memphit.* XXVI qui est la copie du *Cod. Vatic.* par Tuki. Zoega dans son *Catalogue*, p. 33 et suiv., en a publié et traduit des extraits. C'est là que Tattam a pris le mot. Vous le trouverez à la page 37, ligne 3, dans la phrase suivante : *ου †φρω γαρ τε ουος παρη† ευγενει δατην †χημι ευταλογε*. M. Amélineau, depuis, a publié ce panégyrique *in extenso*. Je lis, en effet, dans Zoega (*Catal.*, p. 40) « Hiberno tempore, sedebant juxta focum » et dans les *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, t. IV, où M. Amélineau a publié le texte et la traduction de la Vie de Schnoudi, à la page 63 : « comme c'était l'hiver, ils étaient assis près d'un feu ». Il semble bien résulter du contexte que le mot †χημι doit désigner soit « le foyer » soit « le brasero » soit « le fourneau » : l'expression « comme c'était l'hiver » nécessite ce sens. A ce sujet, mon collègue M. Lacau m'a rappelé l'hypothèse suivante présentée par MM. Borchardt et Schäfer. Le signe  *kem*, employé pour désigner l'Égypte, et dont provient le κημε thébain et le χημι memphitique, représente non pas, comme on le croit communément, une queue de crocodile ou de quelque poisson, mais un amas de charbon d'où sortent les flammes. M. Griffith, qui mentionne cette hypothèse⁽¹⁾, dit qu'elle ne concorde pas avec ses fac-simile; mais si l'on veut bien se reporter à la publication récente de M. Percy E. Newberry sur le tombeau de Rekhmara, on verra des fourneaux dont la flamme s'échappe représentés d'une façon presque identique au signe hiéroglyphique ⁽²⁾. Les auteurs de cette hypothèse

⁽¹⁾ *A collection of hieroglyphs*, 1898, p. 23.

(surtout dans le registre inférieur de droite). Cf.

⁽²⁾ *The life of Rekhmara*, planches XVII-XVIII

Viarv, *Tombeau de Rekhmara* (*Mémoires de la*

ont pensé au sens du thème *km* « noir », mais elle concorderait bien mieux avec le sens de « brasier » de *xumu* qui résulte de la Vie de Schnoudi. J'ajouterai que l'idée primitive de *feu* rend fort bien compte des deux sens ordinaires de la racine : 1° noircir 2° consumer (le temps, la vie, etc.).

M. Amélineau a signalé un curieux texte thébain d'après lequel l'Égypte aurait été appelée *khme* « soit parce qu'elle est noire, soit parce qu'elle était une *khme* » *etbe hmi nrayt pnce xé khme n eoke xé ekhm n xé oy-khmc re*⁽¹⁾. M. Amélineau déclare ignorer ce qu'est une *khme*; il me semble que c'est la même chose que *xumu*, et, qu'on peut fort bien dire de l'Égypte qu'elle a été un « foyer » de lumière et de civilisation, « un phare lumineux »⁽²⁾ dans l'histoire.

Je serais fort porté à croire que la *khema* des Grecs *الكيميا* des Arabes, l'alchimie dérive de ce sens de *xumu*. La chimie n'a-t-elle pas toujours été la science du feu ? Jusqu'à Lavoisier elle n'était pas autre chose que l'étude de l'action du feu sur les corps, et la théorie du phlogistique semblait être, avant lui, le dernier mot de cette science.

Peut-être, aussi, le thème égyptien *km* est-il le même que celui du grec *καμινος* et du latin *caminus*.

Hamaker a supposé, avec raison, je crois, que le mot *cham'* qui entre en composition du fameux *Ḳaṣr ach cham'* venait non pas de l'arabe *شمع* « cire, bougie » mais du *xumu* égyptien⁽³⁾ et M. Butler, sans connaître cette hypothèse de Hamaker, a émis la même idée⁽⁴⁾. Cette rencontre de deux savants auteurs est une présomption en faveur de la thèse, et cependant ni l'un ni l'autre ne pensaient au sens de *xumu* feu, et n'y voyaient que le nom de l'Égypte.

Or le *Ḳaṣr ach cham'*, était, d'après la tradition conservée par les auteurs arabes, un temple du feu, et Makrizi nous donne comme explication du mot *cham'*, qu'on yallumait, à certaines époques, les cires *الشمع*⁽⁵⁾.

Cette étymologie est forgée à plaisir, Ibn Iyās (*Hist.*, I, p. 15, l. 26) l'attribue

Mission arch. française du Caire, V, fasc. 1, pl. XIII).

⁽¹⁾ *Géographie*, p. 225.

⁽²⁾ C'est, si mes souvenirs sont exacts, l'expression dont s'est servi Beuan quelque part en parlant de l'Égypte et de la Chaldée.

⁽³⁾ Dans le *Liber de expugnatione Memphis*, cité par BERTAUD, *Géographie d'Aboullida*, II, 163, note.

⁽⁴⁾ *Abou Sâlih*, trad. Evetts, p. 79, n. 4.

⁽⁵⁾ *Khima*, I, p. 287 وكان هذا القصر يوقد عليه الشمع في كل شهر الخ.

à al Wākidī. Al Wākidī ou l'ouvrage qu'on a sous son nom, donne de l'Égypte et de sa conquête le récit le plus romanesque⁽¹⁾. Il a été édité, récemment, au Caire en 1316 de l'Hégire. Le texte (II 28, l. 30) n'est pas aussi explicite que celui que lui attribue Ibn Iyās; il se contente de cette phrase assez peu claire d'ailleurs : قصر الشمع لأنه لا تجلو من شمع الملوك, mot à mot : « on l'appelait Kaṣr ach cham' parce qu'il n'était jamais vide du cham' des rois ». Qu'est ce que le cham' des rois شمع الملوك ? c'est ce que je ne puis décider. Yaḳoût avoue qu'il ignore la raison de cette appellation⁽²⁾, et il dit ailleurs que le château portait aussi le nom de Kaṣr ach chām قصر الشام⁽³⁾. Ces deux formes شام et شمع trahissent un mot d'origine étrangère, capricieusement transcrit par les Arabes, et la seconde est évidemment sous l'influence de cette tradition du feu. Par hasard, le mot cham' « cire » évoquait l'idée de flambeau. Il n'en fallait pas tant pour créer une étymologie arabe. La forme شام chām ou chēm est probablement la plus ancienne. Maḳrīzī l'ignore. La transcription du χ grec en ش arabe n'est pas rare⁽⁴⁾. Je me rallie donc à l'opinion de Hamaker et de M. Butler; avec cette nuance cependant, que le mot χηεν d'où est dérivé شمع signifiait « feu » et non « Égypte ».

La forteresse de Babylone étant un poste d'observation, il devait y avoir toutes les nuits un feu permanent⁽⁵⁾; et on la désignait sous le nom de χηεν-

⁽¹⁾ Voir HAMAKER, *Liber de expugnatione Memphis*.

⁽²⁾ Éd. Wüstenfeld, IV, 119, l. 17. ولا اذكر له من شمع.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 551 l. 6. قصر الشام وقصر الشام. بقصر الشمع.

⁽⁴⁾ Cf. χηεν, χηεν (Abou Sâlih, traduction Everts, p. 106, n° 4). Inversement le ش arabe initial est rendu par χ en espagnol. Dans l'orthographe moderne cet x est remplacé par j (EXCELMAN et DOZY, *Glossaire des mots dérivés de l'arabe*, Leyde, 1869, p. 17).

⁽⁵⁾ Istakhrī nous rapporte que lorsque le Pharaon se rendait de Memphis à Héliopolis, des feux s'allumaient sur le Moukattam pour avertir les populations de son départ et de son retour. De GAIZE, *Bibl. Géogr.*, I, p. 106, l. 2. وحينئذ

يشتعل فيها قريتان قد خربتا كل واحدة منهما من القضاة على نحو أربعة أميال وهي شمس من شمال القضاة وشمس من جنوبية ويقال لهما كانا مسكنين لغرضين وعلى رأس جبل المقطم في قلعة مكان يعرف بتقوى قريتين يقال انه كان اذا خرج من احد هذين الموضعين يوقد فيه فيوم في المكان الآخر ما بعد له. Cf. Yaḳoût, *Géog. Wört.*, IV, p. 668, l. 21. Cette tradition paraît être empruntée à Ibn Abī al Hakam qui dit, en parlant du Moukattam : ويقال بل كان موقدا يوقد فيه لغرضين اذا هو ركب من منف الى عيني شمس وكان على المقطم موقد اخر فاذا راوا النار صلبوا بركوبه فاصدوا له ما يريد وكذلك اذا ركب منصورا من عيني شمس. Bibliothèque nationale de Paris, manuscrit 1687, p. 217. Cf. Al Koullī cité par Maḳrīzī, *Khitaṭ*, II, 255, l. 21. J'en reparlerai à l'article Moukattam (n° 17).

ΛΟΗ ΠΧΗΗΙ ou ΠΤΕ ΧΗΗΙ, c'est-à-dire la Babylone du feu, plus couramment ΧΗΗΙ. Les Arabes qui connaissaient déjà l'équivalence dans leur langue de مصر avec ΧΗΗΙ Égypte, ont donné à la localité le nom de مصر. De là vient que le nom de Fostât et celui de Miṣr sont absolument synonymes chez tous les auteurs anciens. Le mot arabe *miṣr* مصر pluriel *amṣār* أمصار a encore un autre sens, celui de « capitale, grande ville ». C'est en ce sens que nous verrons al Moukaddasî dire que al Foustât est le *miṣr* المصر et même le *miṣr* de Miṣr مصر مصر⁽¹⁾. C'est ainsi qu'il faut entendre d'autres passages d'auteurs arabes où il est dit que Memphis était Miṣr l'ancienne مصر القديمة⁽²⁾. De là probablement est venue l'erreur que j'ai déjà indiquée assimilant Fostât (à cause de son nom مصر القديمة) à Memphis⁽³⁾.

2° ΧΑΜΑΙΑΗ.

Une conjecture plus risquée m'amène à croire que ce mot vient de la même racine par l'intermédiaire d'un mot grec comme τὸ χαμαῖον ou χαμαῖον le (canal) de ΧΗΗΙ. Nous avons vu plus haut (p. 166) que le Khalidj appelé ainsi en copte longeait le pied du Babilon moderne. Si le mot copte n'est pas une déformation du mot arabe khalidj, ce qui, après tout, serait possible, on peut hasarder cette hypothèse, avec toutes réserves cependant. Elle aurait aussi l'avantage d'expliquer le mot ΧΑΜΕΩΣ signalé dans le martyre de Jean de Phanidjoû (voir plus haut p. 136).

3° ΚΕΝΙΤΩ ΚΑΒΥΛΩΗ.

L'équivalence de ces mots avec Kaṣr ach cham' étant établie, ΚΕΝΙΤΩ doit être considéré comme l'équivalent du Kaṣr arabe.

La première hypothèse qui se présente à l'esprit c'est que ΚΕΝΙΤΩ est une déformation de ΚΕΘΥΩ que nous avons vu entrer dans la formation de ΚΕΘΥΩΗ. Cependant, comme l'allération est un peu forte, je proposerais une autre hypothèse.

Makrizî nous dit qu'on montrait encore au Kaṣr ach cham' une koulbat

⁽¹⁾ Éd. de Goëje, 194, I, 67; 197, I, 10.

⁽²⁾ Par exemple dans Kalkuchandî (éd. Wüstenfeld, p. 41; « Alt Miṣr »: ms. 18 r^e; مصر القديمة).

⁽³⁾ Voir plus haut, page 153, note. — Cette er-

reur est signalée et combattue fort judicieusement par Guillaume de Tyr, *Hist. or. des Croisades* (*Acad. des Inscr.*), I, 206; cf. éd. P. Paris, II, 273.

(coupole) قبة reste de l'ancien temple du feu érigé là par les Perses et en face de laquelle était un masdjid. Elle portait le nom de Koubbat ad doukhân = la coupole de la fumée⁽¹⁾. C'est ce que Fourmont appelle : « Koubbet-il-fars ou le dôme des Perses⁽²⁾ ».

Ibn Doukmâk confirme ces détails et nous dit qu'il y avait là un masdjid appelé Masdjid al Koubbat, près d'une Koubbat romaine رومانية; ce masdjid donnait son nom à tout un quartier important du Kaṣr ar Roûm : *Khaṭṭ masdjid al Koubbat*⁽³⁾ qui comprenait tout la partie Est du Kaṣr comme je l'établirai dans ma topographie de Fostat.

Il est possible, — mais, faute de textes, on ne peut que le supposer, — que le Kaṣr ach cham' ait été désigné dans son entier par cette Koubbat caractéristique. Dans ce cas, ΚΕΝΤΡΩ ΚΑΒΥΛΩΝ serait la transcription exacte de l'arabe قبة بابلون; toutefois, la syllabe τω serait superflue, semble-t-il⁽⁴⁾. La conjecture est donc assez attaquable et je ne la présente que parce qu'elle me paraît l'être moins que la première.

4^e ΤΕΝΔΟΥΝΥΑΣ.

La chronique de Jean de Nikiou nous apprend qu'il y avait entre Babylone et Héliopolis une ville appelée Tendoûnyâs⁽⁵⁾. Je résume, à ce sujet, le récit qu'il fait et qu'on peut parfaitement suivre sur le plan.

*Amrou, campé à Héliopolis, est attaqué par les Romains qui sortent de Babylone. Dans la prévision de cette attaque, *Amrou qui a reçu des renforts⁽⁶⁾, a dissimulé deux corps sur le passage des Romains « l'un près de Tendoûnyâs, un autre au Nord de Babylone ». Conformément aux ordres qu'il a donnés, ces

⁽¹⁾ I, 287, l. 25; cf. Yâkoût, *Dictionnaire*, IV, 112, l. 15.

⁽²⁾ P, 118.

⁽³⁾ IV, 15, l. 37; 81, l. 14 et 16; V, 24, ligne 4.

⁽⁴⁾ A moins qu'on n'y voie un préfixe de ΚΑΒΥΛΩΝ analogue au α qui précède ce nom (voir plus haut, p. 152).

⁽⁵⁾ ΖΩΤΕΣΜΑΘ, *Not. et extr. des manuscrits*, XXIV, 1^{re} partie, p. 557 et 558.

⁽⁶⁾ Ces renforts devaient être constitués par l'armée de Zouhair ibn al Awââm dont le rôle

d'avant-garde est signalé maintes fois par les auteurs arabes. L'avant-garde portait le nom de « ceux du drapeau » *ahl arrâyat* أهل الراية ou simplement *arrâyat* الراية (Ibn 'Abd al Hâkam, manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 1687, page 140; Ibn Khallikân, traduction de Slane, II, page 87; Makrizi, *Khitaṭ*, II, page 297, l. 4, etc.) Leur chef s'appelait sans doute *waḥī arrâyat* واهي الراية d'où le nom à peine déformé de Watwârya que lui donne Jean de Nikiou.

deux corps prennent à revers les Romains engagés contre 'Amrou. Leur défaite livre la ville de Tendoûnyàs aux Arabes.

Il est évident qu'il y a trois villes distinctes : Babylone, Tendoûnyàs et Héliopolis. Bien avant la conquête, il y avait dans la plaine, précisément entre Babylone et Héliopolis, une localité que les Arabes appelaient Oumm Douneïn ⁽¹⁾ أم دنين. Cette forme arabisée vient évidemment de quelque nom copte du type ΟΥΝ-ΛΟΥΝΑΙΝ qui joint à l'article devient ΤΟΥΝΛΟΥΝΑΙΝ et présente ainsi suffisamment de ressemblance avec Tendoûnyàs pour autoriser l'identification des deux noms que je propose. M. Amélineau propose l'étymologie : †ΑΗΤΩΝΙΑΣ ⁽²⁾, qui est certainement très acceptable, et à laquelle je me rallierai volontiers, en proposant seulement †ΑΗΤΩΝΙΑΣ pour mieux expliquer la forme arabe, dont la vocalisation, donnée par Yâkôût dans son grand dictionnaire, est, d'ailleurs, sujette à caution.

Je ne puis admettre avec M. Amélineau que « la ville de Tendoûnyàs dont la garnison avait péri et dont il n'était resté que trois cents hommes » (chronique, *loc. cit.*), fût une simple tour de la forteresse de Babylone. Une telle hypothèse non seulement ne concorde avec aucun passage, mais encore contredit visiblement celui que je viens de citer lequel suppose certainement à la ville une garnison de quelques milliers d'hommes.

M. Zotenberg place cette localité « d'après notre texte » au Sud de la Citadelle de Babylone, et y voit, en fin de compte, le quartier méridional de la ville. C'est sans doute parce que l'un des corps était au Nord de Babylone et l'autre près de Tendoûnyàs, que ce savant en conclut que Tendoûnyàs était au Sud : mais une telle conclusion est-elle si légitime ? Tout au plus pourrait-on dire que le corps placé près de Tendoûnyàs se trouvait ailleurs qu'au Nord de Babylone, et, encore, il est tout aussi admissible que les indications topographiques de Jean de Nikion n'aient rien d'exclusif. La position des troupes est déterminée ici uniquement par le voisinage des localités, et nous ne contredisons nullement le texte en échelonnant les deux corps sur la route de Babylone à Héliopolis, l'un au Nord [et proche] de Babylone, l'autre [également au Nord et] proche de Oumm Douneïn (= Tendoûnyàs), et très vraisemblablement assez rapproché du corps principal qui était du côté d'Héliopolis. Il me semble, le plan sous les yeux, que la tactique du général arabe est d'une lumineuse clarté. Quelle que

⁽¹⁾ RAYASSE, *op. laud.*, p. 416. — ⁽²⁾ *Géographie*, p. 491.

soit la position des corps qui sont chargés de prendre les Romains à revers, il est inadmissible qu'ils ne soient pas sur leur route, donc *entre Héliopolis et Babylone*, donc au Nord de Babylone. Puisque l'un des corps est dit positivement être au Nord de Babylone, j'en conclus que le second est encore un peu plus au Nord et dans la direction d'Héliopolis. « La distance entre Héliopolis et Babylone est trop grande — comme le remarque très justement M. Zotenberg lui-même — pour que le champ de bataille ait pu embrasser toute la surface du triangle formé par les positions des Musulmans ». Cette objection est insurmontable si l'on admet que le corps le plus éloigné est au Sud de Babylone, elle est facilement levée si on le place à peu de distance au Nord de Babylone, si on place le corps de 'Amrou un peu au Sud d'Héliopolis et si on assigne à celui qui occupe le voisinage de Tendoûnyâs la région intermédiaire ⁽¹⁾. L'armée romaine, une fois en contact avec le corps d'Héliopolis, est attaquée par le corps de Tendoûnyâs en flanc, et au moment où elle essaie de se dégager et de reprendre la communication avec Babylone, elle se voit coupée par le troisième corps; elle s'enfuit alors « sur des bateaux », le Nil restant en effet la seule voie pour rentrer dans la forteresse si imprudemment quittée. La ville de Tendoûnyâs se trouve isolée, la garnison est massacrée sauf trois cents hommes qui s'enferment dans la forteresse, puis s'enfuient et laissent le terrain libre aux Musulmans qui s'emparent de cette ville. Je crois qu'on trouverait chez peu d'historiens anciens un récit de bataille aussi précis et aussi facile à suivre sur une carte.

Un passage très précis de Yâkoût confirme point par point ce que je viens de dire. Je le traduis en entier : « Al Maḡs, . . . est devant le Caire sur le Nil; avant l'islam il s'appelait Oumū Dounaïn et il s'y trouvait une *forteresse* et une *ville* avant la construction de Fostât. 'Amrou ibn al 'Asi l'assiégea et ses habitants lui livrèrent de rudes combats jusqu'à ce qu'il la conquît en l'an 20 de l'hégire. Je pense que c'est différent du Ḳaṣr aḥ cham', dont j'ai parlé à son article et à

⁽¹⁾ La distance d'Héliopolis (Matarieh actuel) à Babylone (Ḳaṣr aḥ cham' actuel) est de 19 kilomètres environ; Oum Dounaïn ou Tendoûnyâs (Le Caire actuel, région de l'Ezbekiyeh) est à 7 kilomètres du premier et 5 kilomètres du second. Plaçons par exemple 'Amrou à 3 kilomètres d'Héliopolis au Sud, un corps à 3 kilo-

mètres au Sud (donc à 1 kilomètre de Tendoûnyâs) et un autre corps à 3 kilomètres toujours au Sud, donc à 3 kilomètres au Nord de Babylone. Les trois corps ne sont plus séparés les uns des autres que par 3 kilomètres de distance, et tous leurs mouvements peuvent se faire en moins d'une heure.

Babilioûn ⁽¹⁾. Comme nous connaissons la position exacte de Oumm Doumân, la réflexion de Yâkoût est pour nous superflue : elle est cependant intéressante parce qu'elle prévient la confusion qui pouvait se produire.

Je pose donc comme certain que Tendoûnyâs et sa forteresse étaient même chose que Oum Doumân et sa forteresse, et je propose de voir dans les deux mots une déformation d'un primitif $\tau\alpha\upsilon\tau\omega\nu\eta\varsigma$, ou mieux $\tau\alpha\upsilon\tau\omega\nu\eta\alpha\varsigma$.

5° ياق.

Une légende arabe place la naissance d'Agar mère d'Ismaïl, dans le voisinage d'Oumm Doumân en une localité appelée Yâq ⁽²⁾. On doit, suivant toute vraisemblance, rapprocher ce nom du pays de Yakou ou Yaoukon, situé à l'Ouest de la Montagne rouge, comme il semble bien résulter de l'itinéraire suivi par un égyptien fuyant de Memphis vers les déserts de la Mer Rouge ⁽³⁾. Je remarquerai avec M. Maspero que ce nom, suivant Brugsch, désigne « les tailleurs de pierre ». Or le Moukattâm au dire des Arabes, est la montagne qui se termine par « l'endroit où l'on coupe les pierres » مقطع الحجارة et après cela va jusqu'à Al Yahmoûm ⁽⁴⁾. Al Yahmoûm est la même chose que la Montagne Rouge ⁽⁵⁾. Cet endroit n'est pas Tourah, comme le croit M. Bouriant dans sa traduction de Makrizi. Il répond à un point placé plus au Nord du côté de Fostât, au pied de la Mosquée de Toûloûn dans la région dite d'al Karâfat, comme je le montrerai dans ma topographie de Fostât ⁽⁶⁾. Il est ainsi peu éloigné de Oumm

للقرى وهو بين يدي القاهرة على النيل
وكان قبل الاسلام يسمى ام دليى وكان فيه حصن
ومدينة قبل بناء القسطنطين وحاصرها قيو بن العاصي
وقد دلت اهلها قتلا عنيدا حتى استلحقها سنة ٢٠٠
لهجرة وانضم غير قصر الطبع المذكور في بابيه وو
عالمين Edition WETZSTEIN, IV, 606. Cf. III, 894, l. 8 et Makrizi, *Khitat*, I, 489, l. 94; c'est
après de longs combats à Oumm Doumân que
Amrou, ayant reçu les renforts, assiège le fort
de Babylone. فامده فكتب ان هو يمدده
فامده ثم احاطا للسجون بالقصر

Il y a donc, sur ce point, entier accord entre
Jean de Nikiom et les auteurs arabes.

⁽¹⁾ *Mardûl ul iqlîl*, éd. ar., Juxta, 1854, III, p. 332. Yâkoût, *Dictionnaire*, I, 356, l. 9; IV, 1004, l. 3; Makrizi, *Khitat*, I, 45, l. 22; lire ياق au lieu de ياق.

⁽²⁾ MAASSEN, *Voyage de Sinouhit dans Mém. de l'Institut égyptien*, II, p. 20.

⁽³⁾ Yâkoût, IV, p. 107, l. 9. القصر الى مقطع الحجارة وما بعد ذلك من القصر
Cf. Makrizi, *Khitat*, I, p. 125, l. 1; traduction BOCHAST, p. 359.

⁽⁴⁾ RAVASSE, p. 425, note 2.

⁽⁵⁾ Makrizi parmi les *khoukas* de Karâfat en mentionne un sur le côté de مقطع الحجارة ; II, 453, l. 22.

Donnaïn, 3 à 4 kilomètres environ. La légende de Agar, en arabe Hâdjar, est peut-être venue du mot « pierre » en arabe *hadjar*. Bien des récits populaires naissent de plus vagues ressemblances de mots.

En tous cas, Oumm Donnaïn étant placé très exactement à l'Ouest de la Montagne rouge, le village de Yâk devait y être également ; or, le pays de Yâkou répond, d'après le texte égyptien, à cet emplacement.

6° فسطاط.

La ville fondée par 'Amrou près de la forteresse de Babylone porte le nom de Fostât. Les Arabes écrivent généralement الفسطاط al Foustât et le font dériver d'un mot arabe ou prétendu tel signifiant la tente. D'après eux, c'est là que 'Amrou avait dressé ses tentes, et le nom en est resté ⁽¹⁾.

Je crois cette étymologie fantaisiste, et je me fonde sur ces passages de Makrizi et de Kalkachandi : « Ibn al Bakr signale les variantes al Foustât et al Fistât et aussi Foustât et Bonstât ; al Montarrizi indique Foustâd et Foustâd, chacune de ces formes aussi avec un i au lieu d'un ou » ⁽²⁾. « On prononce Foustât, Foussât ou d'après al Djoûhari : Fistât, Fissât » ⁽³⁾. Rossi a déjà suggéré comme étymologie le latin *fossatum* et le byzantin *φωσάτων* ⁽⁴⁾ qui répond bien à la forme Foussât. Si l'on admet la forme Fistâd, et que l'on se souvienne que l'article copte *m* est souvent transcrit par le *ʿ* arabe, on pensera immédiatement au copte *μετᾶλλῆον* « le stade, l'hippodrome » ⁽⁵⁾. La terminaison *ion* disparaît le plus souvent dans les mots grecs transportés en arabe ⁽⁶⁾. Si la forme primitive est Fistât, on pourrait encore penser au mot byzantin *στάσις* (latin *statio*), car une région très voisine de la mosquée de 'Amrou s'appelait en arabe الموقف al Maoukif « la station » ⁽⁷⁾. De toute façon, je crois à une étymologie copte ou byzantine et non arabe.

⁽¹⁾ Voir dans Makrizi, *Khîrât*, I, p. 996 ; le chapitre où il traite de l'origine de ce nom.

⁽²⁾ *Ibid.*, I, 30.

⁽³⁾ Kalkachandi (édition Wiesterske, p. 50, manuscrit, f. 22, v°).

⁽⁴⁾ *Etymologiae aegyptiacae*, p. 240.

⁽⁵⁾ KIRCHER, *Ling. aeg.*, p. 154, μετᾶλλῆον *ميداني*.

⁽⁶⁾ Cf. *δυσπόσιον* (Dozy, *Suppl. aux dict. arabes*, sub verbo).

⁽⁷⁾ Makrizi, I, 437, I, 32 et passim. Ibn Doukmâk, IV, 34, I, 13 ; 56, I, 8 ; 106, I, 24 ; etc. J'en parlerai avec détails dans ma reconstitution de Fostât. Il était exactement situé entre la Mosquée de Tôlôûn et celle d'Aboû Sou'ouîd (voir les plans du Caire).

7^o العسكر.

Sous la dynastie des Abbasides, les gouverneurs de l'Égypte, au lieu de résider à Fostât même, s'installèrent vers le Nord-Est dans la région appelée al 'Askar. Les auteurs arabes semblent dire que le nom vient de l'arabe al 'Askar « l'armée », parce que c'était là qu'avait campé l'armée envoyée par les Abbasides⁽¹⁾. Je crois peu, je l'avoue, à cette étymologie. Comme la région immédiatement voisine est celle d'une nécropole (Karâfat); je me demande si la vraie origine, ne serait pas égyptienne et ne se rattacherait pas au Dieu des morts *Sokar*, dont on retrouve le nom à Saqqara. Avec l'alif prosthétique les Arabes ont fait Askar (عسكر) qu'ils ont ramené à un mot de leur langue, suivant le procédé qui leur est coutumier⁽²⁾. Peut-être est-ce du même vocable que vient le nom de Yachkour عسكر donné à la montagne qui domine la plaine de al 'Askar.

8^o القطائع.

Une autre région qui devint la résidence des dynasties Toulounide et Ikhehidite, et où Ahmad ibn Touloun édifia sa mosquée, portait le nom d'al Kaṭā'i. Le nom est arabe à n'en pas douter. Je propose simplement de le rapprocher du قطع الحجارة signalé à l'article باق et d'écarter l'opinion générale qui y voit le mot « liefs militaires »⁽³⁾. Je me fonde sur ce que l'historien Ibn 'Abd al Hakam qui écrivait à l'époque même d'Ahmad ibn Touloun ignore ce nom (comme celui d'al 'Askar d'ailleurs), ou du moins applique ce terme de al Kaṭā'i — avec son véritable sens de « coupures » c'est-à-dire de terres détachées (du domaine public pour être attribuées à un particulier) — à une toute autre région au centre même de

(1) Makrizi, I, p. 304, chapitre d'al 'Askar. Cf. *Abou Maḥdian*, édition JACQUET, I, p. 369; QUATREMER, *Mém. Géog.*, II, p. 459, seq.

(2) Le nom de عسكر est donné à une ville de la province de Aïlîh, cf. Yâkoub, *Diction. Géographique*, I, 253, Makrizi, *Khîrât*, II, 517; Ibn Doukmal, IV, p. 133, cités par le traducteur d'Abou Sâlih (page 58, note 3). Le nom de Daïr al 'Askar عسكر داير dans le district saï est dif-

ficile à expliquer par l'arabe, car on ne voit pas de quelle armée il pourrait être question (Makrizi, II, 508, l. 14; Cf. WÜSTENFELD, *Gesch. der Copten*, texte arabe, p. 45; traduction, p. 109, n° 64; EVERTS, *Churches and Monasteries* (Abou Sâlih), p. 320, n° 64.

(3) Voir dans Makrizi, I, 313, le chapitre consacré à cette résidence. Cf. QUATREMER, *Mém.*, II, 458 et *Abou Maḥdian*, éd. JACQUET, II, p. 14.

Fostat⁽¹⁾. Je reviendrai sur cette question ailleurs. Je me contente ici d'énoncer mon opinion.

9° القاهرة.

Ce nom paraît être incontestablement arabe. C'est le féminin de القاهرة « le dompteur ». Les uns disent que c'est l'épithète de la planète Mars, sous l'ascendant de laquelle fut fondée la ville; d'autres, que la ville prit ce nom parce que sa fondation consacrait la victoire des Fatimides⁽²⁾. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que la plaine où fut fondée le Caire peut être considérée comme une dépendance de 'Ain Chams : la ville de Ρα φρη. Or le copte καρι ρη ou καριρα « la terre de Râ » répond rigoureusement au mot arabe Kahirat. Si Quatremère a pu légitimement supposer que καριος est « la terre de Har »⁽³⁾, on peut également croire que l'arabe Kahirat répond à un nom copte de même type. Les Fatimides ont-ils emprunté un tel nom aux Coptes? C'est ce que nous ignorons. Mais le rapprochement m'a paru bon à signaler, à titre de pure conjecture, bien entendu⁽⁴⁾.

10° ΜΙΣΤΡΑΜ:

Il est dit, dans le martyre de Jean de Phanidjoût, que le bruit de la démarche du saint se répandit « dans les deux villes de χημι et de ΜΙΣΤΡΑΜ »⁽⁵⁾. Quatremère estime que « ΜΙΣΤΡΑΜ désigne la ville du vieux Caire, appelée par les Arabes Misr ou Fostat ». Mais nous avons vu que le Misr arabe مصر répond au copte χημι. M. Amélineau émet une hypothèse plus hasardée en lisant ΜΙΣΤΡΑΜ et en voyant dans l'élément ΤΡΑΜ une corruption du grec στρατεμα d'où l'équivalence ΜΙΣΤΡΑΜ العسكر al 'Askar⁽⁶⁾. Outre que ΜΙΣΤΡΑΜ est une fausse

⁽¹⁾ Bibliothèque nationale, manuscrit arabe 1687, p. 183 et seq. ذكر الفسطاط. Ce texte est cité par SOUVÈTTE, *Houas al Mouhdfirat*, I, 90.

⁽²⁾ Voir RAYASSE, *loc. cit.*, p. 490. — A titre de curiosité je mentionnerai l'étymologie proposée par CARRON, *The monasteries in the Levant*, p. 23; pour lui Misr al Kahirat signifie : « the unlucky (city of) Egypt », et il le rapproche du mot الكربة (sê) « al kariha the unlucky ».

⁽³⁾ *Mém. Géogr.*, I, 145. M. AMÉLINEAU, *Géogr.*,

page 208, remarque qu'il faudrait καριος.

⁽⁴⁾ Ce rapprochement a déjà été suggéré par M. DE VAULIANT, *Le Caire et ses environs*, p. 102.

⁽⁵⁾ *Journal Asiatique*, 8^e série, IX, p. 160. La copie de Taki publiée par M. Amélineau, porte ΜΙΣΤΡΑΜ. QUATREMÈRE, *Mémoires*, I, p. 50, lit ΜΙΣΤΡΑΜ et M. l'abbé Hyvernal m'écrit que c'est bien la lecture du cod. latine.

⁽⁶⁾ *Journal Asiatique*; *ibid.*, p. 131; *Géographie de l'Égypte*, p. 543.

lecture de Tuki, il convient de remarquer que le nom d'al 'Askar disparait lors de la fondation d'al Katâ'i⁽¹⁾; d'ailleurs, depuis les désastres d'al Monstaûsir, l'incendie de Fostât par Chavar etc., toute cette région n'était que ruines et n'a jamais été autre chose. Il est bien plus rationnel d'admettre que le groupe des deux villes répond au groupe bien connu des auteurs arabes مصر والقاهرة et comme مصر = xumi on a forcément מיצרם = القاهرة.

J'avoue que je ne puis m'expliquer cette forme : מיצרם qui n'aurait gardé de la transcription κασιραζ ou †κασιραζ que l'élément ρα. On ne peut supposer une fausse lecture du traducteur copte qui ne pouvait ignorer le nom du Caire ni lire un mot arabe comme مسترم là où il y avait القاهرة.

Bien que je sois convaincu de l'identification de מיצרם avec le Caire, j'ai renvoyé cet article aux conjectures, parce que le groupe xumi et מיצרם peut, à la rigueur, représenter un autre groupe que Miṣr et le Caire. Ainsi on pourrait voir dans מיצרם une autre forme de קושקומי et se souvenir que pour les Coptes il y a le groupe Fostât (Miṣr) et Babylone (Kaṣr ach cham'). Ce serait peut-être hasardé. De toutes façons, je ne crois pas soutenable l'opinion de Quatremère et encore moins celle de M. Amélineau.

١١٥ المطرية.

Le nom d'al Maṭariḥ est bien connu aujourd'hui de tous les voyageurs. Il est célèbre de tout temps par sa source, l'arbre de la Vierge, etc.⁽²⁾. L'origine en paraît arabe, mais le mot مطر « pluie » dont il dériverait est bien étrange et aussi peu justifié que possible. D'autre part, il serait surprenant qu'un lieu si légendaire n'ait pas gardé dans son appellation quelque trace des traditions qui s'y rattachent. M. Maspero a déjà suggéré, avec beaucoup d'à-propos, que l'Arbre de la Vierge a du succéder à quelque arbre sacré d'Héliopolis où une déesse, Hathor, Isis, Nit ou Selkit, se faisait adorer⁽³⁾. Ne pourrait-on rapprocher le nom de la localité du grec μέτρ, et y voir un souvenir du culte rendu à la Mère, c'est-à-dire l'Isis⁽⁴⁾ des païens et plus tard la Vierge des chrétiens?

⁽¹⁾ Makrizi, I, 305, l. 17. والعسكر هاتر ال
منذ بنى القطارح هو اسم العسكر

⁽²⁾ Voir, *Guide Louvre*, — Égypte, 1900, p. 315 et généralement toutes les descriptions de l'Égypte.

⁽³⁾ *Mémoires de Mythologie et d'archéologie*

égyptienne, II, p. 226-227. Cf. *Histoire de l'Orient*, — *Origines*, p. 129, note.

⁽⁴⁾ Notez qu'un des noms d'Isis, au dire du Plutarque (ch. LVI) est *Μετρίη* qui est, peut-être, l'étymologie réelle de Maṭariḥ.

Je remarque en passant que le grec *μετρητής* « mesure de liquide » a donné naissance à un mot arabe *مطر*, ce qui justifierait, s'il en était besoin, la transformation d'un mot grec tel que *μετρητής*, *μετρητής* en *مطرية*. Il est vrai que nous n'avons nulle preuve qu'un tel mot ait existé et qu'il ait été appliqué à la région.

Matarieh s'appelait aussi Miniat Maṭar⁽¹⁾ ; ce qui prouve que le mot Maṭar, privé de l'article, ne répond pas à un substantif arabe et également que cette région était originairement sur le Nil⁽²⁾.

مقدونية 19°

Le nom de *Maḳadoûniat* appliqué par les Arabes à la Macédoine était aussi, au témoignage de quelques auteurs, un des noms de l'Égypte. Voici ce qu'en dit Makrizi. « Ibn Khalawêih dans le livre de *Laisa*⁽³⁾ dit : nul ne nous a expliqué pourquoi l'Égypte s'appelait autrefois Maḳadoûniat si ce n'est....⁽⁴⁾ par la langue hébraïque. Il dit : Maḳadoûniat est un refuge, et l'Égypte ne fut appelée ainsi que parce que Banṣar ibn Hâm s'y réfugia. Les Grecs prétendent que le pays de Maḳadoûniat tout entier est un *trahf* (bien de mainmorte) de l'Église cathédrale qui est à Constantinople et ils appellent le pays de Maḳadoûniat ; al Aouṣoufiat. C'est, d'après eux, Alexandrie et toutes ses dépendances, c'est-à-dire l'Égypte toute entière moins la Haute-Égypte (litt. le haut Sa'id) »⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Makrizi, I, 301, l. 16; II, 119, l. 37; Aboul Maḥâsin, I, 695, l. 12. Cf. QUATREMERZ, *Recherches sur l'Égypte*, p. 190.

⁽²⁾ On fait dériver le mot *miniat* ou *mit* du copte *nomi* « port », cf. QUATREMERZ, *Recherches sur l'Égypte*, p. 190; *Mém. géogr.*, I, p. 244. « Le verbe memphitique *moni* et en saïdique *monre* ou *marre* signifie aborder, ou faire aborder ». La prononciation primitive paraît bien avoir été *Monnia* ; mais on peut objecter la présence du *t* qui semble bien inhérent au mot puisqu'il subsiste dans l'abréviation *mit*. — Je n'oserais donc pas me fonder uniquement sur ce mot de *miniat* pour affirmer que Matarieh était sur le Nil, à une époque donnée. — Je crois seulement qu'on ne peut mettre en doute qu'Héliopolis l'a été : voyez plus bas, à l'article 18.

⁽³⁾ Ibn Khalawêih a écrit un ouvrage sur les *Bulletin*, 1901.

exceptions de la langue arabe, où chaque article débute par *ta* *تا* « il n'y a pas » ; d'où le titre de l'ouvrage (dans le texte arabe de Makrizi il faut lire deux fois *تا*).

Monsieur professeur M. Hartwig Derenbourg le publie en ce moment.

⁽⁴⁾ Il y avait probablement le nom d'un auteur, sujet du verbe *قال* « il dit » ; comme me le suggère M. Hartwig Derenbourg.

⁽⁵⁾ *وقال ابن خالويه في كتابه ليس [ليس] احد في*
لنا ما سميت مصر مقدونية فديها الا ... في اللسان
العبراني قال مقدونية مغيت واما سميت مصر لما سكنها
بنصر بن حاتم وسمي الروم ان بلاد مقدونية جديا وقل
على الكنيسة العظمى التي بالقسطنطينية وسمي بلاد
مقدونية الاوصاف وفي عندهم الاسكندرية وما يسمون
الها وفي مصر كلها باسمها الا الضعيف لعل
Khatat, I, p. 22, l. 6. Traduction Boissier, p. 58.

Cette étymologie hébraïque est de haute fantaisie⁽¹⁾. Quant à la dépendance établie entre l'Égypte et l'église de Constantinople, Sainte Sophie, elle est de plus haute fantaisie encore. J'ai demandé à mon ami M. Diehl, le savant byzantiniste, ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans cette étrange assertion, et il m'a répondu que rien de semblable n'existait, à sa connaissance, dans les documents byzantins. Faut-il rapprocher ce nom d'Aboussoufiat de celui de Sofia, capitale de la Bulgarie moderne, confondue avec la Macédoine? Faut-il voir l'origine de cette bizarre confusion dans ce fait qu'une église d'Agia Sofia existait, d'après Abou Šalih, à Foustât⁽²⁾?

Yâkoût est plus raisonnable : « Maḳadoûniat... c'est le nom de *Miṣr*⁽³⁾ dans le grec ancien. Ainsi l'a rapporté Ibn al Faḳīh (al Hamdanī, cf. édition de Goëje p. 57). Ibn al Bachehārī (al Mouḳaddasī, voir plus loin) dit : Maḳadoûniat à Miṣr; sa capitale est al Foustât et c'est le *Miṣr* (dans le sens de la ville principale مصر pl. امصار) et en dehors d'elle⁽⁴⁾ est al Gharbiāt⁽⁵⁾ (*sic*) et al Djiziat (*sic*) et 'Ain Chams. Ibn Khordadbeh dit : Miṣr était le séjour des Pharaons, parmi eux un roi portait le nom de Maḳadoûniat »⁽⁶⁾.

Al Mouḳaddasī restreint le nom de Maḳadoûniat à la région qui va de 'Ain Chams à Memphis rive droite et rive gauche.

Il divise l'Égypte en sept *Kotr* : le premier à partir de la Syrie est le Djifâr; le second est le Hauf; le troisième le Rif; puis Alexandrie, puis Maḳadoûniat, puis le Sa'îd et enfin les Oâsis (le Hauf et le Rif représentent le Delta actuel). « Quant à Maḳadoûniat sa capitale est al Foustât et c'est le *Miṣr*; parmi ses villes est Al 'Aziziât, al Djizat, 'Ain Chams »⁽⁷⁾. Auparavant il avait dit que

⁽¹⁾ A moins qu'on n'y voie le *sigdōl* 𐤒𐤍𐤔𐤌 de la Bible, bien déformé d'ailleurs.

⁽²⁾ Traduction Evetts, p. 195.

⁽³⁾ Je transcris *Miṣr*, parce que, comme on le verra plus loin, il est probable que cela désigne spécialement la région de Foustât et non l'Égypte toute entière.

⁽⁴⁾ ومن دولها. Il faut probablement lire *ومن دولها* « et de ses villes ». Cf. le texte suivant d'al Mouḳaddasī (qui est le même que Ibn al Bachehārī de Yâkoût).

⁽⁵⁾ الغربية. Il faut probablement lire *الغربية* « al 'Arziyat » cf. le texte suivant d'al Mouḳaddasī.

مَقْدُونِيَّة بِقِيَّ اَوْلَادِهَا وَاسْمُ الْاَزَالِ لِلنَّجَسَةِ (1) وسكون الواو وكسر الهمزة وفيها ضعيفة وهو اسم لمصر بغيرونانية القديمة هكذا ذكره ابن الفقيه وقال ابن المشاري مقدونية بمصر وخصبتها المستطاب وهو المسمى ومن دولها الغربية والجزيرة وهي مصر وقال ابن خردادبه وكانت مصر منذ ازال الفراعنة ومن جعلتهم ملكا Ed. Winstenfeld, IV, p. 609.


(1) Ed. de Goke (Bibl. géogr. III, p. 193-194).

وقد جعلنا اقليم مصر على سبع كوت فدولها من نحو الشام لقيس ثم لثوث ثم البريق ثم اسكندرية

le Nil parti de Nubie « va à Maḳadoûniat puis atteint al Foustât, puis se divise en sept branches »⁽¹⁾.

Al 'Aziziat représente Memphis car le même auteur dit plus loin : « elle est abandonnée et entièrement ruinée; c'était jadis le Miṣr; là résidait le Pharaon; là est son château et le masdjid de Ya'koûb et de Yoûsouf »⁽²⁾. El Azizieh est encore aujourd'hui le nom d'un petit village de la province de Ghizeh (al Djizat)⁽³⁾. Ali Paṣha Moubarek nous apprend que cet endroit est appelé Al-'Aziziat العربية et aussi Al-'Aguiziat الحميمية⁽⁴⁾. L'Atlas de l'Égypte l'appelle Kafr el Azizieh كفر العزيزة et le place à une très petite distance au Nord de Bedrechin. Mit Rahineh et Sakkarah qui, on le sait, sont sur l'emplacement de Memphis⁽⁵⁾. La carte des Domaines le place au même point sous le nom de El Agizieh.

Donc Maḳadoûniat comprend Memphis et Djizat sur la rive gauche, Fostât et 'Ain Chams (Héliopolis) sur la rive droite. C'est le territoire sacré que nous voyons parcourir par Piankhi lors de son intronisation, et dont nous aurons à parler plus loin. C'est dans toute sa partie orientale la région dont j'ai ici dressé la carte.

Je laisse aux égyptologues le soin de découvrir l'origine de ce nom. A titre d'indication, je signalerai la fréquence de l'élément MK dans cette région : Monḳattam; Maḳta'; Maḳs; peut-être est-ce celui qui figure dans [Har]makhis (le Sphinx de Ghizeh). Peut-être Maḳadoûniat est-il l'un des noms de Memphis :  = Maḳha-ta-ûi « la balance des deux pays » c'est-à-dire le point de

ثم مقحولة ثم الصعيد والسابعة الواحات . . . وأما مقحولة فقصبتها القسطنطية وهو القصر ومن مدينتها العربية تسمى عين حمى.

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 20 ثم يرجع إلى مقحولة فيلصقها بالقسطنطية.

⁽²⁾ *Ibid.*, page 200 والعجمية قد انحلت وخربت.

عاصمتها وكانت القصر في القديم وبها كان ينزل فرعون وله قصره ومسجد يعقوب ويوسف.

Le nom vient évidemment du personnage appelé par les Arabes al 'Aziz, l'époux de Zoulaikhat. Zoulaikhat répond à la femme de Putiphar de la Bible. D'après Makrizi, Aṣṣin,

surnommé al 'Aziz, était le vizir du Pharaon du temps que Joseph vint en Égypte (*Khizet*, I, 241 et seq. traduction Boutriant, p. 718 et seq.). Il y avait, dans les ruines de Memphis, une idole qu'on appelait idole de al 'Aziz العلم العزيز (I, p. 135, l. 9; trad., p. 389). On peut croire que cette idole devait se trouver sur l'emplacement actuel de el 'Aziziat. Cf. Kalkschaudt qui nous dit que, tout auprès, un autre endroit portait le nom de Zoulaikhat. (Édition Wüstenfeld, p. 42; ms. f. 18 v.)

⁽³⁾ Bouyer-ux, *Diet. géogr.*, p. 101.

⁽⁴⁾ *Al Khizet al djadidat*, IV, 51, l. 3.

⁽⁵⁾ *Description de l'Égypte*, XVIII, 2^e partie, p. 140. Atlas, feuille 91, carréau 16.

polis en comprenant Djizat et Fostat, et que ce souvenir remonte au moins jusqu'à Piankhi.


13^e BABYLONE D'ÉGYPTE.

Les égyptologues, après avoir proposé pour l'ancien nom de Babylone le Benben de l'inscription de Piankhi, adoptent aujourd'hui Kherau⁽¹⁾, également mentionné dans cette inscription. Mais je crois pouvoir rejeter cette hypothèse pour les raisons que je développerai dans le paragraphe suivant, et que je résume ici : 1^{re} pour aller de Memphis à Kherau Piankhi va à l'Est, or Babylone est au Nord; 2^e pour aller de Kherau à On (Héliopolis) il franchit la montagne de Kherau; or de Babylone à Héliopolis, il n'y a pas de montagne à franchir. Le texte de Piankhi, pris à la lettre, est donc opposé à cette identification.

Voici ce que je propose. Il y avait à On une «ville du Nil» Pi-Hapi. Elle est mentionnée incidemment dans l'inscription de Piankhi et associée à Kherau, mais sans indication topographique⁽²⁾. Dans le voyage d'un Apis, commenté par E. de Rougé⁽³⁾, il est dit qu'elle est là c'est-à-dire à On. Cette ville pouvait donc s'appeler Pi-Hapi-n-On. C'était le port sur le Nil de On⁽⁴⁾, et On s'étendait jusque là, ce qui explique la tradition déjà signalée que On et Babylone formaient une seule ville : ON NEM BABYLON.

Pi-Hapi-n-On a pu donner par contraction un nom comme Papinon ou Babinon rappelant aux Grecs celui de Babylone.


Il y avait jadis un temple à Babylone d'Égypte, comme nous l'apprend la

⁽¹⁾ J. de Rougé, *Géogr. de la Basse-Égypte*, p. 87. Cf. la carte du voyage de Sinoubit dressée par M. Maspero dans les *Mémoires de l'Institut Égyptien*, II, p. 21 — et p. 20, Khri-Abou, , Babylone d'Égypte.

⁽²⁾ E. de Rougé, *Chrestomathie*, IV, p. 70.

⁽³⁾ *Revue Égyptol.*, IV, p. 136. C'est la même sans doute, que la *Nilopolis* de Diodore de Sicile, I, 85, où allait l'Apis avant de s'embarquer sur le vaisseau Talamèg pour Memphis.

⁽⁴⁾ L'Apis étant à On, va à «Pi-Hapi de cet endroit» puis de là à Memphis. Il y a toute ap-

parence qu'il devait naviguer le plus possible sur le Nil, dont il était la personnification et que l'espace entre Pi-Hapi et On était la seule partie terrestre de son voyage. On s'explique très bien que Piankhi n'ait pas passé par cet endroit, qui n'est pas nommé dans l'itinéraire, s'il a traversé le Nil en un autre point et franchi la montagne. Ce silence, au contraire, serait peu explicable, si Kherau était Babylone, car Pi-Hapi étant «de cet endroit»  c'est-à-dire de On se serait trouvé forcément sur le passage du Pharaon entre Babylone et Héliopolis.

dernière. On dit qu'Aboû l'Hoûl est un talisman contre le sable qu'il éloigne du Nil et que la Concubine est un talisman contre l'eau qu'elle éloigne de Misr. Ibn al Montawwadj dit : *zoukâk as sanam* (rue de l'idole) est la voie qui commence au commencement de *as zouk al kabîr* (le grand marché) près de *Darb 'Ammâr*. L'idole est connue sous le nom de Concubine de Pharaon. On rapporte que c'était un talisman du Nil l'empêchant de couvrir le pays, et l'on dit que Balhîb (ou Balhît, autre nom du Sphinx) qui est près des Pyramides lui fait face. Le dos de Balhîb est (tourné) vers le sable, celui de cette idole vers le Nil; tous deux font face à l'Orient. En l'an 711, un émir appelé Balât arriva avec une troupe de carriers et tailleurs de pierre, qui brisèrent l'idole appelée la Concubine et la dépecèrent jusqu'en ses fondations et assises. Il pensait qu'il y avait dessous un trésor. Mais on ne trouva rien que des fondations énormes en pierre. On fouilla dessous jusqu'à la nappe d'eau et on ne trouva rien. De ses pierres on fit les assises inférieures des piliers de syénite qui sont dans la Mosquée récemment construite, hors de Misr, appelée la Mosquée neuve An Nâsîrî. Toute trace de cette idole disparut de l'emplacement qu'elle occupait ».

Dans ma topographie de Fostât, j'assignerai à cette idole un emplacement certain à 200 mètres environ au Sud de la grande porte de *Ḳaṣr ach cham'* qui est surmontée de l'église al Mou'allakât, et que le Comité de conservation des monuments arabes a fait entièrement dégager en 1900; — par suite dans le voisinage immédiat de la hauteur de Bablûn.

Je crois que la tradition conservée par les Arabes a quelque fondement et que cette idole ou plutôt le temple dont elle devait faire partie avait un certain rapport avec le Nil. C'est pour cela que je serais tenté de placer là le temple où séjournait l'Apis à son retour de Héliopolis vers Memphis et le point où il s'embarquait sur le vaisseau sacré; par suite, la *Νιλοπολις*⁽¹⁾ de Diodore de Sicile, le Pi-Hapi (d'On) des anciens Égyptiens.

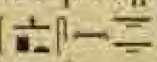
⁽¹⁾ Cette identité de Nilopolis avec l'emplacement de Fostât paraît avoir été entrevue autrefois si j'en crois Kircher, (*Ling. æg.*, p. 512) : « Nilopolis. Hanc confundunt multi cum Phesdada perperam ». — J'ignore à quels auteurs Kircher fait allusion.

Etienne de Byzance mentionne à l'article *Νεῖλος* un temple du Nil : καὶ ἱερὸν Νεῖλου ποταμοῦ, mais comme il y avait une autre Nilopolis dans le nome Héracleopolite (Ptolémée, IV, 5, § 56) on ne peut dire si ce temple était dans l'une ou dans l'autre.

14^e 2ΛΛΡΑΝ.

La ville de Héliouan, حلوان, toujours existante et aujourd'hui station thermale fréquentée est mentionnée dans les auteurs coptes antérieurement à l'islamisme comme l'ont remarqué Quatremère⁽¹⁾ et M. Amélineau⁽²⁾, et comme le confirme Makrizi qui en attribue la fondation à Héliouân, fils de Babilionân, roi mythique de l'ancienne Égypte⁽³⁾. Elle est à la latitude de Memphis (à laquelle elle fait face sur la rive droite) et à la longitude d'Héliopolis. Elle répond donc à la seconde Héliopolis de Ptolémée qui lui assigne comme à Memphis la latitude de 29°50' et comme à l'autre Héliopolis, la longitude de 6°30'. J'en conclus que le second nom d'Ἡλιουπόλις dans Ptolémée est la corruption de Ἡλιούπολις ou Ἡδούπολις ou quelque autre nom semblable, répondant au 2ΛΛΡΑΝ copte et au حلوان arabe. Je m'étonne que personne n'y ait encore songé, tant une pareille correction me paraît évidente.

Il se peut, cependant, que l'élément αε fit défaut dans le nom grec et qu'il y eût en réalité Ἡλιουπόλις facilement devenu Ἡλιούπολις, et, dans ce cas, Ἡδου répondait au Kheran Ḥḫ des Égyptiens.


Cet élément αε représente la région de An Ḥ dont Kheran était le chef-lieu⁽⁴⁾. Ce pays de An était précisément celui où se réunissaient le Nord et le Midi, le pays de Set et celui d'Horus : « l'Égypte étant partagée entre Horus et Set ils joignirent les deux pays à l'endroit de An [] la frontière des deux pays »⁽⁵⁾. Il est remarquable que Ptolémée fasse également de cette région un territoire à part, en dehors des nomes : c'est ce qu'il appelle μεθορίοι Ἀρ-εῖας καὶ Ἀφροδιτοπόλεως (IV, 5, § 54). Ce terme de μεθορίοι répond exactement à « la frontière des deux pays ». Cela ne rappelle-t-il pas le Makhatoui « la balance des deux pays » le point de partage du Nord et du Midi, qui, si mon identification avec Makadoûnat était admise, deviendrait un autre nom de la région de An.

⁽¹⁾ *Mémoires*, I, p. 25.

⁽²⁾ *Géographie*, p. 585.

⁽³⁾ *Khiat*, I, p. 209; trad. Bouriant, p. 617.

⁽⁴⁾ I. de Biade, *Géogr.*, p. 87.

⁽⁵⁾ Pinau, *Aegypt. Zeits.*, 1886, page 16. Cf. Baunsen, *Diet. géogr.*, art. , p. 117 et seq.—

Kheran paraît avoir été une possession commune des deux dieux, car, « les seigneurs de Kheran sont Horus et Set, d'après le calendrier Sallier (96 Thot) ». GUYSSÉ et LÉVÉQUE, *Papyrus funéraire de Soultmès*, p. 5, note 2. Je dois cette dernière indication à M. Lacout.

Il suffit de combiner les deux éléments Kherau et An pour avoir le prototype du *ΣΑΝΣΑΝ* copte ⁽¹⁾.

Makrizi nous apprend, dans un passage curieux, que Hélonan était le point de passage d'une rive à l'autre du Nil. « Il y avait à Hélonan un bac (fait de pierre) de syénite qu'on passait au moyen de cordes, pour transporter les gens ou autres objets du bord oriental qui est à Hélonan au bord occidental et quand fut... » ⁽²⁾. Ici une lacune regrettable qui ne nous permet pas de dire si la tradition est ancienne, ce que je croirais volontiers.

Or, dans un passage, malheureusement mutilé lui aussi, il est dit que Simonhit voulant passer d'une rive à l'autre du Nil à l'endroit de Kherau prend un « chaland sans gouvernail » ⁽³⁾. On imagine difficilement la traversée d'un fleuve comme le Nil sans gouvernail, à moins que le chaland en question ne soit tiré par des cordes d'une rive à l'autre procédé toujours usité, d'ailleurs, même de nos jours.

Le premier point de l'itinéraire de Piankhi, parti du temple de Phtah, est Kherau à l'Orient et de là vers On, par les montagnes de Kherau ⁽⁴⁾. Il semble ici que Kherau est bien à l'Orient de Memphis, et répond par conséquent à Hélonan.

Il m'est impossible de discuter des textes égyptologiques, mais il me sera permis, je crois, de considérer les traductions de M. Maspero et de M. de Rougé comme définitives et de les interpréter comme telles. Je vais donc examiner de très près les parties des deux itinéraires qui intéressent la région de Kherau et d'Héliopolis.

Voici d'abord ce que dit l'inscription de Piankhi :

« Voici qu'il distribua le trésor et les greniers de Memphis (pour) faire les divines offrandes à Amon, à Ptah, aux dieux (qui sont) dans *Ptah-ha-ka*. Lors-

⁽¹⁾ Brugsch avait déjà proposé une combinaison semblable pour identifier Hor-ân avec Ἡρωοντό-λις, *Dictionnaire géographique*, page 190.

⁽²⁾ *Khizet*, I, 210, l. 24; trad. Bouriant, p. 691. وكان بحلون في النيل معبدة من صوان تعدى بالحبل (بالحبل) يحمل فيها الناس وغيرهم من البهائم الخراف بحلون إلى البر القفر. M. Bouriant n'a pas entendu ce passage. Ce bac en syénite rappelle la cuve merveilleuse en pierre sur laquelle

on pouvait passer également d'un bord à l'autre du Nil (*Ibid*, 32, l. 3; trad., p. 88). Quatremère cite ce passage comme exemple du mot معبدة « bac » (*Hist. des Sultans mamelouks*, II, 1^{re} partie, p. 156). Il dit qu'on le tirait « à l'aide de chevaux » بالحبل. Je crois préférable la lecture « avec le câble ».

⁽³⁾ Maspero, *Mém. de l'Inst. Égypt.*, II, p. 14.

⁽⁴⁾ E. de Rougé, *Chrestomathie*, IV, p. 57 et 58.

qu'ent lieu le second jour passa S. M. vers l'Orient; il fit une purification à Tum dans *Kherau*, aux dieux dans le temple des dieux, dans *Amah*, aux dieux (qui sont) dedans, en bœufs, veaux, oies; (pour) qu'ils donnent vie, santé, force, au roi *Piankhi*, vivant à toujours. Passa S. M. vers Héliopolis par la montagne de Kher, par le chemin du dieu Sap vers Kher; passa S. M. vers le camp qui était à l'occident de Merti; il fit sa purification; il se purifia dans le bassin froid; il lava son visage dans (le lait ?) de Nu, (où) lave le soleil son visage. Il passa vers Saïnkaman (la hauteur des sables à Héliopolis).

Donc : 1^{re} *Piankhi* passe en Orient, donc il traverse le fleuve. Le texte ne le dit pas, mais si *Piankhi* avait *descendu* le fleuve sur un certain parcours, je crois que ce texte si minutieux n'aurait pas manqué de le dire. L'interprétation la plus naturelle est que *Piankhi* passe directement sur la rive orientale et se trouve par conséquent vers l'emplacement actuel de Héliouan. 2^e il n'a pas encore pris la direction d'Héliopolis, c'est-à-dire du Nord, puis qu'il ne la prend qu'après sa purification à *Kherau* et à *Amah*; donc *Kherau* ne peut se trouver entre Héliouan moderne (le point de débarquement sur la rive droite), et Héliopolis, donc *Kherau* coïncide avec ce point même, donc avec Héliouan moderne; 3^e la montagne de Kher est la montagne de Héliouan qu'il faut traverser pour aller à Héliopolis; le chemin du dieu Sap vers Kher est la route sacrée qui reliait Kher et Ou et qui, je le répète, devait traverser la montagne de Héliouan. Donc, Kher ou *Kherau* est la même chose que Héliouan. Comme je l'ai remarqué au numéro précédent, il n'est pas parlé ici de *Pi-Hapi*. *Piankhi*, en effet, n'a pas pu passer par l'emplacement de Babylone que j'identifie avec *Pi-Hapi*.

Sinouhît dit :

« Alors, je me dirigeai vers le Sud, non dans le désir d'arriver au Palais, car, j'ignorais si la guerre avait éclaté; et, sans même prononcer un souhait de vie après ce souverain, je tournai le dos au Sycomore, j'atteignis SHI-SNO-FROU, et j'y passai la nuit sur le sol de la campagne. Je repartis au jour. Vers le temps du souper, j'approchai de la ville de Khri-Abou et je traversai l'eau sur un chaland sans gouvernail ».

Donc 1^{re} *Sinouhît* va vers le Sud, c'est-à-dire vers Memphis, et jusqu'au voisinage du Palais, puisqu'il prend bien soin de nous dire : ce n'était pas que je voulusse aller au Palais; loin d'y entrer je tournai le dos au Sycomore. M. Maspero, dans son commentaire de ce texte, p. 110, considère le Palais, comme la rési-

dence du roi, Thèbes ou Memphis, et le Sycomore comme le nom d'un quartier de Memphis. Il me semble que le Palais ne peut désigner ici Thèbes, car, Sinouhît répond visiblement à cette objection : « vous vous dirigiez donc vers le Palais que vous alliez au Sud ? » et il est peu rationnel qu'une telle réflexion vise Thèbes si considérablement éloignée. Quoi qu'il en soit, Sinouhît doit aller vers le Sud jusqu'au Sycomore; là, *au lieu d'aller au Palais*, il tourne le dos au Sycomore, donc à Memphis, et passe la nuit à Shi-Snofrou. Parti le lendemain il arrive à Kherau. Comme plus loin, il est parlé d'Occident et d'Orient, il est naturel de penser, en l'absence de toute mention, qu'il n'a pas jusqu'ici changé de direction, donc, qu'il a toujours été vers le Sud, que Shi-Snofrou est au Sud du Sycomore et Kherau au Sud de Shi-Snofrou. Dans ce cas, le Sycomore ne serait pas un quartier de Memphis, comme le suppose M. Maspero; mais un point intermédiaire entre l'endroit d'où est parti notre voyageur et le Palais ou Memphis¹⁰. L'emplacement de Shi-Snofrou ne peut être déterminé, comme le reconnaît M. Maspero; mais, comme je viens de le dire, il faut qu'il soit au Sud du Sycomore, puisque Sinouhît, allant vers le Sud, passe successivement 1° à quelque distance du Sycomore, 2° à Shi-Snofrou, 3° à Kherau. Je reprends le récit du voyageur :



« [Je quittai le pays] d'Occident et je passai sur le territoire oriental d'Iaoukou du domaine de la déesse Hirit, maîtresse de la Montagne Rouge, puis, je fis route à pied, droit vers le Nord ».

Donc, Kherau est sur la rive gauche, et Iaoukou sur la rive droite. La Montagne Rouge est connue; si Iaoukou est Yak, au voisinage d'Oumm Doumaïn, comme je l'ai suggéré au n° 5, Sinouhît se trouve transporté de Kherau à la région correspondante aux hauteurs du Moukattam, à l'Est à la fois de la Montagne Rouge et du Caire moderne (Oumm Doumaïn qui est proche de Yak). Que s'est-il passé dans l'intervalle? C'est ce que le texte mutilé ne nous apprend pas.

¹⁰ Le nom de *Pays du Sycomore* était donné aux nomes de Létopolis et de Memphis (Maspero, *Hist. de l'Orient. — Origines*, p. 129). Je placerais volontiers le Sycomore aux environs de Létopolis (moderne Aousim). Si la lecture de Shi-Snofrou était certaine (Brugsch proposait Ai-Snofrou cf.

Maspero, *Mémoires de l'Institut Égyptien*, II, page 20), on pourrait y voir la localité appelée Moutal *Chik* مئال حيك à 12 kilomètres environ au Nord de Bédouchin (*Description de l'Égypte*, XVIII, 3^e partie, p. 141; *Atlas*, feuille 31, cartouche 34).

Nous ne pouvons, en définitive, affirmer qu'une chose, c'est que Kherau est le point où Sinouhît passe le fleuve, et en conclure que, de l'époque de Sinouhît à celle de Piankhi, le fleuve s'était déplacé d'Orient en Occident, en sorte que Kherau, d'abord sur la rive gauche, se trouve plus tard sur la rive droite.


Dans un récent article sur un papyrus de la Bibliothèque nationale de Paris, M. Wiedeman qui admet l'équivalence Babylone   Kherau, dit que, d'après ce papyrus, Héliopolis représente le Sud, Memphis l'Ouest, Busiris le Nord, Babylone l'Est⁽¹⁾. La position assignée à Héliopolis⁽²⁾ est certainement bizarre, mais celle qui est assignée à Memphis et à Kherau est exacte. Dès lors, Kherau est à l'Est de Memphis et répond à Héliouan.

Le même auteur établit que, d'après les idées des Égyptiens, le cours du Nil, jusqu'alors uni, se divise à Babylone (lire Kherau) et que là commençait le Delta⁽³⁾. Or, le Delta commençait jadis en amont de Memphis, ou, au moins, à la hauteur de Memphis, puisque, dans les plus anciennes listes, *Memphis fait partie de la Basse Égypte*⁽⁴⁾. Raison de plus pour que Kherau soit à la même latitude que Memphis, donc à Héliouan.



On comprend fort bien, dès lors, que Héliouan fût le point du passage d'une rive à l'autre, et surtout que Sinouhît, voulant fuir de l'Ouest à l'Est, allât si loin vers le Sud. Pour éviter le labyrinthe des canaux du Delta, il allait jusqu'au point où le Nil ne présentait qu'un tronc unique et où se faisait régulièrement le passage.

Je crois avoir ainsi établi que l'emplacement de Kherau est dans la région d'Héliouan, en face de celui de Memphis, et, je propose, comme très vraisemblable, le groupement Kherau-an qui présente une réelle analogie avec le nom de Héliouan.

⁽¹⁾ *Proceedings of the soc. of. egypt. arch.*, année 1900, p. 160.

⁽²⁾ C'est sans doute une distraction de l'auteur qui lit :  An l'a interprété par Héliopolis ; mais, par la position même qui lui est assignée, cet An serait celui du Sud, donc Hermionthis et non Héliopolis. Busiris est au centre du delta, *ἐν μέσῳ τοῦ Ἀέτῳ* (Hérodote, II, p. 19) ; Hermionthis (Erment), tout près de Thèbes, est au centre de la Haute-Égypte ; les deux villes



de Memphis et de Kherau, face à face, dans la région intermédiaire. Les positions respectives de ces villes sont donc bien conformes aux indications du papyrus.

P. 156,   = *The name of Heliopolis, with the epithet orama = the venerable* est, je crois, le nom d'Hermionthis.

⁽³⁾ *Ioc. cit.*, p. 157.

⁽⁴⁾ Je reviendrai sur cette question au numéro 18 qui traite des déplacements du Nil.

15° AL 'ADAWIER.

Je propose, sous toutes réserves, de rapprocher ce mot de l'égyptien *Atef-uer* . Cette localité paraît bien faire partie de la région héliopolitaine, comme le fait remarquer Brugsch⁽¹⁾, se fondant sur la liste de localités d'un papyrus du Louvre, où ce nom se trouve nommé entre Ōn (Matarieh) et Kheran (Helouan d'après mon hypothèse). La seule objection à l'identification des deux noms est l'absence de l'r final dans la forme moderne. Mais elle n'est pas insurmontable. Les exemples n'en manquent pas et le nom de Memphis (Men nefer ) en est le plus caractéristique.

16° Κερκεσούρα.

La position actuelle de Damanhour Choubra répond assez à celle de Κερκεσούρα de Strabon (XVII, 1, § 30)⁽²⁾. Il faut, en effet, que cette ville soit en face d'Héliopolis, à l'Ouest, et séparée d'elle par le fleuve. Le passage de Strabon prouve surabondamment que la pointe du delta commençait exactement entre Héliopolis et Kerkesoura, de façon que le nome arabe commençait à la première, le nome lybique à la seconde. Hérodote nous dit aussi que c'est à la ville de Κερκεσούρα que commence la division du Nil en deux branches principales (II, 15). La pointe du delta s'est déplacée depuis vers le Nord; des régions situées jadis sur la rive occidentale se sont trouvées portées sur la rive orientale: la région de Boullak, nous le savons, a subi cette transformation; il a dû en être de même de la région de Choubra qui lui est si voisine. D'autre part, quand Héliopolis était sur le Nil, il fallait bien que Choubra fût sur la rive occidentale.

Strabon nous dit que Kerkesoura était située auprès *κατά* des observatoires d'Eudoxe et que ces observatoires étaient devant *πρὸς* Héliopolis. Quelle que soit la signification exacte des prépositions *κατά* et *πρὸς*, il ne peut faire de doute qu'elles indiquent une réelle proximité.

La question ainsi posée, on peut se demander si Κερκεσούρα ne se décompo-

⁽¹⁾ *Dictionnaire géographique*, p. 1064, 1. 75 et 1071.

⁽²⁾ M. Maspero (*Hist. anc. — Origines*, p. 6:

note 1) place avec raison Kerkesoura dans le voisinage d'Embahé, qui est, en effet, presque en face de Choubra).

serait pas en deux éléments, *Κερκε* et *σουρα* dont le second présente une entière analogie avec Choubra, que le grec ne pouvait transcrire que *σεβρα*, aussi voisin que possible de *σουρα* par l'identité des sons *ou* et *oe*.

Pour ce qui est de l'élément *Κερκε*, il me semble tout naturel de l'identifier avec le port de *κερκη* mentionné sur deux tablettes de la collection de l'archiduc Rainer⁽¹⁾. M. Wessely qui les publie remarque que l'on connaît différents noms de lieux de ce type : *Κερκεσηφει*, *Κερκεσουχη*, *Κερκεσυρις*. Celui-ci est un port du nome memphite : *ΟΡΜΟΣ ΚΕΡΚΗ ΤΟΥ ΜΕΜΦΕΙΤΟΥ*, ce qui répond fort bien à l'emplacement de Choubra (quand il était sur la rive gauche) et à celui du *Κερκεσουρα* de Strabon. Ni M. Wessely, ni M. Amélineau n'ont songé à faire ce dernier rapprochement qui me paraît cependant tout indiqué.

Quant à l'élément *σουρα*, Choubra, il est également égyptien, et ce que je viens de dire permettra peut-être aux égyptologues d'en établir l'étymologie. Ce nom, qui n'a rien d'arabe, est donné à une quantité considérable de localités en Égypte⁽²⁾ et il doit y avoir une raison.

17. LE MONT MOUKATTAM.

Le nom de Moukattam s'applique aujourd'hui aux hauteurs qui dominent la Citadelle à l'Est ; mais, à l'origine, il paraît désigner l'ensemble de la chaîne Arabe et, spécialement, la partie comprise entre Hérouan et Matarieh. Du moins cette partie, au témoignage des auteurs arabes, avait-elle un caractère sacré. J'ai dit, à l'article Makadoûniat, que ce nom de Moukattam me paraissait une déformation soit de Maklatoni, soit de (Hor) em akhu Tum. Cette dernière hypothèse semble concorder avec la légende arabe d'un alchimiste appelé Moukattâm مقطام الحكيم qui aurait donné son nom à la montagne⁽³⁾ et de ce disciple d'Hermès, dont le laboratoire était sur le Moukattam à l'endroit appelé : le Four التنور⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *Mittheil. aus der Samml. der Papyri Erzherzog Rainer*, I, V, p. 14. ΟΡΜΟΣ ΚΕΡΚΗ ΤΟΥ ΜΕΜΦΕΙΤΟΥ et 15. ΟΡΜΟΣ ΚΕΡΚΗ ΤΟΥ ΜΕΜΦΕΙΤΟΥ ; cf. *Archéologie*, p. 219.

⁽²⁾ Le *Dictionnaire géographique* de Boissier (1899), en cinquante-cinq. Le *Kamûl* parle de cinquante-trois, tous en Égypte. Cf.

Gratzmühl, *Recherches sur l'Égypte*, p. 199 ; *Archéologie*, *Journal Asiatique*, 9^{me} série, t. XIII, p. 414 ; *Al-Faraj Murrah*, *Al Khîr al dyalidat* XII, p. 115, l. 31.

⁽³⁾ Makrizi, *Khîr*, I, p. 194, l. 9 ; traduction Bouriant, p. 257.

⁽⁴⁾ Abou-Sâlih (traduction angl., p. 153).

Comme je me suis proposé surtout, dans cette étude, les identifications topographiques, je n'entrerai pas dans le détail de toutes les légendes relatives au Moukattam car elles méritent une monographie spéciale que je me réserve de faire ailleurs. Je rappelle simplement que cette région est celle de l'itinéraire de Piankhi, itinéraire dont le caractère solennel et sacré est évident; que, d'après les auteurs arabes, les Pharaons faisaient allumer deux feux sur les hauteurs, lors de leur marche de Memphis à Héliopolis ⁽¹⁾; que là était le petit château القصير où se retirait le 'Aziz d'Égypte, lors de la crue du Nil ⁽²⁾; que le Monkaouïs voulait se réserver, comme territoire sacré, la plaine située au pied du Moukattam, car, disait-il, cette montagne renfermait les plantes du Paradis ⁽³⁾; enfin que le Khalife al Hâkim biamr Allah faisait du Caire à Hélonan des promenades solitaires et mystérieuses qui semblent se rattacher à ses étranges doctrines. Les livres des Druzes renferment sous le nom de السيرة المستقيمة une curieuse explication mystique de ces promenades ⁽⁴⁾.

Tout cela, à mon avis, semble attester la survivance de croyances très anciennes attribuant un caractère sacré à cette région.

Il me reste à dire quelques mots de deux localités intéressantes situées sur la montagne.

D'après Ibn 'Abd al Hâkam, dont le texte a été reproduit par tous les auteurs qui parlent de l'Égypte « le Moukattam est (compris) entre al Koussair et Makta' al hadjârat, ce qui est après fait partie de (la montagne) Yahmoûm ⁽⁵⁾ ». J'ai déjà parlé de Makta' al hadjârat (2^e partie, n° 5). Al Koussair « le petit château » me paraît désigner le point où était un magnifique convent, détruit par le khalife al Hâkim, mais dont il reste des traces encore aujourd'hui ⁽⁶⁾. Cela résulte, en effet, du rapprochement fait par Makrizi, à l'article « Convent d'al Koussair » d'un texte d'Ibn 'Abd al Hâkam relatif à la signification du mot al

⁽¹⁾ Voir plus haut, page 183. Je vais y revenir.

⁽²⁾ Voir ce que j'en dis plus loin.

⁽³⁾ Ibn 'Abd al Hâkam, ms. arabe de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 1687, p. 216; cf. Makrizi, *Khitat*, I, 124, L. 16. Yâkoûti (édit. Wüstenfeld) IV, 619, p. 19, etc.

⁽⁴⁾ S. DE SACY, *Exposé de la religion des Druzes*, p. CCCLXXV et 170 à 183.

⁽⁵⁾ قال ابن لهيعة والقاسم ما بين القصير الى مقطم الحجابة وما بعد ذلك في جسيم (Manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale de Paris, 1687, p. 516). Cf. Makrizi, *Khitat*, I, 124, L. 39; Yâkoûti (éd. Wüstenfeld), IV, 127, L. 2, etc.

⁽⁶⁾ PIERRE JELLES, *L'Égypte*, p. 239. Cf. la carte des couvents d'Égypte, dans *EXETER Churches and Monasteries*.

Koussair⁽¹⁾. Ce texte est précisément la suite et le commentaire de celui que je viens de citer. Il est ainsi conçu : « On n'est pas d'accord sur le petit Château. 'Abd ar Rahmān nous rapporte d'après 'Outhmān ibn Šālīh d'après Ibn Lahī'at que ce n'est pas le petit château de Moïse le Prophète, mais de Moïse le sorcier... Ka'ly al Aḥbār nous dit : d'où êtes-vous ? — des pays d'Égypte. — Que dites-vous du petit Château ? — Nous disons (que c'est) le petit château de Moïse. — Ce n'est pas le petit château de Moïse; mais c'est le petit château du 'Azīz d'Égypte. Au moment de la crue du Nil il y montait. Voilà pourquoi c'est sacré depuis la montagne jusqu'au fleuve⁽²⁾. Il ajouta : On dit que c'était seulement un fanal موقد où l'on allumait (des feux) pour le Pharaon quand il chevauchait de Memphis à 'Ain Chams. Il y avait encore sur le Moukattam un autre fanal. Quand on voyait le feu, on savait qu'il se mettait en marche et on préparait ce dont il avait besoin; de même lorsqu'il chevauchait au retour de 'Ain Chams. Dieu est le plus savant⁽³⁾ ».

Nous savons que sur l'autre rive, presque en face du point occupé par le couvent du Petit Château, était la ville du 'Azīz : al 'Azīziyat. Il me paraît donc certain que l'emplacement du Koussair ou Petit Château mentionné par Ibn 'Abd al Hakām est bien celui du couvent. C'est un point culminant au-dessus de Torā, et qui a été longtemps fortifié. L'*Atlas de la Description de l'Égypte* ne mentionne pas le nom du Dair al Koussair (Deir el Kassir ou Kousseyer d'après le Père Julien) mais y marque le château de Torā et une ligne de fortifications qui le relie à la ville de Torā. Ce point répond admirablement à la situation d'un fanal tel que nous le dépeint Ibn 'Abd al Hakām. Il faut donc bien se garder de le confondre avec la ville d'Al Koussair, sur la Mer Rouge, comme l'a fait Yākoût dans son dictionnaire géographique, où il cite ces passages d'Ibn 'Abd al-Hakām après avoir parlé de cette ville⁽⁴⁾ au lieu de

⁽¹⁾ *Khatat*, II, 502, l. 19. et seq.





⁽²⁾ Ou jusqu'à la mer. Il y a ambiguïté, le mot بحر pouvant s'appliquer à la mer ou au Nil.

⁽³⁾ وقد اختلف في القصير حدثنا عبد الرحمن قال حدثنا عثمان بن صالح عن أبي لهبة قال ليس بقصير ميمى صلى الله عليه وسلم ولكن ميمى السامر كعب انصار فقال لنا هي التيم قالوا قلنا هي اصل مصر قال ما تقولين و القصير قال نقول قصير ميمى قال

ليس بقصير ميمى ولكن قصير ميمى مصر كان اذا جرى النيل متروك فيه وعلى ذلك انه لمختر من الجبل الى البحر قال ويقال بل كان موقدا موقد فيه لغرضين اذا هو ركب من صنع الله غيبى عنى وكان على القنطرة موقدا ليمر فاذا راوا السيار خلفوا بركوبه فاصفوا له ما يريد ويحدثك اذا ركب متصفا من غيبى عنى والله اعلم ms. 1687, p. 117.

⁽⁴⁾ Edition Wüstenfeld, IV, 126-127.

le faire à l'article Dair al Koussair, comme l'a fait plus justement Makrizi.

Le nom de Koussair est-il arabe, ou n'est-il, comme tant d'autres, qu'un mot égyptien déformé? J'inclinerais vers la seconde hypothèse et y verrais volontiers quelque composé du nom d'Osiris par exemple:   (le taureau Osiris⁽¹⁾), ou encore, si l'on veut tenir compte de la tradition arabe,   (la hauteur d'Osiris).

L'autre sanal devait être sur un point également culminant. D'après al Kouddî, cité par Makrizi, il était sur le Moukattam derrière la Citadelle et à l'Est, à l'endroit appelé le Four de Pharaon تنور فرعون, où Ibn Touloun éleva plus tard un *masdjid*⁽²⁾.

Il existe encore aujourd'hui une mosquée appelée mosquée al gouyouûchi laquelle a donné à cette partie de la montagne le nom de *gouyouûchi* et dont l'emplacement me paraît répondre assez exactement à ce *masdjid* d'Ibn Touloun. Cette mosquée qui a fait l'objet d'un très intéressant mémoire de M. Max van Berchem⁽³⁾ contient, à vrai dire, une inscription qui l'attribue à al Afdal *amir al djouyouûch* (d'où le nom de *djouyouûchi* ou *gouyouûchi* suivant la prononciation égyptienne). Mais le style de cette mosquée rappelle un peu celui d'Ibn Touloun et je soupçonne que, suivant une habitude assez fréquente des constructeurs arabes, al Afdal s'est attribué entièrement le mérite de l'œuvre, alors qu'il l'avait seulement restaurée. Il est remarquable que dans le chapitre consacré aux mosquées qui sont sur le Moukattam, Makrizi ne fait aucune allusion à une mosquée construite par al Afdal, et il me paraît bien extraordinaire qu'il ait ignoré l'existence de celle-ci, dont il y a encore des restes imposants. J'en conclus qu'elle doit être identifiée avec une de celles qui sont mentionnées dans le chapitre et, de préférence, avec la plus considérable qui est dénommée *masdjid Ibn Touloun*.

L'identification de la mosquée djouyouûchi avec la mosquée du Four me

⁽¹⁾ Sur Osiris, considéré comme taureau (fécondateur), cf. GÉNÈSIS, *Hymne à Ammon*, p. 39 et seq.

⁽²⁾ مسجد التنور هذا المسجد في اصل جبل المقطم من وراء قلعة الجبل في شرقها... قال الفضائل للمجد للعروق بالتنوير بالجبل هو موضع تنور فرعون كان يوجد له عليه جناد زلوا النار هلكوا بركوبه فاحرقوا له ما يريد
Bulletin, 1901.

وكذلك إذا ركب متصرفاً من حبي رأس الم بناء الجند
بن حنون مجيد. Khitat, II, 455, l. 21. Cf. Loukhri (éd. de Goëje), 54, l. 5; Ibn Haukal (éd. de Goëje), 106, l. 5; et ce que j'en ai dit plus haut page 183.

⁽³⁾ Mémoires de l'Institut égyptien, II, p. 605 et seq.

paraît encore résulter de ce fait que al Afḍal, voulant construire un observatoire, songea à l'édifier dans la mosquée du Four et y renonça pour l'installer dans la mosquée de l'Éléphant, puis dans celle qui est appelée mosquée djouyouchi, située à l'endroit appelé ar Raṣad (l'Observatoire)⁽¹⁾. Cette dernière, comme le montre péremptoirement M. Van Berchem, ne peut être identifiée avec celle qui existe encore sur le Moukattam. Il est vraisemblable que l'inscription relevée par M. Van Berchem fut apposée dans la mosquée du Four, lors des travaux exécutés par al Afḍal pour y installer l'observatoire. Le texte de Makrizi est un peu vague : اختاروا للرصد محجداً التنور فوق المقطم فوجدوه بعيداً عن الخواج. « Ils choisirent pour l'observatoire la mosquée du Four sur le Moukattam, mais ils trouvèrent qu'elle était éloignée de ce qui était nécessaire ». Il semble bien toutefois qu'il dut y avoir un commencement d'installation et qu'on n'y renonça qu'après avoir constaté la difficulté de s'approvisionner. Le commencement d'installation répondrait à la réfection de l'édifice par al Afḍal, et c'est alors qu'il aurait fait placer l'inscription relevée par M. Van Berchem.

Pour toutes ces raisons, je propose comme emplacement du second fanal, où s'allumaient les feux lors du passage du Pharaon, celui de la mosquée djouyouchi moderné. Non loin de là est un fort qui domine toute la vallée. C'est un point culminant, un poste d'observation, tel qu'il en existait au temps des Pharaons. Peut-être était-ce là qu'était la forteresse dont parle Sinouhî, à l'Est de Yaoukou, dans la région de la Montagne rouge⁽²⁾.

Le mot *tannour* que je traduis par « four » a aussi le sens de « réservoir d'eau ». D'ailleurs, je soupçonne qu'ici encore nous avons affaire à un nom égyptien déformé et ramené à une forme arabe. تانور désigne le vautour; or cette région du Moukattam est peuplée de vautours. Peut-être est-ce là l'origine du mot. D'autre part, je trouve dans les dictionnaires de Parthey et de Tattam (appendice) τεχνα *techna*, *prestigia magica*, ce qui offre quelque analogie avec ce que nous dit Abou Ṣalih des opérations alchimiques pratiquées dans le *tannour*.

⁽¹⁾ Makrizi, *Khiṭat*, I, p. 115-117, traduction Bouriant, p. 363 à 370; cf. Gressy de Perceval, *Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque*

nationale, I, VII; Van Berchem, *loc. laud.*, p. 612.

⁽²⁾ Maspero, *Les Mémoires de Sinouhî* (*Mém. de l'Institut égyptien*, II, p. 15).

18° LES DÉPLACEMENTS DU NIL.

Je terminerai par quelques considérations sommaires sur les déplacements du Nil dans la région que j'étudie.

Nous avons une preuve certaine que la pointe du Delta s'est transportée du voisinage de Memphis, où elle était à l'époque pharaonique, jusqu'au point beaucoup plus septentrional du barrage actuel à une petite distance de Kâliouh. Elle réside dans la simple comparaison des listes de nomes à l'époque pharaonique et ptolémaïque et des provinces à l'époque Arabe. Dans les listes pharaoniques les nomes de Memphis et de Latopolis (Aousim moderne) sont dans la Basse-Égypte⁽¹⁾, dans les listes ptolémaïques, le nome de Memphis est dans la Haute-Égypte et celui de Latopolis est dans la Basse⁽²⁾; enfin, à l'époque byzantine et arabe, ce dernier passe à son tour dans la Haute-Égypte⁽³⁾. D'ailleurs, Diodore de Sicile dit positivement que Uchoris fondant Memphis « avait choisi l'emplacement le plus convenable de tout le pays, l'endroit où le Nil se partage en plusieurs branches pour former ce qui, d'après sa figure, a reçu le nom de Delta »⁽⁴⁾.

La tradition paraît en être restée chez les Coptes qui, dans leur liste d'évêchés, nomme Dalas et Atfih les premiers de ceux du Sa'id⁽⁵⁾.

A l'époque de Sinouhî, comme à celle de Piankhî, la pointe du delta devait être au Nord de Kherau, car, le premier surtout devait chercher à éviter de traverser deux branches du Nil, et préférer la branche unique. Déjà, cette région était soumise à divers changements, puisque Kherau, d'abord à l'Est, passe à l'Ouest du fleuve. Le bras oriental du fleuve, suivant la loi générale des parcours fluviaux qui en allant du Sud au Nord sont déviés par la rotation de la terre, se portait de plus en plus vers l'Ouest, occupant successivement des positions parallèles à lui-même, entre lesquelles se créaient des bandes longitudinales de terres nouvelles. Le khalidj moderne, successeur du canal de Trajan, qui était lui-même le successeur ou plutôt la prolongation d'un ancien canal,

⁽¹⁾ Baryscn, *Diet. géogr.*, en tête (non paginé).

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ Hieroclès (*Synecdemon* apud Coust. Porphyre., édition de Bonn, III, p. 399) place dans l'Arcadie (Moyenne Égypte) Μάγισ et Αὐτῆς.

Pour l'époque arabe voir ΜΑΧΙΝΙΣ, *Khier*, I, 72, p. 32; Yâkoub, *Géogr. Hér.*, IV, 549, l. 7, etc.

⁽⁴⁾ l. 50, traduction Hœfer, p. 59.

⁽⁵⁾ Andréux, *Géogr.*, p. 572 et 576, + ΛΟΧ ΔΑΛΙΟΥ et ΔΑΛΙΟΥ (الكرواني الصعيديّة).

le khalidj d'Abou Mounadjâ, l'ismaïlieh actuel représentent ces branches successives, que les populations, voyant les cultures disparaître et le désert gagner, s'efforçaient de reconstituer artificiellement. Le canal des anciens Pharaons, par suite de ce déplacement, cessant de communiquer avec le Nil, Trajan l'y rattacha par son canal dit *Tpαιδρος ποταμός*. Amrou le recréa. Tour à tour abandonné puis repris il a été définitivement comblé en 1899.

Makrizi, dans un passage auquel j'ai déjà fait allusion (§1, n° 26), remarque que le séjour ancien du Nil est caractérisé par un sol spécial appelé le *fin* الطين ou *ibllz* ابلز⁽¹⁾, et comme, ajoute-t-il, ce fin s'étend jusqu'à Héliopolis 'Ain Chams, il en conclut que le Nil passait dans cette région.

Je traduis en entier ce passage, parce qu'il soulève incidemment une autre question : « Si on y réfléchit, il apparaît que le grand Khalidj, quand on commença de le creuser, débutait soit auprès de 'Ain Chams soit vers le Nord, car la partie du sol qui est sur le bord du Khalidj à l'Occident comme celle qui est à l'Orient entre 'Ain Chams et Maouradat al boulafâ⁽²⁾, hors de la ville de Foustat Misr, est entièrement de *fin ibllz*, et ce fin n'existe que là où l'eau du Nil passe; d'où il est clair que l'eau du Nil était autrefois sur ce sol⁽³⁾ ».

Al Moukaddasî dit que, de son temps, le barrage comme l'ouverture du Khalidj se faisait à 'Ain Chams. « Il y deux barrages (*sadd*) : l'un à 'Ain Chams, c'est un canal qu'on barre avec des herbes et du sable avant la crue; quand l'eau arrive, elle est refoulée par le barrage, elle s'élève au-dessus du djarf (hauteur) au plus haut point de la *kasabat* (?) et ainsi sont arrosés les villages tels que Bahlit, les deux Miniat et Choubra et Damanhour. C'est le barrage du Khalidj amir al mouninîn, et quand arrive la fête du Sallb (arrêt de la crue) époque où se termine l'adoucissement du raisin, le Sultan sort vers 'Ain

⁽¹⁾ Sur ce mot voir S. DE SACY, *Observations sur le nom des Pyramides* (Mélanges, p. 321 et Abdellatif, p. 3 et 8).

⁽²⁾ Ce point était immédiatement au voisinage de la bouche du Khalidj. (Ibn Doukmak, I, 40, l. 50 et Makrizi, *passim*; cf. *Mémoires de la Mission arch. franç.*, VI, 4^e fasc., pl. III). Le nom de Foum el Khalidj subsiste encore et est donné à une station du chemin de fer du Caire à Héliouan.

⁽³⁾ *Khatat*, II, 153, l. 15. وعند التامار يظهر ان للخلي الكبير عند ابتدا حفره كان اوله اما عند مدينة عين شمس او من جوبها لتدل ان القطعة التي بجانب هذا للخلي من قريته والقطعة التي في شرقية فيها بين عين شمس ومرودة قلعا خارج مدينة فستاتا مصر جميعها حين ابلز والطين المذكور لا يكون الا من حيث يمر ما النيل فتعني ان ما النيل كان في القدم على هذه الارض.

Chams et ordonne d'ouvrir ce canal... quant à l'autre canal... il est à Sardous⁽¹⁾.

Al Moukaddasi écrivait vers 378⁽²⁾. Or, Nassiri Khosrau, qui voyageait en Égypte vers 439, assista à l'ouverture du canal et dit en propres termes : « Le Sultan monte à cheval pour assister en personne à la rupture de la digue du Khalidj qui, ayant sa prise d'eau à Miṣr, passe par le Caire »⁽³⁾. Donc, dans l'intervalle, la prise d'eau avait été portée de 'Ain Chams à Miṣr. Ce fut, apparemment, sous le khalife al Ḥākīm de 386 à 411, car Maḳrīzī nous apprend qu'on attribuait la création du Khalidj à al Ḥākīm, d'où le nom de Khalidj Ḥākīmī qu'il avait quelquefois⁽⁴⁾. Il combat cette opinion, mais on voit qu'il n'a pas absolument raison, et que le nom d'al Ḥākīmī méritait d'être donné au moins à la partie du canal comprise entre 'Ain Chams et Miṣr.

Si le Khalidj Amīr al Mōūminīn (nom qui fut donné, nous dit Maḳrīzī⁽⁵⁾, parce que le khalife 'Oumar en ordonna la réfection) commençait au temps d'al Moukaddasi à 'Ain Chams, il est vraisemblable d'admettre que c'est aussi là qu'il commençait au temps du khalife 'Oumar.

Cependant la chronique de Jean de Nikiou nous dit que les Musulmans firent creuser « le canal de Trajan qui était détruit depuis longtemps, afin de conduire l'eau depuis Babylone d'Égypte jusqu'à la Mer Rouge »⁽⁶⁾. D'autre part, nous savons par Ptolémée, que le canal de Trajan Τραιανος ποταμός passait par Babylone⁽⁷⁾.

Il me paraît probable que ce que Trajan a fait, c'est le recreusement du canal ancien de Nectanebo depuis Héliopolis ou un point plus au Nord (cf. l'opinion de Maḳrīzī), que cette partie comblée depuis, a été recreusée par l'ordre de 'Oumar; que, comblée encore, elle a été recreusée par al Ḥākīm, d'où ces noms successifs de canal de Trajan, canal du chef des croyants ('Oumar), canal d'al Ḥākīm.

(1) سدان احدثها بعين محمد بنوع الله بالخلفاء
والغياث قبل زيادته فاذا اقبل لنا رده السد على لهرق
اعل القصة فيسوي تلك الضياع مثل بهتيت والميتين
وتنبزو (ne) ودمتهرو وهو حد خلي امير المؤمنين فاذا
كان يوم عيد الصليب وقت انتهت حادثة العنب خرج
السلطان الى عين قمس فامر بفتح هذه الشريعة
والشريعة اخرى De Goeje, *Bibl. géogr.*, III, 206, l. 5.

(2) *Ibid.*, IV, praefatio, p. VI.

(3) Trad. Schefer, p. 136 (*Sefer nussach*, Publ. de l'École des langues orientales, II^e série; vol. I).

(4) *Khitat*, II, 140, l. 3.

(5) *Ibid.*, l. 2.

(6) Trad. Zorrensano, *Not. et ext. des mss.*, XXIV, 1^{re} partie, p. 77.

(7) Livre IV, § 5.

Dans mon travail sur la topographie de Fostat, je reviendrai sur cette histoire du Khalidj, qui a déjà été traitée par plusieurs auteurs mais avec des documents insuffisants⁽¹⁾. Je me contente ici de signaler ces comblements successifs du canal entre Babylone et Héliopolis, qui attestent la retrait continu du Nil vers l'Ouest et, par suite, le déplacement de la pointe du Delta.

Le Nil passait certainement, à une époque historique relativement récente au pied du Moukattam actuel, car, au dire de Makrizi, en creusant un puits dans le cimetière de Karâfat, près du tombeau de l'Imam Chafâ'i, on trouva la quille *اسطم* d'un vaisseau⁽²⁾. Il rappelle, à ce propos, l'opinion d'Aristote qui disait que l'Égypte avait été jadis toute entière dans la mer. Je crois, qu'il n'y a pas à remonter si loin, et que, si une pièce de bois a été retrouvée dans un état de conservation suffisant pour qu'on y reconnût une quille, il faut que les eaux aient quitté ce lieu depuis un temps peu éloigné. D'ailleurs, les traces de ce séjour du Nil sont indéniables, le lac appelé Birket el Fil qui apparaît très nettement sur le plan du Caire de 1798 est à une très petite distance du même point.

Makrizi nous apprend encore que le Nil, au moment de la conquête arabe, passait le long de Kasr ach cham' et de la Mosquée de 'Amrou et au pied de la région de Kabe'h⁽³⁾. Plus anciennement encore il devait couler plus à l'Est et j'ai des raisons de croire que la région du Babloun actuel formait une île. C'est dans cette île qu'était le temple dont il restait une statue tournée vers l'Est⁽⁴⁾. Or il est bien invraisemblable, en effet, que la statue tournât *primitivement* le dos au fleuve; c'est ce qui m'autorise à dire que quand le temple fut élevé, le fleuve coulait à l'Est. Depuis Dair at Tin⁽⁵⁾ jusqu'à Héliopolis le fleuve devait couler en ligne droite.

⁽¹⁾ Voir LANGELES, *Nat. et extr. des mers*, VI, 318 et seq.; LAFÈRE, dans *Description de l'Égypte*, XI, p. 163, 352 et seq.; LEROSSNE, *Oeuvres choisies*, (édition FANFAN, *Égypte ancienne*, I) p. 327 et seq.

⁽²⁾ *Khitat*, II, p. 457, l. 1 (voir aussi p. 85, l. 18). Le mot *اسطم* que je ne trouve pas dans les dictionnaires est précisément défini ici par Makrizi : « c'est la pièce de bois sur laquelle est construite le vaisseau *وهو خشب التي تبنى عليها السفينة* ». C'est évidemment le grec *σκαμν* ou *σκαμν* sur lequel les dictionnaires grecs ne sont

pas d'accord. (Cf. J. VAS, *L'art nautique dans l'antiquité*, p. 411).

⁽³⁾ *Khitat*, I, 343: chapitre du rivage du Nil. (La question des déplacements du Nil dans cette région et d'autres a déjà été traitée avec détails par QUATREMER, *Mém. géogr.*, I, p. 73 et seq.

M. Flavaisse n'a pas indiqué ce plus ancien cours du Nil sur sa carte. Je le représente approximativement par un gros trait bleu.

⁽⁴⁾ Voir plus haut, § II, p. 199, n° 13.

⁽⁵⁾ Voir plus haut, § I, p. 175, n° 20.

Plus anciennement la masse rocheuse où est aujourd'hui la Mosquée d'Ibn Toûloûn et le quartier d'al Kabeh, d'une part; la hanteur de Babloua et la région appelée par Maḳrîzî ar Raṣad (l'Observatoire), d'autre part, devaient former deux îles.

La région comprise entre la première et le mont Mouḳaṭṭam s'appelaît à l'époque arabe, nous l'avons vu, l'endroit où l'on coupe la pierre et devait répondre au Yâḳ des Arabes, au pays des Yakou du voyage de Sinouhit. Le nom de Mouḳaṭṭam lui-même semble signifier l'endroit coupé. Le Nil passait-il par cette brèche? Est-ce lui qui l'a faite? S'il n'y passait pas, le quartier d'al Kabeh devait former dans le fleuve un promontoire très avancé comme on peut le voir sur la carte.

Depuis la conquête arabe jusqu'à nos jours, le Nil a continué dans toute cette région de se déplacer vers l'Ouest; les quartiers où se développe aujourd'hui la ville européenne, où sont élevés notre Institut et le nouveau Musée des Antiquités étaient, il y peu de siècles, recouverts par le Nil et plus anciennement situés sur la rive gauche.

Ces considérations un peu rapides, que j'aurai l'occasion de développer plus complètement ailleurs, suffiront, je crois, pour faire comprendre la possibilité des déplacements d'une rive à l'autre de Kherau (Hélouan) et de Kerkesoura (Choubra).

Le Caire, 15 Mars 1901.

APPENDICE.

La liste des évêques qui prirent part au Concile d'Éphèse nomme vers la fin un grand nombre de diocèses d'Égypte et de Libye, dans un certain désordre. Après Rhinocoroura est nommée Ptolémaïs de la Pentapole⁽¹⁾ puis des villes de Basse-Égypte mêlées à d'autres de la Haute-Égypte; après le siège de Kasios il y a un groupe de sept noms fort énigmatiques, sauf deux qui appartiennent à la Libye : Barka et Tenchira. Des noms qui suivent les cinq premiers sont de la Haute-Égypte; les autres, jusqu'à Panephrisis, sont de la Basse-Égypte.

C'est ce groupe de sept évêchés que je voudrais étudier, parce que je soupçonne que quelques-uns appartiennent à la région qui a fait le sujet de cet article.

Je donne le tableau des évêchés d'après la double liste copte publiée par M. Bouriant⁽²⁾ d'une part et la liste gréco-romaine publiée par Mansi⁽³⁾.

LISTE COPE.		LISTE GRÉCO-ROMAINE.	
ΧΑΙΩΗ	ΧΑΙΩΗ	Achucorum	Ἀχχιῶν
ΛΑΡΙΑ	ΛΑΡΙΑ	Olbia	Ὀλβία (ou Ὀυλβία)
ΔΥΣΘΕΩΣ	ΤΑΙΣΘΕΩΣ	Dysthensi	Δυσθέως
ΒΑΡΚΗ	ΟΡΑΚΗ	Barka	Βάρκα
ΤΑΝΧΙΡΟΣ	ΤΑΧΕΙΡΙΣ	Tenchirorum (ou Tenetorum)	Τουχιραν
ΤΑΡΗΕΩΣ	ΤΑΡΗΕΩΣ	Daruensi	Δαρειῶς
ΠΕΥΝΚΟΥΛΟΣ		(ou Dardanorum)	
ΠΤΟΛΙΑΚΗ	ΣΕΠΤΙΜΙΑΚΗ	Septimacia	Σεπτίμιας

⁽¹⁾ M. Amelineau veut y voir Ptolémaïs de Syrie, Saint Jean d'Acre actuel et en conclut que ce siège dépendait du patriarcat d'Alexandrie (*Géogr.*, p. 387); mais la Pentapole est le nom bien connu de la province située à l'Occident de l'Égypte, l'ancienne Cyrénaïque. Je ne puis donc accepter cette opinion.

⁽²⁾ *Mém. de la Mission archéologique française*, VIII, p. 76.

⁽³⁾ *Sacrorum conciliarum collectio*, IV, col. 1307. Voir aussi VI, 874, etc. Les noms des évêques et de leur diocèses se retrouvent encore dans les listes de souscription aux différents actes. J'en utiliserai les variantes.

Le premier nom est certainement corrompu et il ne peut s'agir de l'Achaïe. Une liste de souscription donnée par Mansi (IV, col. 1220) porte *Αρχαῖος*. Je crois que la vraie leçon est *Ἀραβίας*. *Ἀραβία* est le nom donné par tous les auteurs grecs au nome dont la capitale était *Φακοῦσα*. La liste copte des évêchés nous donne : *ΑΡΑΒΙΑ* *فاقوس*⁽¹⁾. La liste des anciennes provinces que Makrizi, Ibn Douk-mak et Kalkachandi nous ont transmises d'après al Koudâ'i mentionne *طرابية* *Taribiat*⁽²⁾. La variante *Αρχαῖος* se rapproche le plus de la forme primitive, dont elle a gardé le même nombre de lettres, et n'en a altéré que trois.

Cette forme *Ἀραβίας* a entraîné le copiste à écrire le mot suivant *Ὀλβία* dans lequel je propose de lire *Αλβία* ou *Πλβία* répondant au copte *ΣΑΛΒΑΗ* qui, nous l'avons vu, est Hérouan moderne *حلوان*. M. Amélineau nous a fait connaître un fragment de texte copte où il est parlé de « Pilibiu évêque d'Halonan *ΠΙΛΙΒΙΟΥ ΕΠΙΣΚΟΠΟΥ ΗΣΑΛΟΥΑΝ* » au temps du patriarche Benjamin⁽³⁾. Olbia, située sur la Mer Noire, ne saurait être à sa place dans cette énumération, et en Égypte je ne vois guère de nom se rapprochant mieux du copte *ΣΑΛΒΑΗ* que *ΣΑΛΒΑΗ*.

Du troisième nom j'adopte comme la forme la moins corrompue, celle de la liste copte *ΤΑΥΤΟΕΩΣ* dans laquelle je considère le *Λ* comme fantôme pour *Α* confusion extrêmement fréquente. J'y vois donc le nom bien connu de *ΚΑΥΧΗΜΑ* *القلم* des Arabes, où il devait y avoir un évêché, car Aboû Sâlih emploie l'expression *كروى القلم*⁽⁴⁾. La liste de souscription donnée par Mansi (VI, col. 1222) met la ville de *Δούσσεως* dans la Pentapole. Mais cette mention de la Pentapole est une glose marginale que je considère comme suspecte. Aucune ville d'un nom semblable ne paraît avoir existé dans la Pentapole. La *Notitia dignitatum* mentionne un poste militaire à Sosteos. Ce nom me paraît être le même que le *ΤΑΥΤΟΕΩΣ* de la liste copte. Je lève ainsi une difficulté qu'Otto Seeck a très justement signalée dans son édition⁽⁵⁾, en remarquant qu'il n'y a pas de mention d'un poste militaire sur la Mer Rouge, ce

⁽¹⁾ Man. 53 de la Bibl. nat., 172 r.; man. Crawford, 231 r.

⁽²⁾ Makrizi, *Khîyat*, I, 73, l. 28; Ibn Douk-mak, *Égypte*, V, p. 42, l. 24; Kalkachandi (édit. Wüstenfeld, page 96; man., fol. 48 r.).

Dans une liste différente donnée par Makrizi

Bulletin, 1901.

(*ibid.*, l. 4) il est dit que cette province comprend as-Sadîr, al Hâmat et Fâkôûs *السدير والهامات وفاقوس*.

⁽³⁾ *Journal Asiatique*, 8^{me} série, XII, p. 372.

⁽⁴⁾ Trad. Evetts, p. 173 (Ms. Γ 58 b.).

⁽⁵⁾ *Notitia dignitatum*, p. 59, note 2.

qui est peu admissible. Klysma devait en avoir un, car Hiéroclès l'appelle *Κλίσμα κίσσιον*. Son nom doit donc se retrouver dans la *Notitia*, et si mon hypothèse est exacte, c'est sous la forme corrompue de Sosteos qu'il se cache.

Je passe sur les quatrième et cinquième noms qui appartiennent sans conteste à la Libye et j'arrive au sixième qui présente des formes si variées.

En principe, je crois que la forme primitive doit se rapprocher de celle qui contient le plus de lettres, car il est peu admissible que les copistes en aient ajouté, et il est, au contraire, très vraisemblable qu'ils aient pu en sauter. C'est pourquoi je n'accepte pas comme primitive la forme *Δαρνείως*. Mansi (IV, col. 2127, note 6) propose *Δρανείων μητρόπολις*⁽¹⁾ qui est en Libye, mais il reconnaît lui-même l'existence d'une forme *Δαρδανείης* dans d'autres documents, et les listes de souscription donnent très souvent en latin Dardaneorum. La liste de la col. 1229 met cette ville en Libye, mais le texte copte dit, ailleurs, que cette ville est en Égypte⁽²⁾. De plus l'adjonction *ἡσυμβουλος* n'est pas négligeable et elle me paraît difficile à expliquer par Libye.

La forme primitive devait, à mon avis, se rapprocher du copte *ταρ[τα]νεως ἡσυμβουλος* et je propose, comme conjecture un peu hardie peut-être *ταντανεως ἡσυμβουλος* qui réunirait ainsi en un seul groupe les villes de Tendoûnyas⁽³⁾ et de Babylone. Ce serait un équivalent du groupe *ων ἡσυμβουλος* dont nous avons déjà longuement parlé. Il est vrai que *ἡσυμβουλος* est bien éloigné de *ἡσυμβουλος*, mais il est évident que le copiste a été victime d'une sorte de suggestion, en écrivant ce mot grec *συμβουλος* (pour *σάββαλος*) qui ne peut rien avoir à faire ici. D'autre part, nous avons vu combien le mot *κακχ*-*ων* paraît déformé en plusieurs circonstances : *κασουχων*, *τακκχων*, etc.

Il est bien entendu que c'est là une pure hypothèse, car il est impossible de démêler avec certitude les formes primitives de mots si évidemment corrompus, mais j'explique ainsi, je crois, beaucoup mieux les variantes qu'en acceptant la ville de *Δαρνείς* de Libye.

Pour le dernier nom, j'aurai à proposer une hypothèse plus hardie encore, car elle repose elle-même sur une autre hypothèse, et, par conséquent, je ne la soumetts au lecteur que sous toutes réserves.

⁽¹⁾ Hiéroclès donne *Δαρνείς* comme ville de Libye (*apud Constantinum, Porphyrog.*, édition de Baum, III, 400).

⁽²⁾ Bauriant, page 127, *ἡ ταρνεως εἰς τὴν ἔκκισιν*.

⁽³⁾ Cf. plus haut, pages 185 et seq.

La ville de *Σεπτίμιας* est tout-à-fait inconnue. La liste de souscription y ajoute la mention de Libye ⁽¹⁾, mais, malgré le principe que j'ai posé de considérer la forme la plus compliquée comme la plus voisine de la primitive, j'avoue que les mentions géographiques des textes grecs et latins me paraissent être sujettes à caution, puisque nous en avons déjà vu une contredite par le texte copte. L'itinéraire d'Antonin donne bien une ville de Septiminicia, dont le nom est presque identique, dans le voisinage de Carthage ⁽²⁾. Mais Carthage n'est pas en Libye et, d'autre part, notre Septimiace se trouvant comprise dans le milieu d'une énumération de villes égyptiennes, comme je l'ai déjà remarqué, ne peut être cherchée à une aussi grande distance de l'Égypte.

Je propose donc pour forme primitive du mot le latin *Septem vici* qui serait lui-même la traduction d'une forme grecque plus ancienne, perdue à l'époque du concile : *ἐπτάχωραι*. Ce nom *ἐπτάχωραι* est inconnu des auteurs, mais il apparaît sur des monnaies d'Adrien, comme si c'était une ville ou un nome. Tâcheon d'Annecy considérait comme fausses les monnaies décrites par Zoega avec cette légende ⁽³⁾, mais M. J. de Rougé les admet comme authentiques et propose, d'après M. Robiou, de voir dans la légende ΕΠΤΑΧΩΜ la transcription du nom égyptien Supt-Akhom du XX^{ème} nome de la Basse-Égypte ⁽⁴⁾. Rien ne me paraît plus vraisemblable que cette transformation : ramenée à un type grec, la ville de Suptakhom est devenue *ἐπτάχωραι* « les sept villages » ce que les Romains ont pu traduire par *Septem vici*. Le nome dont l'existence nous est attestée par les monnaies répond à cette région intermédiaire entre les nomes Arabique et Aphroditopolite dont j'ai déjà eu l'occasion de parler ⁽⁵⁾ et qui, suivant Strabon, s'appelle Phagraciopolis; suivant Plin., Arsinoïte et, plus tard, Héroonpolite; suivant Ptolémée, n'a pas de nom spécial. C'est la région située le long du canal du Nil à la Mer Rouge, qui disparaissait ou reparaissait suivant que le canal abandonné ou restauré la faisait dépérir ou revivre; de là cette variation des noms.

La ville de Saft el Henneli *سافت الحنلى* doit certainement son nom au dieu


⁽¹⁾ Mansi, IV, col. 1221 : *Ἀβύρος Σεπτίμιας*; IV, col. 1222; V, col. 615 et 714 : Libye: *Σεπτίμιας*; IV, col. 1367 : *Σεπτίμιας* Libye; V, col. 590 : *Σεπτίμιας Ἀβύρος*; V, col. 589 : *Σεπτίμιας* Libye.

⁽²⁾ Ed. Parthey, p. 21 et 22.

⁽³⁾ *Médaillons des nomes d'Égypte*, p. 43.

⁽⁴⁾ *Monnaies des nomes de l'Égypte*, p. 40.

⁽⁵⁾ Voir plus haut, page 200.

Sopet, comme l'a suggéré Brugsch. Le naos de Nectanebo qui y a été découvert le démontre surabondamment. Le nom de la capitale du XX^m nome est Pi-Sopet , c'est le Pi-Saptu de l'inscription d'Assurbanipal ⁽¹⁾. Il est évident que le XX^m nome, s'il répond au nome Arabia des auteurs grecs comprend également la région dont nous parlons, au moins pour la partie Nord. Pour former le nome Heptakom, Hieronopolis ou Phagroriopolis, suivant les cas, on prenait une partie du nome Arabia et une partie du nome Aphroditopolis, d'où le nom que lui donne Ptolémée *ἡετοπολις Ἀραβίας καὶ Ἀφροδιτοπόλεως*. Le nome grec d'*Ἀραβία*, capitale *Φακούσα*, se trouvait formé par ce qui restait du XX^m nome des listes égyptiennes, et il n'y a pas besoin de recourir à l'hypothèse de M. Naville que la ville grecque de *Φακούσα* est représentée, non par la ville moderne de Fâkous, mais par Saft el Henneh ⁽²⁾.

Le nom de Septemvici me paraît être celui qu'on voit au Nord-Est de Babylonia sur la carte de Peutinger, sous la forme énigmatique de Stratoniciidi ⁽³⁾. Toutefois il y a là une déformation bien considérable et j'hésiterais fort à l'admettre si l'on pouvait proposer une lecture quelconque pour ce nom si inattendu. Le Stratoniciidi placé à trente six milles de Babylonia répond assez à la position de Saft el Henneh, et, par suite, si je ne me trompe, à la capitale du nome *ἐπτανομή*. Si cela est vrai, il ne manque plus que la certitude d'une traduction latine de *ἐπτανομή(αι)* en Septemvici pour justifier mon identification de Septimiaca avec un évêché égyptien de la Basse-Égypte.

La liste des évêchés coptes mentionne un certain nombre de noms que le rédacteur n'a pu identifier ⁽⁴⁾. Quelques-uns de ces noms sont manifestement corrompus. Ainsi *εκενετια* répond à Scété (*εκηνοια*, *Schedia* du Concile de

⁽¹⁾ J. de Rougé, *Géogr. de la Basse-Égypte*, p. 129. Au moins d'un kilomètre à l'Est est le village de Kafr el Komî (كفر الكوم) (v. BOUVET, *Diet. géogr.*, et la Carte des Domaines; le nom manque dans l'Atlas de 1798). El Komî n'est-il pas l'élément égyptien *akhom* ou grec *ἀχμοί*?

⁽²⁾ *Goshen and the shrine of Saft-el-Hennah*, p. 15. M. J. de Rougé (*loc. cit.*, p. 138) fait de sages réserves sur cette opinion de M. Naville.

⁽³⁾ Jomard dans la carte annexée au t. XVIII, 2^e partie, de la *Description de l'Égypte*, l'identifie à Belbeis qui, en effet, n'est pas très éloigné. Il

est à remarquer qu'il y voit également le *Vico Impleorum* de l'Itinéraire d'Antonin, que d'Anville identifie, de son côté, à Tell Yahoudieh moderne. Mais les distances données par l'Itinéraire (12 milles de Babylonia à Héliu, 22 milles de Héliu à Scenas Veteranorum, 19 milles de Scenas Veteranorum à Vico Impleorum) sont incompatibles avec la position de Tell Yahoudieh, trop voisin d'Héliopolis. Je crois donc que Jomard a raison; par suite je propose de voir dans l'élément *vici* un reste de la forme primitive *Septemvici*.

⁽⁴⁾ *Ανέλικαι*, *Géogr.*, p. 57, 579 et 576.

Nicée⁽¹⁾); les deux noms de $\eta\epsilon\eta\mu\alpha\varsigma$ et $\chi\iota\omicron\gamma\eta\omicron\gamma$ répondent sûrement à un seul : $\eta\epsilon\eta\tau\alpha\varsigma\kappa\omicron\iota\omicron\eta\omicron\gamma$ ⁽²⁾; $\alpha\lambda\phi\omicron\kappa\rho\alpha\eta\omega\eta$ emprunté à la liste copte des évêques ayant assisté au Concile de Nicée est, comme l'a suggéré déjà Lenormant, le résultat d'une bizarre méprise⁽³⁾. Cela m'autorise à chercher parmi ces noms un équivalent plus ou moins déformé du $\epsilon\eta\tau\tau\iota\mu\iota\alpha\kappa\eta$ copte et je serais fort tenté de l'y trouver dans $\alpha\eta\tau\epsilon\gamma\mu\iota\kappa\rho\alpha\varsigma$.

On pourra trouver étranges de telles déformations, mais je ferai remarquer que la variante *Septévous* est une preuve du degré de la corruption que ce mot a subie. Cela s'explique par le caractère éphémère de ce siège épiscopal.

Je me résume en donnant le tableau des principales variantes.

Ancien égyptien :  Pi-Sept-Akhom.

1 ^{re} forme grecque : $\epsilon\pi\tau\alpha\omicron\mu\alpha$ (21)	Arabe : صلطا (الحناء) (كبر) السكوى
---	---

Latin : *Septemici* (traduction du grec $\epsilon\pi\tau\alpha\omicron\mu\alpha$).

Latin : Stratonici- Vici (Indorum).	Grec : $\Sigma\epsilon\pi\tau\iota\mu\alpha\chi\iota$ <i>Septévous</i>	Copte : $\epsilon\eta\tau\tau\iota\mu\iota\alpha\kappa\eta$ $\alpha\eta\tau\epsilon\gamma\mu\iota\kappa\rho\alpha$
--	---	---

⁽¹⁾ La forme copte est $\eta\epsilon\eta\tau\tau$, d'où les Latins ont fait *Seythinae regni*, les Grecs *Σεϑίνης* etc. Les traducteurs coptes du Concile de Nicée n'ont pas reconnu le mot de leur propre langue sous ce travestissement. M. ARÉLINIAT (*Géogr.*, p. 172) n'a pu identifier $\epsilon\epsilon\chi\epsilon\tau\tau\alpha$.

⁽²⁾ Sur cette ville voir d'Anville, p. 16 et 98. M. Amélineau n'a pu expliquer $\eta\epsilon\eta\mu\alpha\varsigma$ (*Géogr.*, p. 274) et n'a pas consacré d'article à $\chi\iota\omicron\gamma\eta\omicron\gamma$.

⁽³⁾ *Fragmenta versionis copticæ... de primis concilioarum concilio Nicæno*, p. 26, note; cf. *Mémoire sur les fragments du concile de Nicée*, p. 60. M. ARÉLINIAT (*Géogr.*, p. 176) paraît ignorer cette

remarque de Lenormant. Je crois avec ce dernier que $\alpha\lambda\phi\omicron\kappa\rho\alpha\eta\omega\eta$ est le nom de l'évêque de Nauratis et non d'un diocèse. Mais il ne me paraît pas avoir suffisamment expliqué l'erreur. Voici ce que je suppose. Il y avait dans le texte copte primitif une glose marginale ainsi conçue : « (ou lit) Arpocrator ou Alphocranon $\alpha\rho\iota\omicron\kappa\rho\alpha\tau\omega\rho$ $\chi\eta$ $\alpha\lambda\phi\omicron\kappa\rho\alpha\eta\omega\eta$ ». En effet, le nom de l'évêque de Nauratis est écrit tantôt Arpocrator, tantôt Alphocranon. $\chi\eta$ = « ou » ayant été lu $\eta\eta$ = de «, la glose a été prise pour la mention d'un nouvel évêque et d'un nouveau diocèse et mêlée ensuite au texte.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

- P. 145, l. 19, au lieu de : *κακυχων*; lire: *κακυχων*.
- P. 153, milieu. M. O. von Lemm (*Kleine koptische studien*, X-XX, p. 61) croit que *nercφru* est une méprise de l'auteur copte qui a confondu le nom du prêtre d'Héliopolis *nercφru* (*Genèse*, XLII, 45) avec celui de la ville elle-même.
- P. 155, l. ult., au lieu de : *εετ*; lire: *εεγε*.
- P. 153, note 1. Makrizi parle également de cette église et du séjour de Jésus dans la grotte (*Khitat*, I, p. 231, l. 17; trad. Bouriant, p. 681).
- P. 168, note 1. Au moment où commençait l'impression de mon article, j'avais sous les yeux un exemplaire de la traduction d'Abou Şalih sans le texte, c'est ce qui explique que j'ai dû recourir à la complaisance de M. Salmon pour copier le texte sur le manuscrit de Paris. Plus tard, j'ai pu consulter un autre exemplaire où, à la traduction, est joint le texte.
- P. 169, l. 1. Le mot *شودة* doit être échangé avec le mot *خوخة* de la ligne 2.
- P. 175, note 1, au lieu de: *الحا*; lire: *الحا*.
- P. 179, note 4, au lieu de: *شبراج* et *شبراج*; lire: *شبرج* et *شبراج*.
- P. 182, note 2. Le passage de Bonan, auquel je fais allusion, se trouve dans l'*Histoire du peuple d'Israël*, I, p. 67. « Babylone, depuis des siècles, était un phare plus brillant encore que l'Égypte, au milieu d'une profonde nuit ».
- P. 189, note 1, au lieu de: 926; lire: 996.
- P. 191, l. antepen., au lieu de: *μετταμ*; lire: *μετταμ*.
- P. 196, note 4. Le nom de Makadoïnlat rappelle la légende de ce fils d'Osiris, appelé Marédon par Diodore de Sicile et qui donna son nom à la Macédoine grecque (I, 18 et 20). Ce fils d'Osiris est évidemment un Horus dont le titre ou l'épithète honorifique présentait quelque analogie avec le nom de *Maxédon*, et a été adopté avec empressement par les Grecs, comme les noms de Canope, de Ménélas, de Troie, etc. Or le titre de l'Horus, dieu du nome d'Héliopolis est *m-akha-Tum*, d'où peuvent provenir *Maxédon*, *مخدونية*, *مخاطم*, *مخاطم*, etc.
- P. 205, l. 3, au lieu de : *Λ*; lire: *Λ*.
- P. 217, note 4. *Kkappa* est mentionné comme évêché dans la liste donnée par Parthey à la fin de son dictionnaire.
- P. 219, milieu. M. Chassinat ne fait remarquer que la lecture Sept-Akhon proposée par M. Robiou et acceptée par M. J. de Bongé n'est pas admissible. Dans le nom *Λ Λ*, le second signe n'est qu'un déterminatif et, suivant un principe élémentaire de l'égyptologie, ne doit pas être prononcé. Il faut donc abandonner cette étymologie du grec *σεπτα*.
- Mais, comme je ne l'avais énoncée que sur la foi de MM. Robiou et J. de Bongé, et que, d'ailleurs, elle est indépendante de l'hypothèse que j'ai faite d'une traduction de *σεπτα* (α) en Septemvici, les considérations que j'ai développées restent entières.
- P. 221, note 2. *Βατταχωνος* est dans la liste des évêchés du dictionnaire de Parthey.

INDEX.

NOTA. Les astérisques indiquent les titres de paragraphes.

'Adawieh (al), p. 204*.
 Azizlat (al) = Memphis.
 Babylone d'Égypte, p. 196*.
 Dair Abi Sôûn, p. 148.
 — al'Adawieh, p. 156.
 — al'Jannât, p. 172.
 — al'Kousair, p. 208.
 — Babilôn, p. 144 et seq.
 — (Barsouma) el Erian, p. 173.
 — Mari Minâ, p. 163.
 — Michele, p. 166.
 — Tadmou, p. 144 et seq.

ΑΒΒΑ ΩΡΗΟΥ†, v. ΤΕΤΡΑ-
 ΠΥΛΩΝ ΜΦΙΩΝ.
 ΑΒΒΑ, p. 216.
 ΑΑΦΟΚΡΑΤΩΝ, p. 221.
 ΑΝΤΩΥ ΜΟΚΡΑΣ, p. 221.
 ΑΠΑ ΒΙΚΤΩΡ, v. ΜΕΘΑΥΩ.
 ΑΠΑ ΤΩΛ ΠΙΡΩΝ ΕΒΝΙΩΤ,
 v. ΣΑΠΡΟΞΩ.
 ΑΠΑ ΚΙΡ ΝΕΜ ΤΩΛ ΠΕΥΣΩΝ,
 v. ΚΑΒΥΛΩΝ ΗΧΗΝ.
 ΑΡΑΒΙΑ, p. 217.
 ΑΧΑΙΩΝ, p. 216.
 ΚΑΒΥΛΩΝ ΗΧΗΝ, p. 141*.
 — ΗΤΕ ΧΗΝ, p. 149*.
 ΓΕΩΡΓΙΟΣ, v. ΜΗΝΟΝΗ ΜΗΧ-
 ΝΕΡΕ, ΜΗΝΟΝΑΣΤΗΡΙΩΝ
 ΜΗΝΟΝ, ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ
 ΠΕΥΣΕΒΙΟΣ ΤΡΩΛ.
 ΕΙΛΗΟΥ, p. 146, 147.
 Ἐπταπόλις (α), p. 219.
 ΕΣΧΟΤΙΑ, p. 220.
 Ἡλιουπόλις (δενχίμω), p. 200.
 ΟΩΟΥ† ΗΝΙΤΕΧΝΙΤΗΣ,
 p. 159*.
 ΚΑΣΤΡΩΝ ΗΤΕ ΚΑΚΥΛΩΝ,
 p. 145.
 ΚΕΝΤΩ ΚΑΒΥΛΩΝ, p. 146
 et 184*.
 Κερκε, p. 205.
 Κερκέσουρα, p. 204*.
 ΚΟΣΜΑ ΝΕΜ ΤΑΜΙΑΝΟΣ,

Ηέλουαν, v. ΖΑΛΚΑΝ.
 Καβχ (al), p. 113, 114.
 Κασρ αχ-εχάν, p. 142, 143,
 148, 149, 182, 184.
 Κασρ Κιμαν, p. 144.
 Khalldj, p. 211 et seq.
 Κουβχάτ αλ-δουκχάν, p. 185.
 Μатарιχ, ou Μатарιατ (al),
 p. 152, 153, 208.
 Memphis, p. 195.
 Μινατ Μатар, v. Μатарιχ.
 Montagne rouge, p. 209.

v. ΚΑΒΥΛΩΝ ΗΧΗΝ.
 ΚΑΥΣΜΑ, p. 217.
 ΛΙΟΥΙ, p. 153 et 154*.
 ΜΑΡΚΟΥΡΙΟΣ, v. ΤΕΤΡΑΠΥ-
 ΛΩΝ ΜΦΙΩΝ, ΩΛΙΡΕΝ.
 ΜΙΟΖΚΑΣΟΥΛΩΝ, p. 153.
 ΜΙΣΤΡΑΝ, p. 191*.
 ΜΕΝΝΑΣ, p. 221.
 ΜΕΘΑΥΩ, p. 170*.
 Νιλοπολις, p. 137, 199.
 ΠΕΤΦΡΗ, p. 153.
 ΠΑΓΓΕΧΟΣ ΜΙΧΑΝ, v. Π-
 ΧΑΝΧΙΑΝ.
 ΠΙΛΑΝ, p. 158*.
 ΠΙΝΟΝΑΣΤΗΡΙΩΝ ΠΙΝΟΝ,
 p. 173*.
 ΠΙΝΟΝΗ ΜΠΑΝΕΡΕ, p. 150*.
 ΠΙΣΕΥΕΡΧΙΣ, p. 156, 157.
 ΠΙΣΕΛΕΩΝ, p. 163*.
 ΠΙΧΑΜΧΙΑΝ, p. 165*.
 ΠΟΛΗ ΦΩΣΤΑΤΩΝ, p. 146,
 147.
 ΣΑΠΡΩ, p. 178 et 179.
 ΣΑΠΡΟΞΩ, p. 176*.
 ΣΕΠΤΙΜΙΑΚΗ, p. 216.
 ΤΑΚΚΥΛΩΝ ΚΛΩ, p. 146.
 ΤΑΡΝΕΩΣ ΠΕΥΜΚΟΥΛΟΣ,
 p. 216.
 ΤΑΥΣΕΒΕΩΣ, p. 216.
 ΤΕΤΡΑΠΥΛΩΝ ΜΦΙΩΝ,
 p. 168*.

Μουκάτταν, p. 196, 206*.
 Νί (déplacement du), p. 210*.
 Πιανκχί (itinéraire de), p. 201.
 Πι-Ναπ, v. Babylone d'Égypte.
 Septimicia, p. 219.
 Σινουίτ (itinéraire de), p. 197,
 202.
 Σοστεός, p. 218.
 Stratoniceide, p. 220.
 Τενδοδυνιάς, p. 185*.
 Τονρά, p. 173.
 Vici Judeorum, p. 220, note 3.
 — ΠΕΥΣΕΒΙΟΣ, p. 164*.
 ΤΡΑΒΗ ΠΡΩΝΕΟΣ, p. 169*.
 — ΗΖΕΒΥΛΩΝ, p. 170*.
 ΤΡΩΛ, p. 173*.
 ΤΧΑΛΛ, p. 157 et 158*.
 ΦΩΣΤΑΤΩΝ, p. 146, 147.
 ΧΑΜΧΙΑΝ, p. 184*.
 ΧΗΝ, p. 161* et 181*.
 ΧΙΟΥΝΟΥ, p. 221.
 ΩΝ ΝΕΜ ΚΑΚΥΛΩΝ, p. 150*.
 ΩΛΙΡΕ, p. 166*.
 ΩΛΙΡΕΝ, p. 174*.
 ΖΑΛΚΑΝ, p. 199*, 217.
 ΖΩΩ, p. 179.
 †ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΕΩΥ ΜΑΡΙΑ
 v. ΤΡΑΒΗ ΠΡΩΝΕΟΣ.
 †ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΗΤΕ ΗΠΙΣΤΕΡ-
 ΓΙΟΣ ΝΕΜ ΚΑΧΟΣ, v. ΠΙ-
 ΣΕΛΕΩΝ.
 †ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΗΤΕ †ΘΕΟ-
 ΛΟΚΟΣ †ΑΓΙΑ ΜΑΡΙΑ, v.
 ΚΑΒΥΛΩΝ ΗΧΗΝ.
 †ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΜΑΡΙΑ, v.
 ΤΡΑΒΗ ΠΡΩΝΕΟΣ.
 †ΘΕΟΤΟΚΟΣ ΕΩΥ †ΕΩΥΣ
 ΑΓΙΑ ΜΑΡΙΑ, v. ΤΕ ΤΡΑΠΥ-
 ΛΩΝ ΠΕΥΣΕΒΙΟΣ.
 †ΚΑΧΧΑΝ, p. 171*.
 †ΚΕΦΩΝΗ, p. 155*.
 †ΜΟΝΑΧΑ ΜΠΙΣΙΕΜΕΛΩΝ,
 p. 179*.



UNE
TOMBE INVOLÉE DE LA XVIII^e DYNASTIE
DÉCOUVERTE
AUX ENVIRONS DE MÉDINET EL-GORAB
DANS LE FAYOÛM

PAR
M. ÉMILE CHASSINAT.

Dans le courant du mois de mai 1900, je fus informé qu'une trouvaille d'objets antiques des plus remarquables venait d'être faite dans le Fayoum. Il s'agissait, disait-on, de cinq statuettes de femmes, en bois, dont la plus grande pouvait mesurer 0 m. 60 cent. de haut. Une récente affaire, encore mal éclaircie, d'exploitation clandestine d'une butte renfermant un dépôt de papyrus de la XII^e dynastie, qui avait failli tourner fort mal pour ses auteurs, avait rendu les habitants de la région fort soupçonneux à l'égard des Européens, qu'ils prenaient volontiers pour des émissaires du Service des antiquités chargés de les surprendre en flagrant délit de trafic illicite; aussi les antiquités étaient-elles soigneusement tenues à l'abri d'une enquête indiscrete, et fallait-il montrer patte blanche pour être admis — non à les admirer, mais à en débattre le prix. Un marchand du Caire, qui avait été prévenu en même temps que moi de l'aubaine survenue aux fellahs, très expérimenté pour ces sortes de transactions, avait envoyé immédiatement sur les lieux, un de ses agents, en vue de leur acquisition. Le marché fut conclu, et les statuettes furent apportées au Caire. De là, elles passèrent immédiatement à Paris, où leur propriétaire les confia à un courtier arménien, pourvoyeur ordinaire de plusieurs musées d'Europe. Celui-ci les offrit au Musée de Berlin, pour la somme de 75.000 francs — en pure perte, cela se conçoit. Après avoir vainement fait appel à la générosité de plusieurs amateurs de Londres, il se rabatit sur le Louvre, où il ne fut pas plus heureux, par suite de ses prétentions vraiment hors de raison — bien qu'il affirmât alors, pour donner sans doute, à son jugement, une importance plus

grande aux objets proposés, qu'ils provenaient de la grande nécropole thébaine, d'où il venait d'aller les quêrir ⁽¹⁾.

Mis en éveil par cette importante trouvaille qui révélait, dans une contrée constamment exploitée par les fouilleurs, mais qui, jusqu'alors n'avait rien fourni d'approchant, la présence de sépultures fort riches et pourvues abondamment de documents archéologiques particulièrement intéressants; présentant en outre que, suivant leur coutume habituelle, les Arabes n'avaient vraisemblablement fait connaître qu'une partie seulement du produit de leurs fouilles, je m'appliquai à recueillir tous les renseignements qui pouvaient avoir trait à cette affaire, afin de reconstituer, dans la mesure du possible, l'ensemble de la découverte. Je ne tardai pas, du reste, à voir mes suppositions confirmées en ce qui concernait la division des objets en plusieurs lots. Un marchand me montra, à peu de temps de là, un fragment de statuette en bois d'une exécution parfaite, représentant une fillette, qui, par sa facture délicate, rappelait les meilleures d'entre les figurines de la XVIII^e dynastie conservées à Paris et à Turin; il ne fit aucune difficulté pour reconnaître que ce débris avait été trouvé dans la même tombe que les autres statuettes. Puis, quatre mois après, ce fut le tour d'un *oushebt* de femme, malheureusement à demi rongé par les vers, auquel on attribuait la même origine. Il portait encore, par bonheur, le nom de la dame **X I I J**, qui se lisait gravé au milieu des formules du Chapitre VII du *Livre des morts*:

(sic) **X I I J**

 (sic)

Enfin, en même temps qu'on me fournissait quelques détails relatifs à la position même de la sépulture d'où on les avait extraits, j'eus connaissance de l'existence d'une dernière série d'objets formant le complément de la trouvaille, qui se composait presque uniquement d'ustensiles de toilette: miroir, épingles en bois, boîtes à fard et à onguents, étuis à *stibium*, etc., dont quelques-uns

⁽¹⁾ Depuis l'interruption des pourparlers engagés entre la Direction des Musées nationaux

et ce marchand, deux des statues sont entrées dans une collection privée de Paris.

portaient les cartouches d'Amenothès III, , de sa femme Tii,  et de leur fils Amenothès IV, . Cette partie du mobilier funéraire de  se trouve maintenant en la possession de M. Constantin Sinadino, d'Alexandrie, qui, avec sa bonne grâce habituelle, a bien voulu me la confier et m'autoriser à la publier. Je suis heureux de lui en témoigner ici toute ma gratitude.

La trouvaille fut faite, paraît-il, dans les environs de Médinet el-Gorah, où les paysans mirent au jour un puits inviolé, dont la chambre funéraire leur fournit le riche butin dont on verra plus loin le relevé complet. Les reproductions que donnent les trois planches jointes à cette notice, permettent de se faire une idée de son importance. La découverte similaire, faite en novembre 1900 par M. Daninos pacha, à Haouarah el-Gorab⁽¹⁾, autorise à penser que les renseignements qui m'ont été donnés sont exacts.

Voici, tel que j'ai pu l'établir, le catalogue des antiquités provenant de la chambre funéraire de Touti :

1. Statuette de femme (pl. I, 1);
2. Statuette de femme (pl. I, 2);
3. Statuette de femme (pl. I, 3);
4. Statuette de femme (pl. II, 1);
5. Statuette de jeune fille nue (pl. II, 2);
6. Fragment de statuette de jeune fille nue;
7. Miroir (collection C. Sinadino);
8. Poignard (pl. II, 3; coll. C. Sinadino);
9. Coiller à parfum en forme de gazelle couchée (coll. C. Sinadino);
10. Boîte à onguent de forme cylindrique (pl. II, 5; coll. C. Sinadino);
11. Boîte à onguent de forme circulaire (pl. II, 4 a-b; coll. C. Sinadino);
12. Boîte à onguent circulaire, à oreillettes en forme de tête de femme (pl. III; 1, 2, 3, coll. C. Sinadino);
13. Vase en albâtre;
- 14-19. Six épingles à cheveux en bois (coll. C. Sinadino);
- 20-25. Six étuis à kohl, en roseau (coll. C. Sinadino);

⁽¹⁾ J. E. QUÉLLÉ, *A tomb at Hawaret el Gorab*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. II, p. 151.

26. Œil en porcelaine émaillée bleu :

27. *Oushelti* en bois.

Ces documents, réunis à ceux que les fouilles de M. Daumas ont fait entrer au Musée de Gizeh, et auxquelles je faisais allusion précédemment, nous obligent à revenir d'une idée préconçue, qu'on trouve enregistrée un peu partout, dans les ouvrages traitant de l'art égyptien. On admet généralement, et cela presque sans restrictions, que les statuettes et les menus ustensiles à l'usage de la toilette féminine, du style de ceux qui nous occupent ici, sortent des nécropoles thébaines de la XVIII^e-XX^e dynasties et sont de fabrication locale⁽¹⁾. Cette opinion, fort mal fondée, ainsi qu'il est permis d'en juger maintenant, n'a d'autre base que les rapports, erronés à dessein, des marchands et surtout ce fait que la plupart des sculptures sur bois de ce type qui font partie des grandes collections européennes ont été surtout recueillies par des fouilleurs dont le champ d'exploration était particulièrement limité aux grands cimetières de Thèbes. Elle disparaît sans difficulté devant les trouvailles récentes. Il est moins facile, toutefois, de se montrer aussi affirmatif en ce qui concerne l'origine et le centre de production des artisans, qui se livraient à la délicate industrie qui a fait éclore ces charmants bibelots. Rien, dans la forme et dans la décoration de ceux qui sont sortis de la tombe de Touti n'est de nature à nous renseigner. Je ne pense pas, néanmoins, qu'ils sortent d'un atelier du Fayoum, pas plus que des mains d'un ouvrier de Thèbes. Il est plus probable, mais ceci n'est qu'une hypothèse que je propose sans pourtant trop insister, qu'ils sont l'œuvre d'un sculpteur faisant partie de ces ateliers qui furent ouverts à Tell el-Amarna, lorsque Khouniatonou fonda cette ville pour y installer le siège de la puissance pharaonique, et qui ont produit ces œuvres curieuses et pleines d'originalité dans leur forme singulière, dont on retrouve précisément l'influence flagrante dans l'une des figurines (pl. II, fig. 2).

Les statues présentent entre elles un air de parenté assez prononcé, mais il est toutefois hors de doute qu'elles reproduisent les traits de personnes différentes; je n'ai pas pu, malheureusement, prendre copie des inscriptions qui ornent les socles, ce qui m'eût permis d'être plus affirmatif encore. Elles ont, comme caractère commun, une lourdeur de formes inconnue chez les délicates

⁽¹⁾ PERROT et CHIFFREAU, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, p. 844 et seq.

figurines de Tonî, de Naï, du Louvre, de Nahai, du musée de Berlin, et de tant d'autres du musée de Turin, ce qui les distingue bien nettement des productions de l'industrie thébaine. Deux d'entre elles (pl. I, 1-2), toutefois, — peut-être trois, — ont été exécutées d'après le même original. Leur face, également plate et large, montre les mêmes yeux largement ouverts et un peu bestiaux, le même nez retroussé aux narines épatées, la même bouche aux lèvres lippues, qui accusent la présence du sang nègre dans les veines de la dame portraiturée. Leur costume est presque identique : un jupon collant, serré à la taille par une ceinture à trois plis, qui tombe jusqu'aux chevilles, sans autre ornement qu'une bordure très simple et une frange qui descend du haut en bas, simulée par des entailles faites dans le bois et remplies d'une matière colorée. L'épaule gauche se dissimule sous un mantelet d'étoffe plissée; le bras et le sein droits sont à nu. Le cou se dissimule sous un quadruple rang de perles, dont le fil inférieur se termine par trois pendeloques en forme de poires. La tête, comme d'habitude, disparaît presque toute entière sous une volumineuse perruque formées de fines cadenettes séparées sur le front. La main gauche, qui ramène sur la poitrine une des extrémités du mantelet, tenait, en outre, une fleur ou un objet dont il ne reste plus trace. De ces deux statuettes, l'une est en fort mauvais état dans sa partie supérieure : la perruque a disparu, la poitrine et tous les ornements qui la décoraient ont perdu leur forme première. Le nettoyage indiscret que lui ont fait subir les Arabes, qui ont raclé le bois attaqué par les vers jusqu'à ce qu'ils en eussent rencontré la partie saine, lui a causé un dommage irréparable (pl. I, fig. 2).

La troisième statuette, reproduite sur la même planche que les précédentes, est d'un aspect moins original : elle montre la morte dans son grand costume d'apparat, telle qu'elle devait se présenter dans l'autre monde à la divinité infernale chargée de l'accueillir. C'est la figure banale qu'on trouve dessinée à profusion sur les cercueils et les papyrus thébains. Un détail, cependant, doit être signalé. La perruque supporte le « cône funéraire » qui figure très rarement, à ma connaissance, sur la tête des statues trouvées dans les tombes, et ne se voit régulièrement que dans les bas-reliefs.

La figure suivante (pl. II, fig. 1) offre un intérêt plus complet. C'est une femme d'un âge déjà mûr. Par une savante coquetterie, que son costume dévoile, elle cherche à regagner l'attrait que l'âge lui a fait perdre. Pour poser

d'un intérêt égal à celui des statues. A côté des tubes en roseau contenant le « vrai *stibium* trois fois bon » (𓏏—𓏏𓏏𓏏𓏏) (fig. 2), des aiguilles à fard, en bois, agréablement ornées (fig. 3), des boîtes à onguents incisées (pl. II, fig. 4 a, 4 b et 5), de formes diverses, et d'une très belle cuiller à parfum en forme de biche couchée, les pattes liées, prête pour le sacrifice (fig. 4), se trouvait une superbe boîte à fard, dont le couvercle manque, malheureusement (pl. III, fig. 1-3). C'est, à mon sens, la pièce la plus curieuse de la trouvaille avec la figurine que je viens de décrire.

Elle affecte la forme, très commune sous la XVIII^e dynastie, d'une coupelle ornée de deux oreillettes. Rien ne la distinguerait de celles qu'on remarque dans presque toutes les collections, si les sculptures qui la décorent n'attiraient l'attention par leur singularité et par leur conception qui semble, au premier abord, étrangère à l'Égypte et empruntée aux arts d'Asie. Le motif principal de cette décoration, qui se répète deux fois dans le champ compris entre les oreillettes, est formé de deux quadrupèdes ailés à tête humaine, coiffés d'un *klaft* et portant l'uraeus au front, affrontés et faisant face à un ornement qui rappelle la palmette des monuments découverts dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate⁽¹⁾. L'emploi de cette palmette était répandu en Égypte sous la XVIII^e dynastie. On trouve en très grand nombre dans les *koups* de Tell el-Amarna, en porcelaine émaillée bleu turquin⁽²⁾. Ce groupement, que les peintres et les sculpteurs ont rendu classique en Babylonie et en Assyrie, et quelques autres détails d'une origine indéniable, accusent une influence asiatique qui se rencontre rarement à un degré aussi prononcé dans les produits de la toreutique égyptienne.



Fig. 2.

MM. Perrot et Chipiez, dans leur *Hist. de l'art dans l'antiquité*, ont signalé plusieurs objets, principalement en ivoire⁽³⁾, trouvés en Assyrie, et conservés au British

⁽¹⁾ C'est une variante du motif décoratif très répandu en Assyrie des deux taureaux ou des deux bouquetins affrontés devant une palmette. LAVAUR, *Monuments of Nimroud*, 1^{re} série, pl. XLIII. Cf. PERROT ET CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, II, p. 321-323.

⁽²⁾ Cf. PERROT, *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, n^{os} 377, 385, etc. Elle est aussi gravée sur des scarabées, *loc. cit.*, pl. XVI, n^o 197 et seq.

⁽³⁾ PERROT ET CHIPIEZ, *op. cit.*, II, p. 533, fig. 247; p. 534; fig. 248; p. 535, fig. 249.

Museum, d'un style analogue à celui qui nous occupe, où la technique égyptienne se révèle par la forme et l'habileté professionnelle, bien que le sujet soit toujours traité avec le but bien évident de satisfaire un goût différent de celui des Égyptiens. L'un d'eux, une plaquette d'ivoire ⁽¹⁾, reproduit fidèlement, trait



Fig. 3.

pour trait, les quadrupèdes androcéphales et ailés de la boîte à parfum. Un détail, cependant, a été omis dans l'ivoire : l'animal représenté sur la boîte de la collection de M. Sinadino a les reins ceints d'un lien noué sur le côté et qui paraît être mis là pour fixer la housse qui lui recouvre le dos. Or, ce lien se retrouve sur une sculpture publiée par Layard ⁽²⁾, où deux griffons se précipitent sur un bouquetin dont ils veulent faire leur proie; dans les deux cas, il présente les mêmes particularités; il est donc hors de doute que le praticien qui a sculpté le bois trouvé dans la tombe de Touti a eu sous les yeux un dessin assyrien qu'il a reproduit scrupuleusement. Cette ceinture, qui ne figure jamais sur les monuments égyptiens, est très fréquente au contraire, en Assyrie. On la voit constamment autour du corps des griffons et des taureaux ailés à tête humaine ⁽³⁾. S'il me fallait renforcer par un nouvel argument ceux que je viens d'exposer, et qui dénoncent une influence asiatique prononcée, j'ajouterais que les quadrupèdes ailés ont été surtout créés et employés dans la décoration par les artistes assyriens et qu'ils sont d'une occurrence plutôt rare en Égypte.

La tête qui orne les deux oreillettes, dont l'une servait de support au pivot sur lequel le couvercle de la boîte roulait, présente elle-même, bien que visiblement égyptienne, des caractéristiques assez curieuses. C'est une tête imberbe, coiffée de la couffieh et de l'urneus, semblable à celle des sphinx ailés décrits plus haut. Les yeux, grands ouverts, sont taillés dans un fragment d'os

⁽¹⁾ Perrot et Gauthier, *op. cit.*, II, p. 534, fig. 248.

⁽²⁾ LAYARD, *op. cit.*, pl. XLVI. Cf. Perrot et Gauthier, *op. cit.*, II, p. 583, fig. 280.

⁽³⁾ Voir Perrot et Gauthier, *op. cit.*, II, p. 619, fig. 6; p. 772, fig. 444; p. 774, fig. 446 et 447, d'après LAYARD, *op. cit.*, pl. VI, XLIII, XLVIII.

portant au centre une pupille d'ébène. Mais les pans de la couliéh, au lieu de tomber carrément le long des joues, comme d'ordinaire, se terminent, comme il est facile de le voir sur la planche, par une volute qui rappelle la coiffure de certaines Hathors. L'urneus a pris, elle aussi, une forme ornementale inusitée. Enfin, le fond de la boîte, ordinairement nu, est incisé d'un cercle de lignes brisées enveloppant une sorte de rosace à seize pétales; sur la partie supérieure, entourant le méplat sur lequel la face interne du couvercle — qui a disparu — reposait, on a gravé une bordure de godrons et de méandres.

La présence d'un objet de cette nature dans un tombeau égyptien soulève



Fig. 1.

plus d'un problème. Je n'entreprendrai pas de les résoudre ici; je me contenterai d'en poser les points principaux, laissant à d'autres le soin de conclure.

On a dit, pour expliquer la présence dans les ruines des palais assyriens des ivoires du type de la coupelle à onguent de Touti, dont je me suis servi comme points de comparaison, et où la main égyptienne se révèle complètement, qu'ils étaient d'origine étrangère et avaient peut-être été fabriqués en Égypte ou en Phénicie, d'après des modèles égyptiens⁽¹⁾. Il me paraît maintenant indubitable qu'ils ont été exécutés en Égypte, à une époque qu'il serait facile

⁽¹⁾ PERROT ET CHUPIER, *op. cit.*, II, p. 534.

de préciser. La Phénicie, que l'on met toujours en cause, lorsqu'il s'agit d'attribuer une origine à des produits de l'industrie orientale dont l'origine est peu distincte, doit être, je pense, ici comme dans d'autres très nombreux cas, mise hors de jeu. Si elle a parfois servi d'intermédiaire entre des peuples éloignés les uns des autres, elle n'a pas eu, comme on le suppose à tort, d'initiative propre dans la production des marchandises qu'elle répandait un peu partout. Son développement artistique fut presque toujours nul ou fut, tout au moins, entravé par les préoccupations commerciales qui l'occupaient tout entière. Même dans la verrerie, où on se plaît à lui attribuer le premier rang, elle fut tributaire de l'Égypte, comme il est facile de s'en rendre compte par les dernières découvertes faites à Biban el-Molouk ⁽¹⁾. La trouvaille de la tombe de Touti, à Médinet el-Gorab, permet d'admettre qu'il en fut de même pour le reste. Quoi qu'il en soit, il est facile de comprendre que les relations très suivies entretenues sous la XVIII^e dynastie entre les pharaons d'Égypte et les puissants potentats d'Assyrie eurent leur contre-coup obligé dans la vie intime des deux grands empires. Il est probable que l'Assyrie, goûtant l'exotisme des choses qu'elle tenait de l'Égypte, et dont le charme venait de lui être révélé, demanda aux artisans de sa nouvelle amie de satisfaire son caprice, et ceux-ci, — n'en est-il pas de même dans les temps modernes? — heureux de trouver un nouveau et riche débouché aux mille bibelots d'un luxe raffiné dont leur pays était le grand marché, combinèrent les éléments que l'art décoratif des deux pays mettait à leur disposition. Je ne verrai donc pas, comme on a coutume de le faire, dans ces quelques objets que le hasard a épargnés, des vestiges d'une influence étrangère pénétrante et durable, capable de bouleverser et de transformer les règles établies depuis des siècles, mais bien les témoins d'une de ces fantaisies fugitives que la mode crée et qu'elle brise le lendemain sans espoir de retour.

Bawit, le 27 mars 1902.

E. CHASSINAT.

⁽¹⁾ De nombreux et très curieux spécimens de verrerie égyptienne ont été découverts par M. Loret, en 1899, dans le tombeau d'Amenem-

thès II, à Biban el-Molouk. Ils viennent d'être catalogués par M. Daressy.

LE NOM DE LIEU BABÎDJ DANS LA GÉOGRAPHIE ÉGYPTIENNE

PAR

M. GEORGES SALMON.

Dans notre *Répertoire géographique de la province du Fayyûm*, nous avons indiqué cinq localités du nom de Babîdj⁽¹⁾, ببيج, conformément aux données d'An-Nâboulsî et de Yâkout (I. p. 487).

Ce sont : ببيج اندير (p. 68) Babîdj Andir
ببيج انشو (p. 57) Babîdj Anchoû
ببيج انكاش (p. 59) Babîdj Ankâch
ببيج غيلان (p. 40) Babîdj Gaillân
ببيج فرح (p. 64) Babîdj Farah

Nous avons assimilé la première à Aboû Gandir, جندير ou جندير, la deuxième à Aboû Ganchou, ابو جنشو, la troisième à Aboû Dankâch, دنكاش ou دنكاش, la dernière à ببيج, Beguig, de la *Description de l'Égypte*, Abguig, ببيج, du *Dictionnaire géographique* de Boinet-Ley.

Ces assimilations sont données déjà par M. Ahmed Zéki.

M. Casanova ayant appelé notre attention sur les transformations subies par le nom ببيج, nous avons été amené à en rechercher les étapes successives. Il est évident que les causes qui ont fait, de Babîdj Andir, Aboû Djandir, ne sont pas perceptibles.

Nous dirons en premier lieu que le nom de ببيج, Babîdj, est assez fréquent en Égypte. En citant dans l'ordre chronologique les auteurs qui ont parlé de ces localités, nous invoquerons d'abord le témoignage d'Ibn Haukal⁽²⁾, qui

⁽¹⁾ Cf. *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, I, p. 40, 57, 59, 64, 68.

⁽²⁾ Cf. *Bibliotheca geographarum arabicorum*, II, p. 92 et 93.

écrivait en 367 de l'hégire (978 ap. J.-C.). Ibn Haukal ne parle pas des *بيج* du Fayyûm, mais il cite un *بيج* dans le Delta. Il dit en effet : « De Koulaib al-'Oummâl on va à Babîdj, grande ville renfermant une grande mosquée, جامع, et de nombreuses églises, etc. », et plus loin : « de Babîdj et de Maḥallat Babîdj, le canal qui part des environs de Châboûr et de Maḥallat Nakîdat — et ce sont deux villages riverains aussi — se divise en deux branches, l'une qui va à Farnawat à l'Ouest du district de Babîdj et de Maḥallat Babîdj et l'autre, à l'Est, vers Sa⁽¹⁾. Il est clair qu'Ibn Haukal désigne ici un Babîdj situé sur la branche du Nil qui va à Rosette, dans la province de Bahryat.

Il est intéressant de connaître l'opinion du célèbre géographe Yâkoût, dont l'œuvre peut être attribuée au premier quart du septième siècle de l'hégire (653 = 1253). Yâkoût donne dans son *Dictionnaire géographique* ⁽²⁾ sept endroits portant le nom de Babîdj en Égypte : un dans l'île des Banoû Naṣr, جزيرة بنى نصر, un Babîdj Kiman, بيج كمن, dans la province de Boûsiryat et cinq au Fayyûm. La même notice se retrouve dans l'ouvrage intitulé *Marḥûl al-ḥîla* ⁽³⁾. Le *Mochtarik* de Yâkoût ⁽⁴⁾ vocalise كمن et dit que c'est le nom d'un village qui a été annexé à Babîdj pour la perception dans le district de Boûsir.

Ibn Doukmâk (environ 793 de l'hégire) connaît *بيج غمائل* ⁽⁵⁾ voisin de *بيج قمن* qui lui-même est voisin de Badjâdj, بجاج. Remarquons la similitude de ce dernier nom avec le Beguig moderne; il en est de même de *ابشيش*, Abchich, cité par Ibn Doukmâk dans la province de Garbyat (V, p. 82). Le même géographe donne encore Miniat Babîdj, منية بيج (V, p. 112), et dit que c'est la même ville qu'Adh-Dhâhiryat, الظاهرية, dans la province de Bahryat. Enfin il donne *بيج القهرمان* voisine de *بهورو* ⁽⁶⁾ dans la province de Koûsyat (p. 31.

⁽¹⁾ وفي قديم القنال التي ببيج مدينة كبيرة فيها جامع وبيع كثيرة وبها جامع وحاكم ومطبخ وبيتها ضياع كثيرة. — سلسل من ببيج ومدينة ببيج يتصل للبيج القنال من نحو شاذو ومدينة نفيدة وهذا جليلان ايضا قطعني فتشيع احداهما ان قناتوة مفرجة من ناحية ببيج ومدينة ببيج والآخرى مشرقة الى صا. (p. 92 et 93).

⁽²⁾ *Montjoie*, I, p. 587.

⁽³⁾ *Lexicon geographicum*, éd. Juyuball, I, p. 194.

⁽⁴⁾ *Yakut's mochtarik*, éd. Wüstenfeld, p. 36.

⁽⁵⁾ Ibn Doukmâk, *Description de l'Égypte*, V, p. 6.

⁽⁶⁾ On pourroit rapprocher de ce nom celui de *منشاة بيج* plus souvent appelée *منشاة بيجو* au Fayyûm (cf. notre *Répertoire*, p. 62).

l. 14). On ne trouve aucune trace de ce dernier nom dans les documents modernes.

L'État de l'Égypte⁽¹⁾, document de l'époque mamelouke, mentionne ببيج اندر, ببيج انقاش, ببيج غيلان, qu'il place dans la province de Bahnasā, ببيج فرح, et ببيج قمن dans la province de Bahnasā.

Les deux villages d'Ibn Haukal, Babidj et Maḥallat Babidj, situés à l'endroit où se divise la branche du Nil qui va, d'une part à Farnawat, d'autre part à Sā, répondent parfaitement au Babidj de Yaḳoūt situé dans l'île des Banoū Naṣr et aux deux villages d'Ibn Douḳmāk, Babidj et Maḥallat al-Labān, محلة اللبن. Ce dernier nom est resté; quant au premier, Ibn Douḳmāk l'a identifié avec Adly-Dhāhiryat, الظاهرية. Or, l'Atlas de la Description de l'Égypte (p. 36) donne en ce point ابجيغ, Abguig. Le Dictionnaire de Boinet donne ابيج, Abig, et la Carte de l'Administration des Domaines, Abiq.

Babidj Kīman, ببيج قمن, est indiqué par Yaḳoūt dans le district de Boûslryat. L'Atlas donne en effet un village nommé ببيج, Beguig, dans le voisinage immédiat de قمن العروس (p. 38), au Nord-Est d'Aboûṣīr, près de la frontière de Ghizeh. Le Dictionnaire de Boinet indique dans le district de Benī-Souelf ببيج قمن et ببيج قمن كبر, dans lesquels nous reconnaissons facilement le ببيج قمن de Yaḳoūt.

Après avoir présenté ces quelques observations, nous nous résumerons en examinant ce que sont devenus les sept ببيج de Yaḳoūt.

منية ببيج, dans le district de جزيرة بنى نصر, est devenu ابجيغ, Abguig, dans l'Atlas et ابيج, Abig, dans Boinet.

ببيج قمن, dans le district de Boûslryat, est devenu ببيج, Beguig, dans l'Atlas et ابجيغ, Abguig, dans Boinet.

ابو جندير ببيج du Fayyōm est devenu ابو جندير;

ابو جنشو ببيج du Fayyōm est devenu ابو جنشو;

ابو دنقاش ببيج du Fayyōm est devenu ابو دنقاش;

ببيج غيلان n'existe plus sur les cartes, mais le village avec lequel il était toujours cité, كوم الرمل, existe encore.

ببيج فرح est devenu Bebig sur la carte de d'Anville (p. 218), ببيج Béguig, dans l'Atlas et ابجيغ, Abguig, dans Boinet.

(1) Toukfa, p. 153.

Enfin nous ferons remarquer qu'on trouve actuellement un Abguig près de Chatanoûf, qui paraît répondre à Abchich de l'*Atlas d'Égypte* et à un بيج omis par les géographes. La carte des Domaines indique d'autre part un Abguig dans la province de Menoufieh, un peu à l'ouest de Benhâ. Ce nom ne se trouve pas sur l'*Atlas d'Égypte*, mais un peu au Sud, à peu près au lieu dit Telbanah de la carte des Domaines, on lit Abchich, ابشيش, qui paraît être une altération du même nom ⁽¹⁾.

Ces exemples nous montrent qu'en tous les points de l'Égypte le nom بيج s'est transformé d'après la même règle en ابجيج. Parfois l'alif est tombé et il est resté بيج. Béguig, parfois le *djim* s'est transformé en *chin* et on a eu ابشيش, Abchich.

Comment expliquer maintenant la formation des noms ابو جنديش, ابو دنقاش et ابو جنشو ? Il faut admettre que la même déformation du nom بيج en ابجيج ou بيج s'est exercée ici. On a ajouté un alif au commencement, le premier ج est tombé et on a eu ابجيدش, ابجيدنقاش, de même que le بيج de la نصر بى نصر s'est trouvé transformé en ابج, a été pris alors pour le génitif de ابو et l'on a pris l'habitude de dire au nominatif ابو جنديش, ابو دنقاش. Quant aux formes ابو كندير et ابو دنحاش, elles sont venues du défaut de prononciation particulier aux Égyptiens et qui leur fait donner le son *g* dur au ج.

En retournant la discussion, on pourrait induire que toutes ces dérivations indiquent l'existence d'une forme primitive بيج qui aurait subsisté dans ابجيج moderne et dont بيج ne serait qu'une altération produite par le redoublement du ب initial. Cette hypothèse paraît confirmée par l'étude de la forme copte de ce nom géographique nxx avec un seul *b* initial. La transcription arabe de ce nom est بيج.

Ce nom copte nxx nous fournira peut-être une indication sur le sens du nom Bahldj ou Abdjldj, xx signifie : « division, embranchement » ⁽²⁾. Or ملية بيج autrement dit الظاهرية d'après Ibn Doukmâl (*loc. cit.*) est située au point de départ du canal dans l'île des B. Nasr, comme l'indique aussi la *Devise des Che-*

⁽¹⁾ On trouve de même dans Anoulinon (p. 203) ابشيش qu'il ne peut identifier. Le *Synaxaire* place la fête d'Anba Beshai, originaire de ce village, le 8 de Abih.

Citons en dernier lieu un بيج, Abguig, dans la province de Charkieh.

⁽²⁾ PAVLOS, *Lexicon Copticae*, p. 401.

mins de Babiloine ⁽¹⁾. D'autre part, il faut remarquer que *ميمج*, dans la géographie égyptienne tient la place d'un nom commun tel que Minlat, Mouchât, etc., puisqu'il est toujours suivi d'un nom de lieu. Un nouvel exemple nous est fourni par le nom copte *Pedjidjôr*, ⲡⲉⲃⲓⲃⲓⲟⲣ, village situé sur le Nil et indiqué par M. Amélineau comme la patrie de Macaire ⁽²⁾.

Si cette hypothèse était admise, le grand nombre des Babîdj du Fayyôûm s'expliquerait, dans une province sillonnée de canaux qui s'entrecroisent et se ramifient en branches innombrables. Le mot *ميمج* ou *ميمج* répondrait à peu près à l'arabe *ميم*.

G. SALMON.

⁽¹⁾ - Nom d'El Mehallet Sa jusques à la Vabrie qui est au chief d'un bras qui vaît en Alixandrie liues V. *Itinéraires à Jérusalem*, I, p. 247.

⁽²⁾ *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 187.

TABLE DES MATIÈRES.

P. CARANDON. Un texte arabe transcrit en caractères coptes	1-20
J. CLÉDAT. Notes sur quelques figures égyptiennes	21-24
G. SALMON. Note sur la flore du Fayyoutm d'après An-Nâboulsi	25-28
— Répertoire géographique de la province du Fayyoutm d'après le Kitâh Târîkh al-Fayyoutm d'An-Nâboulsi	29-77
E. CHASSINAT. Une monnaie d'or à légende hiéroglyphique trouvée en Égypte	78-86
J. CLÉDAT. Notes archéologiques et philologiques	87-97
E. CHASSINAT. Un interprète égyptien pour les pays chananiens	98-100
J. CLÉDAT. Notes sur la nécropole de Bersheh	101-102
E. CHASSINAT. Sur quelques textes provenant de Ganu et-Kéhir (Antaeopolis)	103-107
J. CLÉDAT. Rapport sur une mission au canal de Suez (octobre 1900)	108-112
P. CARANDON. Notes sur un texte copte du XIII ^e siècle	113-137
— Les noms coptes du Caire et localités voisines	139-224
E. CHASSINAT. Une tombe inviolée de la XVIII ^e dynastie découverte aux environs de Médinet el-Gorab dans le Fayoum	225-234
G. SALMON. Le nom de lieu Bahdj dans la géographie égyptienne	235-239





1



2



3



4a



5



4b





24



25

(77) 52

5

M.C.





"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

L. R. 140.8.11.50